00100732

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

00100732

ŒUVRES

COMPLETES

DE 100732

MADAME COTTIN:

Précédées de

MEMOIRES SUR LA VIE D

EN QUATORZ

TO

AI

Online

AMELIE MANSFIELD.

LETTRE I.

Amelie Mansfield, à Albert de Lunebourg, son frère.

Dresde, 2

Je t'envoie, mon Albe
que je reçois dans l'
oncle Grandson ; li
et décide-moi : A
parti qu'on me pr
cependant je
ton approb
jours cr
je ne
d'

motifs qui doivent me déterminer, songe, songe, ô mon frère! s'il est un avantage au monde qui puisse l'emporter sur la douleur de ne plus nous voir.

M. Grandson, à Amélie Mansfield.

Bellinzonna*, 20 Avril.

Ma nièce,

Après avoir passé la plus grande [illegible] de ma vie à courir les mers, je [illegible] au sein de ma patrie pour y [illegible] en paix. Trop âgé [illegible] femme, je sens néan- [illegible] orterai pas l'ennui [illegible] oudrais avoir près [illegible] la société et [illegible] ssent du mal- [illegible] ndant ma [illegible] après [illegible] ens :

cette personne, ma niece, si vous y consentez, ce sera vous. Je sais que vous avez beaucoup d'esprit, plusieurs talens, et, ce qui vaut encore mieux, un bon cœur et le caractère le plus aimable. Pour mon seul intérêt je devrais donc chercher, à vous attirer près de moi; mais un motif plus puissant encore m'y engage, et ce motif, le voici. Je sais que vous êtes très-malheureuse, que votre orgueilleuse famille vous ay[illegible] accablée des plus cruel[illegible]s pers[illegible]cu[illegible] à cause de votre mariag[illegible] neveu, ne les a point ces[illegible] mort; je sais encore, [illegible] si douces et si résig[illegible] informations qu[illegible] comple, que e[illegible] épousâtes [illegible] de recon[illegible] une fi[illegible] donn[illegible] ai[illegible]

et à l'ingratitude de mon plus proche parent, je sens qu'il est de mon devoir de vous dédommager, autant que je le puis, de ce que votre générosité pour les miens vous a coûté ; c'est donc pour cela surtout que je vous offre de grand cœur ma maison, ma fortune, mon amitié ; et le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous recevrai chez moi, et où je presserai dans mes [illegible] votre fils que, depuis sa naissance, [illegible]ardé comme le mien.

[illegible]t, ma chère nièce, comme [illegible]z pas que mon âge est ce- [illegible]ce, et qu'on n'arrive [illegible]s sans savoir que, [illegible]s choses, il faut [illegible]ment, vous ex- [illegible]être instruit [illegible]étails de [illegible]: con- [illegible]; et [illegible]e,

repentie de votre hymen ; si vous n'avez pas fait sentir à Mansfield la grandeur de votre sacrifice, et un peu trop pesé sur la distance de votre naissance à la sienne ? Si les choses s'étaient passées ainsi, Mansfield serait moins coupable de s'ètre éloigné de vous ; car, dans un lien comme celui du mariage, où tous les avantag[illegible]ns comme tous les inconvéniens doi[illegible] af-être mis en commun, rien n'est [illegible] son insupportable qu'une femme [illegible] fecte une sorte de supério[illegible] vous offense-mari. [illegible]-vous qu'après le

Peut-être ma défias avez fait, je suis ra-t-elle, et me die vous supposer de mariage que vmais je connais celui de inexcusable [illegible]lle ; les informations que j'ai l'orgueil ? sur votre compte, à Dresde, ne votre f[illegible]nt pas laissé ignorer jusqu'à quel prise[illegible] excès elle le porte ; pour ne point y m'[illegible] participer, étant du même sang, il faudrait vous croire un [illegible]nge, et jusqu'à

présent, quoique j'aie parcouru presque toutes les contrées du monde, je n'en ai pas rencontré un : peut-être est-ce une faiblesse, mais de tous les défauts, l'orgueil est celui que je pourrais le moins supporter dans la personne avec laquelle je vivrais ; et je vous avoue, avec ma franchise ordinaire, que quand j'ai passé ma journée mi[illegible]faire du bien, je trouverais fort ses aïeu[illegible]ais qu'un noble prétendît valoir Je serais [illegible] moi, seulement parce que [illegible]issiez en m[illegible]raient été aux croisades. viens de vous [illegible]hé, ma nièce, que vous désir que de vous ra[illegible]aise part ce que je [illegible] j'y mets pour co[illegible] ; je n'ai d'autre sincère de ce qui vous es[illegible]rocher de moi ; que Mansfield s'est constam[illegible]tion le récit à toute explication, c'est qu'il [illegible]rivé, c'est que nous nous connaissions tous d[illegible]t refusé avant de nous réunir, et que dans le[illegible]t bo[illegible] affaires de la vie, il faut voir clair à [illegible] tout ce qu'on fait ; excusez donc la

précaution, même excessive, d'un vieillard qui, quoique très-prévoyant, n'en est pas moins disposé à vous chérir avec toute la chaleur d'un cœur encore jeune.

LETTRE II.

Albert de L... bourg à Amélie Mansfeld, sa sœur.

Dresde, 3 Mai.

Je te remets, mon Amélie la lettre que tu m'as envoyée ce matin: elle prouve que monsieur Grandson a le sens droit, une grande franchise et le cœur excellent. La proposition qu'il te fait mérite notre reconnaissance, et peut-être ton consentement..... Ah, mon Amélie! je n'ai point tracé ce mot sans un effort douloureux, et tu crois bien que, si je ne consultais que mon cœur, je te retiendrais ici; mais

tu y es si mal sous tant de rapports, on t'y juge si désavantageusement, on rend si peu de justice aux qualités qui te distinguent, qu'il y aurait de la sagesse à t'éloigner ; j'espère que ce ne sera pas pour toujours. La raison dissipe enfin les préventions, l'absence peut adoucir les ressentimens, et quelquefois le tems a affaibli la haine ; mais, lors même que perdant à jamais l'espoir de retrouver à Dresde la considération dont tu jouissais et que tu mérites, tu croirais devoir te fixer en Suisse, serions-nous séparés pour cela? Quels que soient les motifs qui me retiennent ici, en est-il d'assez puissans pour m'empêcher d'aller revoir ma sœur bien aimée? Si tu pars, je ne te laisserai point t'exposer seule aux fatigues d'une si longue route : je te conduirai chez ton oncle ; je reviendrai aussitôt faire valoir tous mes droits à la main de Blanche, et si je l'obtiens, tu connais ton amie, tu sais si son cœur s'entendra avec le mien pour partager

notre tems entre notre patrie et celle dont tu auras fait choix ; et s'il me fallait renoncer à la femme que j'aime, si je suis réservé à un pareil malheur, ne sais-tu pas, ô mon Amélie ! que ce n'est qu'auprès de toi que je pourrais m'en consoler ? Je te verrai ce soir ; et nous causerons sur tout cela avec plus de détail.

LETTRE III.

Amélie Mansfield, à M. Grandson.

Dresde, 4 Mai.

Depuis long-tems, mon oncle, je nourrissais secrètement le désir de quitter ma patrie, et en songeant en quel lieu j'irais fixer mon sort, c'était près de vous que mon cœur m'appelait : jugez si, dans cette disposition, j'ai dû accueillir votre lettre avec tendresse et reconnaissance ? Oui mon oncle, j'irai

vous trouver, je vivrai près de vous, j'emploierai tous mes sòins à embellir vos jours et à me rendre digne de cette amitié que vous me promettez ; sans désirer vos bienfaits, je ne les craindrai point ; car cet orgueil, qui s'effraie de la moindre obligation et n'en peut supporter le poids, m'est aussi étranger que celui que vous craignez que je n'aie eu avec mon époux. Non, mon oncle, non, jamais Mansfield n'a pu croire que je souffrais de l'inégalité de nos conditions : comment en aurait-il pu avoir la pensée, lorsque je ne l'ai pas eue un seul instant pendant le cours de notre union ? Si j'ai pleuré souvent sur mes nœuds infortunés, soyez-en sûr, mon oncle, ce n'était pas l'orgueil qui faisait couler mes larmes. Je vais travailler sans interruption au récit que vous me demandez ; il rouvrira toutes mes blessures ; mais s'il vous satisfait et accroît votre intérêt pour moi, je ne me plaindrai point d'avoir réveillé ces douloureux souvenirs.

Ah ! mon oncle, vous verrez combien j'ai souffert, et peut-être verserez-vous quelques pleurs sur mon sort; mais souffrir est le partage de tout ce qui respire, et si je passe en paix mes dernières années, sans doute je n'aurai pas le droit de me plaindre du mien. Ne vous étonnez point, mon oncle, de me voir envisager la fin de ma vie; je n'ai encore, il est vrai, que vingt-deux ans; mais si la marche du tems se calculait par la vivacité des sensations et le nombre des peines, j'aurais déjà beaucoup vécu, et je sens que mon cœur, épuisé et flétri, a besoin de repos comme au bout de la plus longue carrière.

LETTRE IV.

Amélie à M. Grandson.

Dresde, 8 Mai.

Voici, mon oncle, le récit que vous désirez; il est écrit dans toute la sin-

cérité de mon cœur. Après l'avoir lu vous saurez ma vie comme je la sais moi-même; peut-être le trouverez-vous un peu long, mais je me suis trop hâtée de le faire pour avoir eu le tems de l'abréger. Je vous demande votre indulgence pour quelques pages sur ma première enfance, qui a eu trop d'influence sur ma destinée pour devoir les supprimer, et je vous la demande plus encore pour quelques détails de généalogie, qui m'ont paru indispensablement nécessaires à l'intelligence de plusieurs événemens.

HISTOIRE D'AMELIE.

Le Comte de Woldemar, mon grand-père, enorgueilli de tenir à une famille qui avait donné des souverains à la Saxe et des rois à la Pologne, jura une haine immortelle à ceux de ses descendans qui altéreraient, par une mésalliance, la pureté d'un sang aussi illustre. Après avoir uni son fils

unique, le Baron de Woldemar, à la fière et riche héritière des Comtes de Kybourg, et ses deux filles, l'une au Comte de Lunebourg mon père, et l'autre au Baron de Geysa, il craignit que s'il ne pouvait veiller lui-même aux mariages de ses petits-enfans, ils ne formassent des nœuds indignes de leur naissance. Pour prévenir un malheur qu'il regardait comme le plus grand de tous, et n'imaginant pas de plus nobles alliances que celles qui se contracteraient dans le sein même de sa famille, il fit un testament par lequel il instituait son petit-fils Ernest de Woldemar, héritier de son titre et de sa fortune, à condition qu'il épouserait Amélie de Lunebourg, sa petite-fille ; en cas de refus de ma part, il me dépouillait de ma portion dans son héritage, et faisait succéder Blanche de Geysa, son autre petite-fille, à mes droits comme à la main d'Ernest : enfin, si ce dernier se refusait à épouser l'une ou l'autre de ses cousines, il

transmettait son titre, et sa fortune à Albert de Lunebourg, mon frère, en obligeant alors celui-ci de s'unir à Blanche de Geysa.

C'est ainsi qu'il décida de notre sort bien avant l'âge où notre cœur pouvait être consulté ; il mourut peu après, satisfait d'avoir assuré la noblesse de son sang, et sans avoir seulement pensé que, dans de pareils projets, les inclinations dussent entrer pour quelque chose.

Jusqu'à ce moment nous avions habité Dresde ; car, pour faciliter l'exécution de ses volontés, il avait exigé qu'Albert et moi fussions élevés chez lui avec Blanche et Ernest. Quoique ce dernier n'eût que dix ans et que j'en eusse à peine neuf, nous étions déjà instruits de notre future union, et déjà mon cœur se révoltait contre elle ; le caractère violent et emporté d'Ernest le rendait le fléau de tout ce qui l'entourait : insolent avec ses gens, il prétendait exercer le même empire sur ses

petits compagnons, et il ne se passait guère de jour que Blanche et moi ne fussions les victimes de sa tyrannie; aussi le détestions-nous toutes deux. Son caractère altier ne fléchissait que devant mon frère, qui, plus âgé de quatre ans, lui en imposait par sa fermeté et sa raison. Un jour cependant (ce fut le dernier que nous passâmes ensemble et celui qui mit le comble à mon aversion), Ernest me tenait par le bras et voulait me faire mettre à genoux pour lui jurer soumission et obéissance; je me débattais pour lui échapper; il menaçait de me frapper si je n'obéissais pas, lorsqu'Albert parut, vola à mon secours et m'arracha des mains de son cousin; celui-ci, furieux, s'élança sur mon frère; Albert, maître de ses sens, et usant de la supériorité que l'âge lui donnait sur son adversaire, lui saisit les mains, le poussa contre la porte et l'allait chasser de l'appartement, lorsque Ernest, dont la colère doublait les

forces, parvint, par un mouvement brusque et inattendu, à reprendre sa liberté ; et saisissant un gros livre, il le jeta avec tant de violence à la tête de mon frère, qu'à l'instant je vis celui-ci couvert de sang, tomber sans mouvement sur le plancher. Je le crus mort, et dans mon désespoir, je parcourais la chambre en criant : *Il est mort, il est mort.* Ernest, effrayé, me conjurait de me taire et de l'aider à secourir Albert ; mais loin de l'écouter, je continuais à crier : *Au secours, au secours.* Ernest, irrité du bruit que je faisais, et craignant d'être surpris, mit ses deux mains contre mes lèvres avec tant de fureur que je sentis aussitôt ma bouche en sang : oh ! le méchant ! m'écriai-je, il veut me tuer aussi ! Cependant ma tante, dont la chambre n'était pas éloignée de celle où se passait cette scène, m'ayant enfin entendue, se hâta d'accourir ; elle fut effrayée de l'état où elle nous trouva tous trois. En l'apercevant, Ernest s'eloigna de

moi, mais demeura dans la chambre, et regarda fièrement sa mère, comme décidé à braver sa colère ; pour moi, je me jetai dans les bras de ma tante, en lui disant : Votre méchant fils a tué mon frère, je ne l'epouserai jamais, je mourrais plutôt que d'être sa femme ; ma tante m'embrassa en silence et s'empressa de relever mon frère ; on lui donna du secours, et au bout de trois jours il fut guéri. Pour moi, renfermée dans son appartement, je refusais toujours de voir Ernest, contre lequel je montrais une si forte haine, que ma tante, craignant de l'augmenter en nous laissant plus long-tems ensemble, se détermina à envoyer son fils à l'université de Leipsig. Avant son départ, elle voulut exiger qu'il vînt me demander pardon ainsi qu'à mon frère ; mais il s'y refusa obstinément, en disant que, comme je lui appartenais, il avait justement puni Albert, qui voulait l'empêcher de disposer de moi, et qu'il expirerait plutôt que de s'humilier de-

vant celle dont il devait être le maître. Quand on me rapporta ces paroles, je jurai que jamais il ne serait le mien; et comme ma tante s'efforçait de m'adoucir en me remontrant qu'il ne convenait pas aux femmes d'avoir tant de rancune, je lui répondis, en me jetant dans les bras d'Albert, que jamais je ne pardonnerais le mal qu'on ferait à mon frère. Madame de Woldemar perdant alors tout espoir de réconciliation pour le moment, n'insista plus pour qu'Ernest parût devant moi, et il partit sans que nous nous fussions revus.

Au bout de deux mois d'absence, le Baron de Woldemar, son père, mourut, et ma tante se retira dans la terre de ce nom, située au milieu de la fertile vallée de Plaven, à une très-petite distance de Dresde. Elle aurait beaucoup désiré que mes parens me laissassent avec elle; mais mon père, peu satisfait de l'éducation qu'elle avait donnée à Ernest, refusa constamment de céder à ses prières, et m'emmena avec

lui dans sa terre de Lunebourg, où il fut s'établir avec toute sa famille.

Mon père, quoique d'une haute naissance, avait l'esprit trop juste et le caractère trop généreux pour s'enorgueillir d'un avantage qu'il devait au hasard, et pour croire que le mérite fût attaché à la seule noblesse du sang. Sa façon de penser s'accordant à cet égard avec celle de ma mère, l'éducation de mon frère et la mienne s'en ressentirent : on nous apprit sans doute à respecter notre nom, mais la vertu avant lui ; c'est à cette excellente école que s'est formé mon frère, le meilleur des frères ; c'est-là que s'est développée cette raison qui l'élève au dessus des faiblesses humaines, et cette sensibilité qui l'y fait compatir ; c'est-là qu'il a puisé cette austérité de principes et cette indulgence de cœur qui font de lui le guide le plus sûr, l'ami le plus tendre et le bienfaiteur le plus délicat. Ah ! mon oncle ! quand vous connaîtrez mon Albert, quand vous

saurez tout ce qu'il m'a sacrifié, vous verrez s'il est possible que je trace jamais son nom sans l'accompagner d'éloges et de bénédictions.

La terre de Geysa étant contiguë à celle de Lunebourg, nous passions presque tous nos jours avec Blanche. Je ne sais s'il faut attribuer aux conseils de mon frère, à la société d'Albert ou à un heureux naturel, l'esprit précoce de cette charmante amie ; mais il est certain qu'elle étonnait d'autant plus par la justesse de son jugement et la vivacité de ses reparties, que ses parens, imbus du même orgueil que la Baronne de Woldemar, et n'ayant aucune des qualités qui le faisait excuser dans celle-ci, ne pouvaient s'attribuer aux yeux de personne les brillantes qualités qu'on admirait dans leur fille.

Quatre ans se passèrent ainsi ; et pendant cet intervalle, nous allions souvent chez Madame de Woldemar ; elle m'accablait des plus tendres caresses, et j'aurais payé son affection de

toute la mienne, si le nom de fille, qu'elle me donnait sans cesse, ne m'eût rappelé le désagréable souvenir de l'époux qui m'était destiné. Je savais confusément par Blanche, à qui son père ne pouvait rien cacher, que les maîtres d'Ernest portaient les plaintes les plus graves contre la violence de son caractère : la sévérité n'avait pas plus d'empire sur lui que la douceur; il s'indignait de l'une, méprisait l'autre ; enfin, malgré les progrès extraordinaires qu'il faisait dans les sciences, et les témoignages qu'on ne pouvait s'empêcher de rendre à la supériorité de son intelligence, ses maîtres, fatigués de ses dédains et de son indocilité, le menacèrent de le renvoyer à sa famille ; il ne put souffrir qu'on en eût seulement la pensée ; et secouant un joug qui lui semblait avilissant, il quitta l'université et revint chez sa mère.

Madame de Woldemar était seule dans sa terre quand il arriva ; il lui fallut peu de jours pour reconnaître

dans son fils les mêmes défauts qu'il avait dans son enfance, mais accrus par l'âge et enracinés par l'habitude ; aussi la malheureuse mère se garda-t-elle bien de nous l'amener, ni même de nous faire part de son arrivée. Après y avoir réfléchi long-tems, elle se détermina à le faire voyager. Cependant, trop sûre que l'autorité d'un gouverneur ne ferait qu'accroître la fougue de ce bouillant caractère, elle prit la résolution hardie de le confier à un jeune homme qui n'avait guère que six ans de plus que lui, mais dont elle connaissait les mœurs, la sagesse, et qui seul avait su prendre de l'ascendant sur Ernest et s'en faire écouter et chérir, tout en le blâmant souvent et lui résistant toujours.

Ma tante ne fut pas long-tems sans se féliciter du parti qu'elle avait pris ; toutes les lettres de son fils lui annonçaient d'heureux changemens ; elle ne cessait de nous dire : " J'ai eu tort de vouloir conduire mon Ernest comme

un homme ordinaire; il sent trop sa dignité et sa valeur pour pouvoir se soumettre à d'autre empire qu'à celui de sa propre raison; voyez, depuis qu'il est libre et maître de lui-même, comme il revient à toutes les vertus!"

Je croyais que ces éloges n'étaient que l'effet de l'aveuglement d'une mère et de son désir d'affaiblir mon aversion; je le croyais d'autant plus, que j'entendais les domestiques et les paysans raconter tout ce qu'ils avaient eu à souffrir de l'humeur indomptable d'Ernest pendant son dernier séjour chez sa mère; et ces faits, que tant de témoins attestaient, avaient bien plus de poids dans mon esprit qu'un changement dont ma tante seule me parlait. Chaque fois qu'elle entamait ce sujet, je répondais à peine. Irritée de ce silence obstiné, elle me reprocha un jour, avec tant d'amertume et de dureté, l'éloignement que je montrais pour son fils, qu'habituée comme je l'étais à la tendre indulgence de mes

parens, je fus d'autant plus blessée du ton de ma tante, et je sentis redoubler la déplaisance que m'inspirait le séjour de Woldemar, où je ne rencontrais jamais qu'une société composée de la plus haute noblesse du pays, subjuguée par les mêmes préjugés, et soumise à une étiquette ridicule, dont Madame de Woldemar aimait mieux supporter l'ennui que de sortir du cercle que l'orgueil avait tracé autour d'elle ; aussi, quand j'avais passé quelques mois dans sa terre, avec quelle joie je quittais ce séjour où tout respirait la contrainte, la hauteur et le faste, pour retrouver la douce liberté et les visages rians de Lunebourg ! Le genre d'esprit de mon père ne lui permettait point d'adopter les usages de la noblesse saxonne, qui, n'admettans aucun mélange dans les diverses classes de la société, apportent un obstacle invincible à ce que les hommes de mérite soient traités comme ils doivent l'être ; il aimait passionnément les arts et les

lettres ; il accueillait, il recherchait les savans et les artistes célèbres ; aussi sa terre était-elle l'asile des talens et des lumières ; et pour être admis chez lui, une grande célébrité était plus utile qu'un grande nom. Tel fut le motif de la distinction avec laquelle il reçut votre neveu ; sur la réputation de M. Mansfield, mon père désirait le connaitre et l'attirer chez lui. Etonné de voir dans un âge aussi tendre le talent de la poésie porté à un si haut degré, il ne tarissait point sur tout ce que promettait un si rare génie ; mais lorsqu'après quelque tems de séjour à Lunebourg il découvrit que M. Mansfield était encore peintre et musicien, l'affection qu'il prit pour ce jeune homme fut si ardente, qu'elle devint communicative ; ma mère le traitait comme son fils, et il n'y avait plus de bonheur à Lunebourg que quand M. Mansfield y arrivait. Assurément mes parens étaient loin de voir en lui l'époux de leur fille, et je doute même qu'ils

eussent jamais donné leur consentement à un pareil choix ; mais ils ne prévoyaient pas que ce sentiment d'admiration, auquel ils se livraient sans réserve, allait devenir dans mon âme un sentiment plus tendre. J'avais alors quinze ans ; je ne voyais que par les yeux de mon père, et je chérissais tout ce qu'il aimait ; j'étais, comme lui, portée à l'enthousiasme et douée de la même vivacité d'imagination ; les éloges qu'il ne cessait de prodiguer à M. Mansfield m'éblouirent et m'enivrèrent : je commençai par prendre pour ses talens une adoration qui passa bientôt jusqu'à sa personne ; mais je le regardais comme un être d'une espèce trop supérieure, pour croire qu'il pût m'inspirer un sentiment qui demande de l'égalité ; tandis que, de son côté, ma naissance lui parissait trop au dessus de la sienne, pour me voir autrement que comme la fille de son ami et de son protecteur.

J'avais quelques talens qu'il se plaisait à perfectionner lorsqu'il venait

à Lunebourg; sa voix sensible et mélodieuse m'apprenait à rendre des sons plus touchans; il me faisait réciter ses vers où l'amour était peint avec tous ses charmes; un éloge de sa part me ravissait. Que de fois, enchantée d'avoir obtenu son approbation, je m'échappais pour aller verser des larmes d'orgueil et de joie! Je répétais alors ses moindres expressions, son geste, son regard, je n'oubliais rien; et quand je rentrais dans le salon, s'il s'approchait de moi, s'il m'adressait quelques mots flatteurs, mon cœur palpitait, mes joues devenaient brûlantes, ma voix tremblait, et à peine pouvais-je savoir ce que je répondais. Ce trouble me désolait, non par la crainte qu'il ne révélât à M. Mansfield un sentiment que j'ignorais moi-même, mais par la mauvaise opinion qu'il devait lui donner de mon esprit; je me sentais si embarrassée devant lui, que je croyais lui devoir de la reconnaissance pour les encouragements qu'il daignait m'accor-

der. Combien Blanche me semblait heureuse d'oser causer avec lui ! que j'enviais cette piquante vivacité à laquelle il donnait tant de louanges ! sans que mon amitié pour Blanche en fût altérée ; je pleurais de dépit de me sentir moins aimable qu'elle, et dans ce moment je laissais voir un désordre dont il était bien difficile qu'il ne penétrât pas le motif ; cependant, soit par respect pour ma jeunnesse et ma naissance, soit par la crainte de perdre les bontés de mon père, il ne m'avait jamais laissé entrevoir son amour, et j'ignorais toujours le mien, lorsque la Baronne de Woldemar vint passer quelque tems à Lunebourg : d'un coup d'œil elle eut bientôt pénétré ma prédilection pour M. Mansfield, et, révoltée de voir un semblable rival à Ernest, elle s'en vengeait en saisissant toutes les occasions de traiter M. Mansfield avec le mépris le plus marqué ; mais, loin de m'éloigner de lui par cette conduite, elle me le rendait plus cher, et me faisait cher-

cher avec empressement tous les moyens de le dédommager des mortifications dont elle se plaisait à l'accabler. Si je le voyais rougir et prêt à s'offenser des sarcasmes indirects qu'elle lui lançait, je rougissais plus que lui, je lui adressais la parole du ton le plus doux que je pouvais trouver, en le regardant d'un air plus doux encore ; alors il s'attendrissait, baissait les yeux, et gardait un silence qui semblait lui coûter trop, pour que je ne démêlasse pas que celle qui obtenait de lui un pareil effort ne devait pas lui être indifférente. Cependant il ne disait rien, et peut-être ne se serait-il jamais déterminé à me parler, si un hasard imprévu ne l'eût forcé à cet aveu.

Un matin je dessinais dans une galerie qui n'était séparée du cabinet de mon père que par une porte vitrée couverte d'un rideau. M. Mansfield y vint, sous le prétexte de chercher quelques crayons : il s'approcha de moi, loua mon ouvrage, et, appuyé derrière ma

chaise, il me regardait travailler en silence, lorsque tout à coup nous entendîmes ma mère et Madame de Woldemar entrer dans le cabinet à côté, et commencer à parler assez bas. Comme il n'y avait d'issue pour sortir de la galerie que la pièce où elles étaient, j'allais la traverser, quand les voix s'élevant peu à peu, j'entendis prononcer mon nom ; je m'arrêtai. M. Mansfield me regardait comme pour chercher dans mes yeux ce qu'il devait faire. Je ne savais à quoi me résoudre : plus nous restions, plus l'embarras de nous montrer augmentait, et plus mon intérêt me pressait d'écouter.

" Amélie m'est bien chère, disait ma tante, son esprit est au-dessus de son âge, son âme est pleine d'énergie, et la douce sensibilité de son caractère est plus séduisante encore, s'il est possible, que les charmes de sa figure ; mais tant d'avantages seront perdus si vous ne veillez sur votre fille ; peut-être le sont-ils déjà ; je rougis de le

penser, et pour l'honneur de son nom, et pour l'honneur de celui qu'elle doit porter un jour.... Amélie aime.—Amélie aime, s'écria ma mère étonnée !" A cette exclamation, une rougeur brûlante couvrit mon front; je feignis de continuer mon ouvrage; mais un nuage était sur mes yeux, et je ne voyais rien que M. Mansfield, qui me fixait avec des regards remplis de tendresse et d'inquiétude. " Je ne vous dissimulerai pas, continua la baronne, que je suis profondément blessée de ce qui se passe chez vous; je ne désapprouve pas qu'on estime le savoir et les talens, mais non pas au dessus de ce qu'ils valent; ici ils ont été mis avant tout: Amélie n'a point été élevée comme son rang l'exigeait. Entourée, depuis son adolescence, de gens sans nom, de littérateurs, de baladins auxquels elle vous voyait, ainsi que son père, prodiguer inconsidérément vos éloges et votre amitié, comment aurait-elle appris à respecter sa naissance ? Aussi, qu'en

est-il arrivé ? C'est que, n'ayant point le sentiment de sa dignité, elle s'est avilie, elle, Amélie de Lunebourg, l'épouse destinée à Ernest de Woldemar, jusqu'à aimer un M. Mansfield !"...A ce nom, le crayon échappa de ma main; M. Mansfield la pressa entre les siennes; je ne la retirai pas. " Je crois bien, reprit ma mère, qu'Amélie admire les talens de M. Mansfield, mais non qu'elle lui accorde une préférence répréhensible."—"Je voudrais pouvoir en douter, répliqua la baronne; mais son amour se décèle par des signes trop certains, pour qu'il puisse me rester l'ombre d'un doute, et je m'étonne comment vous n'en n'avez pas été frappée; direz-vous aussi que vous n'apercevez pas que de son coté, ce Mansfield ne l'aime ou ne cherche à la séduire?" A ces mots, M. Mansfield tomba à mes genoux, et m'entourant de ses deux bras, il me dit d'une voix étouffée: " Oui, je vous aime mille fois plus que ma vie; mais le ciel m'est

témoin que je suis si éloigné de vouloir vous séduire, que, sans un événement qui me met dans l'impossibilité de me taire, mon respect pour votre rang m'eût fait renfermer mon secret dans mon cœur, et que je serais plutôt mort que de vous le révéler "—A ces mots je cachai mon visage entre mes mains, pour dérober à M. Mansfield la joie que me causait un tel aveu: il allait reprendre la parole, lorsqu'il fut interrompu par la baronne, qui répondait, avec un accent haut et impérieux, à quelque objection que ma mère lui avait faite, et que l'aveu de M. Mansfield m'avait fait perdre. " Quoi qu'il en soit, ma sœur, comme mes droits sur Amélie sont presque aussi puissans que les vôtres, puisqu'étant destinée à Ernest, je la regarde déjà comme ma fille, et qu'il faut qu'elle se rende digne de l'être, j'exige que, dés demain, on la sépare de M. Mansfield ; et puisque vous refusez de le chasser de chez vous, j'espère qu'il

me sera permis de garder Amélie avec moi tout le tems qu'il passera ici."

Les observations de la baronne avaient fait quelque impression sur l'esprit de ma mère, et, lors même qu'elle les aurait trouvées fausses, comme elle ne voyait aucun inconvénient à me séparer de M. Mansfield, elle s'engagea à obtenir de mon pére la permission de me laisser partir dès le lendemain pour Woldemar.

A cette conclusion, je sentis une vive douleur ; M. Mansfield, pâle et agité, me regardait avec des yeux où se peignaient l'incertitude et l'effroi : il n'osait me parler ; mais à peine eût-il entendu ma tante et ma mère s'éloigner, qu'il rompit le silence. " Quel sera mon sort, me dit-il ? Faut-il vous perdre à jamais ?— Si mon père l'ordonne, je partirai ; mais recevez la promesse que je ne serai jamais la Comtesse de Woldemar.— O mon Amélie ! me dit-il, en versant des larmes, si vous savez

aimer, cette promesse peut-elle vous suffire? Maintenant que j'ai osé vous ouvrir mon cœur, et que j'ai pu lire dans le vôtre, il ne m'est plus possible de renoncer à vous; et m'oter l'espoir de vous posséder un jour, c'est prononcer ma mort.— Eh bien! interrompis-je vivement, je jure, si je suis jamais libre, de ne vivre que pour vous, et de ne changer mon nom que pour le vôtre. —J'y compte, répliqua-t-il avec transport, généreuse Amélie; vous venez d'assurer mon bonheur." Ces mots, sa joie, son air de triomphe me firent sentir la force et l'importance des paroles qui venaient de m'échapper: honteuse de m'être engagée par un pareil serment sans le consentement de mon père, je quittai la galerie précipitamment, dans une confusion inexprimable.

Le même jour, en sortant de table, mon père me prit par la main, et me dit: " Votre tante désire vous emmener demain avec elle, Amélie; n'y consentez-vous pas avec plaisir?— Ce n'est jamais

avec plaisir que je me sépare de mon père, répliquai-je timidement.— Il faut pourtant vous accoutumer à savoir le quitter, reprit la baronne, puisque vous n'êtes pas destinée à passer vos jours près de lui.— C'est pour cela, Madame, que je voudrais lui consacrer tous ceux dont je peux disposer encore — Pardonnez, ma sœur, dit mon père, en s'adressant à la baronne, si je vois avec satisfaction que le vœu de ma fille, comme le mien, est de nous séparer le plus tard possible : Amélie restera ici." A ces mots, M. Mansfield, qui semblait ne pas écouter la conversation, laissa échapper un mouvement de joie, et je baisai la main de mon père avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire : ces signes d'intelligence n'échappèrent pas à la baronne ; elle nous considéra un moment en silence, et se retournant vers ma mère, elle lui dit froidement: " Vous n'avez donc pas instruit M. de Lunebourg du motif particulier qui m'engage à em-

mener Amélie ?— J'ai cru, répondit ma mère, un peu embarrassée, qu'il suffisait, pour le déterminer, de lui parler de votre désir.— Vous voyez bien que vous vous êtes trompée, et qu'il faut tout dire." Mon père parut surpris. " Que signifie ce mystère, interrompit-il? et qu'avez-vous à m'apprendre ?" Ma tante, sans lui répondre, fixa ses yeux sur M. Mansfield, avec l'expression du plus profond mépris. Mon père, qui suivait tous ses mouvemens, ayant cru apercévoir dans ce regard le désir de ne point s'expliquer devant un étranger, ajouta aussitôt: " Est-ce quelques secrets de famille que vous voulez me confier ? et M. Mansfield est-il de trop ici ?— De trop ? répliqua la baronne avec un dédain encore plus marqué ; n'est-ce que d'à-présent que vous vous en apercevez ?" A ces mots, la frayeur me saisit ; je craignis que Madame de Woldemar n'accusât Mansfield de séduction, et que mon père, irrité, ne le

bannît de chez lui en m'ordonnant de ne plus le revoir. Pour éviter un pareil éclat, je crus que le meilleur parti était de céder aux ordres de ma tante ; et, me tournant vers elle, je lui dis d'une voix tremblante : " Puisque vous avez la bonté, Madame, d'attacher tant de prix à mon séjour à Woldemar, si mes parens le permettent je suis prête à vous suivre." Cette réponse, les paroles de la baronne, surtout l'excés de mon trouble, découvrirent sans doute à mon père, et les soupçons qu'on avait formés, et le mystère qu'on lui eachait ; car, sans demander aucun éclaircissement, il se contenta de me dire, d'un ton un peu plus grave : " Je suis bien aise, Amélie, que vous n'ayez pas attendu mes ordres pour obéir à votre tante ; l'amitié qu'elle vous témoigne, et les droits qu'elle doit avoir sur vous, mériteraient bien quelques sacrifice de votre part, si c'en pouvait être un de partir avec elle." Après cette phrase, il me regarda fixe-

ment; je rougis, il eut pitié de mon embarras, et me dit d'un ton plus doux: " Mon Amélie, retirez-vous dans votre appartement; vous devez avoir des préparatifs à faire pour votre départ." Je me levai, il me tendit les bras; je m'y précipitai en pleurant. " Calme cette douleur, mon enfant, me dit-il, nous ne nous séparons pas pour long-tems, nous nous reverrons." Hélas! oui, je devais le revoir bientôt, mais pour lui dire un éternel adieu.

Pendant cette scène, M. Mansfield avait changé plusieurs fois de couleur: du reste du jour, il ne put m'entretenir; mais le lendemain, comme je descendais de très bonne heure dans le salon pour chercher un ouvrage que je voulais emporter, M. Mansfield, qui m'avait entendu sortir de mon appartement, se hâta de me joindre: il avait l'air abattu. " Vous avez donc consenti à vous éloigner, me dit-il tristement? — Que pouvais-je faire, M. Mansfield? N'avez-vous pas vu hier

quels regards Madame de Woldemar lançait sur vous? Elle allait vous accuser d'être la cause de mon refus, et mon père ne vous l'aurait peut-être pas pardonné. Eh! qu'importe, Amélie, il fallait m'exposer à sa colère, il fallait tout risquer, tout souffrir, plutôt que de partir avec votre tante; mais à votre âge, on est si craintive! Hélas! on ne sait point aimer.—Après ma promesse, vous osez dire que je ne sais point aimer, m'écriai-je, en levant les mains au ciel.—Amélie, reprit-il très-vivement, tout nous sépare; la naissance, la fortune, la volonté de vos parens, les engagemens qui vous lient: puis-je espérer trouver dans un si jeune cœur assez d'énergie, d'élévation et d'amour, pour surmonter tant d'obstacles et vaincre tant de préjugés? Serez-vous supérieure à tout votre sexe par la force de votre caractère, comme vous l'êtes par les charmes tout puissans qui vous ont rendue l'objet de mon adoration? Et quand il s'agira de

vous donner à un homme que vous abhorrez, et de prononcer l'arrêt de ma mort, aurez-vous le courage de résister? —M. Mansfield, repris-je, j'ai du courage, et beaucoup ; je saurai l'opposer à tout, hors aux prières de mon père : s'il me demande mon malheur, je consentirai à mon malheur ; mais tranquillisez-vous, il ne voudra jamais celui de sa fille." En finissant ces mots, je crus entendre la voix de ma tante sur l'escalier, et je m'échappai. Deux heures après, je montai dans sa voiture, avec elle, pour nous rendre â Woldemar. Elle ne me fit aucun reproche, ne m'adressa aucune plainte, ne prononça pas une seule fois le nom de M. Mansfield, et ne cessa de m'entretenir d'Ernest; mais plus elle m'en parlait, plus je sentais s'augmenter mon aversion pour lui ; plus elle montrait de mépris pour les mésalliances, plus je jurais dans mon cœur de n'appartenir jamais qu'à M. Mansfield.

Il y avait deux mois que j'étais à

Woldemar, lorsque je reçus la triste nouvelle de la mort de ma mère : elle avait été enlevée en trois jours par une fièvre maligne, et mon père, accable de douleur, me rappelait auprès de lui; il rappelait aussi mon frère, qui finissait ses études à Vienne. Ma tante ne voulut point me laisser retourner seule à Lunebourg : elle devenait ma mère, me disait-elle, et dès-lors la tendresse autant que le devoir lui prescrivaient de ne plus me quitter. Je fus peu touchée de cette marque d'affection, parce que, dans un pareil moment, je ne sentais que la perte que je venais de faire, et la douleur de mon père.

Je ne puis m'empêcher de remarquer, à ce sujet, combien les personnes qui ont le plus d'esprit savent rarement employer les moyens d'atteindre le but qu'elles se proposent. Toute occupée de mes parens, je ne songeais point; en m'approchant de Lunebourg, si j'y retrouverais M. Mansfield. Ma tante,

qui était si intéressée à écarter de moi un pareil souvenir, fut la première à le faire renaître. " J'espère, me dit-elle, en entrant dans l'avenue du château, que, dans une maison de deuil, consacrée maintenant a la tristesse, nous ne rencontrerons plus ces étrangers, ces artistes, ces musiciens, qui ne doivent être admis que dans les jours de plaisir ?—Assurément, Madame, vous devez être bien sûre de ne trouver auprès de mon père que ceux qu'il regarde comme ses amis. Oseriez-vous supposer, reprit-elle avec aigreur, qu'il comptât M. Mansfield dans ce nombre ?—Du moins, répondis-je en rougissant, il l'a toujours traité comme tel.—Vous vous attendez donc à revoir cet homme-là aujourd'hui ?—Je n'y avais point pensé ; mais je présume qu'il n'aura paint abandonné mon père, au moment où il était seul et en proie à la plus amère douleur.—Je le présume aussi, reprit ma tante, avec une froide ironie ; mais comme votre père

aura aujourd'hui près de lui sa sœur et sa fille, les soins de M. Mansfield deviennent inutiles; et si celui-ci ne le sent pas, je me chargerai de le lui apprendre.—J'imagine, Madame, répliquai-je un peu vivement, que vous n'oublierez pas que vous êtes dans la maison de mon père, et que vous parlez à un homme qu'il considère?" Ma tante me regarda fixement, et après un moment de silence, elle ajouta d'un ton grave: "Prenez-garde à vous, Amélie: quoique vous me soyez aussi chère que mon propre fils, il est des erreurs que je regarderais comme si coupables dans une fille de mon sang, qu'un repentir de toute la vie ne pourrait me les faire pardonner." Je ne répondis point, et peu de minutes après, la voiture entra dans les cours du château.

Nous trouvâmes mon père très-mal; il gardait le lit, et était dans un tel accablement, que notre arrivée pût à peine l'en tirer. M. Mansfield ne quittait point sa chambre; mais il n'y

avait pas une heure que nous y étions, que je vis Madame de Woldemar le tirer à l'écart, tandis que je donnais une potion à mon père, et lui dire quelques mots à l'oreille, qui le firent tressaillir et quitter l'appartement sur-le-champ. Je n'osai faire aucune question ; je m'efforçai même de surmonter mon trouble en ne m'occupant que de mon père, lorsque, vers, cinq heures du soir, un domestique me remit mystérieusement ce billet de M. Mansfield :

" Je quitte le château pour ne vous revoir peut-être jamais. Dans la douleur qui m'accable, je compte assez sur votre bonté, pour être sur que vous ne refuserez pas de venir me dire un dernier adieu : je vous attends sous les grands ifs du bas parc."

J'aimais, je n'avais pas dix-sept ans, je voyais la peine d'un homme qui m'était cher, j'étais révoltée de la tyrannie de Madame de Woldemar ; tant de motifs réunis pouvaient pallier peut-

être, mais non justifier le tort d'avoir accepté un pareil rendez-vous.

Vers sept heures, mon père s'endormit et je descendis dans le parc. Ma tante, qui croyait M. Mansfield parti depuis le matin, ne s'opposa point à ma promenade. Aussitôt que M. Mansfield m'aperçut, il accourut, me prit la main, et me dit avec beaucoup d'agitation : " Amélie après la manière dont votre tante m'a traité, il est impossible que je demeure plus long-tems dans une maison qu'elle habite; pour ne point m'éloigner de vous, j'aurais consenti à dévorer en silence toutes les humiliations dont elle m'aurait accablé ; mais elle me menace d'une scène publique; elle est résolue à ne rien ménager ; ni l'état de votre père, ni la crainte de vous compromettre ne la retiendront: voilà ce qui m'a décidé. Plutôt que de nuire à des intérêts si chers, je consens à dévouer ma vie au malheur. Adieu : en vous quittant, je vous rends votre liberté, je vous

rends vos promesses; je ne veux point que votre tendresse pour un infortuné vous expose à des persécutions; oubliez mon existence, remplissez le vœu de votre famille, vous n'entendrez jamais parler de moi."

Loin d'accepter l'offre de M. Mansfield, la grandeur d'ame qui la lui faisait faire m'imposait, à ce que je croyais, la loi de la refuser; je regardais comme un devoir de le dédommager des affronts qu'il avait essuyés; et m'élever pour lui au dessus des préjugés me semblait autant un acte de vertu qu'une preuve d'amour; aussi n'hésitai-je pas à lui confirmer mes promesses, et à lui jurer de ne jamais appartenir qu'à lui. Il se précipita à mes pieds, en s'applaudissant d'être vaincu en générosité; il me conjura de lui écrire dans la ville la plus prochaine de Lunebourg, où il allait se retirer; je le lui promis, et nous nous séparâmes.

Les progrès du mal de mon père

furent si rapides que, malgré toute la diligence d'Albert pour se rendre à Lunebourg, il ne put arriver que la veille de sa mort. Comment entreprendre de tracer cette scène de terreur et d'affliction, où deux orphelins se virent privés du meilleur des pères, de leur unique appui. Tous deux, l'un contre l'autre, à genoux près de son lit, n'ayant plus d'espérance, nous ne formions qu'un seul vœu, c'était de mourir avec lui. La nuit s'avançait ; nous frémissions de voir renaître le jour, qu'on nous avait annoncé devoir être le dernier des siens. Mon père qui sentait son état, fit un effort pour parler : " Ecoute-moi, Albert, dit-il." A ces mots prononcés d'une voix éteinte ; mon frère étouffa ses sanglots : je soulevai la tête, et ma tante qui n'avait point voulu se coucher, s'avança de l'autre côté du lit, en face de moi. Mon père reprit : " Albert, je te connais bien et je suis sûr de toi ; ni l'adversité ni les passions ne dégraderont ton âme vertueuse ;

mais cette pauvre orpheline,..et il étendit vers moi une main que je saisis en la baignant de larmes; il ne lui reste plus que toi....Mon fils, sers-lui de père, de mère, deviens sa providence: j'ignore si l'époux qui lui est destiné doit faire son bonheur; si tu ne le pensais pas, et qu'une répugnance invincible lui fît redouter cette union, Albert, ne permets point qu'elle s'accomplisse, et que mon Amélie ne soit jâmais forcée''.... A ce mot, je vis ma tante tressaillir ; elle fit un mouvement pour parler, l'état de mon père la retint. Il y eut un long silence ; mon père regarda Albert, il semblait attendre une réponse: hors d'état de la faire, mon frère me serra dans ses bras avec transport, en élevant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin du serment qu'il faisait d'éxecuter religieusement les volontés de son père. Touché de notre tendresse fraternelle, ses yeux mourans se ranimèrent, il se souleva, unit entre ses mains la main

d'Albert et la mienne, en demandant à Dieu de bénir ses enfans comme il les bénissait lui-même.... Sa tête retomba sur son oreiller, et quelques minutes après il expira.... O, mon excellent père ! je vous perdis, et mes malheurs commencèrent.

Il y avait un mois que nous étions en proie à la plus vive douleur, lorsqu'un matin Madame de Woldemar nous fit prier de monter chez elle : elle s'assit entre mon frère et moi, et nous prenant la main, elle nous dit : " Mes enfans, il est tems de songer aux arrangemens que vous avez à prendre ; je ne puis rester ici plus long-tems ; et il ne serait pas décent qu'à l'âge d'Amélie, elle demeurât seule sous la tutelle d'un si jeune frère. Je sais bien que mon fils doit arriver incessamment, et que son mariage avec Amélie ne pouvant se conclure qu'après l'expiration de votre deuil, les strictes bienséances demanderaient peut-être qu'elle passât cette année ailleurs que chez moi, mais ce

n'est qu'auprès du Baron de Geysa qu'elle pourrait se retirer convenablement, et le procès qui le retient à Vienne avec sa famille peut encore durer long-tems : dans cette circonstance, ma maison devient donc son seul asile ; et je ne crois pas, ajouta-t-elle, en nous regardant alternativement, que personne puisse trouver mauvais que, sous les yeux d'une mère, elle habite quelque tems près de son futur époux.

A cette proposition mon cœur battit violemment ; mais ne voulant point m'expliquer devant Madame de Woldemar, je baissai les yeux sans faire de réponse ; mon frère l'attendit quelque tems avant de parler ; voyant que c'était en vain, il répliqua qu'en effet il ne croyait point que les convenances fussent blessées, lorsque j'habiterais sous le même toit qu'Ernest jusqu'à la fin de mon deuil ; mais que dans cette occasion-ci, c'était moins elles qu'il consultait, que ma volonté et mon goût ; qu'il donnerait son con-

sentement à tout ce qui me conviendrait, mais qu'il ne le donnerait qu'à cette condition. Je persistai à me taire. " N'avez-vous rien à dire ? me demanda ma tante vivement.—Je parlerai à mon frère, répondis-je, d'une voix tremblante.—A votre frère ! répliqua-t-elle avec colère ; ne pouvez-vous donc vous expliquer devant moi ? avez-vous des aveux si honteux à faire que vous rougissiez de ma présence ?" Son ressentiment s'accroissant par mon silence, elle continua avec un emportement qu'elle ne pouvait plus modérer : " Quelle est donc l'indigne pensée qui vous occupe, Amélie ?.... si c'est celle que je crains, croyez-vous que votre frère l'entende sans horreur, lui, le petit-fils des Comtes. de Woldemar ? Malheureuse ! s'il était possible que tu la nourrisses dans ton sein, que Dieu te fasse expirer sur l'heure." Mon frère surpris et presque effrayé d'une pareille imprécation, me prit par le bras en disant : " Je causerai avec

elle, Madame ; elle ouvrira son cœur à son ami, et je suis bien certain de n'y rien découvrir qui puisse excuser la manière dont vous venez de la traiter." Nous quittâmes Madame de Woldemar. A peine arrivée dans ma chambre, je me jetai dans les bras de mon frère, en m'écriant que je ne voulais point aller chez ma tante, qu'il connaissait mon aversion pour Ernest, qu'il savait combien elle était fondée, et que l'idée seule de ce mariage me remplissait de terreur. A ces mots, il m'en souvient, je vis Albert pâlir, il parut agité ; mais après un moment de réflexion ; il prit ma main qu'il serra fortement entre les siennes, et me dit, en me regardant d'un air attendri : " Mon Amélie ne sera jamais forcée, les dernières volontés d'un père et le cœur d'Albert lui en répondent."

O mon oncle ! si vous saviez quelle sublime générosité renfermait ce peu de mots ! mon vertueux frère venait de me sacrifier le bonheur de sa vie en-

tière, car il aimait Blanche de Geysa, et il en était aimé. En suivant la volonté de mon grand-père, mon union eût assuré la leur; tandis qu'en refusant la main d'Ernest, je forçais Blanche à lui donner la sienne sous peine d'être déshéritée. Ce mutuel attachement s'était formé pendant le séjour du Baron de Geysa et d'Albert à Vienne. Dans aucune de ses lettres, mon frère ne m'avait parlé de son amour, parce que sachant bien que son sort dépendait de mon mariage, il ne voulait pas que son intérêt gênât ma liberté, et il me connaissait assez pour être sûr que plutôt que de faire son malheur, je n'hésiterais pas à consentir au mien. Ce n'est qu'après mon mariage avec M. Mansfield, que j'ai su tout ce que je coûtais à Albert, et c'est Blanche qui me l'a appris; sans elle, j'aurais ignoré toujours, sans doute, le mal que j'ai fait à un frère si chéri. A ce souvenir, je pleure de reconnaissance, d'admiration et de tendresse; je re-

garde mon Albert comme le meilleur de tous les êtres, je goûte un plaisir inexprimable à reconnaître sa supériorité, et je l'aime avec une si profonde et si exclusive amitié, que je croirais que mon cœur a payé son sacrifice, si un tel sacrifice pouvait se payer.

L'aveu que j'avais fait à mon frère de mon éloignement pour Ernest, ne m'avait point coûté ; mais celui de mon inclination pour M. Mansfield m'embarrassa beaucoup ; je ne savais comment apprendre à Albert que j'avais donné mon cœur et presqu'engagé ma main à l'insu de mes parens. Cependant, je ne lui cachai rien de ma situation ; je lui montrai une lettre que j'avais reçue de M. Mansfield, depuis, la mort de mon père, par laquelle il réclamait l'exécution de ma promesse, et j'ajoutai que j'étais décidée à la remplir aussitôt que mon deuil serait fini.

Albert combattit fortement ma résolution ; le noble Albert, que ni les sollicitations de mes parens, ni celles de

Blanche, ni celles de son propre cœur ne pouvaient décider à me presser en faveur d'Ernest, s'opposa toujours à mon mariage avec M. Mansfield; son orgueil souffrait d'une union si désassortie: son orgueil! oui, le mot m'est échappé, mais chez lui l'orgueil n'est pas une faiblesse, et la suite ne m'a que trop fait voir que c'était la raison même qui parlait par sa bouche, lorsqu'il me peignait les funestes inconvéniens des mésalliances. Amélie, me disait-il, si tu ne peux aimer Ernest, renonce à lui, et je t'approuverai; mais si tu veux être heureuse, respecte les opinions du pays où tu vis. Si tu t'y soumets, tu trouveras dans ta conscience, dans l'estime publique et dans la tendresse de tes proches, un adoucissement à tes peines. Si tu les braves, au contraire, et que tu tombes dans l'infortune, quelle consolation te restera-t-il? Quoique vertueuse, tu te verras méprisée: ta famille te rejetera de son sein; tes jeunes compagnes feindront de ne plus

te connaître; je verrai le front de mon Amélie couvert de confusion, chacun l'accabler d'humiliation, et elle-même enfin obligée de s'ensevelir dans l'obscurité pour se soustraire à la honte." Ces raisons, données par tout autre que mon frère, m'auraient fait peu d'impression, et j'aurais mis ma gloire à surmonter ce que j'appelais de vains préjugés, pour rester fidèle à ma foi et à mon amour: mais ma confiance dans Albert était telle, que je ne me permettais pas de croire que je pouvais justifier mon opinion, quand il en avait une contraire. Ainsi, sans renoncer à mon projet, ni rompre avec M. Mansfield, je lui écrivis que la perte de mon père était encore trop récente, pour qu'il me fût possible de songer au mariage; que d'ailleurs nos engagemens étaient désapprouvés par mon frère, et que, quoique j'espérasse bien obtenir un jour son consentement, il me faudrait du tems pour le faire changer d'avis; qu'ainsi, pendant l'année de mon deuil,

je suspendais non-seulement l'accomplissement de ma promesse, mais toute correspondanee avec lui. " Je connais assez votre dèlicatesse, ajoutai-je, pour être sûre que vous ne tenterez pas d'ébranler cette résolution, telle rigoureuse qu'elle vous paraisse ; et vous devez assez compter sur mon cœur, pour ne pas douter que, si dans un an vos sentimens pour moi sont les mêmes, ma main ne vous soit assurée."

M. Mansfield ne fit aucune réponse à cette lettre : son silence m'inquiéta ; j'envoyai un homme de confiance dans la ville qu'il habitait pour prendre des informations. J'appris que depuis dix jours (époque où il avait dû recevoir ma lettre), il avait quitté son logement, et que personne ne savait où il était allé.

Cette disparition soudaine me causa une vraie peine ; je tremblais que ma lettre, en le mettant au désespoir, ne fût cause de quelque malheur ; je me reprochais sans cesse de l'avoir écrite, et ce continuel regret, joint a la tyrannie

que Madame de Woldemar exerçait sur moi, me rendit ma situation insupportable. Je voulais m'éloigner de ma tante : pour cela il fallait quitter Lunebourg, où elle avait juré de rester tant que je ne consentirais pas à aller avec elle à Woldemar ; je priai donc mon frère de m'emmener avec lui dans une terre qu'il possède en Bohême, et dont la position sombre et sauvage s'accordait parfaitement avec la mélancolie qui m'oppressait. Il approuva mon désir, et dès le soir même, déclara notre projet à la Baronne. Elle s'y opposa avec une violence qui aurait intimidé tout autre qu'Albert. Pour lui, ferme dans sa résolution, il répondit avec tant de raison, de mesure et de respect, qu'il n'y avait que Madame de Woldemar au monde, qui pût ne pas lui céder. Mais accoutumée à régner despotiquement sur tout ce qui l'entourait, elle ne vit dans la résistance de mon frère qu'un insupportable affront ; et comme elle n'avait pas le pouvoir

de m'arracher de ses mains, elle le quitta, en lui jurant qu'elle allait assembler un conseil de famille qui lui ôterait tous les droits qu'il avait sur moi, et dont elle prétendait qu'il faisait un si mauvais usage.

Ces menaces nous alarmèrent peu ; nous partimes pour la Bohême. Après nous être arrêtés quelques jours à Prague, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la terre d'Albert : les roches sauvages, les forêts antiques qui entourent ce séjour, semblaient le séparer du reste du monde. En y arrivant, je regardai autour de moi, et je crus être seule dans l'univers avec mon frère. Eh bien ! ce sentiment me fut agréable ; et quand je voudrai peindre la sérénité d'une âme tendre et innocente, je me rappellerai les six mois que j'ai passés tête-à-tête avec Albert dans cette demeure : j'ai connu des sensations plus vives, mais non d'aussi touchantes. J'adorais mon frère, le ciel, les arbres ; je pleurais souvent, et il n'est aucun plaisir que je préférasse à

ces larmes ; enfin, dans les diverses situations de ma vie passée, s'il m'était permis de choisir celle où je voudrais passer ma vie entière, je n'hésiterais pas à marquer ce tems.

Cependant je n'avais point oublié M. Mansfield, et son souvenir vivait toujours dans mon cœur ; mais peut-être aurait-il fini par s'y affaiblir, si l'incertitude où j'étais sur son sort n'eût sans cesse ramené ma pensée sur lui, en présentant à mon imagination toutes les différentes raisons d'un si inconcevable silence. Albert tâchait de me distraire par des études assidues, d'intéressantes promenades, des conversations instructives ; enfin, je l'ai dit, malgré l'absence de M. Mansfield, je commençais à être paisible et heureuse, lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'arrivée du Baron de Geysa à Dresde, et du mouvement que se donnait Madame de Woldemar pour assembler ce conseil de famille dont elle nous avait menacés. Son influence sur

l'esprit de tous nos parens était si reconnue, que mon frère craignit qu'elle ne réussît dans ses projets, s'il n'allait s'y opposer lui-même : il partit, et je restai seule.

Il m'avait promis de m'écrire en arrivant à Dresde ; quinze jours se passèrent sans nouvelles : je m'en inquiétai peu, parce que je savais combien les communications étaient difficiles dans l'inaccessible retraite où je vivais. Cependant, au bout de trois semaines, je commençais à être alarmée du silence d'Albert, lorsqu'un matin une de mes femmes accourut me dire, pendant que j'étais encore au lit, qu'un homme, qui venait d'arriver à cheval, demandait à me voir sur-le-champ. Je crus que c'était un courrier d'Albert : je passai une robe, je descendis : cet homme, c'était M. Mansfield.

En le reconnaissant, la surprise et l'émotion m'arrachèrent un cri, et je tombai toute tremblante sur un fauteuil. Il se jeta à mes pieds, et me dit d'une

voix étouffée : " Je viens de Dresde, j'ai suivi toutes les démarches de Madame de Woldemar : le conseil de famille lui a remis une entière autorité sur vous ; elle va venir vous enlever d'ici. En arrivant à Dresde, vous trouverez le comte Ernest qu'on attend tous les jours ; on vous unira à lui, malgré vous, et je ne survivrai pas à votre perte. Est-ce là ce que vous voulez Amélie ? — Quelles funestes nouvelles m'apportez-vous, lui dis-je, et qu'êtes-vous devenu depuis si long-tems ?—Quand je reçus la cruelle lettre que vous m'écrivîtes de Lunebourg, je m'éloignai d'un lieu où vous m'aviez accablé d'une pareille douleur, sans avoir le courage de vous répondre. Qu'aurais je pu vous exprimer, que des plaintes sur votre manque de foi ? J'en avais le droit, peut-être ; mais je ne voulais pas en user. Je vins à Dresde ; le chagrin me fit tomber malade ; je l'ai été long-tems, vous pouvez vous en apercevoir (en effet il

était maigri et pâle). Je n'étais pas rétabli encore, lorsque j'entendis parler des desseins de Madame de Woldemar. Quand j'ai su qu'ils étaient au moment de s'effectuer, j'ai surmonté ma faiblesse, et je suis venu jour et nuit pour vous instruire de ce qui se passe.— Que dois-je faire, interrompis-je avec inquiétude?—Amélie, reprit-il, dans trois jours il ne sera peut-être plus tems de réfléchir; votre tante sera ici et vous emmenera à Woldemar, sans que votre frère puisse vous défendre.

Bientôt Ernest viendra vous y joindre; toute votre famille vous entourera, vous pressera; on obtiendra peut-être des ordres supérieurs auxquels vous ne pourrez résister; et forcée à subir le joug....—Non, non, m'écriai-je, je ne me laisserai pas réduire à cette extrémité; il n'est rien que je ne fasse pour l'éviter. Il est un moyen repliqua-t-il vivement un moyen sûr de vous soustraire à une autorité tyrannique, et en même tems de remplir vos sermens et d'assurer

le bonheur de ma vie. O mon Amélie ! consentez à m'accompagner aujourd'hui à Prague ; venez engager votre foi à celui qui vous a consacré toute son existence.—Que me proposez-vous, M. Mansfield ? quitter cette maison, m'unir à vous sans l'aveu de mon frère !—Votre frère, Amélie, n'a d'autres droits sur vous, que ceux que vous consentez à lui donner ; d'ailleurs, si vous lui êtes vraiment chère, n'applaudira-t-il pas à un parti qui vous préserve du plus grand des malheurs ? J'ai promis à Albert de ne prendre aucun engagement avant d'avoir revu mon cousin.—Et pourquoi l'avez-vous promis, Amélie ? Serait-il donc possible que vous voulussiez me sacrifier à lui ? Attendez-vous, pour me rejeter, de savoir si le comte Ernest vous paraîtra moins odieux qu'autrefois ? Se pourrait-il, grand Dieu ! qu'une pareille pensée fût entrée dans un cœur aussi pur ? Ce n'est donc pas l'amour qui décidera de votre

choix.? O Amélie! pourquoi m'avez vous abusé? Qu'est devenu la tendresse, l'honneur, la générosité? Mais, M. Mansfield, repliquai-je, émue par ses reproches, que dira le monde d'une démarche aussi téméraire, d'un hymen conclu à mon âge, malgré ma famille? ..... Ma famille me maudira..... — Le monde, interrompit-il vivement, ne verra point sans admiration une jeune fille qui fut un modèle de piété filiale, braver la tyrannie de parens éloignés et injustes; il applaudira avec transport à la grandeur d'âme qui vous fera sacrifier le nom illustre d'un homme que vous n'estimez pas, pour prendre celui d'un homme dans lequel vous avez reconnu quelques vertus; et quand à votre famille, s'il était possible que, par un méprisable orgueil, elle désavouât le sang qui vous unit, parce que vous auriez plus écouté le mouvement de votre cœur que les préjugés du rang, alors l'heureux Mansfield deviendra l'univers de la tendre

Amélie ; alors, plus riches de notre bonheur et de notre amour, que vos parens de leurs dignités et de leur fortune, nous fuirons leurs persécutions en Suisse; nous nous réfugierons auprès de mon oncle Grandson : il adoptera pour sa fille, l'épouse d'un neveu qu'il a toujours aimé comme son fils; et sous les auspices de cet excellent homme, nous nous aimerons en paix, n'envisageant d'autre terme à notre félicité, que celui de notre amour, et à notre amour, que celui de notre vie."

Que vous dirai-je, mon oncle ? cette arrivée de Madame de Woldemar que votre neveu affirmait, quoiqu'il fût bien éloigné d'en avoir la certitude ; cet horrible mariage qu'il me montrait comme inévitable, la terreur dont il me remplissait, la force avec laquelle il me rappelait une promesse qui nous liait l'un à l'autre, son serment de ne pas survivre à un refus, la passion qui l'animait, l'espoir qu'il avait et que je partageais du pardon de mon frère ;

enfin mon propre penchant qui me parlait en sa faveur, tout se réunit pour précipiter ma résolution; et à dix-sept ans, sans expérience, sans conseil, sans protecteur, sans prendre un seul jour pour réfléchir, au milieu du trouble, de l'effroi et de la séduction, je décidai en un moment du sort de ma vie entière.

Le jour même, je partis pour Prague; le lendemain au soir nous étions unis. Je l'écrivis aussitôt à mon frère, en lui développant les motifs qui m'avaient poussée à cette démarche: il demeura long-tems à me répondre, et son silence commençait à me livrer au désespoir, lorsque je reçus enfin la lettre suivante:

Albert à Amelie.

" Imprudente, qu'as-tu fait? Tu t'es engagée sans mon aveu, tu as pu croire que, tandis que j'existe, il y aurait une puissance au monde qui pourrait t'arracher à ton frère? Je ne doute pas

qu'en te parlant de la décision du conseil de famille, M. Mansfield n'ait été lui-même dans l'erreur. Il est des torts dont je ne supposerai jamais coupable celui qui est maintenant l'époux d'Amélie; mais vous vous êtes trompés tous deux : loin que les efforts de Madame de Woldemar l'eussent emporté sur mon zèle, le conseil de famille, après m'avoir honoré des témoignages d'estime les plus flatteurs, venait de confirmer mes droits sur ma sœur, lorsque ta lettre m'est parvenue.... Tu dois croire qu'en apprenant cette nouvelle, ta famille a été furieuse, et qu'un orage terrible va éclater contre toi. Je reste ici pour le conjurer et te défendre ; tu connais nos lois :* Madame de Woldemar les fera toutes valoir, et par son crédit ajoutera

* La noblesse de Saxe ne souffre pas les mésalliances ; quelquefois elle ne se contente pas de les punir par le mépris et le retranchement du corps : il est des familles qui ont poursuivi ces sortes de coupables jusques à la mort.

Art. SAXE, *Hist. Univ.* tom. 7.

même, si elle le peut, à leur rigueur. Reste dans ma terre avec ton époux, c'est une retraite sûre, où vous serez tous deux à l'abri du mal qu'on voudra vous faire.

" Quand je ne te serai plus utile ici, Amélie, j'irai te joindre, et tâcher, par mon amitié, de te rendre cette paix dont je crains bien que tu ne te sois privée pour toujours."

Malgré la douceur de cette lettre, je démêlai facilement que le mécontentement de mon frère était bien plus grand qu'il ne l'exprimait ; mais j'espérai que les vertus de M. Mansfield le réconcilieraient avec mon mariage ; et, sans me permettre un regret sur le passé, ni un soupçon sur la franchise de mon époux, je revins avec celui-ci dans la terre d'Albert ; et pendant six mois que nous y passâmes, tête-à-tête, son amour paraissait si tendre, et j'étais si occupée de son bonheur, que, malgré la sauvage solitude de ce séjour, les heures s'écoulaient rapidement : je me trouvais heu-

reuse, et me croyais destinée à l'être toujours.

Pendant cet intervalle, les lettres d'Albert étaient fréquentes, mais courtes; il me parlait toujours de son amitié et point de ses démêlés avec mes proches. Quand je le pressais de s'expliquer là-dessus, il me répondait seulement que je devais être tranquille. Hélas ! tandis que, par mon hymen, je venais de blesser la fierté et de détruire le bonheur de cet excellent frère, dévoué à mes seuls intérêts, il me défendait avec une telle chaleur, qu'il se brouilla sans retour avec Madame de Woldemar, et que tous nos parens eussent suivi cet exemple, sans le respect et l'amour que commandait son généreux caractère. Madame de Woldemar voulait me traduire devant les tribunaux, pour faire casser mon mariage: Albert, par sa fermeté, me sauva de cet affront, et à sa prière, Blanche usa de l'ascendant qu'elle a sur son père, pour l'empêcher de se

liguer contre moi avec tous nos parens, que Madame de Woldemar avait réussi à mettre de son parti.

Cependant M. Mansfield commença bientôt à s'ennuyer de la profonde retraite où nous vivions; il avait passé toute sa vie dans le tumulte du monde, et il ne pouvait s'en passer. Vers le milieu de l'hiver, il me proposa de venir quelque tems à Prague avec lui. Je cédai à ses desirs, et je m'en repentis bientôt: la noblesse de cette ville, aussi vaine que celle de Saxe, avait vu mon mariage du même œil; les maisons qui m'avaient accueillie avec le plus d'empressement lorsque j'étais venue en Bohême l'année d'avant, me repoussèrent maintenant avec un dédain si insultant, que je n'osai plus me montrer, et que je conjurai M. Mansfield de me ramener dans la solitude que je n'avais quittée que par complaisance pour lui. Il était loin de trouver à Prague les mêmes désagrémens que moi; car cette noblesse si

fière, qui se croyait le droit de m'accabler de mépris parce que j'étais sortie de son rang, ne voyant dans mon époux qu'un poëte distingué, le recherchait avec une sorte d'engouement, et lui prodiguait les éloges les plus flatteurs. Hélas! mon oncle, combien dans ce tems j'ai connu de femmes qui ne daignaient pas me regarder, parce que j'avais fait mon époux de celui dont elles s'efforçaient chaque jour de faire leur amant!

Cependant, malgré tous les charmes dont on l'entourait, M. Mansfield n'hésita point à partir avec moi. Peu de tems après, je donnai le jour à Eugène. Ce nouveau lien causa des transports de joie à mon époux; et pendant quelque tems il aima son enfant à un tel excès, qu'il ne pouvait le quitter ni jour, ni nuit; mais il se fatigua bientôt de ces soins. Troublé dans son sommeil et dans ses compositions par les cris de son fils, ennuyé de m'en voir toujours occupée, il me montra le

désir d'aller passer quelques jours à Prague; je ne m'opposai point à ce qu'il le satisfît: son bonheur m'était si cher, que je ne songeai pas même à me plaindre de ce qu'il allait le chercher loin de moi.

Le retour de M. Mansfield fut très-prompt; mais quinze jours après il me quitta encore, et peu à peu ses voyages devinrent si fréquens, que j'étais presque toujours seule: me reposant sur sa foi avec la confiance de la première jeunesse, je souffrais de sa froideur sans y croire; et l'idée qu'on pouvait cesser d'aimer m'était si étrangère, que de toutes celles qui me vinrent dans l'esprit pour expliquer la conduite de mon époux, ce fut la dernière qui se présenta; mais si elle fut lente à entrer dans mon cœur, elle y jeta de si profondes racines, qu'elle n'en sortit plus. Il avait fallu l'évidence pour m'y faire croire: une lettre, perdue par négligence, surprise par hasard, m'avait révélé mon malheur.

A l'instant où je reçus cette funeste lumière, je dis un éternel adieu au bonheur, trop sûre qu'il est à jamais perdu pour celle qui a appris que c'est un bien qu'on peut perdre.

Je dévorai ma peine en silence; je ne me permis aucun reproche; je ne cherchai point à reconquérir un cœur dont le retour ne pouvait plus me rendre heureuse; je ne désirai même pas redevenir l'objet d'une préférence qui, toujours mêlée de crainte, ne pouvait plus donner de bonheur. Séparée de mon frère, haïe de ma famille, abandonnée de mon époux, je dépérissais de jour en jour. Loin de trouver une consolation près du berceau de mon fils, sa vue envenimait ma blessure; le souvenir de l'avoir aimé avec M. Mansfield augmentait le tourment de l'aimer seule, et ses caresses, ses sourires, qui me remplissaient jadis d'une si douce joie, maintenant me déchiraient l'âme. O Mansfield! volage Mansfield! tandis que tes talens te

rendaient l'idole de toutes les femmes, qu'enivré de leurs éloges, emporté par le tourbillon des plaisirs, tu oubliais que tu avais juré de n'aimer que moi, isolée dans ma retraite, je pleurais en secret, en demandant au ciel la fin d'une vie dont ton inconstance m'avait fait un supplice.

Depuis six mois votre neveu ne m'écrivait même plus, lorsque je reçus une lettre d'une main inconnue, qui m'apprenait que M. Mansfield s'était battu avec un officier russe pour une cantatrice dont ils étaient amoureux l'un et l'autre; que mon mari avait été dangereusement blessé, et qu'il demandait à me voir avant de mourir. Je partis sur-le-champ, je voyageai toute la nuit, et le lendemain au soir, quand j'arrivai à Prague, il n'existait plus.

En apprenant cette nouvelle, je perdis connaissance : je nourrissais encore; le lait passa dans le sang, et la fièvre se déclara. Aussitôt que mon frère

fut instruit de cet événement, il accourut près de moi ; ses soins et ma jeunesse triomphèrent bientôt de mon mal. Aussitôt que je pus supporter la voiture, il m'emmena à Dresde, où je pouvais demeurer sans crainte depuis que la mort de M. Mansfield, sans avoir adouci la haine que me portait Madame de Woldemar, avait détruit l'objet de ses persécutions.

Depuis trois ans, mon oncle, je vis à Dresde dans la plus profonde obscurité, rebutée par mes parens, n'ayant pu voir Blanche qu'une seule fois, aimée du seul Albert, et pleurant encore un époux dont les brillantes qualités, je le reconnais à présent, avaient plutôt séduit mon imagination que touché mon cœur.

Flétrie par la douleur, éclairée par l'expérience, détrompée de l'amour, je ne désire plus que la solitude, la paix et l'amitié. Vous m'ouvrez vos bras, mon oncle, je m'y jète avec transport ; sauvez-moi d'un monde qui,

loin d'être touché de mes peines, se plaît à répéter que je les ai méritées. J'ai l'aveu d'Albert, je m'éloignerai de lui, et le ciel sait ce qu'il m'en coûte; mais mon absence lui rendra peut-être le bien que je lui ai ravi. La protection qu'il m'accorde est un tort que nôtre famille ne peut lui pardonner, et je me flatte que quand le baron et la baronne de Geysa ne verront plus auprès d'eux l'infortunée dont le mariage les a si vivement offensés; quand ils commenceront à m'oublier, et qu'indignes d'apprécier le cœur de mon frère, ils croiront qu'il m'a oublié comme eux, alors ils céderont peut-être aux prières de Blanche; et en lui donnant le titre de comtesse de Lunebourg, sans doute elle portera un assez beau nom pour qu'ils ne croient point devoir se repentir d'avoir préféré le bonheur de leur fille unique au nom plus illustre que l'hymen d'Ernest lui donnerait. Oui, je suis décidée à m'éloigner d'Albert, et dussé-je ne le

revoir jamais, puisque son intérêt demande ce sacrifice, je ne dois pas hésiter à le faire. Ah! quand je lui donnerais ma vie, je serais encore redevable envers lui. Ne m'a-t-il pas sacrifié son amour? Je m'éloignerai de Blanche, dont la constante amitié ne s'est point démentie pendant mes adversités, et qui, pour devenir l'heureuse épouse d'Albert, aura sans doute le courage de rejeter l'odieuse main d'Ernest, d'Ernest, la cause de toutes me infortunes, l'objet de mon aversion, qui, par l'effroi d'être à lui, m'a précipitée malgré moi entre les bras d'un autre, et est parvenu ainsi à accomplir l'arrêt, qui, dès le berceau, l'avait rendu maître de ma destinée.

LETTRE V.

M. Grandson, à Amélie.

Bellinzona, 22 Mai.

Je vous avais écrit, ma chère nièce, que j'étais disposé à vous aimer, et que je voulais vous faire du bien ; mais depuis que j'ai lu le récit que vous m'avez adressé, tout mon cœur vous est dévoué, et je ne respire plus qu'après votre arrivée. Venez, hâtez-vous, ma chère nièce, quittez une famille ingrate, oubliez un pays où vous fûtes si malheureuse, n'emportez d'autre souvenir que celui de votre frère. Voilà un digne homme ! Nous en parlerons souvent, vous reviendrez tant qu'il vous plaira sur ce sujet, je vous écouterai toujours avec plaisir ; c'est une chose si belle et si rare que la bonté, qu'on ne doit jamais se lasser de s'en entretenir.

Ce Mansfield était un étourdi, un mauvais sujet, indigne du bien que vous lui avez accordé, et qui ne mérite

pas que vous pleuriez encore sa perte. A votre âge, ma chère Amélie, on peut tout espérer de l'avenir : le tems efface bien des peines qu'on croyait éternelles, et vous serez encore jeune, que vous aurez oublié les vôtres ; le ciel est juste, et il vous donnera enfin le bonheur que vous méritez à tant de titres. Que savons-nous ? il vous attend peut-être dans nos montagnes ? Si je puis vous le procurer, ma chère nièce, il ne me restera plus de désirs à former ; et en vous voyant heureuse, le soir de ma vie me semblera préférable aux bruyans plaisirs de ma jeunesse.

J'ai instruit tous mes amis, tous mes gens, que la maîtresse de ma maison allait arriver ; cette nouvelle a causé une allégresse générale, et ce sera un jour de fête que celui où vous entrerez chez moi : il le sera surtout pour le cœur de votre pauvre oncle, qui palpite de joie à l'idée de vous voir et qui vous attend avec la tendre impatience d'un père.

LETTRE VI.

Amelie à Albert.

Dresde, 14 Juin, minuit.

Mon Albert, en vain j'ai voulu t'obéir et tâcher de calmer ma peine : depuis deux heures que tu es parti, je n'ai pu que pleurer. O mon frère ! mon seul ami ! mon unique appui ! à la veille d'une si longue séparation, puis-je espérer ni repos, ni sommeil ? Quand j'entends encore l'expression de ton amitié, que je vois la place où tu étais assis, et sur cette table où j'écris, la trace récente de tes larmes ; quand je songe que je t'ai quitté, que demain, qu'après demain, que les jours suivans je ne te verrai point, et que ce sacrifice, c'est moi qui me le suis imposé, mon esprit se trouble, mon cœur se déchire, et je me demande comment il est possible que j'aie pu vouloir m'accabler moi-même

d'une pareille douleur? Cher Albert! ah! laisse-moi croire, laisse-moi me persuader que mon absence te sera utile, et qu'enfin il m'est aussi permis de faire quelque chose pour ton bonheur. Je sais bien que mon intérêt seul devrait m'engager à vivre loin de Dresde; mais ce n'est qu'en pensant au tien, que je pourrai avoir la force de partir. Depuis deux heures, j'ai été tentée vingt fois de contremander les chevaux, d'écrire à mon oncle de ne plus m'attendre, et aux premiers rayons du jour, d'aller me jeter dans tes bras pour ne te quitter de ma vie. J'avais beau me représenter les insultes de ma famille, l'humiliation où je vis, le danger d'élever mon fils dans un pays où on lui apprendra à mépriser le nom de son père, et peut-être la mère qui le lui a donné, toutes ces peines s'effaçaient devant celle de ne plus te voir. Si j'ai persisté, si je persiste encore dans ma résolution, c'est pour ne pas être plus long-tems un sujet de

discorde entre toi et ma famille, et un obstacle à ton bonheur. En vain ton amitié se refuse à croire et cherche à me persuader que ma présence ne te nuit pas; ne sais-je pas que plus d'une fois ton cœur fier et généreux a repoussé si vivement les traits dont on m'accablait, que c'est-là le motif qui t'a interdit la maison de Madame de Woldemar, et que le Baron de Geysa eût suivi son exemple, si l'ascendant et la tendresse de Blanche n'eussent empêché une rupture qui m'eût dévouée à des remords éternels? Mon frère, je ne t'ai déjà que trop coûté! N'est-ce pas moi qui, par mon imprudence, t'ai exposé à perdre la femme que ton cœur a choisi? Pour me punir, je me condamne à ne plus te voir: je sais bien que je ne répare pas ma faute par ce sacrifice; mais si tu en connais un plus grand, nomme-le; je suis prête à le faire.... O mon Albert! lorsqu'après m'avoir embrassée ce soir, tu t'es arraché de mes bras, que tu t'es éloig-

né, que j'ai cessé de t'entendre, que je me suis vue seule au monde, que j'ai senti qu'en renonçant à toi je perdais l'unique bien qui m'attache à la terre, je t'assure qu'en te donnant ma vie, j'aurais moins fait qu'en te disant adieu.

Déjà le jour commence à paraître ; j'entends du bruit dans la maison, le départ s'apprête, il faut subir sa destinée, il faut partir. O mon frère ! toi dont les traits et les vertus m'offraient sans cesse la vivante image du père le plus chéri, je te reverrai sans doute dans ces montagnes où je me retire, tu viendras retrouver ta première amie et lui ramener de beaux jours : mais quand je m'éloigne de ma terre natale, avant de l'abandonner pour toujours, n'irai-je pas revoir la tombe de mon père, et lui dire un dernier adieu ? Parce que sa cendre repose à Woldemar, ne pourrai-je l'arroser encore une fois de mes larmes ? Ma tante, il est vrai, m'a défendu l'entrée de sa maison, et m'en

ferait chasser honteusement si elle m'y surprenait ; mais la piété filiale m'élève au dessus de cette crainte, et j'ose croire que mon frère ne blâmera pas mon courage.

LETTRE VII.

Amélie à Albert.

15 Juin, au soir.

J'ai exécuté heureusement mon dessein, Albert ; sans doute l'ange de mon père me protégeait dans cette difficile entreprise. A une demi-lieue de Woldemar, j'ai fait arrêter ma voiture, j'ai laissé mon fils entre les mains de sa bonne, et vers le soir j'ai pris le chemin de ce château, que je quittai il y a six ans avec ma tante, de ce château où j'étais reçue comme sa fille, et que j'avais été destinée à posséder un jour.

Maintenant, pour y rentrer, il a fallu attendre la nuit, me déguiser, et ne me montrer qu'au vieux régisseur. Hélas! ce pauvre Guillaume, quand il m'a reconnue, il a poussé un cri de surprise et de joie ; il aurait voulu appeler tout le village pour célébrer mon arrivée, et en même tems il regardait autour de lui avec effroi, comme craignant que le moindre bruit ne décelât à ma tante que j'étais si près d'elle. Ce n'est qu'avec peine qu'il a consenti à m'ouvrir le caveau funèbre qui renferme la cendre de nos ancêtres : il tremblait d'enfreindre les ordres rigoureux que Madame de Woldemar a donnés contre moi ; mais il n'a pas pu résister à mes prières, et surtout à l'idée qu'il me parlait pour la dernière fois. En me conduisant il pleurait. " Hélas ! me disait-il, ce n'est pas ainsi que nous avions coutume de vous recevoir jadis, quand vous veniez parmi nous : tout le village était en fête, on illuminait le château, madame la baronne ne se

possédait pas de joie; au lieu qu'à présent, si elle vous savait ici, Dieu sait!".... Il s'est interrompu, en levant les mains au ciel. Je n'ai que trop compris ce qu'il voulait dire, et j'ai marché plus doucement, en jetant les yeux de tous côtés avec une sorte de terreur. Bientôt nous sommes arrivés à la chapelle du château. Après avoir descendu les marches qui conduisent au lieu funèbre où mon cœur m'appelait, Guillaume m'a ouvert la porte, je suis entrée..... O mon Albert! à l'aspect de tous ces tombeaux, de celui de mon grand-père surtout, élevé au dessus des autres comme pour dominer encore, j'ai été frappée plus vivement que jamais du néant de la naissance et des grandeurs: c'est ici que ce mortel, si fier de ses ancêtres, a été forcé d'abandonner ses prétentions hautaines; mais le mal qu'il a fait lui survit; et tandis qu'il dort en paix, les ordres de son orgueil jètent la discorde dans sa famille et le trouble dans ma vie.

Ce n'est pas ainsi, ô mon excellent père ! que vous avez marqué votre passage sur cette terre ; et là où vous n'exerçâtes que des vertus douces et bienfaisantes, vous n'avez dû laisser que des souvenirs de reconnaissance et d'amour. Ah ! si la vue de votre fille en pleurs, n'empoisonne pas la félicité dont un Dieu juste a dû récompenser votre vie, contemplez-la prosternée sur la pierre qui vous couvre, l'entourant de ses bras, la baignant de ses larmes, vous demander des vertus pour son fils, du bonheur pour Albert, de la tranquillité pour elle, et bientôt, une place auprès de vous.

Il était si tard quand je suis sortie du château, que Guillaume n'a pas voulu me laisser aller seule ; il m'a fait sortir par une des portes du parc qui conduit directement au village où j'avais laissé mon fils. La lune éclairait tous les objets : j'ai aperçu le bosquet que ma tante nommait autrefois le bosquet d'Amélie. Tu sais

qu'elle y avait fait planter un tilleul le jour de ma naissance : les petits lilas dont je l'avais entouré moi-même, il y a six ans, étaient maintenant hauts, épais et couverts de fleurs. " Comment ma tante-a-t-elle laissé subsister ce bosquet, ai-je demandé ?— Madame la Baronne avait bien donné l'ordre qu'on l'arrachât ; mais comme elle ne vient jamais se promener de ce côté, nous avons cru pouvoir le conserver.. D'ailleurs, lequel d'entre nous aurait eu le courage d'y porter le premier coup ? nous que vous combliez de vos bienfaits, que nous avons vu au berceau, que nous chérissons.... Pour abattre le bosquet d'Amélie, il aurait fallu faire venir des ouvriers de bien loin : on n'en aurait pas trouvé à Woldemar." J'ai serré la main de ce bon serviteur en pleurant, et puis je me suis approchée pour prendre une branche de lilas. " C'est la dernière que je cueillerai à mon bosquet, Guillaume." Le pauvre homme sanglottait. " Helas !

je me flattais de mourir près de vous, m'a-t-il dit: voyez-vous-là-bas ces deux marronniers? quand vous ne marchiez pas encore, je vous y portais dans mes bras avec le petit Ernest. Chers enfans, vous disais-je, je vous soutiens à présent que vous êtes petits; mais quand je serai vieux, vous me protégerez tous deux: si depuis le compte Ernest n'a pas été tel que nous l'aurions désiré, nous pensions à vous, et nous étions consolés.— Mon cher Guillaume, ma tante est généreuse; son fils lui ressemblera.— Ah! je crois bien, a-t-il interrompu, qu'ainsi que sa mère, M. le comte ne nous laissera manquer de rien; mais vous, vous nous aimiez.— Guillaume, me suis-je écriée, ne me montrez pas tant d'affection, vous me donneriez trop de regrets." Il s'est tu, et nous avons marché en silence. En sortant du parc il a fallu passer devant l'église de la paroisse. Guillaume s'est encore arrêté. " Voilà où vous deviez être

mariée : quelle fête ! quel jour ! Au lieu de la joie que j'attendais, j'ai vu ôter du banc de la famille le siége que vous aviez coutume d'occuper ; j'ai vu brûler votre beau portrait qui ornait si bien la grande salle basse ; enfin on a effacé votre nom du grand arbre généalogique de la famille, tant Madame la Baronne est empressée d'éloigner d'elle tout ce qui peut lui rappeler votre existence.— Hélas ! je souhaite que mon exil la satisfasse ; car, malgré sa haine, je l'aime toujours. Mon cher Guillaume, ai-je ajouté en tombant à genoux devant l'église, si un jour elle vous parle de moi, dites-lui que je n'ai jamais cessé de la respecter, que vous m'avez vue ici faisant des vœux pour elle, et demandant au ciel que son fils la dédommage de tout le mal que je lui ai fait." Il m'a relevée, tout emu, en disant qu'il aurait souhaité que ma tante m'eût entendu ; car alors elle n'aurait pas pu s'empêcher de me pardonner. " Ah, Guil-

laume! vous la connaissez mal; je crains bien qu'elle n'emporte sa haine au tombeau.—S'il est ainsi, a repris le bon homme, que Dieu puisse avoir pour elle plus de miséricorde qu'elle n'en aura eu pour vous." J'ai joint mes prières aux siennes, et nous avons poursuivi notre chemin. Il était plus de minuit quand nous sommes arrivés à mon auberge: Guillaume y a passé la nuit; ce matin, comme je me préparais à partir, il est venu prendre congé de moi, et je suis montée dans ma chaise. Après une heure de marche, nous sommes parvenus à une hauteur d'où on découvre toute la ville de Dresde; sans doute je la voyais pour la dernière fois. J'ai mis pied à terre pour la mieux voir; elle me sera toujours bien chère: n'est-ce pas là où j'ai commencé à t'aimer? n'est-ce pas là où je te laisse? Hélas! tandis que, plongée dans les plus tristes reflexions, je parcourais en frémissant l'espace qui me sépare déjà de toi, et que je disais

un éternel adieu à ma patrie, le soleil brillait du plus pur éclat, les oiseaux chantaient au dessus de ma tête, mon fils jouait à mes côtés, et tout autour de moi semblait ignorer qu'il y eût des êtres destinés à pleurer toute leur vie.

LETTRE VIII.

Amélie à Albert.

Péterswald, 18 Juin.

J'AI passé aujourd'hui les affreux précipices qui séparent la Saxe de la Bohême, et demain mes yeux ne verront plus ma terre natale ; mais ce n'est pas elle que je regrette : partout où je serais avec toi, je me croirais dans ma patrie: je serai étrangère partout où tu ne seras pas. Cher Albert, pardonne à la faiblesse d'un cœur si triste de tout ce qu'il laisse, de tout ce qu'il perd. Hélas ! en te quittant, quel ami me consolera ? quelle main essuiera

mes larmes? quelle autre voix que la tienne saura pénétrer dans mon cœur, pour y adoucir le cruel remords d'avoir détruit le bonheur de ta vie?....Je pensais à tout cela ce soir, en côtoyant le bord de l'Elbe; le chemin étoit si étroit, que je ne voyais pas un pouce de terrain entre les roues de la voiture et le précipice: ah! si je n'avais pas tenu mon fils entre mes bras, c'eût été trop encore....Mais pardonne, je ne veux point t'affliger par mes tristes pensées, et je te promets de faire tous mes efforts pour les écarter; mais promets-moi aussi, mon ami, de ne plus essayer de me réconcilier avec mon sort. Si j'ai supporté l'inconstance et la mort de mon époux, et que mon courage m'abandonne devant l'idée d'avoir troublé ta vie, c'est qu'il est possible de se résigner au mal qu'on souffre, mais jamais à celui qu'on cause; et jusqu'à ce que je t'aie vu heureux, n'espère pas me voir goûter un moment de joie.

Dis à cette charmante Blanche, de qui dépend notre sort à tous deux, combien il m'en a coûté pour partir de Dresde, sans lui avoir dit adieu. Quoique bien sûre qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement qu'elle a pour toi, j'aurais voulu lui recommander encore une fois ton bonheur ; j'aurais voulu lui répéter qu'en resistant à sa famille pour se conserver à toi, elle ne perdait que sa fortune, et non l'estime de ses parens et de ses amis ; car quel choix plus honorable pourraient-ils faire pour elle ? Mais, hélas ! ma conduite passée me permet-elle de prétendre guider personne ? Je le sens, tels sages que puissent être mes conseils, Blanche doit avoir la prudence de s'en défier. Hélas ! celle qui les donne a été si imprudente et si faible, qu'elle a perdu le droit d'éclairer ses amis, et que la raison même, en passant par sa bouche, doit être sans autorité.

LETTRE IX.

Amélie à Albert.

Du château de Simmeren, 1 Juillet.

La date de ma lettre t'étonnera, sans doute. La sauvage Amélie, l'obscure Madame Mansfield, chez la Comtesse de Simmeren ! Par quel hasard ? ou plutôt par quel prodige ? Un événement bien simple a causé cette rencontre. Hier, m'étant arrêtée à Kempten pour coucher, et n'ayant point trouvé de lait pour mon fils dans l'auberge où j'étais, j'en ai envoyé chercher dans la ferme la plus voisine qui dépend de la terre de Simmeren La comtesse, qui se promène souvent dans son domaine, était en ce moment dans la maison où mon commissionnaire se présentait. Un mouvement de curiosité lui ayant fait demander quels étaient les voyageurs qui désiraient du lait, au nom de Madame Mansfield, elle a témoigné une

grande surprise, et toute parente qu'elle est de la fière Baronne de Woldemar, elle s'est hâtée de venir dans mon auberge réclamer le droit de me donner l'hospitalité en faveur des liens qui unissent nos familles. Accoutumée à me voir rejeter par tous mes parens, j'ai été d'autant plus sensible à l'accueil de Madame de Simmeren, qu'elle ne connaissait de moi que mon mariage, et que ce mariage lui avait été appris par Madame de Woldemar. Cependant, sa réputation m'ayant fait réfléchir qu'il pouvait y avoir plus de désir de s'amuser, que d'intérêt dans son invitation, j'hésitais à l'accepter, lorsqu'elle m'a dit, en souriant: " Prenez garde à ce que vous allez faire: dans votre situation, un refus marquerait trop d'orgueil, et vous ne devez pas livrer votre âme à un vice qui vous a fait tant de mal. Allons, allons, ma jolie cousine, suivez une parente dont la vieille expérience lui a trop bien fait connaître le monde et ses erreurs, pour

ne pas pardonner aux douces faiblesses d'amour, et excuser les femmes que leur cœur égare. Vous aimâtes, et on vous séduisit; vous fûtes trompée, et vous vous repentez; tout cela est dans l'ordre, et nous sommes du même sang: que votre famille vous renie si elle veut, moi je vous adopte." Le ton moitié plaisant, moitié sérieux dont tout cela fut dit, me laissait encore dans l'indécision, lorsque la comtesse, me prenant par le bras d'un air de bonhommie, ajouta: " Puisqu'il est décidé que vous viendrez avec moi, ayez l'air, du moins, de faire les choses de bonne grâce et préparez-vous à me raconter tout ce qui vous est arrivé. A mon âge, on ne vit plus que de souvenirs; et après le plaisir de parler de ses aventures, il n'y en a point de plus grand que d'écouter celles des autres.

Je n'ai pas résisté plus long-tems: malgré l'air un peu moqueur de Madame de Simmeren, il y a dans son accent et ses manières quelque chose de si

engageant et de si tendre, qu'il faut toujours finir par faire ce qu'elle veut. Pendant la soirée, elle a beaucoup caressé mon fils. " Il n'a rien de roturier dans les traits, m'a-t-elle dit, et je crois qu'il n'aura rien que de noble dans l'âme: alors, que lui manquera-t-il pour être l'égal de ses ancêtres? quelques lettres diversement arrangées. Assurément, ma cousine de Woldemar est une femme de beaucoup d'esprit; mais elle n'a pas le sens commun; elle vous rejette, et m'a toujours accueillie: quelle injustice! Ah! si vous connaissiez les aventures de ma jeunesse, vous, verriez le cas qu'on doit faire de l'opinion du monde et du jugement des hommes! Un jour je me réserve le plaisir de vous les apprendre."

Pour peu que je l'eusse pressée, ce jour eût été à l'instant même; mais j'avais besoin de repos, et Madame de Simmeren, qui s'n est aperçue, ne m'a permis de me retirer dans mon appartement qu'après avoir obtenu ma parole

de prolonger d'une semaine entière mon séjour chez elle.

LETTRE X.

Amélie à Albert.

Du château de Simmeren, 8 Juillet.

MADAME de Simmeren n'a pas pu remettre plus long-tems le plaisir de me parler d'elle; et hier au soir quand mon fils a été couché, elle a commencé le récit de son histoire, qui a duré une partie de la nuit, et qui m'a singulièrement intéressée, quoique sans doute l'héroïne soit très-loin d'être exempte de blâme. Tu te rappelles bien avoir entendu dire à mon père que Madame de Simmeren avait été mariée à un des plus riches seigneurs de Souabe; mais nous ignorions que ce fût malgré elle, et par le despotisme de mon grand-pere, son oncle maternel. " J'ai dû tous mes chagrins à son orgueil, m'a-t-elle dit;

100732

et cette ressemblance entre votre sort et le mien, m'a donné de tout tems une forte prédilection pour vous." En l'écoutant, Albert, je pensais à l'effrayante puissance de cette vanité qui a su faire le malheur de Madame de Simmeren et le mien, malgré l'espace de trente années qui sépare nos deux naissances. La comtesse a continué ainsi: " J'aimais avant mon mariage, ma chère Amélie; je cédai par timidité, aux ordres qu'on me donna; mais mon cœur s'embarrassa peu de mes nouveaux sermens, et fidèle aux premiers, il continua d'aimer l'objet qui l'avait charmé. Durant une longue absence de mon époux, je devins mère: dans mon désespoir, je n'envisageais d'autre ressource que d'attenter à ma vie, et j'aurais pris ce parti infailliblement, si Madame de Woldemar n'était venue me sauver de la mort et de la fureur d'un époux outragé. Par ses soins je donnai secrètement le jour à un fils, qu'elle fit élever aux environs de Dresde comme

un orphelin ; et six ans après, lors de la naissance d'Ernest, elle le fit venir chez elle, et l'adopta pour servir de compagnon et d'émule à son fils : depuis près de dix ans ils voyagent ensemble; et vous avez sans doute entendu parler d'Adolphe de Reinsberg " En effet, Albert, je me souviens de l'avoir vu dans mon enfance, et il me semble même que toi, dont l'âge te permettait de mieux juger, tu estimais son caractère infiniment plus que celui d'Ernest, ce qui, à la vérité, n'est pas un grand éloge. " La profonde reconnaissance que je dois à Madame de Woldemar, a continué la comtesse, est la seule cause qui m'a empêché de vous défendre ouvertement, lors de votre mariage; car, malgré l'espèce de fureur avec laquelle elle vous accusait, je n'ai jamais vu dans votre conduite que de l'imprudence, et cette générosité romanesque que la jeunesse prend si souvent pour de l'heroïsme.—Ah ! je conviens, ai-je repris en soupirant, que l'amour m'a

étrangement égarée.—L'amour, Amélie ! de bonne foi, croyez-vous avoir eu une véritable passion pour M. Mansfield ?—Si je le crois Madame ! Eh ! quelle serait mon excuse, si je n'avais pas celle-la ?" La comtesse a souri. " Il y a encore bien de l'exaltation dans cette jolie tête, m'a-t-elle dit ; mais cela doit être ainsi ; je ne tenterai point de la détruire : le tems seul le peut ; c'est son affaire. Nous verrons si après quelques années, peut-être quelques mois de séjour en Suisse, un nouvel amour ne vous apprendra pas que celui que vous avait inspiré M. Mansfield méritait à peine ce nom ; que vous vous êtes méprise, et que vous étiez trop jeune pour aimer.—Ah, Madame ! que dites-vous ? Quoi, moi, j'aimerais encore ?—Oui, voilà bien de quoi vous récrier ! Aimer encore ! quel prodige à votre âge ! Ma chère enfant, a-t-elle ajouté d'un ton plus bas, et comme jouissant de la confidence qu'elle me faisait, un cœur de femme ne peut ré-

pondre de son indifférence que quand il a épuisé l'amour en le goûtant, comme moi, jusqu'aux approches de la vieillesse. Je vous dirai en grand secret (parce que c'est une vérité qu'il n'est pas bon de répandre) que l'amour ne vit qu'autant qu'il est libre ; et qu'il n'en est point qui puisse résister au mariage, et que, si je redevenais jeune l'homme dont je voudrais le plus être aimée est celui que j'épouserais le moins. Quand j'ai perdu mon amant, ma beauté était passée depuis long-tems, et pourtant il m'aimait toujours ; peut-être s'il vivait encore, malgré mes rides et mes cheveux gris, lui paraîtrais-je plus belle que vous : si c'est une illusion, rien ne peut plus me l'arracher, et je la nourrirai jusqu'au tombeau." En parlant ainsi, Madame de Simmeren paraissait tranquille et satisfaite, tandis que je me sentais inquiète et agitée. O Albert ! s'il était vrai, si le mariage étouffait l'amour, si Mansfield n'avait cessé de m'aimer que parce que je ne

pouvais cesser d'être à lui ! Mon tendre frère, cette idée, qui ne s'était point encore présentée à mon esprit, l'histoire, les réflexions de Madame de Simmeren m'ont livrée, je l'avoue, à la plus cruelle des incertitudes, au doute de la vertu. Cette femme trahit ses devoirs, et fut heureuse; elle sacrifie l'honnêteté à l'amour, et fut constamment aimée: punition du vice, récompense de la sagesse, où donc êtes-vous ? Ah ! sans doute ce n'est pas sur la terre, et je sens bien que c'est ailleurs qu'il faut vous chercher.

LETTRE XI.

Amélie à Albert.

Du château de Simmeren, 10 Juillet.

Ce soir, en causant avec Madame de Simmeren sur quelques détails de sa vie qui lui étaient échappés dans nos

autres conversations, elle m'a appris que M. de Simmeren était un officier-général qui commandait en Hongrie dans la dernière guerre; qu'ayant été tué à la tête de ses troupes, avant d'avoir pu faire aucune disposition en faveur de sa veuve, qu'il laissait sans enfans, toute sa fortune était passée a des parens éloignés; qu'elle n'avait eu pour son partage que la jouissance de la terre de Simmeren, et que cette propriété, quoique vaste, était d'un si faible revenu, à cause des fôrets et des bruyères qui la composent presqu'en totalité, que, sans les dons de Madame de Woldemar, elle n'aurait pas eu de quoi subvenir aux dépenses qu'Adolphe est obligé de faire, comme le compagnon et l'ami d'Ernest. C'est donc à Madame de Woldemar qu'elle doit son honneur, sa vie et l'existence de son fils; et pour l'avancement de celui-ci, quand il reviendra à Dresde, c'est encore sur sa protection qu'elle compte. De si nobles procédés ne m'ont point

étonnée; je sais que ma tante a toujours regardé la générosité comme un des premiers devoirs de son rang; mais ce qui m'a touchée, c'est le mystère dont elle a entouré ses bienfaits. Jusqu'à present j'avais toujours ignoré que ses relations avec Madame de Simmeren fussent de cette nature; je crois même qu'elle ne l'a jamais confié à personne de la famille, et j'aime bien que ce secret, qui est un bienfait de plus, ne m'ait été révélé que par celle qui en est l'objet. Comme je parlais de la bonté de ma tante avec attendrissement, Madame de Simmeren m'a serré la main en disant: "Quel dommage qu'il n'y ait pas dans le cœur de Madame de Woldemar autant d'indulgence que dans le vôtre, et qu'elle ne puisse pas oublier une erreur! vous pourriez être heureuses encore toutes les deux.— Eh! Madame, ai-je repris, pourquoi ma tante ne le serait-elle pas? son fils va revenir; on dit que son caractère n'est plus le même, que, grâce aux

conseils et a l'amitié de M. de Reinsberg, il s'est fait en lui les changemens les plus favorables. Ce retour comblera tous les vœux de sa mère, et alors le souvenir de celle qui l'a tant offensée ne pourra pas troubler son bonheur. — Et quand il faudra qu'elle choisisse une épouse pour son fils, croyez-vous qu'elle puisse s'empêcher de penser à celle qui lui fut destinée ? et cette comparaison lui permettra-t-elle d'en trouver jamais une assez aimable ? — Ah, Madame ! ma tante ne me voit point avec tant de bienveillance : elle me hait trop pour me regretter. — Tenez, Amélie, a-t-elle répondu en ouvrant son bureau, voici une lettre de Madame de Woldemar qui répondra précisément à ce que vous dites : elle est écrite depuis votre départ de Dresde ; lisez-la, vous verrez ce qu'elle pense de vous, et cette phrase remarquable : " Quand je songe à ce qu'elle était, et que je vois ce qu'elle est

devenue, je sens qu'il n'y a que ma haine qui puisse égaler mes regrets."

Je me suis retirée pour lire cette lettre: j'ai voulu t'écrire tout ce que j'en pensais, mais j'ai trouvé plus simple de t'en envoyer une copie; elle te dira, mieux que je ne pourrais le faire, tout ce que j'ai dû éprouver à cette lecture.

La Baronne de Woldemar, à Madame de Simmeren.

Dresde, 20 Juin.

" Depuis trois ans, vous savez que je n'étais pas venue à Dresde, ma chere cousine; la crainte de rencontrer celle qui fut l'ornement de notre famille, et qui en est devenue l'opprobre, me tenait enfermée, à Woldemar; mais j'apprends enfin que cette odieuse femme s'est fait justice à elle-même: elle s'exile de son pays, elle va rejoindre la famille de son séducteur, société

digne d'elle, et la seule où on pourra la recevoir sans rougir. Ah! puisse-t-elle s'éloigner assez pour que son nom ne revienne jamais frapper mes oreilles, et peut-être alors surmonterai-je la profonde tristesse dont son crime m'a frappée, et qui a détruit ma santé.

" A présent je vais presser le retour d'Ernest, je vais rapprocher de moi la seule consolation de ma vie; si depuis près de trois ans, j'ai éloigné une réunion si désirée, c'était par la crainte que la vue de celle qui a fait notre honte ne réveillât dans l'âme de mon fils cette fureur de vengeance qu'il avait éprouvée en apprenant cet indigne mariage. Son ressentiment, plus impétueux que le mien, ne trouvait pas que ce fût assez du mépris pour punir un pareil outrage, et jamais ni Adolphe, ni moi, n'avons pu, sur ce point, le ramener à notre opinion: depuis un an, cependant, il paraît avoir oublié Amélie; il n'en parle plus, et j'espère que s'il prononce ce nom en

revenant ici, ce sera, comme moi, avec la froide indignation du dédain, et non plus avec l'emportement de la colère.

" Ses dernières lettres, datées de l'Archipel de Grèce, me disent qu'il n'arrivera à Naples que vers la fin d'août. Comme il faudra qu'il visite toutes les cours de l'Italie avant de se rendre à Dresde, je n'espère pas l'embrasser avant l'hiver prochain; mais alors, avec quelle ardeur je presserai dans mes bras un fils si cher, dont les brillantes qualités promettent tant de bonheur à ma vieillesse et un nouveau lustre au sang d'où il sort!

" Je ne doute assurément pas qu'il ne doive à la sage amitié d'Adolphe une partie de ses éminentes vertus; mais pardonnez si je ne puis m'empêcher de croire qu'il les doit encore plus à lui-même. Les défauts qu'on lui reprochait dans son enfance étaient le germe des qualités qui le distinguent aujourd'hui; la violence de son caractère annonçait l'extraordinaire

valeur dont il a donné tant de preuves; et son humeur impérieuse, la force et la noblesse de son âme. Soyez-en sûre, loin d'Adolphe, seul, sans ami, sans conseil, l'héritier des Woldemar, le petit-fils des deux plus illustres maisons de l'Allemagne, ne serait jamais resté un homme ordinaire; mais où trouver une épouse digne de lui? Je vous avoue que Blanche n'est pas celle que je désirerais à mon fils: son excessif enjouement ne convient pas à une fille de son rang, et sa coquetterie est un de ces défauts qui ne s'allient point avec l'élévation du caractère. Ah! jamais, jamais je ne retrouverai l'égale de celle que j'ai perdue: une créature si belle, à laquelle personne ne résistait, qui commandait le respect par la dignité de ses manières, et l'adoration par l'inépuisable bonté de son cœur, qui, réunissant en elle tout ce qu'on admire et tout ce qu'on aime, était l'objet du culte de tous ceux qui la voyaient.

Pourquoi le crime qui a souillé tant de vertus ne les a-t-il pas effacées de ma mémoire? pourquoi une comparaison que je ne puis m'empêcher de faire sans cesse, m'ôte-t-elle toute espérance d'être heureuse dans la fille que je choisirai? Ah, ma cousine! cette Amélie m'a fait un mal irréparable: quand je songe à ce qu'elle était et que je vois ce qu'elle est devenue, je sens qu'il n'y a que ma haine qui puisse égaler mes regrets.

" Le jeune Comte de Lunebourg se prétend très-affligé du départ de sa sœur; cependant, au fond de l'âme, il doit en être bien aise, malgré la protection qu'il lui accordait et la chaleur qu'il mettait à la défendre; il y a dans ce caractère-là tant de fierté, de délicatesse et d'honneur, qu'il a dû vivement souffrir de l'ignominie dont elle s'est couverte. Je n'ai point oublié le saisissement qu'il éprouva à la nouvelle de son infâme marriage; si depuis il s'est égaré jusqu'à voir cette

femme et à la traiter avec une criminelle indulgence, il faut en accuser le serment qu'il fit à son père de ne jamais abandonner sa sœur, et surtout l'imprudence que commit M. de Lunebourg en laissant à sa fille une liberté dont elle a si indignement abusé."

Continuation de la lettre d'Amélie à Albert.

Le reste de la lettre de ma tante ne contient que des détails peu intéressans pour tous deux. O mon Albert! il y a assurément bien des sujets de douleur pour moi dans tout ce que tu viens de lire! mais le seul qui soit resté sur mon cœur est ce saisissement que tu éprouvas à la nouvelle de mon mariage; hélas! j'acquiers chaque jour de bien tristes lumières sur l'étendue du mal que je t'ai fait: c'est en vain que ta générosité s'est efforcée de me le cacher, la vérité se découvre malgré toi, et je ne vois point sans un profond repentir, qu'atteint dans ton amour, ton amitié et

ton honneur par les coups les plus sensibles, c'est la main seule de ta sœur qui te les a tous portés. O mon frère! pourquoi m'avoir caché que tu attachais ton bonheur à la possession de Blanche? cette confidence m'eût sauvée; car, si je n'ai point été arrêtée par l'orgueil du rang, assurément je l'eusse été par ma tendresse pour toi.

Albert, après avoir empoisonné ta vie, je sais bien que je n'ai pas le droit de t'accuser; mais, si une fausse exaltation m'a perdue, un excès d'héroïsme t'égara; et si tu n'eusses eu qu'une délicatesse ordinaire, nous ne serions pas si malheureux tous les deux.

LETTRE XII.

Amélie à Albert.

Ce 25 Juillet.

J'AI quitté Madame de Simmeren depuis deux jours, et avant peu j'es-

père être à Bellinzona. Depuis mon départ je n'ai point eu de tes nouvelles, je n'en trouverai que chez mon oncle; aussi suis-je si impatiente d'arriver, que je regarde comme perdus tous les instans que je donne au sommeil; et si la santé de mon fils ne me prescrivait pas de m'arrêter chaque soir, je ne voudrais quitter ma voiture que pour descendre là où tes lettres m'attendent.

Je me félicite d'avoir échappé à Madame de Simmeren; je ne connais pas de femme plus séduisante, et avec qui je voulusse moins vivre; elle a quelque chose de si vif et de si mobile dans l'esprit, qu'elle ne laisse pas un moment de repos; elle vous promène d'opinions en opinions, saisissant d'un coup-d'œil tous leurs rapports, discutant le pour et le contre avec la même facilité, et se contredisant avec tant de franchise, qu'on est presque tenté de préférer les inconséquences de cette imagination en désordre, à la sage réserve d'un esprit

juste; enfin, si elle inquiète par la nouveauté de ses principes, elle séduit par le charme qu'elle y prête; si elle éloigne par ses caprices, elle ramène par ses caresses; et tout en inspirant une secrète défiance sur la solidité de son caractère, force le cœur à l'aimer en dépit de la raison.

Laissons Madame de Simmeren, Albert; je t'assure que la société de cette femme m'a fait mal, et que son souvenir ne me vaut rien; elle a jeté dans mes idées une inquiétude plus pénible que la tristesse même, et j'ai besoin d'oublier qu'il est des êtres dans le monde qui, au bout d'une longue carrière, se rappellent leurs fautes avec complaisance, parviennent presqu'à les faire aimer, et loin de s'en repentir, trouvent dans le bonheur dont elles furent la source, de quoi embellir le soir de leur vie.

LETTRE XIII.

Amélie à Albert.

Bellinzona, 4 Août.

J'ARRIVE, je me jette dans les bras de mon oncle, je lui présente mon fils; il nous embrasse tous deux avec la plus touchante effusion, et nous reçoit comme ses enfans : on me remet tes lettres, je retrouve mon frère, tout mon frère; voilà son caractère, ses idées, sa raison, son amitié.

Tes lettres ont eu bientôt effacé ce reste d'impression pénible que m'avaient laissé les opinions de Madame de Simmeren, et je crois que sur ce sujet nous pensons exactement de même. Adieu, voici M. Grandson qui commence, dit-il, ses fonctions d'oncle, en m'ordonnant de quitter la plume et de consacrer toute ma journée au besoin qu'il a d'être avec moi.

LETTRE XIV.

Albert à Amélie.

Dresde, 26 Juin.

Mon amie, ma tendre sœur, comment ne pardonnerai-je pas une faiblesse que j'ai partagée; crois-tu que quand je me suis arraché d'auprès de toi, je n'aie pas versé des larmes? En sortant de ta maison, j'avais le cœur si oppressé que je pouvais à peine marcher; je me suis assis sur la première borne, la tête appuyée contre le mur, et je t'assure qu'il m'a fallu un bien grand courage pour ne pas retourner chez toi te conjurer de ne pas partir: jamais tentation n'a été plus forte, et jamais je n'ai eu plus de peine à résister à un parti que ma raison condamnait; mais ne pense pas que nous soyons séparés pour long-tems; puisque tu l'as exigé, je ne t'ai point accompagnée; pour te satisfaire, je me suis préféré à

toi, et j'ai consenti à te laisser t'exposer seule à la fatigue d'un long voyage, plutôt que de risquer d'offenser les parens de Blanche; mais avant peu j'irai revoir ma jeune, ma première amie, trésor précieux que me légua mon père, et dont je sens si bien toute la valeur.

Te le dirai-je, mon Amélie, depuis ton départ, ma pensée qui se complaît à rappeler tous les instans que nous avons passés ensemble, s'arrête souvent sur ceux où, d'un air si tendre et presque reconnaissant, tu écoutais en silence mes longues et sévères remontrances. Je me demande comment ton invincible douceur ne me désarmait pas sur-le-champ et me laissait le courage de te parler d'autres choses que de mon amitié; mais va, mon Amélie, sois bien sûre que ce frère grondeur et moraliste, en te reprochant tes torts, n'en voyait pas moins tes vertus; et plus d'une fois il s'est dit à lui même, qu'il valait peut-être

mieux se tromper comme toi, que d'avoir raison comme tant d'autres.

La nouvelle de ton départ a coûté bien des larmes à Blanche: en la voyant pleurer ma sœur, il m'a semblé qu'elle me devenait plus chère. M. et Madame Geysa sont restés dans un étonnement stupide. Madame de Woldemar, après avoir montré à cette occasion une joie indécente, et répété hautement qu'en renonçant à ta patrie et à ta famille, tu t'étais fait justice à toi-même, a voulu nous réunir tous chez elle pour célébrer comme un jour de fête, celui de ton exil; je t'avoue qu'indigné de ce projet, et surtout de l'invitation qu'elle avait osé m'envoyer, je lui ai répondu que le sujet de son allégresse en étant un de deuil pour moi, deux personnes qui s'entendaient aussi peu devaient éviter de se rencontrer jamais, et que dorénavant je fuirais sa présence, pour ne pas avoir à rougir pour elle, et à souffrir pour moi de la cruauté avec laquelle elle insultait à

l'infortune de la sœur et à la douleur du frère.

Ma lettre ne l'a point offensée, elle en a senti la justesse; je sais même qu'elle s'est repentie, et de m'avoir engagé à venir participer à sa joie, et de l'avoir manifestée aussi publiquement; mais néanmoins elle n'a pas voulu revenir sur ses pas, et la fête a eu lieu. M. et Madame de Geysa y étaient; Blanche les a suivis: ne lui en fais pas un crime, Amélie; je sais bien qu'au premier moment j'aurais voulu qu'elle déclarât hautement qu'elle n'irait point; mais en y réfléchissant mieux, j'ai pensé qu'il était possible que son devoir lui en fît la loi, et que l'obéissance filiale devait aller avant l'amitié même; mais je sais du moins qu'elle a été fort triste; et dans un caractère comme le sien, tu penseras peut-être que c'est une plus grande preuve de tendresse, que ne l'eût été le refus même d'accompagner ses parens chez Madame de Woldemar.

LETTRE XV.

Albert à Amélie.

Dresde, 20 Juillet.

MADAME de Simmeren a fait une indiscrétion, en te communiquant la lettre que tu m'envoies; mais c'est une femme qui, dans toutes les occasions de sa vie, n'a jamais cédé qu'à son premier mouvement, et qui n'a prévu les conséquences du mal qu'elle faisait, que quand il était sans rémède; cependant je désirerais, pour son bonheur, qu'elle n'eût jamais commis d'imprudence plus grave que celle-ci. Qu'as-tu trouvé dans cette lettre, pour t'affliger si vivement? La haine de Madame de Woldemar t'était bien connue; et quant au mouvement de peine que j'éprouvai en apprenant ton mariage, c'est une de ces faiblesses de l'orgueil dont ton frère n'est pas

exempt, et qu'il faut bien que tu lui pardonnes.

Toi, qui te plais à me croire parfait, tu n'aurais jamais pensé que, pendant quelques instans, je fus plus touché de la honte de ta mésalliance, que de la crainte de ton malheur ; et si je t'ai toujours caché l'état où je fus alors, c'était moins pour me montrer à tes yeux meilleur que je ne suis, que pour ne pas t'affliger, en te laissant voir combien il m'en coûtait de donner le nom de frère à M. Mansfield. Ah ! si j'avais cru n'empêcher que ce mariage, en te confiant mon attachement pour Blanche, je t'aurais ouvert mon cœur ; mais je te connaissais : tu n'aurais cru assurer mon bonheur qu'en t'unissant à Ernest ; et malgré la répugnance qu'il t'inspire, tu l'aurais fait. J'ai redouté ta générosité, et je ne sais si ce n'est pas une grande consolation dans nos peines, qu'elles ne nous soient venues que pour nous être trop aimés. Mais calme ton re-

pentir, mon aime : à qui ton mariage a-t-il plus nui qu'à toi-même ? Pour quoi, dans le souvenir des maux dont il fut la source, n'oublies-tu que ceux qu'il t'a faits ? Ah ! ce n'est pas à la victime à éprouver des remords !

Je connaissais l'histoire de Madame de Simmeren : quelques années avant la mort de mon père, je fus mis dans cette confidence par Madame de Woldemar, qui avait besoin d'un ami sûr, pour envoyer chez sa cousine certains détails relatifs à la naissance d'Adolphe. Ce fut là le véritable motif de mon voyage en Souabe, et la seule occasion que j'ai eue de voir Madame de Simmeren. Je la jugeai à peu près comme toi, mais elle me plut beaucoup moins. Je n'ai jamais pu souffrir ces gens dont la conscience vit en paix avec leurs fautes, surtout lorsqu'ils se donnent, aux caractères faibles et aux imaginations vives, comme un modèle à suivre. J'avoue que la tranquillité de Madame de Simmeren, au milieu

du désordre de sa conduite, m'a toujours indigné. C'est le dernier degré de la corruption que d'y vivre sans honte, et de préférer cette paix criminelle, qui est comme la mort de l'âme, au remords salutaire qui nous repousse vers la vertu, et en est le supplément, si la vertu peut en avoir.

Tu demandes où sont les punitions du vice et les récompenses de la vertu, et tu n'espères les trouver que dans le ciel: sans doute, Amélie, tu les y trouveras, mais elles sont aussi sur la terre; attends encore quelque tems pour juger cette grande question; attends d'avoir lu au fond des âmes, si ce n'est pas là que le vice nourrit en silence ses plus cuisantes douleurs, et que la vertu a placé ses plus doux plaisirs; attends d'avoir vu un coupable sur son lit de mort, et d'avoir comparé sa fin avec celle de mon père; attends, Amélie, attends les derniers jours de Madame de Simmeren, et alors seulement tu pourras juger si Dieu nous a trompés,

en écrivant ces mots dans nos cœurs ; *Sois sage, et tu seras heureux.*

LETTRE XVI.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 18 Août.

Il faut avoir eu un père comme le mien, il faut l'avoir aimé comme je l'ai fait, pour croire que M. Grandson n'est que mon oncle. Jamais enfant n'a été accueilli dans la maison paternelle avec plus de bonté que je ne l'ai été ici ; chaque jour ce sont des fêtes nouvelles ; le château ne désemplit pas ; on vient de Bellinzona, de Lugano et autres villes voisines, pour féliciter mon oncle sur l'arrivée de sa fille, car il ne permet pas qu'on me nomme autrement. J'ai été si long-tems privée de ces égards, de cette considération, de cette bienveillance, que je ne m'en

vois pas l'objet sans un vif plaisir et une grande reconnaissance pour celui à qui je dois de pareils biens.

Dans ces momens, Albert, c'est à toi que j'ai pensé, c'est toi que j'ai regretté. En voyant les éloges qu'on me prodigue, sur-tout l'affection qu'on me témoigne, tu aurais cru revenir à ces jours heureux où j'étais chez mon père.

Je suis étonnée qu'avec le goût que tu me connais pour la solitude, je ne sois pas encore lasse d'être entourée de monde du matin au soir. Parmi les personnes que je vois, celles qui me marquent le plus d'empressement sont deux femmes de Bellinzona, Madame de Nogent et Madame d'Elmont. La première est d'une gaîté si continuelle, qu'elle en paraît affectée; et en trouvant toujours sujet de rire aux choses les plus communes, elle me rend malgré moi sérieuse aux plaisantes. L'autre est plus jeune, plus jolie et beaucoup plus aimable: elle était ici quand je

suis arrivée ; depuis elle n'a pas quitté le château, et je ne puis m'empêcher d'être touchée de l'extrême préférence qu'elle me montre ; mon oncle lui reproche de l'affectation : je ne lui en ai point trouvé encore. Je vois aussi presque tous les jours M. Watelin, dont l'esprit est assez piquant et la conversation intéressante. M. Grandson lui témoigne une amitié qui m'a prévenue en sa faveur ; car je me sens disposée à aimer tout ce qui plaît à mon oncle : il y a dans toutes ses manières tant de bonté, de franchise et de loyauté, que dès son premier abord il inspire, avec le besoin de le chérir, celui de lui complaire et de s'occuper sans cesse des moyens d'accroître son bonheur.

Ce qu'il aime le plus, à ce qu'il dit, après mon fils et moi, c'est la terrasse de son château ; le monde entier qu'il a parcouru, ne lui a jamais offert rien d'aussi beau ; c'est la première chose qu'il m'a fait voir en arrivant ; il m'y

mène tous les jours, et mon admiration le ravit : c'est en effet un des plus beaux points de vue que puisse offrir un pays aussi pittoresque que celui-ci. D'un côté le mont Saint-Gothard, dont les roches sourcilleuses s'élancent dans les nues ; plus loin les montagnes des Grisons avec leurs cimes blanchissantes ; et du côté de l'Italie, une plaine riche, fertile, et que couvre une si innombrable quantité d'arbres fruitiers, qu'elle semblerait un verger sans bornes, si le Tessin qui l'arrose ne guidait l'œil après mille détours vers le lac Majeur, qu'on aperçoit au fond de l'horizon comme une vaste mer.

Dès le lendemain de mon arrivée, mon oncle a assemblé toutes ses gens dans la grande salle du château et me les a présentés l'un après l'autre, en m'informant de leur nom et de leur emploi ; ensuite il s'est adressé à eux, et leur a dit en me montrant : " Mes, amis, voilà votre souveraine ; c'est elle qui présidera à tout ; elle distribuera

les récompenses, infligera les punitions, donnera tous les ordres.... Ils n'en seront pas fâchés, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, je ne suis pas toujours bon, et ils ont eu souvent à souffrir de mes brusqueries; mais quand on a passé sa vie avec des marins, on ne peut pas être doux comme une femme." Un des gens a secoué la tête; mon oncle l'a vu, et lui a dit: " Tu as de la rancune, toi, tu n'as pas publié encore que j'ai voulu te jeter par la fenêtre.— Je l'aurais bien moins oublié si je ne m'étais pas échappé d'entre vos mains, car j'aurais les os brisés à présent.— Eh bien! ne t'ai-je pas assez récompensé de la peur que je t'ai faite?— Oh! si bien, a repris le domestique, que, dussiez-vous exécuter vos menaces, je ne pourrais me résoudre à quitter votre service."

Mon oncle lui a tendu la main en riant, et puis l'a congédié ainsi que ses camarades, pour qu'ils allassent préparer la fête qui devait avoir lieu

le soir. Tout le château a été illuminé ; on a dansé jusqu'au jour ; la joie animait tous les convives : je la partageais, je me sentais renaître à tous les goûts de la jeunesse ; le bruit, le mouvement, la gaîté m'animaient sans m'étourdir ; et en retrouvant ces sensations qu'une longue douleur avait éteintes, je me disais : si Albert était là, peut-être retrouverais-je aussi bonheur.

LETTRE XVII.

Amelie à Albert.

Le 14 Septembre.

Depuis quelques jours nous sommes un peu seuls ; mon oncle s'en inquiète ; il craint que je ne m'ennuie. Il a bien tort : je suis si bien avec lui ; ce monde qui était toujours entre nous commencait à me fatiguer. Peut-être

il est possible d'avoir plus d'esprit que mon oncle : mon père en avait davantage ; mais son extrême bonté donne tant de charme à tout ce qu'il fait, et ses nombreux voyages tant de variété à ce qu'il raconte, qu'il me semble que je ne craindrais pas de passer tout mon tems tête à tête avec lui ; d'ailleurs, j'habite un pays si enchanteur, que c'est une jouissance bien vive pour moi de pouvoir le parcourir en liberté. Je me plais à errer dans ces routes solitaires et sauvages, où on croit être seul au monde ; à parcourir ces prairies si vertes et si fraîches, qu'il semble que jamais pied d'homme ne les ait foulées ; à voir couler ces eaux limpides qui, toujours les mêmes par leur pureté, toujours différentes par leurs accidens, nourrissent ces longues rêveries auxquelles tu sais que j'aime tant à me livrer. Mais mon oncle ne me laisse pas libre de suivre mon goût sur se point ; il prétend que toutes ces rêveries où on se crée l'idée d'un bon-

heur parfait, ne servent qu'à dégoûter du pauvre bonheur réel ; et quand il me voit m'échapper, pour aller me promener seule, il court après moi, ou envoie M. Watelin me tenir compagnie. Assurément mon oncle peut avoir raison, quand il assure que ces heures de solitude ne me valent rien ; mais si M. Watelin était aussi aimable qu'il le suppose, croit-il donc que de fréquens tête à tête avec lui, dans le plus beau pays du monde, n'auraient pas aussi leur danger ?

Ta dernière lettre ma bien touchée, Albert, mon bonheur t'y occupe si uniquement que le nom de Blanche n'y a été tracé qu'une fois. Ah ! mon ami, ne crains point que je t'afflige encore par de nouvelles erreurs, je suis retenue dans la route du bien, non-seulement par mon intérêt, mais par le tien qui m'est plus cher encore, et j'ai du moins recueilli ce fruit de mes fautes, qu'elles m'ont inspiré une si grande méfiance de moi-même, que

désormais je ne veux voir que par tes yeux, n'être éclairée que par tes conseils, ne suivre que tes exemples, et enfin ne conserver de moi que mon cœur pour t'aimer ; et si, dans la suite, on me trouve quelques-unes des vertus de mon modèle, je m'enorgueillirai de pouvoir dire, comme la terre odorante du poëte persan,* *je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle.*

LETTRE XVIII.

Albert à Amélie.

Dresde, 15 Septembre.

Ne vante plus la force de mon âme, car je suis tourmenté plus sans doute que je ne devrais l'être. On parle du retour d'Ernest, et je vois que Blanche, tout en m'assurant qu'elle n'aime que

* Saadi.

moi, sourit à l'idée de se faire regretter par son cousin. Je sais bien qu'il faut que quelques ombres se mêlent aux charmes de cette fille adorable; mais pourquoi sont-elles dans son cœur plutôt que dans son caractère? Que n'ai je à lui adresser les mêmes reproches qu'à toi? Oh! que le ciel ne lui a-t-il donné ton cœur, mon Amélie, ton cœur tendre, qui fut la cause de tes erreurs sans doute, mais qui en est aussi l'excuse. Quoique tu en dises, Amélie, un amour véritable n'est pas aveugle, et les défauts de Blanche ne peuvent m'échapper; je vois trop qu'il est des momens où le désir de plaire l'entraîne si impérieusement, que la crainte de blesser l'amitié, l'amour même ne l'arrêterait pas: le repentir viendrait bientôt, j'en suis sûr; mais le mal serait fait, et un mal dont elle ne concevrait peut-être jamais la profondeur. Quelquefois elle se fait un jeu d'exciter ma jalousie; il est rare qu'elle réussisse: je l'estime trop pour

la soupçonner; alors elle augmente d'efforts, et quand elle est parvenue à ébranler ma confiance, il semble qu'elle soit plus satisfaite d'elle-même; ainsi donc se rabaisser dans l'opinion de son amant en déchirant son cœur, donner de fausses espérances à des êtres qu'on n'aime pas, se perdre dans leur estime et exciter leur vengeance, voilà l'amusement d'une coquette et ce qu'elle appelle son triomphe; encore est-ce le beau côté de ce caractère, puisque ce manége n'est employé que pour s'assurer la tendresse d'un amant; que serait-ce donc, si n'aimant rien et s'amusant de tout..... mais Blanche en est incapable. Hélas! qu'il est cruel d'accuse de pareils torts, la femme à laquelle on a attaché invariablement sa destinée! Pourquoi recourir à la ruse, quand on a tant de charmes? préférer à la touchante dignité de la franchise, le miserable emploi de la finesse? et à cette pure confiance qui augmente l'amour en nourissant l'es-

time, cette inquiétude perpétuelle qui ne l'excite qu'en le corrompant? Je sais que Blanche t'écrit; elle croit avoir à se plaindre de moi: après avoir supporté quelque tems ses railleries et son persiflage, je lui ai répondu sur un ton peut-être trop sévère; mais je souffrais cruellement de lui voir gâter à plaisir un si charmant naturel: entraîné par l'ardente affection qu'elle m'inspire, j'ai laissé échapper des vérités qui l'ont blessée. Hélas! si son intérêt ne m'occupait pas bien davantage que le mien, et si je ne cherchais qu'à lui plaire, j'aurais été plus adroit; mais elle m'est si chère que, plutôt que de lui nuire en la flattant, je m'exposerais à perdre sa tendresse. Adieu, ma sœur bien-aimée; tu vois que je ne te parle que d'elle aujourd'hui.

LETTRE XIX.

Blanche de Geysa à Amélie.

Dresde, 15 Septembre.

Hé bien, pauvre cousine ! te voilà donc tout-à-fait perdue pour moi ; je ne puis espérer te revoir de long-tems, et il ne m'est pas même permis de t'écrire. Notre hautaine et despotique tante ayant donné à mon père, en manière de conseil, l'ordre positif de m'interdire toute communication avec toi, il a obéi, et ce n'est qu'à force de supplications et de caresses que j'ai pu obtenir de lui de te dire en secret un dernier adieu. Aussi, quelle folie à ton âge de t'aller enterrer dans de tristes montagnes ! Tu n'y verras que des ours ou des hommes qui ne valent guère mieux ; mais ne sait-on pas que tu n'as jamais rien fait comme un autre. Depuis ton départ, je suis triste ; ton frère n'est plus aimable ; il me prêche, je le

raille ; il se fâche, je le boude, et nous n'avons personne pour nous raccommoder. Je te vois d'ici prendre ta mine dédaigneuse, et du moment que j'ai nommé ton frère, me juger coupable sans m'entendre ; mais que veux-tu, Amélie ? les choses sont arrangées tout de travers : quand tu éprouves pour lui l'aveuglement, l'enthousiasme, l'adoration, que peut-il rester à mon amour ? ton amitié lui a tout pris. Ne me gronde pas aussi, cousine, laisse ce soin à ton frère ; il s'en acquitte si bien, et c'est un rôle si convenable pour un amant ! Je ne puis rien faire qui le contente, et je ne comprends pas qu'il puisse toujours aimer quelqu'un qui lui plaît aussi peu ? si je plaisante, je manque de tendresse ; si je me plains, je suis injuste ; si je me résigne, je suis froide ; si je me distrais, je suis coquette ; et à l'entendre, c'est toujours moi qui ai tort et lui qui a raison. Au reste, si depuis quelques jours je me suis donné un peu de plaisir de le tour-

menter, c'est que j'ai en réserve de quoi guérir ses légères blessures. Je suis presque assurée du consentement de mon père en faveur d'Albert, et je crois que Madame de Woldemar, à qui ma gaîté n'a pas le bonheur de plaire infiniment, et qui d'ailleurs a en vue l'alliance la plus illustre pour Ernest, ne serait pas éloignée d'un arrangement qui nous rendrait libres tous deux. Vois un peu ce que ton frère gagne à se mettre mal avec moi, c'est d'ignorer encore un secret qui, j'ose le croire, ne lui est rien moins qu'indifférent; mais je veux le lui faire acheter, et il ne l'apprendra qu'en me permettant de paraître aimable à d'autres yeux qu'aux siens. Je veux bien lui plaire plus qu'à personne, mais c'est tout, et exiger davantage, c'est vouloir plus que la nature ne permet aux femmes de donner. Tu souris; mais il n'est pas question de toi ici; on sait bien qu'Amélie est une exception; et dis-moi, qu'as-tu gagné à l'être? En

renonçant à cette douce et innocente coquetterie que je défends ici, as-tu été plus aimée? as-tu été plus heureuse? Crois-moi, cousine, c'est être ingrate que de ne pas bénir cette mobilité de sensations et cette envie constante de plaire, qui est pour notre sexe le préservatif des grandes passions, c'est-à-dire, des grandes malheurs et des grandes sottises; et lors même que la coquetterie serait un tort, il faudrait encore l'admettre, parce qu'au fond il vaut mieux être heureux que parfait, et que d'ailleurs Dieu nous a créées pour elle: pour elle! vas-tu t'écrier, en reculant d'effroi à la vue du monstre hideux. Oui, mon Amélie, pour elle, je le répète; sans son secours quel serait notre sort? qui nous apprendrait que nous ne pouvons garder l'empire qu'en ayant l'air de le céder, et que les hommes nous laissent toujours faire lorsque nous les laissons ordonner?

Chère Amélie! si je ne m'afflige pas plus sérieusement de mes démêlés avec

ton frère tu me pardonneras, parce que tu sais bien que, dans le fond, je l'aime avec plus de solidité et de tendresse que je n'en ai l'air. Quelquefois, lorsque je pense qu'avec ton caractère je rendrais Albert plus heureux, je suis tentée de te l'envier, quoique bien sûre qu'il fait le malheur de celle qui l'a. N'est-ce pas une véritable preuve d'attachement, Amélie? car, enfin, si le ciel te créa, pour le bonheur des autres, il me créa, moi, pour le mien, et je ne sais si je ne perdrais pas au change. Bien des gens diront qu'oui. J'aurais pensé comme eux, il y a un moment; mais à mesure que je t'écris, je sens que mes dispositions changent; je crois t'entendre me parler en faveur d'Albert; mon cœur s'attendrit à ta voix, et je ne peux plus garder ni ma légèreté, ni ma colère. Je suis convaincue que s'il m'eût été permis de passer ma vie auprès de toi, j'aurais fini par céder au charme irresistible de ton éloquence, qui, sans jamais disserter sur le bien,

oblige à le faire en forçant à l'aimer.. Bonne cousine! c'est Blanche seule qui a commencé cette lettre; mais c'est ta douce influence qui en a dicté les dernières lignes, et tu vois comme je vaux mieux en la finissant. Adieu, chère, amie, adieu jusqu'au jour où, déposant mon empire et ma liberté entre les mains d'Albert, je pourrai te nommer ma sœur.

LETTRE XX.

Amelié à Blanche.

Le 5 Octobre.

Me sera-t-il permis d'adresser à l'aimable amie, dont le cœur généreux est venu me chercher dans mes montagnes, quelques lignes qui lui peignent tout le bien que je pense d'elle, et toute la reconnaissance qu'elle m'inspire? Chère Blanche! pourquoi te gronderai-je?

que me fait ce que tu dis quand je vois ce que tu es ? Tu parles de ta légèreté, et ni l'absence ni l'adversité n'ont pu te détacher d'une amie malheureuse. Va, tant que tu aimeras Albert, ce sera en vain que tu chercheras à me faire mal penser de toi : tu n'y parviendras jamais. Pour oser associer son âme à la sienne, il faut se sentir bien des vertus : on ne s'attache qu'à ce qui nous ressemble. C'est toi, Blanche, c'est toi qui feras le bonheur du meilleur des hommes, et qui répareras tout le mal que je lui ai fait. Je te regarde comme l'ange sauveur destiné à arracher de mon sein le cruel remords d'avoir nui à mon frère. Tu tiens entre tes mains notre sort à tous deux : d'un mot tu peux faire sa félicité et me rendre la paix, et ce mot, tu le diras, j'en suis sûre : nul obstacle ne t'arrêtera. Ah, Blanche ! au lieu de te gronder, laisse-moi te bénir ; laisse-moi te dire que celle qui joint au pouvoir de répandre tant de biens la volonté de le

faire, ne doit point en être crue sur sa parole, lorsqu'elle se peint comme une jeune fille vaine et coquette, dont le plus doux passe-tems est d'affliger son amant, et de calculer jusqu'à quel point elle lui fera acheter le bonheur qu'elle lui destine.

Non, Blanche, je ne croirai jamais que tu aies eu des torts volontaires avec Albert; s'il était même possible que quelques-uns de tes avantages pussent nuire à son bonheur, ton cœur est trop sensible pour n'y pas renoncer, et te faire préférer aux vains plaisirs de l'amour-propre, un moyen d'être plus aimée et de rendre ton époux plus heureux. Le monde même, qui connaîtrait bientôt tes motifs, ne te trouverait-il pas plus aimable, précisément parce que tu ferais moins de frais pour le paraître? A l'exception de quelques hommes sans mœurs, dont l'approbation est presqu'une insulte, tous les autres te sauront gré du sacrifice de tes succès à ton devoir. Sois en sûre,

ma Blanche, en réunissant toutes les jouissances que peut donner l'amour-propre à une belle femme et à une femme d'esprit, elles ne vaudront jamais celles que trouve une femme de bien dans l'intérieur de sa maison.

Je ne te parle point de moi, aimable amie, mon frère te communiquera tous les détails que je lui donne sur ma nouvelle situation. Si, comme tu le dis, les hommes sont un peu ours dans ce pays-ci, ils ne m'en déplairont pas plus pour cela, car tu sais que je suis assez sauvage; mais malheureusement je ne les ai pas trouvés tels. Bellinzona est une petite ville charmante sur la route de France en Italie; presque tous les voyageurs s'y arrêtent, beaucoup s'y séjournent; cela a donné au ton de la société une élégance, et aux mœurs une urbanité qu'on ne trouverait peut-être pas dans la plupart des autres villes suisses. Dans les premiers tems de mon séjour ici, mon oncle attirait beaucoup de monde, et

Albert aura pu te dire que, pour la première fois de ma vie, je me suis vue avec plaisir au milieu d'un cercle nombreux, parce que, en comparant les prévenances que j'y recevais avec l'éloignement qu'on me marquait à Dresde, il me semblait tout composé d'amis; cependant j'ai été assez promptement fatiguée des continuelles visites que nous recevions, j'ai senti une vive impatience d'être seule avec mon oncle: heureusement il l'a partagée. Dès que nous avons été rendus à nous-mêmes, il m'a fait faire connaissance avec le pasteur du lieu. A la fin d'une vie sage et laborieuse, cet homme respectable attend en paix la récompense de ses vertus: il a auprès de lui deux filles, l'une âgée de seize ans, et l'autre de quinze. Toutes deux sont vêtues à la mode des paysannes du pays, et partagent joyeusement entr'elles les soins de la piété filiale et ceux des travaux rustiques. Je dirige souvent mes promenades de leur côté, et

d'aussi loin que ces aimables filles m'aperçoivent dans le chemin bordé de chênes et de peupliers qui conduit au presbytère, elles courent au-devant de moi avec transport, me comblent de leurs innocentes caresses, me racontent toutes leurs petites histoires, et ne me laissent jamais aller que je n'aie goûté leurs raisins et leur crème. Bientôt je me verrai forcée d'interrompre ces courses champêtres : nous entrons dans la mauvaise saison, les chemins deviennent difficiles, la neige commence à couvrir les hauteurs, l'abondance des pluies fait déborder les torrens, et le vent, qui retentit dans les montagnes avec plus de violence que par-tout ailleurs, enlève chaque jour un charme à la campagne ; les fleurs tombent oubliées sur le sol qu'elles embellissaient, et le rameau de verdure qui nous couvre encore aujourd'hui, demain jonchera la terre : ainsi se détruisent peu à peu tous les liens qui nous attachent à la vie. O ma Blanche ! en

voyant avec quelle effrayante rapidité le tems entraîne tout avec lui, laisseras-tu échapper le bonheur, tandis qu'il est en ton pouvoir ? Ne hâteras-tu pas le moment, où tu pourras jouir avec Albert des pures et ineffables délices d'une union assortie ? Se donner à ce qu'on aime, Blanche, ce n'est pas perdre son indépendance, c'est en user. Qu'Ernest, en revenant dans sa patrie, sache bien que ce n'est point par haine pour lui, mais par amour pour Albert que tu as formé tes liens, et que si le cœur de Blanche fut trop tendre pour ne pas aimer, il fut trop fier pour laisser à personne le droit de disposer de lui.

LETTRE XXI.

Amélie à Albert.

Le 14 Novembre.

CHER Albert, mon tems de bonheur n'a pas duré beaucoup ; depuis quelques jours surtout, je me sens accablée d'une mélancolie que je ne puis surmonter : faut-il l'attribuer à l'influence d'une saison qui amène avec elle les idées tristes, ou plutôt au continuel chagrin d'être séparée de toi, chagrin sur lequel le tems est sans puissance, et qui ne se montre moins peut-être que parce qu'il s'enfonce plus avant dans le cœur ? Ah ! les peines qui usent la vie, sont presque toujours celles qui se cachent, et tel qui a résisté à leur violence succombera à leur durée ! Na va pas croire, cher Albert, que cette disposition vienne d'aucun mécontentement sur ce qui m'entoure : de qui,

bon Dieu! pourrais-je me plaindre? Mon oncle ne m'aime-t-il pas comme sa fille? ne suis-je pas sûre que ma présence le rend heureux? chacun ici ne s'empresse-t-il pas de prévenir mes moindres désirs? Non, rien n'afflige mon cœur, mais rien ne le remplit; j'aime mon oncle comme un bienfaiteur, comme un père: chaque jour me découvre en lui de nouvelles vertus; mais il ne m'inspire pas la confiance de lui parler de tout ce que j'éprouve; loin de lui avouer la tristesse qui m'obsède, je la lui cache: il ne la comprendrait pas; il croirait que c'est l'ennui qui la cause, et pour la dissiper, il m'arracherait à ma solitude et me forcerait à aller passer l'hiver au milieu du monde, soit à Bellinzona, à Milan ou à Turin. Albert, je ne sais si dans ton cœur même, il peut y avoir plus de bonté que dans celui de M. Grandson, mais cet homme excellent ne sera jamais pour moi un ami comme Albert. J'ai été tentée un moment de former une liaison particu-

lière avec Madame d'Elmont: cette jeune femme exprimait avec tant de grâce des goûts et des sentimens analogues aux miens, que je croyais avoir rencontré une amie; mais heureusement je me suis aperçue à tems que mon oncle l'avait bien jugée; j'ai vu que tout en vantant les charmes de la solitude, elle recherchait le monde qu'elle voulait avoir l'air de dédaigner; depuis que nous sommes seuls ici, elle n'a trouvé le moment d'y venir qu'une journée, non sans se plaindre de me voir si peu et sans se désespérer des chaînes qui la retiennent. J'ai cru remarquer dans le contraste de ces expressions si vives et de cette conduite si froide, une sensibilité dont l'esprit faisait tous les frais, et j'ai renoncé à cette liaison, avant que sa perte fût pour moi une douleur. Je vois plus souvent M. Watelin; mais il va partir pour Paris, et il fait bien: ce séjour lui convient infiniment plus que celui-ci. Ne prenant nul intérêt à lui, je l'écou-

tais avec assez de plaisir, lorsque je me suis aperçue que mon oncle avait des vues secrètes, en nous réunissant souvent ; dès-lors j'ai apprécié cet homme ce qu'il valait : j'ai vu un esprit sans fond, qui ne saisissait que les superficies ; qui, disant d'un air fin les choses les plus communes, en imposait quelquefois à ceux qui ne se souciaient pas d'y regarder de plus près ; ajoute à cela cette vanité misérable qui, mesurant le mérite sur quelques succès, les recherche à tout prix, les suppose même sans les avoir, et tu jugeras si ta sœur pouvait courir le moindre danger auprès de cet homme-là. Mais, eût-il possédé de véritables avantages, je n'en aurais pas été plus touchée. Se peut-il que mon oncle me connaisse assez peu, me juge assez mal pour concevoir l'idée de me marier? Moi, Amélie Mansfield, m'engager dans de nouveaux liens, quand tous mes souvenirs vivent encore, quand tous les mariages ne me présentent que l'image d'un

ingrat et d'une victime, quand mon cœur, flétri par le chagrin, se sera dégoûté de tout, même du bonheur ! Ah, mon Albert ! je ne me relèverai jamais du coup dont un amour trahi m'a frappée ; et si je ne retrouvais quelquefois des larmes, en pensant à toi et en embrassant mon fils, je croirais, dans l'anéantissement qui m'accable, que mon âme est morte avant moi.

LETTRE XXII.

Amélie à Albert.

Le 21 Décembre.

ALBERT, je m'attache à mon oncle de plus en plus, et ma tendresse s'accroît avec sa bonté. Depuis que l'hiver règne ici, que les neiges couvrent toutes les routes, que les avalanches emportent souvent dans leurs chutes les arbres, les cabanes, et même les ha-

bitans, mon oncle ne s'occupe que de prévenir et de réparer les funestes accidens dont les montagnes sont souvent la cause et le témoin. Dans un voyage qu'il fit l'hiver dernier, à travers les Alpes, il s'arrêta plusieurs jours chez les hospitaliers du mont Saint-Bernard : il fut si charmé de l'utilité de leur établissement, qu'il prit dès-lors tous les renseignemens nécessaires pour en former un pareil ici, et il s'occupe chaque jour d'exécuter son projet. Il a fait élever de distance en distance, sur la grande route qui passe devant le château, de hautes perches pour indiquer le chemin à travers la neige ; à ces perches on a attaché de grosses cloches, afin que les voyageurs égarés puissent avertir plus sûrement de leur détresse, et trouver plutôt un asile. Nous avons un chien dressé à la quête des voyageurs perdus dans ces immenses plaines de neige, et durant la nuit et le jour, six hommes veillent alternativement, prêts à voler au secours

de ceux qui sont en péril. L'argent seul pourrait payer de pareils soins, je le sais, et quoiqu'on dût applaudir celui qui en ferait un tel usage, s'il se contentait de donner ses ordres sans veiller lui-même à leur exécution, il ne vaudrait pas M. Grandson : plus d'une fois je l'ai vu, en entendant la cloche de détresse, ne pas craindre de se mettre à la tête de ses guides, afin de les encourager ; aussi chaque jour il reçoit chez lui des gens égarés ; s'ils sont pauvres, il leur donne de l'argent ; s'ils sont riches, il leur prête des mulets pour les conduire jusqu'à Bellinzona : tous le bénissent et le nomment l'ami des malheureux et leur seconde providence. Je ne puis te dire combien une bonté si active, en me pénétrant d'affection et de respect pour mon oncle, me rend ce séjour-ci agréable. J'avoue que la froideur que m'a inspirée Madame d'Elmont, est venue en partie du peu de cas qu'elle faisait de mon oncle ; elle lui reprochait de manquer de dé-

licatesse et d'esprit, et prétendait que sans cela on ne pouvait avoir de véritable bonté. Eh quoi ! peut-on si mal apprécier cette précieuse vertu ; et la bonté, pour n'avoir point de grâce, n'en est-elle pas moins la bonté ? D'ailleurs, si mon oncle n'a pas tout l'esprit que peut donner une éducation soignée, il possède celui qui vient d'un jugement droit et d'un continuel désir d'obliger, et je ne sais si ce n'est pas là le meilleur. Quoi qu'il en soit, il n'y a que toi au monde, Albert, dont la société me fut plus douce que la sienne : le bien qu'il fait me redonne du goût à la vie, et le rôle de sœur hospitalière, que j'exerce ici, pouvait seul satisfaire mon cœur. Quelquefois, en dépit de la bise qui souffle avec violence, nous allons, mon oncle et moi, à la découverte, à travers le neige durcie ; et il est enchanté de me trouver autant de force avec un air si délicat. Nous gravissons les roches nues et pyramidales qui entourent le château, et dont les

flancs chevelus sont rayés de neige: dans leurs profondes cavités, nous découvrons par fois quelques mousses échappées à la destruction universelle, et ce reste de verdure me rend à lui seul tout le printems. Mais rien n'est beau, rien n'est sublime comme de voir le soleil à son couchant, colorer des plus belles nuances de rose et de carmin ces neiges d'une blancheur virginale et ces glaces d'un bleu transparent; tout l'horizon de l'Italie paraît bordé d'une large ceinture de pourpre; et quand la lune, s'élevant au-dessus, vient verser sa lumière argentée sur cette vaste enceinte de neige, et sur ces immenses rocs de granit découpés avec tant de hardiesse, l'air acquiert alors un degré de pureté qui semble être le partage du ciel. Au milieu de ce silence si profond, si majestueux, si universel, auprès duquel le silence d'une nuit d'été semblerait un joyeux concert, l'ame s'élève, s'agrandit, interroge son créateur, aspire à l'entendre, sent toute

sa puissance, espère tout de sa bonté, et se livre avec transport au sentiment d'adoration et de reconnaissance qu'inspire cet être infini de qui émanent tous les biens. Pure et sainte religion! toi qui, veillant sur notre bonheur, défends à la haine de durer un jour, et prescris à l'amour d'être éternel, c'est toi qui soulages du poids de leur sensibilité, ces créatures délaissées qui n'ont plus rien à aimer sur la terre; toi seul es leur recours, puisque seule tu les sauves du malheur de n'exister que pour soi, et qu'en offrant un objet à leur amour, tu leur permets de chérir de toute leur puissance un autre être qu'elles-mêmes.

LETTRE XXIII.

Albert à Amélie.

Le 22 Janvier.

Tu as su, avant moi, que Madame de Woldemar ne s'opposerait pas à mon union avec Blanche, et il était juste que tu en fusses la première instruite, puisque c'est à toi que je dois une partie de mon bonheur. Blanche ne m'avait encore rien dit, il y a deux jours; elle continuait à me bouder et à se faire un jeu de mes inquiétudes, et moi je commençais à me lasser de cette longue épreuve, lorsque je reçus la lettre que tu me chargeais de lui remettre: je la lui apportai; elle la prit avec vivacité; en la lisant, elle ne put retenir ses pleurs; puis me tendant la main, de cet air tendre qui augmente la puissance de ses charmes, elle me fit l'aveu de ses torts, m'apprit la dis-

position de nos parens, confessa qu'il n'y avait de bonheur pour elle qu'en étant aimée de moi, et ajouta, avec la plus touchante franchise, que sans tes conseils, elle m'eût fait attendre longtems une nouvelle qui la ravissait: et moi, incertain si j'étais plus heureux de son repentir ou de mes espérances, et qui je devais le plus aimer d'une femme comme elle, ou d'une sœur comme toi, je pressai sa main sur mon cœur, sans pouvoir exprimer ma joie que par mes larmes.

Hier, je reçus de Madame de Woldemar le billet le plus honnête, par lequel elle me priait d'aller la voir ce matin. Je me suis rendu chez elle, et j'en ai été reçu avec une distinction particulière. " J'ai gémi bien souvent, m'a-t-elle dit, sur un événement qui, en déshonorant notre famille, m'a privée de la société du parent qui m'était le plus cher, et de l'homme que j'estimais le plus. " Je l'ai interrompue en m'inclinant très-froidement, et lui

ai demandé en quoi je pouvais lui être utile. " Au reste, a-t-elle continué sans me répondre, nous faisons bien de ne pas nous voir, puisqu'avec vous il n'est permis de dire ni le bien qu'on pense de vous, ni l'opinion qu'on a de votre sœur." J'ai rougi: ton nom dans sa bouche m'a paru une insulte. " Ce n'est pas, sans doute, pour me parler d'elle que Madame de Woldemar a désiré me voir, ai-je repris vivement?—Non; et plût au ciel qu'elle soit tellement perdue pour nous, que jamais nous n'ayons rien à en dire ....Ne vous fâchez pas, Albert, je quitte ce sujet: c'est de Blanche seule qu'il sera question.—De Blanche?—Oui; je sais qu'elle vous est chère, et que depuis son enfance, elle vous préfère à tout. Je ne blâme point son choix; il l'honore; et du moins cette fois-ci, Ernest n'aura pas à rougir de son rival. Albert, puisque Blanche vous aime, que mon fils, la connaissant à peine, ne peut la regretter, je crois

qu'il serait possible de faire un arrangement entre nous, par lequel Ernest garderait son titre, et Blanche sa fortune, sans qu'ils fussent obligés de s'unir. Je ne vous cache point que je n'aurais pas cédé Amélie aussi facilement. Amélie était l'enfant de ma tendresse, la fille que j'aurais choisie: les qualités du cœur, les agrémens de l'esprit, les charmes de la figure, elle possédait tout; son éducation seule l'a perdue; l'imprudence de votre père ....—Je n'entendrai pas un mot contre mon père, Madame, ai-je dit en me levant.—J'ai tort, Albert, ce n'est pas devant vous que je dois dire ce que je pense de lui; j'approuve que vous n'enduriez pas qu'on porte atteinte à sa mémoire: ce respect est digne de la noblesse d'un sang dont vous seriez la gloire, sans la trop coupable indulgence....Je me tais, a-t-elle ajouté en me voyant prêt à sortir; je vois bien qu'il ne faut dire que ce que vous voulez.—Ah, madame! me suis-je

écrié en revenant sur mes pas, quand votre condescendance vient de céder Blanche à mon amour, faut il que l'injustice qui vous emporte, me fasse presque haïr la main dont je tiens mon bonheur." Elle a paru surprise; après un moment de silence, elle a repris d'un ton grave et sévère: "Nous ne pouvons rien conclure que mon fils ne soit ici. Comme chef de la maison de Woldemar, c'est à lui seul qu'appartient la décision de cette affaire; mais je lui crois le cœur assez fier pour abandonner sans peine la main d'une femme dont le cœur ne l'a point préféré, et je lui en destine une qui lui fera oublier, sans doute, que ses deux plus proches parentes ont pu penser qu'il y avait des alliances qui leur convenaient mieux que celle du comte de Woldemar." Elle n'a point dit le nom de l'épouse qu'elle a en vue pour Ernest; mais ce que j'ai pénétré me fait soupçonner qu'elle tient à une famille qui touche presqu'au trône. Si je ne

me trompe point, et qu'Ernest ait conservé l'orgueil et l'ambition qu'il faisait déjà éclater dans son adolescence, cette union se fera sans doute, et la main de Blanche m'est assurée.

Madame de Woldemar attend son fils dans quelques mois : elle doit le prévenir de ce qui se passe ici. Il saura que le cœur de Blanche s'est donné, et sans doute il ne voudra pas le contraindre. Cependant, si Blanche allait lui plaire ; et comment ne lui plairait-elle pas ? depuis ton absence, qui peut l'emporter sur elle ? qui peut seulement l'égaler ? Ernest elevera en vain ses regards vers un sang royal ; où trouvera-t-il rien de plus digne de les arrêter que Blanche de Geysa ? Si tu étais ici, je serais plus tranquille : je ne connais que ton enchanteresse douceur qui pût lutter victorieusement contre la piquante vivacité de Blanche ; mais elle n'aime point Ernest, mais elle en aime un autre : ne voilà-t-il pas de quoi retenir un homme délicat ? Et

Ernest l'est sans doute : son éducation et sa naissance m'en répondent. Ne sais-tu pas que j'ai toujours pensé qu'il est de certaines vertus inhérentes à la noblesse du sang, et la délicatesse en est une ?

Je suis bien aise, mon amie, que M. Grandson t'ait mise à la tête de sa maison : tu as plus besoin que personne d'une occupation continuelle, et ton fils est trop jeune encore pour t'en donner d'autre que celle de l'aimer. Je serais inquiet de te savoir au milieu d'un cercle nombreux : l'ennui que t'a toujours causé l'obligation de parler, quand tu n'as rien à dire, pourrait me faire craindre qu'on y jugeât mal ton esprit ; mais je craindrais bien plus qu'on y jugeât mal ton caractère. Par-tout où tu seras, mon Amélie, tu auras besoin d'un intérêt : il ne sera point d'amour ; il sera d'amitié, je le crois ; mais l'amitié telle que tu l'éprouves, penses-tu que le monde consente a lui donner ce nom ? Ton

amitié, a tous les caractères de la passion ; et d'après ta manière d'aimer, ces femmes qui, ne s'étant jamais respectées, ont perdu jusqu'à la pudeur qui rougit de soupçonner la vertu, trouveront des moyens de calomnier la tienne. Quel que soit l'objet de ton amitié, si tu l'aimes avec excès, fût-il au déclin de la vie, fût-il ton frère, ton innocence ne te mettra pas à l'abri des poisons de la méchanceté.... Ah ! détourne tes regards, mon Amélie, d'un monde auquel de pareilles images sont familières, et pour ton repos, ne t'y montre jamais qu'en passant ! La solitude a aussi ses dangers ; mais il est plus aisé de se prémunir contre eux. Occupe-toi sans cesse ; abandonne-toi rarement à tes méditations ; réprime ton penchant à la mélancolie ; cultive tes talens, celui de la peinture, tous les jours, la musique avec plus de réserve ; car en te livrant à la première, tu endormiras les émotions que l'effet de l'autre est d'exciter : la peinture,

comme un ami utile, écarte ou suspend le souvenir des chagrins, et celui plus dangereux des plaisirs; la musique, comme un séducteur adroit, va toucher ce qu'il y a de plus tendre dans le cœur, réveille toutes les idées sensibles, et dispose au regret du bonheur et même à celui de la peine. Adieu, mon Amélie.

LETTRE XXIV.

Amélie à Albert.

Le 13 Février.

Que ta lettre me rend heureuse, ô le plus cher et le meilleur des frères! Qu'en dépit de toute sa haine, Madame de Woldemar s'assure des droits éternels sur mon cœur, en contribuant à une union dont tu fais ta félicité! qu'Ernest lui-même obtiendra aisément le pardon de tout le mal qu'il

m'a fait, si se hâtant d'accepter l'illustre épouse qu'on lui destine, il te laisse plutôt possesseur de celle que tu aimes! Cher Albert! combien tes espérances m'agitent, et que ton bonheur me fait de bien! Ah! que le ciel daignât écouter favorablement les vœux les plus ardens qui lui furent jamais adressés, et bientôt mon Albert n'en aurait plus à former! Ta joie est venue augmenter celle que je goûtais depuis hier. Hier, nous avons sauvé d'une mort certaine un être intéressant, généreux, que la nuit avait surpris en route, que la neige allait engloutir, et qui était sur le point de perdre la vie, pour avoir voulu sauver celle d'un autre.

Hier, vers dix heures du soir, mon oncle s'étant retiré chez lui, je lisais seule au coin de mon feu; il ne se faisait plus aucun bruit dans la maison, quand au milieu de ce profond silence, j'ai cru distinguer le son d'une cloche qui retentissait dans le lointain; j'ai

ouvert promptement ma fenêtre; le tems était affreux, le vent soufflait avec furie, dans les cavités de la montagne, et faisait tourbillonner une pluie de neige. En prêtant l'oreille avec attention, j'ai entendu distinctement le son de la cloche de détresse qui nous appelait au secours d'un malheureux. Tout mon cœur a tressailli d'effroi, et m'élançant hors de ma chambre, j'ai traversé la grand cour du château pour m'assurer si nos hommes de garde allaient remplir leur devoir: je les ai trouvés endormis. " Mes amis, leur ai-je dit, un malheureux vous appelle, un homme va périr, il faut voler à son secours." A l'instant ils ont été sur pied; mais après avoir regardé le tems, ils ont secoué la tête. " Il n'y a pas moyen d'aller là, ont-ils dit."—Quoi! vous n'essaierez même pas?—Que voulez-vous qu'on essaie, la nuit est si noire?—Allumez vos torches...Le vent les éteindra...Vous avez des lanternes...

Nous garantiront-elles de ces flots de neige?.. Quoi! vous allez laisser périr ces hommes sans rien tenter pour les sauver?.. Ma foi, voulez-vous que nous nous perdions pour eux?.. Non, non, je ne le veux pas; mais le son continuel de cette cloche ne vous fera-t-elle rien risquer? N'entendez-vous pas des cris? Ils ont cédé à mes prières, ils sont partis.

Bientôt mon oncle est venu me joindre; il grondait tout le monde autour de lui, ses gens de s'être endormis, moi d'être venue les réveiller, le voyageur de s'être mis en route par cet horrible tems: agité par la crainte de ne pouvoir le sauver et par celle de me voir malade, il s'inquiétait de l'une et de l'autre, comme si elles eussent eu la même importance; et moi, émue par sa tendresse, touchée de sa bonté, inquiète sur le sort du malheureux voyageur, et sur le péril auquel s'exposaient ceux qui marchaient à son secours, je me sentais prête à succomber

à mon agitation. Pour les aider autant qu'il était en mon pouvoir, j'essayai, en dépit du vent et de la neige, de faire allumer un grand feu au milieu de la cour: chacun se prêtant avec zèle à cette œuvre difficile, nous parvînmes à élever un fanal à nos montagnards. De tems en tems nous les entendions s'appeler l'un l'autre, et tirer quelques coups de feu pour avertir le voyageur qu'on allait à son secours, et de quel côté il devait tourner ses pas. Ce mélange confus de voix humaines, au milieu de la nuit et du bruit de la tempête, avait quelque chose de si faible et par cela même de si effrayant, que je ne pouvais contenir ma terreur. Tout à coup ces voix cessèrent; aucun bruit n'interrompit plus le mugissement des vents: je présumai qu'on se taisait pour mieux entendre de quel côté le voyageur répondait. M'échappant d'auprès de mon oncle, qui me retenait auprès du feu, j'eus bientôt gravi le roc qui est

devant la terrasse du château, d'où j'étais plus à portée d'entendre ce qui se passait dans le chemin. Je sentais mon âme oppressée du long silence de nos gens : plus il se prolongeait, plus il devenait sinistre. Je me les figurais engloutis dans les crevasses que forme la neige en tant d'endroits. Ils n'avaient cédé qu'à mes instances : qu'un seul eût péri dans cette entreprise, et c'en était fait du repos de ma vie entière. A genoux sur le rocher, un cri humain était tout ce que je demandais au ciel..... Il se fit entendre : bientôt des voix en tumulte lui succèdent ; elles semblent se rapprocher ; mon oncle et les domestiques viennent me joindre, et répondent à ce signal. Le bruit augmente ; on monte la montagne : ce sont eux, j'entends leurs cris ; mais sont-ils de joie ou de douleur ? J'adresse de ferventes prières à celui qui peut tout ; je veux m'élancer au-devant de notre troupe ; mon oncle me retient ; enfin, pour l'éternel soulage-

ment de mon cœur, je vois, je distingue, je compte nos six montagnards, et avec eux quatre hommes, dont les habits déchirés, couverts de neige, et la figure pâle et défaite, attestaient assez ce qu'ils avaient souffert. "Sont-ils tous sauvés, m'écriai-je?.. Oui, tous, répond-on unanimement." A ce mot, je fus saisie du plus vif transport de joie que j'aie senti depuis longtems. Nous faisons entrer tout notre monde dans la salle basse où on avait allumé un grand feu : chacun se sèche; on distribue du vin; je m'empresse surtout auprès des généreux montagnards : je parle de leurs dangers, surtout de leur courage : alors un des voyageurs se retourne, et dit. "Sans eux, nous périssions; nous leur devons la vie; mais c'était moi qui la coûtais à mon maître... Taisez-vous, Philippe, interrompit le plus jeune des voyageurs; pouvons-nous, dans un pareil moment, songer à autre chose qu'à l'intrépide humanité de ceux

qui nous ont sauvés, et au touchant intérêt de ceux qui nous accueillent.. Non, non, reprit le domestique, à présent que nous voici en sûreté, il faut que je dise tout ce que je vous dois, ou que j'étouffe.. Parlez mon brave homme, s'écria mon oncle en lui serrant la main, il faut toujours se hâter de dire le bien qu'on nous fait... Veuillez envoyer coucher ce pauvre garçon, Monsieur, reprit vivement l'autre voyageur; le froid, la peur et le vin ont un peu troublé sa tête: il a besoin de repos.. Non, non, interrompit son domestique, je n'en pourrai pas trouver que je n'aie raconté notre aventure. Il faut donc que vous sachiez, Monsieur, continua-t-il en s'adressant à mon oncle, que mon maître aujourd'hui, vers quatre heures, n'était plus qu'à une lieue de Bellinzona, lorsqu'il s'est aperçu que je ne le suivais pas: alors, malgré la fatigue de sa mule et l'ouragan qui menaçait, il a voulu revenir sur ses pas pour me chercher. J'étais resté

en arrière, avec le conducteur que voici, parce que ma mule s'était foulé le pied dans une descente rapide, et ne pouvait plus marcher. Moi-même, je m'étais fait grand mal à l'épaule en tombant : mon maître nous a trouvés dans cet état. La nuit s'approchait, je souffrais beaucoup, ma mule ne pouvait plus me porter ; il m'a forcé à monter sur la sienne, et m'a suivi à pied." A cet endroit de son récit, le pauvre Philippe a fondu en larmes en baisant les mains de son maître : celui-ci a profité de ce moment pour lui ordonner de se taire et de se retirer. " Je m'en vais, lui a répondu le bon domestique en étouffant de pleurs, je ne veux point vous désobéir; je ne dirai point comment, quand la neige commencé à tomber, vous faisiez mille contes pour me distraire du danger auquel votre bonté vous exposait pour moi, comment votre courage nous a sauvés autant que celui de ces braves gens; car tandis que nos deux conducteurs et moi, nous nous lamentions sans avoir

la force de chercher les moyens de nous sauver d'une mort que nous regardions comme certaine, n'est-ce pas vous seul qui avez découvert le poteau, qui avez sonné la cloche, qui, pour mieux vous faire entendre, avez gravi le haut rocher dont vous êtes tombé si rudement?—Ah, mon Dieu! Monsieur n'est-il pas blessé? me suis-je écriée en m'approchant du jeune voyageur." En parlant, j'ai senti que mon visage était baigné de pleurs; mais qui aurait pu les retenir au récit d'une action si touchante? " Non, m'a-t-il répondu en me prenant la main avec une respectueuse reconnaissance, je ne suis point blessé, et quand je le serais, ne suis-je pas ici avec les amis des malheureux? —Mais vraiment, vous pouviez tomber plus mal, a dit mon oncle en me montrant; voici votre Esculape, et vous conviendrez qu'un pareil médecin ne doit pas faire peur aux malades.—Ni leur donner l'envie de guérir a ajouté l'autre." Je ne sais ce que mon oncle

a répondu ; mais moi, je suis sortie pour presser le souper, faire préparer des lits, et savoir si le bon Philippe n'avait pas été oublié. Le chirurgien venait de visiter son épaule : sans le froid, son mal n'eût été rien. Cet excellent domestique m'entendant à la porte de sa chambre, s'est soulevé sur son lit et m'a conjurée, les larmes aux yeux, d'avoir soin de son maître. " Je suis sûre qu'il s'est foulé le pied en tombant de dessus le rocher, m'a-t-il dit ; et si on ne le force pas à prendre garde à son mal, il ne pensera jamais qu'à celui des autres. Ah, Madame ! sans doute vous avez connu de bons cœurs en votre vie, mais aucun qui puisse approcher du sien." Je suis descendue toute attendrie. " Philippe assure que vous êtes blessé, ai-je dit au jeune voyageur ; et voici Monsieur Arnout notre chirurgien, qui vient examiner et guérir votre mal.—Vous avez été vous-même voir Philippe, Madame ? votre bonté ne dédaigne per-

sonne: vous ordonnez que je prenne soin de moi; ah! pour vous obéir, je n'avais pas besoin de savoir que c'est à vous que nous devons la vie: oui à vous seule, a-t-il continué vivement: ces braves gens, aussi estimables par leur franchise que par leur courage, viennent de déclarer que si vous ne les eussiez éveillés vous-même, si vos instances ne les eussent décidés à braver le péril, nous périssions cette nuit même." J'ai baissé les yeux en rougissant. " Ma foi, s'est écrié mon oncle, si tous les malheureux que mon Amélie a contribué à sauver cet hiver se vantent de ce qu'ils lui doivent, je ne désespère pas qu'avant peu, on ne lui adresse des vœux dans les dangers, et qu'elle ne devienne une rivale redoutable pour Notre-Dame de Lorette.—M. Arnout, ai-je interrompu, emparez-vous de votre malade, examinez en quel état il est, et quel régime il faut lui prescrire."

M. Semler (c'est ainsi que Philippe

appelle son maître), est sorti avec le chirurgien. Une demi-heure après, M. Arnout est venu nous dire qu'il avait fait coucher, son malade, parce que l'enflure du pied était si considérable, que pour juger le mal il fallait attendre qu'elle fût un peu diminuée. Alors chacun s'est retiré chez soi. Je me suis mise au lit; mais je n'ai pu y trouver ni sommeil, ni repos. Le mouvement de la nuit avait donné une telle agitation à mon sang, qu'à peine fermais-je les yeux, je croyais entendre des cris lamentables, me sentir rouler dans d'affreux précipices, et je me réveillais plus fatiguée de ce pénible assoupissement que de la lassitude de la veille. A la fin, comme il faisait grand jour, je me suis levée, quoique tout le monde dormît encore, et j'ai passé chez mon fils, qui, n'ayant point été éveillé par l'événement qui avait occupé toute la maison, murmurait de ce qu'on ne le levait pas. Nous sommes descendus ensemble; long-tems

après mon oncle est venu me joindre; la fatigue de la nuit l'avait fait dormir tout d'un somme, m'a-t-il dit; et puis il a ajouté, en me baisant doucement sur le front, que le plaisir de me voir le reposait encore mieux. Peu après, M. Arnout est venu nous donner des nouvelles de nos voyageurs: Philippe était très-bien, mais son maître avait eu la fièvre toute la nuit, et paraissait encore fort agité. "Malgré cela, nous a dit M. Arnout, il voulait absolument se lever pour venir voir et remercier M. Grandson et sa charmante nièce, et je n'ai pu l'en empêcher qu'en lui promettant que vous lui feriez une visite.—Si nous disions qu'on apportât le déjeuner dans la chambre, cela vous contrarierait-il, Amélie? m'a demandé mon oncle.—Moi, point du tout, s'il le désire et que cela vous amuse.—Eh bien, je vais vous annoncer, et quand il sera en état de vous recevoir, je vous ferai avertir."

M. Arnout a conduit mon oncle dans

la chambre du mâlade, et moi, j'ai été donner divers ordres dans la maison. Au bout de quelque tems, on est venu me dire que mon oncle m'attendait; mais j'ai senti une sorte d'embarras à aller chez cet étranger: il ne ressemble point à tous les voyageurs que nous avons vus jusqu'ici: son ton, ses manières annoncent un homme de distinction, ce qui occasionne toujours quelque gêne. Tandis que j'hésitais, on est venu me demander une seconde fois: alors j'ai pris le chemin de la chambre, mais si lentement que mon oncle, impatienté de mes délais, est accouru au-devant de moi, en se plaignant que le café était froid, les rôties brûlées, et que je serais cause qu'on déjeunerait fort mal. Néanmoins, j'ai été bien aise qu'il m'introduisît: il est toujours difficile pour une femme d'entrer seule dans la chambre d'un homme qui n'est ni son parent, ni son ami. L'étranger était couché: il a rougi en me voyant. "Sans doute, Madame, m'a-t-il dit d'une voix

un peu émue, j'abuse de l'extrême bonté qu'on me témoigne ici ; je voulais aller vous porter moi-même l'expression d'une reconnaissance dont l'excès m'est bien doux : on s'y est opposé ; j'insistais : la seule promesse de vous voir m'a rendu docile. Je sens toute mon indiscrétion ; mais je lui dois tant de plaisir, que peut-être serai-je tenté plus d'une fois d'en commettre de pareilles." Je lui ai répondu que c'étoit plutôt à moi à m'excuser d'être venue si tard savoir de ses nouvelles, et je me suis assise, un peu confuse, près de son lit, dans un fauteuil qu'on avait préparé pour moi.

La conversation a roulé sur son voyage : il vient de parcourir toute l'Italie. Je lui ai fait quelques questions sur ce pays : ses réponses spirituelles, ses remarques neuves et piquantes me procuraient un véritable plaisir, lorsque mon oncle, voyant qu'il était question de voyage, a voulu aussi parler des siens. M. Semler s'est tu, et n'a plus

fait qu'écouter. Les récits de mon oncle se prolongeaient beaucoup, et je commençais à craindre qu'un si long entretien ne fatiguât le malade, lorsque nous avons été interrompus par l'arrivée du courrier. On m'a remis ta lettre. " Est-ce de Saxe ? m'a demandé mon oncle. Oui, ai-je répondu, c'est d'Albert." A ce nom, il m'a semblé que l'étranger avait souri ; je l'ai regardé pour m'en assurer : il a baissé les yeux. Alors je me suis retirée chez moi pour jouir sans témoin de ce plaisir si pur, si vif, toujours nouveau que me cause l'expression de ta tendre amitié. Cher Albert ! je t'ai dit vrai, en t'assurant que mon bonheur dépendait du tien ; te voilà presqu'heureux, et déjà je me sens plus contente. Ne crains rien, Blanche ne plaira pas à Ernest : digne fils de sa mère, les grandeurs, l'ambition, l'orgueil doivent être ses seules passions ; un cœur occupé par elles ne peut être susceptible d'amour : il ne saura pas

apprécier Blanche, il ne m'aurait jamais aimée. Ah! livrons un pareil être aux vaines jouissances faites pour lui, et aussitôt qu'en s'enchaînant selon les superbes projets de sa mère il ne pourra plus troubler ton bonheur, oublions, s'il est possible, qu'il ait jamais existé.

LETTRE XXV.

Ernest de Woldemar, à Adolphe de Reinsberg.

Du château de Grandson, 13 Février.

C'EST de chez Amélie que je vous écris, Adolphe, et maintenant que le hasard a fait réussir mon projet, au-delà de mes espérances, il est tems que je vous le confie. Je comprends votre surprise, elle est très-naturelle: je m'attends à votre mécontentement, et j'y suis préparé. Cet aveu vous étonne,

car si ce n'est pas la première fois que j'ai mérité votre désapprobation, c'est du moins l'unique où je me sois décidé à la braver. Mais que voulez-vous, Adolphe? quand j'ai senti qu'il n'était point de force qui pût vaincre les faiblesses de mon orgueil, ni d'amitié qui pût vous engager à les tolérer, j'ai dû soustraire mon inébranlable résolution à l'âpreté de vos remontrances, et cacher à un censeur sévère ce qu'il m'eût été si doux de confier à l'indulgence d'un ami. Ne croyez point, Adolphe, que je vous accuse, pour affaiblir mes torts, je n'userai jamais de cette misérable finesse; si je me plains de vous, au moment où je m'avoue coupable, c'est parce que je suis sûr que je vous aurais ouvert mon cœur, si j'eusse espéré trouver en vous moins de cette roideur de caractère, de cette inflexibilité de principes qui ne pardonne jamais le plus léger écart: peut-être avec plus de douceur, la sagesse de vos conseils que j'ai quelque-fois rejetés

dans les premiers momens, et que j'ai toujours fini par suivre, m'aurait-elle préservé d'une grande faute; quoi qu'il en soit, il n'est plus tems, et maintenant votre secours me serait inutile: je suis chez Amélie....Poussé par un ressentiment que je nourrissais depuis plusieurs années, j'arrive pour me venger, et c'est elle qui me sauve la vie; je la vois, et il semble que la plus puissante des séductions m'attendît à ses côtés, comme pour me punir des projets que je méditais contre elle.... Je ne sais comment tout ceci finira; je suis ici sous le nom de Henry Semler, simple gentilhomme bavarois; je ne puis assez cacher mon véritable nom; de quel œil Amélie ne me regarderait-elle pas, si elle apprenait qu'Ernest, l'objet de son aversion, est celui à qui elle prodigue des soins si touchans!.. Je l'ai donc vue, cette femme, que j'étais si curieux de connaître.. je n'essayerai pas de vous la peindre aujourd'hui; j'ai la fièvre, et ce que je

pourrais dire d'elle, vous paraîtrait l'effet d'une imagination en délire; d'ailleurs, il m'est expressément défendue d'écrire; aussi attendrai-je quelques jours, pour vous donner sur ma conduite une explication qui sera longue: Philippe vous l'apportera: il sera alors en état de partir, et je vous l'enverrai; car malgré ses promesses, je redoute son indiscrétion.

LETTRE XXVI.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, 25 Février.

Comme Philippe vous contera sans doute, avec la plus scrupuleuse exactitude, tous les dangers que nous avons courus, je ne crois pas qu'après lui, il me reste rien à vous apprendre sur cet article; mais ce qu'il ne vous peindra pas, et ce que vous ne saurez jamais,

puisque vous n'avez pas vu Amélie au moment où elle venait de nous sauver, c'est l'impression que doit laisser une belle femme qu'anime tout ce qu'il y a de divin dans la charité ; impression telle que mille siècles ne pourraient l'effacer, ni l'être le plus insensible s'y soustraire.... Mais laissons cette image qui ne me quittera plus, venons à l'explication que je vous ai promise, et que vous attendez sans doute avec impatience. Je vais peut-être vous ramener sans nécessité sur des détails dont vous avez conservé le souvenir ; mais dans une affaire dont je prévois que les suites seront si importantes pour moi, vous ne pouvez assez savoir, ni moi assez vous dire comment j'ai été entraîné, et j'aime mieux répéter des choses inutiles, que de risquer d'en omettre une essentielle.

Vous pouvez vous rappeler que quand nous commençâmes nos voyages, il y a dix ans, ce ne fut sans peine que je quittai la Saxe sans avoir revu Amé-

lie: je l'avais laissée trop enfant, et moi-même j'étais trop jeune alors pour avoir de l'amour pour elle; mais l'angélique douceur de son caractère s'était gravée avec des traits si touchans dans mon souvenir, que je sentais bien que de l'humeur dont j'étais, il n'y avait que cette femme au monde qui pût me convenir. Je ne me dissimulais pas que la tyrannie dont j'avais usé envers elle dans nos jeux, avait pu l'éloigner de moi; mais à l'époque dont je parle, j'étais encore trop impérieux pour songer à fléchir devant elle: je ne voulais point lui déplaire par mon ton de hauteur, mais je voulais moins encore m'efforcer d'en prendre un plus doux, parce qu'il me semblait que me contraindre, c'était m'avilir. Ces motifs réunis, bien plus que vos conseils et les instances de ma mère, me décidèrent seuls à quitter ma patrie sans avoir été à Lunebourg. Si j'avais cru perdre Amélie par cette conduite, je ne sais ce qu'une pareille crainte aurait pu produire sur

mon esprit; mais quoique je me crusse maître de renoncer aux liens qui devaient nous unir, si elle ne me plaisait plus à mon retour, je n'avais jamais supposé qu'elle pût être libre de s'y soustraire. Cet insupportable orgueil, que malgré ses grandes qualités, ma mère ne croyait pas déplacé dans le petit-fils des Comtes de Woldemar, avait jeté de si profondes racines dans mon âme, que les conseils de tous ceux qui m'avaient entouré depuis mon enfance n'avaient jamais pu le modérer. Il n'appartenait qu'à votre seule amitié de pouvoir opérer ce prodige : c'est un de vos bienfaits, Adolphe, et je ne l'oublierai point. Vous m'avez forcé d'admirer en vous l'homme ne tirant son éclat que de lui-même, et plus grand par sa vertu que je ne l'étais par mon rang. Cependant, je l'avouerai, cet orgueil fut plutôt mieux dirigé qu'il ne fut détruit. Il m'en resta cette idée qu'il était une place supérieure à la vôtre, et que j'y parviendrais

en unissant à la naissance illustre que je dois au hasard, les vertus éminentes qui vous distinguent et que je ne devrais qu'à moi-même. Animé de ce noble espoir, je m'efforçai de me vaincre, de vous imiter, afin de faire dire à tous ceux qui me connaîtraient, et surtout à vous-même, que personne ne pouvait être comparé à Ernest.

La gloire de vaincre l'éloignement d'Amélie, avant même de l'avoir revue, entrait aussi pour beaucoup dans ce désir de perfection. Sans jamais m'adresser directement à elle, j'étais bien aise qu'elle n'ignorât rien de tout ce qui pouvait me faire valoir. Un sentiment qui tenait à mon enfance, et qui s'était fortifié par les éloges que ma mère prodiguait à celle qui en était l'objet, embellissait cette femme à mes yeux au point qu'aucune autre n'a jamais pu m'inspirer de véritable attachement. Dans les cours les plus brillantes de l'Europe, au milieu des femmes les plus aimables, vous vous

êtes étonné plus d'une fois de me voir mettre, au dessus d'elles, cette Amélie que je ne connaissais pas, tant était grand l'empire que sa charmante idée avait pris sur mon imagination. J'étais dans cette disposition, lorsque j'appris que celle que je regardais comme mon épouse, m'avait rejeté avec dédain pour se donner à un homme sans nom et sans mœurs. Vous fûtes témoin de l'état où me jeta cette nouvelle inattendue : le ressentiment de ma mère, plus emporté peut-être, fut bien moins profond que le mien : elle n'était blessée que dans sa fierté ; je l'étais dans ma fierté et dans mon cœur : plus j'avais nourri de tendresse pour Amélie, plus son mariage m'offensa. Vous fûtes témoin du serment que je fis de venger un jour mon injure ; vous m'opposâtes des raisons : elles étaient bonnes, mais ne changèrent point ma résolution. Voyant enfin que je ne pouvais ni vous faire partager ma colère, ni me soumettre à votre opinion, je gardai le

silence : il vous persuada que j'avais renoncé à mon dessein : cela devait être ; car, pour la première fois, mon cœur vous était fermé, et vous ne dûtes pas croire que je conservais un projet dont je ne vous parlais plus.

Depuis quelque tems, je voyais arriver, avec un secret plaisir, l'époque de mon retour dans cette patrie où je devais retrouver et punir une femme infidèle. Nous allions partir de Naples, pour nous rendre à Dresde, lorsque vous reçûtes la lettre de Madame de Simmeren, qui parlait d'Amélie avec tant de chaleur et d'enthousiasme, et qui vous annonçait, comme la chose la plus indifférente du monde, qu'elle avait quitté la Saxe pour se fixer à Bellinzona. Je m'en souviens, à cette nouvelle vous me regardâtes fixement et avec un peu d'inquiétude. " Bellinzona est sur notre chemin, me dites-vous ; mais je ne crois pas que vous soyez tenté de vous y arrêter ?" A cette question, prévoyant tout ce que vous

m'opposeriez, si je vous laissais pénétrer tout ce qui m'agitait, je me contentai de vous répondre qu'il serait pourtant bien naturel de consacrer quelques jours à connaître un objet plus curieux que tout ce que nous avions vu dans nos voyages : une femme assez fière pour avoir dédaigné la main d'Ernest, et en même tems assez humble pour s'être alliée à une famille de vils commerçans. L'oppression qui me saisit en finissant ces mots vous alarma. Vous me demandâtes si mon ressentiment durait encore..... Adolphe, je vous serrai la main ; je sentis des pleurs dans mes yeux ; si j'avais eu le plus lêger espoir de vous voir compatir à ma faiblesse, tous mes secrets étaient à vous ; mais pour l'espérer, je connaissais trop l'inexorable austérité de vos principes, et je vous quittai brusquement.

Vous attribuâtes mon agitation à la honte d'être encore si sensible à une ancienne injure, et tandis que vous me

croyiez revenu d'un ressentiment coupable, je ne songeais qu'à le satisfaire. Mon dessein était pris ; je voulais aller à Bellinzona, et sur-tout y aller sans vous ; m'introduire chez Amélie, et, garanti de ses charmes par le souvenir de son offense, m'en faire aimer et l'abandonner ensuite avec mépris... Oui, Adolphe, tels étaient les desseins d'un homme qui se flattait de vous égaler en vertus : si j'en rougis maintenant, c'est bien moins de les avouer que de les avoir conçus. Ne m'accablez pas de votre indignation : si votre ami vous est cher, ce n'est pas en traitant sa faiblesse sans ménagement que vous le sauverez. D'ailleurs, que me direz-vous que ma conscience et la vue d'Amélie ne m'aient dit plus fortement encore ?... Je la regarde, et loin d'être indigné, je me sens attendri : elle a sauvé ma vie, et la reconnaissance que j'éprouve est si vive et si ardente, qu'elle me semble au dessus du bienfait... Ainsi, il faut que tous mes sen-

timens, quand elle en est l'objet, prennent le caractère de la passion.... Mais je reviens à mon récit.

Vous voyant arrêté par des affaires à Rome, je vous quittai sous le prétexte d'aller au-devant des lettres de ma mère, qui m'attendaient à Florence; mais, quelle que soit, ma tendresse pour cette mère adorée, la seule idée qui m'occupait, était de profiter des jours de votre absence pour me rendre sans délai à Bellinzona. Je fus bientôt aux pieds des Alpes; le tems était affreux, rien ne put m'arrêter; je traversai les montagnes en dépit des conseils prudens et des prédictions sinistres. Un accident survenu à la mule de Philippe retarda notre route; la nuit nous surprit; un froid excessif commençait à nous engourdir, et déjà nous nous sentions atteints d'un assoupissement funeste, lorsqu'en regardant autour de moi si je n'apercevrais aucun vestige d'habitation, je me heurtai contre une haute perche à laquelle une

cloche était attachée; je la sonnai sans relâche pendant une demi-heure, craignant beaucoup que la violence du vent n'en fît perdre le son dans l'air: cependant j'entends bientôt quelques coups de feu; je vois une lueur éloignée errer çà et là et se réfléchir sur la neige; je redouble le bruit; Philippe et nos guides reprennent courage, joignent leurs cris aux miens, et enfin nous voyons paraître six hommes, qui, nous ayant entendus de loin, avaient bravé tous les dangers pour venir à notre secours. Une action si généreuse, un si noble dévouement me fit oublier ce que nous venions de souffrir; je ne voyais que ces braves gens, je ne pouvais parler que de ce qu'ils avaient fait. " Ma foi, s'écria l'un d'eux, jamais il ne s'est vu de plus horrible tems! Nous dormions tous, quand vous avez sonné, et sans Madame Mansfield qui nous a réveillés et forcés à partir, nous ne serions pas ici.—Madame Mansfield! interrompis-je avec une extrême surprise.—Oui;

elle est là haut qui nous attend, et quand elle verra toute le monde sauvé, elle ne sera pas la moins contente." Je cessai d'interroger : trop de questions auraient pu donner l'idée que j'avais quelqu'intérêt à les faire; ce qui m'importait surtout, c'était de n'être point connu ; aussi m'approchant de Philippe, je lui dis à voix basse : " Sur votre vie, je vous défends de laisser soupçonner qui je suis. Si on vous questionne, répondez simplement que mon nom est Henri Semler, et la Bavière ma patrie." En parlant ainsi, j'étais ému, Adolphe, et mon trouble augmentait à mesure que nous approchions du château. J'allais donc me trouver en présence de celle qui m'occupait depuis si long-tems, et qui m'avait causé tant de chagrins ; ne semble-t-il pas qu'elle vînt s'offrir d'elle-même à ma vengeance ? Cependant, le peu de mots que les bonnes gens qui nous entouraient avaient dit d'elle, suspendait déjà ma colère, et je sentais l'attendrissement prêt à me gagner ; en

proie à toutes sortes de mouvemens contraires, je gravissais la montagne plus rapidement que la vive douleur de mon pied n'aurait semblé devoir me le permettre; mais l'impatience me prêtait des forces. Je devançais mes guides, lorsque tout à coup s'élance au-devant de moi une femme en désordre, les cheveux épars, la robe couverte de neige. " Quelqu'un a-t-il péri, s'écrie-t-elle d'une voix tremblante? — Personne, lui répond de loin un de ses gens.— Ah! bénissons le ciel! reprend-elle avec un accent aussi inimitable dans sa joie que dans sa douleur." A la lueur du feu qui brûle dans la cour, je distingue des traits célestes; mais elle ne me voit pas; elle ne prend pas garde à moi; les intrépides montagnards, qui à sa voix ont consenti à s'exposer pour nous, absorbent toutes ses pensées: elle les remercie, les bénit, exalte leur action: à l'ardente reconnaissance qu'elle témoigne, on dirait que c'est elle seule qu'ils ont sauvée. Sa physi-

onomie, animée par tout ce qu'il y a d'excellent dans la sensibilité, le rouge brûlant de ses joues, l'éclat de ses yeux et de son teint, la vivacité avec laquelle elle s'occupe de tout, commande autour d'elle, vole à chacun de nous, comme pour soulager plutôt ce que nous avons souffert, donne un charme plus qu'humain à toute sa personne. Je la regarde, mes yeux ne peuvent s'en détacher : voilà donc Amélie de Lunebourg, l'épouse qui me fut destinée dès le berceau, la femme qui m'a rejeté, celle qui a si cruellement blessé mon cœur et mon orgueil, celle dont je brûlais de me venger, enfin la voilà : et c'est elle que j'admire, c'est elle qui m'a arraché à la mort, c'est elle dont la voix touchante émeut mon cœur comme il ne l'a jamais été. O destinée !

Quand nous avons été un peu remis de nos fatigues, auprès du feu de la grande salle basse du château, Philippe n'a eu rien de plus pressé que de raconter comment je m'étais exposé

pour lui. J'ai voulu le faire taire : il n'y a pas eu moyen ; le pauvre garçon, qui aime beaucoup sa vie, et qui croyait me la devoir, ne pouvait contraindre sa joyeuse reconnaissance. Je lui ai pardonné cependant son indiscret babil en voyant les beaux yeux d'Amélie se remplir de larmes. Elle s'est approchée de moi en posant sa main sur mon bras, et m'a parlé avec intérêt. Jusqu'alors je n'avais pas obtenu d'elle de distinction : à peine m'avait-elle regardé ; elle me donnait ses soins comme à mes compagnons d'infortune, et c'était tout; mais en apprenant que j'étais capable d'une bonne action, sans doute elle a senti qu'il y avait quelque chose de sympathique entre nous : attirée par ce doux rapport, elle m'a regardé plus souvent, et a mis même dans ses discours et son maintien, une sorte de touchante et modeste familiarité qui semblait me dire que puisque j'aimais à bien faire, je n'étais plus un étranger pour elle.

29 Février.

Depuis quatre jours, Adolphe, j'ai été forcé de suspendre mon récit; la fièvre ne m'ayant point quitté encore, on me défend toute occupation suivie, et ce n'est qu'à la dérobée que je puis vous écrire. L'autre jour le bon M. Grandson m'a surpris la plume à la main; il a crié, grondé; je continuais toujours, mais il a fait appeler Amélie; elle est venue, et en voyant tant de feuilles écrites sur ma table, elle m'a dit vivement que j'avais tort. "Comment m'arrêter, ai-je repris avec un peu d'émotion: c'était de vous dont je parlais." Elle a rougi, et me regardant avec douceur: "Il ne faut s'occuper que de vous, m'a-t-elle répondu, les longues lettres fatiguent, et peuvent vous faire beaucoup de mal; voudriez-vous nous affliger?" L'affliger! elle! Amélie! ah, Dieu! quel être barbare pourrait le vouloir? Voilà ce que je pensais, Adolphe, mais ce que je n'ai

point osé dire. Amélie, qui ne pouvait pas deviner la cause de mon silence, voyant que je ne répondais pas, a ajouté : " Vous ne voulez donc pas promettre de ne plus écrire ?—Je veux vous obéir, ai-je repris vivement ; je veux tout ce que vous ordonnerez." Mais en parlant ainsi, l'idée que c'était à cette même Amélie qui m'avait préféré M. Mansfield, que tout mon cœur faisait serment d'obéissance, m'a causé une telle agitation, que ma voix a expiré sur mes lèvres ; et détournant la tête, je me suis appuyé en soupirant contre le coin de ma cheminée. Un trouble si grand n'a point échappé à Amélie. " Qu'avez-vous ? m'a-t-elle dit avec intérêt, vous avez l'air de souffrir beaucoup : je suis sûre que vous avez excédé vos forces, en écrivant si long-tems : puisqu'on ne peut compter sur votre raison, je crois que mon oncle fera sagement d'emporter les plumes et le papier.—Non, ai-je répondu en la retenant, ne m'ôtez pas,

le mérite d'obéir; laissez-moi dire adieu à mon ami, et puis je promets de n'écrire que quand vous le permettrez. —On peut y consentir, s'est écrié l'oncle : un adieu n'est qu'un mot, cela sera bientôt dit.—Un adieu d'amitié emploie souvent plus d'une page, a ajouté Amélie en souriant; et si M. Semler s'engage pour quelques lignes, je crois que nous devrons être contens; au reste, je m'en rapporte à sa parole, et je laisse à mon oncle le soin de veiller à ce que ma confiance ne soit pas trompée." En achevant ces mots, elle s'est retirée en me saluant avec bonté. " Chère enfant ! s'est écrié M. Grandson aussitôt que nous avons été seuls, je ne connais de véritable bonheur que depuis qu'elle est près de moi." Je l'ai questionné là-dessus, et le bonhomme qui ne demandait qu'à s'épancher, s'est assis à mon côté pour me raconter l'histoire d'Amélie. En voyant l'intérêt avec lequel j'écoutais, il m'a promis, quand nous nous connaîtrions mieux

de me montrer un cahier qu'elle lui a envoyé avant de venir ici, contenant le récit de ses malheurs, écrit par elle-même. Vous pouvez imaginer, Adolphe, si je suis curieux de le lire! je saurai donc quels sentimens, quelles raisons ont pu la déterminer; je verrai l'expression de son amour pour un autre, celle de sa haine pour moi....je n'en serai pas fâché, et cette lecture ne me sera peut-être pas inutile.

On ne reçoit de lettres ici, que quand M. Grandson les envoie chercher à Bellinzona; ainsi écrivez-moi dans cette dernière ville, poste restante, à l'adresse d'Henry Semler. Si par hasard votre austère franchise se refusait à user de cette feinte, et que vous vous obstinassiez à m'écrire sous mon véritable nom, il n'en résulterait d'autre chose, sinon que vos lettres ne me parviendraient pas, parce que M. Grandson ne fera prendre à la poste que celles adressées à Henry Semler.

LETTRE XXVII.

Adolphe de Reinsberg à Ernest de Woldemar.

Florence, 15 Mars.

PHILIPPE est arrivé hier avec vos deux lettres, et je vous exprimerais mal le chagrin et l'étonnement qu'elles m'ont causés ; ce n'est point le mystère que vous m'avez fait qui m'afflige : si le motif en était honorable, non-seulement je vous pardonnerais, mais je pourrais me féliciter même de la perte de votre confiance. Cependant qu'ai-je appris ? vous n'avez dissimulé avec votre ami, que parce que vous vous sentiez coupable ; et en vous avouant le honteux principe de votre silence, vous avez eu la lâcheté d'y céder ; non, ce n'est pas là Ernest, ce n'est pas là cette âme fière et sublime dont l'orgueil était le seul défaut, et dont

j'aimais presque l'orgueil, parce qu'il ne lui inspirait jamais que le noble désir de se mettre au dessus de ses semblables en les surpassant en vertus. Non, je ne puis reconnaître dans le Comte Ernest, nourrissant une si longue animosité contre une jeune innocente dont le seul tort fut d'épouser celui qu'elle aimait, ce même Ernest qui, à la cour de Madrid, demanda avec tant d'ardeur, et obtint avec tant de joie, la grâce de l'homme qui l'avait insulté : non, je ne reconnais point dans celui qui médite de sang-froid la perte d'une femme malheureuse, celui qui jadis, entraîné par la plus dangereuse séduction, sut s'arrêter au milieu du péril, et triompher de lui-même, parce que la vertu l'ordonnait. Né avec les passions les plus impétueuses, jusqu'à ce jour, vous les aviez maîtrisées ; si elles exerçaient tout leur pouvoir sur vous et que vous leur cédassiez un moment, ce n'était que pour vous relever plus grand, plus magnanime ;

jamais homme ne lutta avec plus de force contre des ennemis plus puissans, et ne les subjugua avec plus de gloire. Je jouissais de vos nobles efforts ; je n'eusse pas voulu qu'ils vous coûtassent moins : plus ils étaient pénibles et plus vous méritiez d'estime. A toutes ces vertus d'une grande âme se joignaient toutes celles d'un bon cœur ; à l'héroïsme, vous unissiez l'humanité, et pour sauver un misérable, vous auriez hasardé votre vie, comme vous l'auriez sacrifiée à l'honneur et à l'amitié : tel je vous ai connu, et je me glorifiais de vous ; n'étant rien par moi-même, je me croyais beaucoup parce que j'étais votre ami, et je me sentais fier de ce titre plus que je ne l'eusse été de la possession d'un rang illustre. Mais à présent, que vous n'avez vaincu une absurde colère que pour devenir le jouet d'un amour insensé, et que je vous vois soumis à toutes les passions qui voudront vous asservir, je pleure sur vous et sur moi :

le tems de notre gloire est passé : Ernest n'est plus qu'un homme ordinaire.

Je n'ajoute plus qu'un mot : souvenez-vous de l'engagement que vous prîtes avec votre mère lorsqu'elle consentit à vous laisser seul maître de votre conduite : vous lui jurâtes de ne jamais avilir votre caractère par aucune de ces fautes dont on porte la honte toute sa vie ; et cependant, croyez-vous qu'en séduisant Amélie, vous n'eussiez pas trahi votre serment ? Maintenant que le charme de cette femme, bien plus que vos remords, vous a fait rougir de vous-même, quel est votre dessein, de vous attacher à elle ? Mais si ce n'est plus être coupable envers l'honneur, n'est-ce pas l'être envers votre mère ? Ne savez-vous pas qu'autant elle est dévouée à ce qu'elle aime, autant elle est implacable dans ses haines ? Quand elle vous attend, lui direz-vous qu'Amélie Mansfield est l'objet qui vous retient ? ou bien la tromperez-vous ? Quels que soient vos

desseins, Ernest, je veux vous faire connaître les miens. S'il eût été possible que vous persistas-siez dans vos criminels projets, et que j'eusse pu les soupçonner, j'aurais volé jusque chez Amélie lui dévoiler la vérité, et vous arracher malgré vous à l'infamie, eussiez-vous dû me donner la mort pour prix de mes soins; maintenant que je ne crains plus qu'une faiblesse, je vous livre à vous-même, mais sachez bien que ce n'est qu'en la surmontant que vous pourrez expier vos torts: si vous voulez y céder, Ernest, ne m'écrivez plus: il faudrait vous trahir ou vous approuver, et je ne veux ni l'un ni l'autre. Vous avez assez prévu ce qu'il m'en coûterait de partager votre artifice: je n'ai pu me déterminer à vous écrire sous un nom supposé, que dans l'espoir de vous éclairer sur l'aveuglement qui vous perd: mais une fois ce devoir rempli, vous me connaissez assez, Ernest, pour ne plus attendre une seule lettre de moi.

LETTRE XXVIII.

Amélie à Albert.

2 Mars.

Le jeune homme dont je t'ai parlé est toujours ici, mon frère ; à peine peut-il marcher, et la fièvre ne l'a pas encore quitté. Mon oncle l'a pris dans une si grande amitié, qu'il passe presque toute la journée chez lui : je me réunis à eux le soir seulement ; et alors, quand la santé de M. Semler le permet, il nous fait des lectures : c'est un plaisir dont je n'avais jamais bien connu le charme, parce que personne ne lit aussi bien : il est impossible de l'écouter sans émotion, quand il exprime des sentimens pathétiques ou passionnés ; la fierté surtout lui sied à merveille ; il a une telle noblesse dans le port et dans le regard, qu'on a peine à croire qu'il ne soit pas d'une illustre naissance. Son

caractère paraît vif, et même impétueux ; il suffit d'un récit, souvent d'un mot, pour exciter son indignation ou son enthousiasme : qu'on cite une action perfide, à l'instant sa voix s'anime, son regard s'enflamme, ses yeux lancent des éclairs ; mais à un trait touchant, il s'attendrit, des larmes mouillent sa paupière, et cette transition subite donne quelque chose de plus pénétrant à sa sensibilité. Sa voix est aussi flexible que sa physionomie est mobile : habituellement forte et sonore, elle a par momens des accens si doux, qu'on en est surpris et presqu'ému. Il chantait, hier au soir, et soit la mélodie de l'air, soit la perfection du chant, j'ai éprouvé une telle impression, qu'elle m'a rappelé ce que tu m'as dit de la musique il y a quelque tems : elle est en effet comme une langue universelle qui raconte harmonieusement toutes les sensations de la vie. Tandis que M. Semler chantait, j'étais tombée dans une si profonde rêverie, que tout en

continuant de l'écouter, j'avais oublié qu'il était là : je plurais de mes souvenirs, de mes regrets ; je ne sais pas précisément de quoi ; car dans ces effets de la musique, il y a quelque chose de confus qui fait que la pensée errante dans le vague, ne saurait déterminer l'objet qui l'occupe. Mon oncle, s'étant aperçu que je pleurais, a interrompu M. Semler, et m'a arrachée si brusquement à ma distraction, que j'en ai été presqu'effrayée. " Taisez-vous donc ! s'est-il écrié : avec ce chant qui me faisait pourtant grand plaisir, ne voyez-vous pas, aux larmes de ma nièce, que vous lui faites mal ?—Je ne sais si vous ne lui en faites pas bien plus en les arrêtant, a repris M. Semler avec quelqu'émotion ; il est des instans où on aime tant à en répandre !—Votre serviteur ; je n'ai jamais compris qu'il y eût du plaisir à pleurer, et je ne me soucie pas que vous donniez cet agréable passe-tems à mon Amélie." J'avais la tête penchée dans mes mains ; ma

broderie était tombée par terre; je ne pouvais parler. M. Semler s'est assis tout près de moi et m'a dit: " Que j'envierais le sort de la personne à qui vous aimeriez à laisser lire tout ce qui se passe maintenant dans votre cœur! Cela n'est pas difficile à deviner a répondu mon oncle; je suis sûr que votre voix lui a rappelé celle de ce pauvre Mansfield; savez-vous qu'il chantait aussi bien que vous?—Moi! je lui aurais rappelé un pareil souvenir! a interrompu M. Semler en se levant brusquement: ce n'était assurément pas mon intention.—Ma foi, pour tout autre que vous ce serait un éloge: vous jugerez du talent de mon neveu par celui d'Amélie; elle a été son écolière, et je ne crois pas qu'après lui vous ayez grand'chose à lui montrer.—Je n'en ai pas la prétention, a repris M. Semler d'un air grave et même un peu dédaigneux; et madame ne doit pas craindre que j'aie la hardiesse de le tenter." J'ai fait un signe de la main

à mon oncle pour ne pas continuer cette conversation, et peu après je me suis retirée; mais, le croiras-tu Albert? le souvenir de Mansfield m'a peu troublée: depuis deux mois, voilà la première fois que mon oncle en parle directement; j'ai été surprise qu'un si court espace de tems ait rendu tant de paix à mon cœur, et j'ai béni la main divine qui a versé son baume sur mes blessures. Albert, il faut avoir souffert, pour savoir combien il est doux de ne plus souffrir. Ah! si j'ai trouvé jadis dans l'indifférence qui avait succédé à mon amour, quelque chose d'affreux qui ressemblait au néant, je goûte maintenant dans le repos qui succède à la peine, quelque chose de délicieux qui ressemble au bonheur.

LETTRE XXIX.

Amélie à Albert.

15 Mars.

Qui croirait, Albert qu'on pût réunir des travers si bizarres à tant de qualités charmantes; et qu'avec un amour si vrai pour toutes les beautés de la nature, un sentiment si exquis de tout ce qu'elle renferme de bon, il fût possible de ne pas aimer les enfans? M. Semler hait mon fils et ne se met pas en peine de le cacher. Haïr mon fils, et n'être point méchant! conçois-tu cela, Albert? Hier, il me vint dans l'idée de le lui amener dans sa chambre, où son mal au pied le retient encore: je croyais lui faire plaisir; mon Eugène est une si aimable créature! Il ne l'aperçut point d'abord, et me dit avec un mouvement de joie: " Ne me trompé-je pas? est-ce bien vous?

Quoi ! pour la première fois vous venez avant la nuit, et M. Grandson ne vous suit pas ?—Mon oncle est occupé pour quelques heures encore, et comme vous n'avez plus de fièvre, que le bruit ne peut vous faire de mal, je vous amène une agréable petite société pour vous distraire : voilà mon fils.—Votre fils ! a-t-il interrompu vivement ; vous avez un fils ? vous êtes mère ?—Ne le savez-vous pas ? Je crois vous l'avoir déjà dit, ai-je répondu un peu surprise de l'air dont il me faisait cette question ?" Alors il a pris la main d'Eugène et l'a placé devant lui en le regardant fixement. " Voilà donc le fils de M. Mansfield, a-t-il dit avec amertume ?" A ce nom, surtout à l'air dont il l'a prononcé, j'ai senti mon visage en feu. " Est-ce que vous auriez connu M. Mansfield, me suis-je écriée ?—Non, a-t-il répondu après un long silence et avec un ton un peu dédaigneux, je n'ai point connu M. Mansfield : il devait être sans doute un homme peu ordi-

naire puisqu'il fût aimé de vous.... Je conçois que son fils vous soit cher; pour moi, madame je n'aime point les enfans; ainsi, je vous en prie, emmenez votre fils: sa vue me fait mal, et je vous conjure de ne le laisser jamais entrer ici."

Ce discours m'a causé un si grand étonnement que je suis demeurée un moment immobile: mon cœur était blessé de la manière dont il repoussait mon fils: et mon pauvre Eugène lui même, peu fait à un semblable accueil, s'est mis à pleurer: je l'ai pris dans mes bras et me suis retirée en silence, sans que M. Semler ait seulement tenté de s'excuser ni de me retenir. Le soir, je n'ai point voulu aller chez lui: j'éprouvais réellement de la répugnance pour un caractère que je comprenais si peu: aujourd'hui, je me sens dans la même disposition. Ai-je donc tort, mon frère? et trouves-tu que j'attache trop de prix aux travers d'un étranger que je ne connais que depuis si peu de

tems ? En vérité, je crois qu'il commençait à ne plus l'être pour moi : ce n'est pas encore de l'amitié qu'il m'inspirait, mais une sorte de bienveillance assez douce pour me faire désirer d'entretenir quelques relations avec lui après son départ : maintenant, je n'en ai plus d'envie : la déplaisance a remplacé l'intérêt ; et quand je réfléchis aux hauteurs d'Ernest, à la légèreté de mon époux, aux bizarreries de M. Semler, et en tout, au peu de vertus que j'ai trouvées dans ton sexe, je crois que je lui vouerais une sorte de mépris si mon Albert n'en était pas.

LETTRE XXX.

Amélie à Albert.

18 Mars.

Malgre les prières de mon oncle, je ne pouvais vaincre mon ressentiment

ni me décider à retourner chez M. Semler, lorsque ce matin, pendant que nous déjeunions, M. Arnout est entré d'un air inquiet pour nous dire que notre hôte avait passé une mauvaise nuit, et que la fièvre l'avait repris. A cette nouvelle, je n'ai plus senti de colère: sur-le-champ j'ai proposé à mon oncle de m'accompagner chez M. Semler, et je me suis excusée auprès de celui-ci de ne l'avoir pas vu depuis plusieurs jours. Il était à demi-couché sur une chaise longue, et paraissait fort abattu; mais en nous voyant entrer, sa physionomie s'est animée, et il m'a dit d'un ton plein d'expression, en pressant ma main entre les siennes: "Ah, Madame! que vous êtes bonne! et que je suis injuste!.. Il est certain que vous avez de grands torts avec Amélie, s'est écrié mon oncle en riant; aussi m'a-t-elle porté des plaintes très-amères contre vous. Rebuter son fils! un fils dont elle est idolâtre! il y aurait là de quoi vous faire haïr!.. Et Madame y est, je crois,

disposée, a interrompu M. Semler en me regardant tristement. Elle, haïr! ah! vous ne la connaissez pas! elle n'a pas un cœur susceptible de haine. J'en doute, car il le fut d'amour, et toutes les fortes passions se touchent." Cette conversation commençait à me faire souffrir: il m'est insupportable qu'on s'occupe de moi, de mes dispositions, de mes sentimens; je voudrais les laisser ensevelis dans une nuit impénétrable. Mais mon oncle, sans s'apercevoir du désir que je montrais de changer de sujet, a continué. "Je la connais mieux que vous, peut-être: est-ce qu'elle a pu seulement haïr cette ridicule Madame de Woldemar qui lui a fait tant de mal? ne m'en parlait-elle pas hier encore avec éloge?—Comment ne serais-je pas sensible à ses procédés envers mon frère, ai-je dit à mon tour? Ah! qui fait du bien à Albert, peut me faire du mal impunément: je ne croirai jamais avoir le droit de me plaindre." A ces mots, M. Semler

s'est levé avec précipitation, et a marché vivement dans la chambre. Eh bien! eh bien! êtes-vous fou? s'est écrié mon oncle stupéfait de ce brusque mouvement, et en le ramenant malgré lui à sa place. Qu'avez-vous donc? et qu'est-ce qui vous agite? Avez-vous oublié que vous avez été saigné ce matin? Je suis sûr que la bande de votre pied s'est défaite; je vais appeler M. Arnout." Il est sorti. M. Semler a levé les yeux sur moi; ils étaient remplis de larmes. "M'ayez-vous pardonné en effet, aimable Amélie, et la répugnance que j'ai trop laissé voir pour un objet qui vous est si cher, ne m'a-t-elle pas rendu odieux?.. Non, mais bizarre, inexplicable au dessus de toute expression.—Et parce que vous ne pouvez me comprendre, me détesterez-vous?—Mon oncle vient de vous dire, il me semble, que je ne sais point haïr.—Promettez-moi donc, quoi qu'il arrive, quoi que vous apprenniez, de n'avoir jamais d'aversion

pour moi.. Eh ! pourquoi en aurais-je, M. Semler ? depuis six semaines que je vous connais, voilà la première chose qui m'ait déplu en vous ; et quoiqu'elle tienne sans doute à un vice de caractère, que peut-elle me faire de la part de quelqu'un dont les rapports avec moi doivent être si passagers ?—Si passagers, a-t-il interrompu en portant la main sur son front : elle a raison, plus raison peut-être qu'elle ne croit ; et pourtant si elle l'eût voulu—Je le sens, j'ai trop resté.. Ah, Madame ! pardonnez mon désordre : vous ne pouvez savoir ce qui m'occupe...." Mon oncle est rentré au même moment avec M. Arnout, et je suis remontée aussitôt dans ma chambre.

Mon frère, tu vas me dire, j'en suis certaine, de prendre garde à moi ; qu'avec les qualités que je prête à M. Semler, il peut faire impression sur mon cœur, et que, d'après ce que je te raconte, tu soupçonnes qu'il me voit avec interêt. Ecoute, mon Albert,

jamais on ne voulut être plus vraie avec un ami que je ne veux l'être avec toi; et pour ne te dérober aucune de mes pensées, j'ai sondé mon cœur avec plus de soin que je ne l'eusse fait pour moi-même peut-être. J'ai eu le courage de revenir sur le passé, la prudence de comparer les sensations que j'éprouve aux émotions qui m'agitèrent; et j'ai souri d'un examen si scrupuleux, d'une précaution dont le seul instinct m'eût bien montré l'inutilité, si mon amitié n'avait pas voulu aller au-delà de ce qui était nécessaire, et prévenir tes recommandations.

Albert, j'ai trop aimé pour pouvoir méconnaître l'amour: ce mot qui me semblait si doux dans la bouche de M. Mansfield, maintenant je repousse avec effroi tout ce qui me le rappelle: loin d'être attirée par cette sorte de conversation, elle me gêne et me tient tout le tems qu'elle dure, dans un état d'insupportable malaise. Ce n'est pas tout, ô mon frère bien aimé! car ceci

n'est qu'une maladie de l'âme que le tems pourrait guérir ; mais il est une raison qui me garantira à jamais, je l'espère, de toute autre passion. C'est que mes infortunes passées m'ont inspiré un invincible éloignement pour le lien dont tu attends ta félicité, et que si j'avais le malheur d'aimer encore, je crois que je ne pourrais jamais me résoudre à former de nouveaux nœuds ; il me semble qu'il y a moins de malheur à renoncer à l'objet de sa tendresse qu'à perdre son amour, et ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve, ma triste expérience et l'exemple de Madame de Simmeren ne me l'ont que trop prouvé.

P. S. Si par hasard il te restait quelques craintes sur le séjour de M. Semler ici, calme-les, mon Albert, car je viens d'apprendre que, malgré sa faiblesse et les instances de mon oncle, il a fixé son départ à la fin de l'autre semaine.

LETTRE XXXI.

Ernest à Adolphe.

30 Mars.

Je connaissais trop mes torts et votre austérité, pour ne m'être pas attendu à vos reproches ; mais je connais aussi votre cœur, et je suis sûr que votre lettre était à peine partie, que vous vous repentiez de m'avoir dit de ne plus vous écrire. Eh quoi ! Adolphe, repousseriez-vous ma confiance, quand nous voyons tous deux que c'est du jour où je vous l'ai ôtée que j'ai commencé à ne plus vouloir bien faire ? D'ailleurs, tant que je vous ouvrirai mon cœur, ne craignez point d'avoir à rougir de moi : si je ne suis que faible, je ne craindrai pas de vous demander des forces ; mais si j'étais coupable encore, Adolphe, soyez-en sûr, je vous estime assez, et

je suis trop fier pour ne pas fuir vos regards.

Vous me louez beaucoup, mon ami, vous que j'ai toujours vu user avec moi d'une sévérité qui allait presqu'à la rudesse, vous voilà tout à coup exaltant mon mérite, au delà de ce qu'il fut, et mes efforts bien plus qu'ils ne m'ont coûté ; sans doute vous ne m'élevez si haut que pour me faire mieux sentir la distance du degré où je suis, à celui où vous m'avez vu ; mais écoutez, Adolphe, si le triomphe ennoblit en raison des sacrifices, peut-être n'aurai-je jamais été plus digne de votre estime. En effet, quelles passions ai-je vaincues jusqu'à présent ? et quels exemples me citez-vous ? J'ai pardonné à un ennemi soumis et malheureux, le mal qu'il ne pouvait plus me faire : j'ai résisté à la séduction d'une femme qui ne troublait que mes sens, et dont j'honorais l'époux : sont-ce là des victoires dont on doive s'enorgueillir ? Mais en présence de la

plus charmante femme que le ciel ait créée, contre laquelle on a nourri un long ressentiment, et dont il serait si doux de punir la haine en obtenant l'amour ; quand à chaque instant du jour son approche vous livre à l'émotion la plus vive, qu'elle-même rougit, et semble presque se troubler, résister alors à la passion qui commande et à la vengeance qui anime ; croyez-moi, Adolphe, il y a là de quoi expier bien des torts, et peut-être de quoi recouvrer toute l'estime d'un ami tel que vous.

Mon départ est arrêté, Adolphe ; et si en résistant aux vives sollicitations de M. Grandson, je n'avais craint d'affliger un homme qui m'a accueilli avec tant d'intérêt et qui me retient avec tant de bonté, malgré ma santé qui se rétablit difficilement au milieu de l'agitation où je vis, dès demain je ne serais plus ici, dès demain je m'éloignerais d'Amélie pour toujours, sans me nommer, sans lui apprendre que l'hom-

me qu'elle a rejeté, l'a connue pour son éternel malheur, et sans emporter seulement l'amitié de celle dont l'amour me fut destiné.

Adolphe, si vous ne devez point connaître Amélie, vous n'apprécierez jamais ni ce que j'ai perdu, ni ce que je quitte. Ah! que ne puis-je du moins vous la peindre! que ne puis-je pénétrer mon style de ce charme qu'elle répand sur tout ce qui l'entoure! que ne puis-je faire palpiter votre cœur de cette émotion dont nul ne peut se défendre en l'approchant, et à laquelle, votre stoïcisme même ne résisterait pas, tant il semble qu'enveloppée d'une atmosphère d'amour, on ne puisse vivre auprès d'elle sans le respirer! Ce n'est pas sa beauté qui est son plus puissant attrait. J'ai vu des femmes aussi belles; mais un certain abandon dans le maintien, des grâces si simples et si négligées, l'organe le plus tendre, de grands yeux bleus, remplis de mélancolie, qu'elle élève habituellement vers le ciel, comme pour regarder sa

patrie, allumeraient les sens au point de ne pouvoir les maîtriser, si quelque chose de chaste et de décent répandu sur toute sa personne, ne purifiait cette émotion en la reportant vers le cœur: ce n'est point un ange: on est trop troublé auprès d'elle; mais pour n'être qu'une femme, elle semble trop céleste et trop pure.

Cependant avec cette nature, pour ainsi dire, toute d'amour, elle montre un éloignement invincible pour tout ce qui rappelle ce sentiment. En prononce-t-on le nom devant elle, en fait-on un portrait séduisant, elle rougit; un secret effroi l'agite; elle voudrait fuir, ou du moins ne pas entendre; change-t-on de sujet, l'aimable paix revient sur son front, et ses lèvres vermeilles se rouvrent au sourire: l'amitié seule lui plaît, la touche, l'attendrit; elle s'abandonne à ce sentiment avec une vivacité qui va jusqu'à l'enthousiasme; aussi son frère lui est-il bien plus cher qu'un amant ne

l'est à la plupart des femmes : elle parle d'Albert d'un ton qui étonnerait, si on ne voyait en elle une femme qui ne sachant rien sentir modérément, a dû faire de l'amitié l'idole d'un cœur qui a besoin d'aimer avec excès tout ce qu'il peut aimer avec innocence.

LETTRE XXXII.

Ernest à Adolphe.

3 Avril.

Laissez-moi vous parler d'Amélie : avant peu je n'aurai plus rien à en dire, avant peu il ne me restera d'elle que son image, qu'il faudra même oublier, si cet effort est possible. Mais, tandis que je suis encore ici, tandis que l'air que je respire, la place que j'occupe, les objets que je touche, retiennent quelque chose d'elle, m'entourent de son souvenir et me pressent de sa puis-

sance, n'espérez pas que j'aie une pensée dont elle ne soit l'objet, ni que je trace une ligne qu'elle n'ait inspirée .... Me voilà donc, direz-vous, follement épris? Non, Adolphe, je ne le crois pas; j'aurais adoré, sans doute, Amélie de Lunebourg, mais je n'ai point oublié que la veuve de M. Mansfield ne peut jamais être l'épouse du Comte de Woldemar; et aimer Amélie légèrement, aimer Amélie autrement que pour la vie, cette sacrilège pensée n'est pas faite pour mon cœur. Celle qui me fut destinée, quoique libre maintenant de m'appartenir, est à jamais perdue pour moi, je le sais, Adolphe: ce souvenir ne me quitte point, il se place toujours entre elle et moi; j'y pense quand elle s'approche, qu'elle me parle, que ses yeux se fixent sur les miens; j'y pense quand elle s'éloigne, et qu'en son absence je me sens perdu dans un vide affreux; j'y pense en écoutant ces éloges simples, touchans, unanimes qu'on prodigue à

sa bonté ; j'y pense en me figurant le bonheur que je tiendrais d'elle, en entrevoyant qu'elle pourrait aimer.... Oh ! alors la séduction devient terrible ; mon cœur bat dans ma poitrine à coups redoublés.... Mais n'importe, dussé-je en mourir, je jure au nom de ma mère, de l'honneur et du noble sang de mes aïeux, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père au filsd e M Mansfield.

Adolphe, je crois sincèrement que je ne suis point amoureux d'Amélie ; je parle d'elle, il est vrai, avec une vivacité qui pourrait vous en faire douter ; mais en cela, je cède à l'ascendant irrésistible qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure. Qui peut la voir et parler d'elle comme d'une autre? Qui peut l'entendre et ne pas connaître une nouvelle vie? Qui peut tenter de la peindre, et ne pas suppléer par le sentiment à l'insuffisance de l'esprit? Si je regarde autour de moi, je vois tout le monde soumis à cette même in-

fluence; quand il est question d'elle, des êtres communs, grossiers deviennent presqu'aimables, intéressans: ce seul nom d'Amélie les inspire, leur donne des idées dignes de leur sujet, et des expressions pour les rendre. J'ai vu M. Grandson, vieux marin renforcé, et dont l'intelligence ne s'est jamais portée au-delà de son commerce, devenir un autre homme en parlant d'Amélie: alors il prend une physionomie que la nature lui a refusée, et son cœur lui crée un langage qu'il a toujours ignoré sans doute, et dont il ne se servira que pour elle. M. Arnout, chirurgien de village, qui n'a que la routine de son art, et qui peut à peine énoncer deux phrases de suite, au seul nom d'Amélie s'exprime avec éloquence: il dit le bien qu'elle fait, la discrétion dont elle le couvre, la grâce dont elle l'accompagne; et en racontant simplement ce qu'il a vu, il touche, il attendrit et produit un effet auquel peu d'orateurs pourraient at-

teindre. Enfin, des domestiques, des mercenaires savent trouver pour la peindre, des couleurs que l'homme éclairé et sensible ne dédaignerait pas d'employer, tant il semble que pour parler de celle qui est unique, il n'y ait qu'un seul langage.

J'ai voulu connaître par moi-même l'emploi du tems d'Amélie : je l'ai vue à la tête de la maison de son oncle, écarter doucement le faste qu'il aime, et le remplacer par une abondance si bien dirigée, qu'il semble que tout soit accordé au besoin et refusé au caprice. Je l'ai vue inventer chaque jour de nouveaux moyens de soulagement pour les pauvres et les malheureux, et persuader à M. Grandson, se persuader à elle-même que ces idées venaient de lui, afin d'avoir un motif de l'aimer davantage. Je l'ai vue ramener la paix dans un ménage, pleurer avec une mère désolée, fortifier un père de famille à son lit de mort, nourrir les orphelins, prendre soin de la

veuve ; et par-tout et toujours entourée de ce tribut d'adoration et de respect qu'on doit à son cœur noble et aimant, à son cœur généreux qui la porte au bien avec une telle simplicité, que, sans le soin extrême qu'elle met à le cacher, on croirait qu'elle ne fait rien que d'ordinaire... Non, je n'ai point encore assez parlé d'Amélie ; je veux que vous la connaissiez quand elle s'exagère les bienfaits de son oncle, afin de donner une cause à l'ardente effusion de sa reconnaissance ; je veux que vous la connaissiez quand elle prononce le nom d'Albert, et que l'amitié anime son regard d'une expression sublime; quand elle parle de ma mère, et lui pardonne ses injures ; quand elle a eu un tort avec quelqu'un, et qu'elle le répare, c'est surtout là son triomphe. Rien ne peut rendre l'impression qu'elle cause quand elle s'accuse : elle ne peut assez se trouver coupable, tant son cœur a le besoin de faire oublier le mal qu'elle croit avoir fait: toute son attitude prend

alors quelque chose de si profondément tendre, que celui qui aurait pu résister au charme de ses vertus, serait invinciblement subjugué par celui de son repentir. Telle est donc la femme qu'il faut que j'oublie. Non, Adolphe, ne l'espérez pas, ne me demandez pas l'impossible. Soumis à ce que ma naissance m'impose, et aux désirs d'une mère respectée et chérie, j'unirai mon sort à celle qu'elle me destine ; mais le souvenir d'Amélie m'empêchera d'aimer jamais aucune autre femme, et d'être heureux nulle part. O Adolphe ! si elle n'était que telle que je vous l'ai peinte, si rien autour d'elle ne rappelait qu'un autre l'a possédée, nulle puissance humaine n'aurait balancé la sienne ; je serais à ses pieds, j'y serais pour toujours, en dépit du sort qui voulut me l'arracher. Ramené, comme par miracle, auprès de celle que j'ai si long-tems regardée comme mon épouse, je croirais voir dans cette réunion le sceau d'une destinée inévita-

ble ; mais Amélie est mère ; il existe une preuve vivante, odieuse de son amour pour un autre homme : Amélie dans les bras d'un époux, lui a prodigué ses plus tendres caresses, et a fait son bonheur de lui appartenir.. A cette affreuse image mon cœur se révolte, mes sens se glacent, et je le jure, oh ! je le jure encore, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père à l'enfant de M. Mansfield.

LETTRE XXXIII.

Ernest à Adolphe.

4 Avril.

Ce matin, en me levant, j'étais déterminé à ne plus vous parler d'Amélie ; je sentais qu'en vous la peignant telle que je la vois, mes éloges, étant hors de tout mesure, finiraient peut-être par vous prévenir contr'elle, et je

ne voulais pas risquer de vous paraître un insensé qui s'abandonne sans frein à sa folie. Je me disais : A moins d'avoir vu Amélie, pourra-t-il jamais comprendre qu'il existe une femme au monde tellement supérieure à son sexe, que tout honnête homme qui l'aura connue devra rougir de la seule pensée d'en aimer une autre ? pourra-t-il comprendre que, même en la quittant, je ne m'en sépare pas, puisqu'Amélie étant la parfaite image de la vertu sur la terre, on ne peut adorer l'une sans l'autre, et que l'amour qu'on doit à toutes deux n'est qu'un seul et même amour ? Mais, Adolphe, encore ce trait ; peut-être vous peindra-t-il mieux Amélie que tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici ; peut-être un si rare accord de raison et de bonté obtiendra-t-il toute votre estime ; et peut-être enfin qu'il appartiendra à l'indulgence d'Amélie de vous faire aimer l'indulgence.

J'étais avec M. Grandson dans le salon, ce matin ; le déjeûner était prêt,

et depuis une heure nous attendions Amélie, lorsqu'elle est arrivée en courant, son chapeau sur la tête, rouge et un peu essoufflée. " Je vous ai fait attendre, a-t-elle dit à son oncle ; je ne croyais pas qu'il fût si tard.—Je devine bien où vous vous êtes oubliée." Elle a baissé les yeux avec embarras. " Vous n'êtes sortie de si bon matin que pour aller apprendre à François que j'avais consenti hier au soir à lui accorder enfin des secours. — Mon oncle, de combien de bénédictions lui et sa misérable famille m'ont chargée pour vous. —Pardieu ! c'est bien à vous qu'il les doivent. Sans vos instances, je ne me serais jamais décidé à soulager un homme qui s'est ruiné par son extravagance.— Comment ! ai-je interrompu, est-il possible, Madame, que vous compreniez dans vos aumônes un homme qui a mérité son sort par sa mauvaise conduite ? n'est-ce pas là un abus de la charité ?" Amélie a pris un air un peu grave, et m'a dit : " Si vous aviez

mieux réfléchi, M. Semler, peut-être n'auriez-vous pas fait cette question, et n'aurais-je pas encouru votre blâme : je suis sûre que votre cœur est trop généreux pour adopter l'opinion des riches sans pitié qui, pour se dispenser d'adoucir le malheur, commencent toujours par s'informer s'il ne peut pas être attribué à quelque faute. Quand ils professent que les bienfaits ne doivent être distribués qu'à des hommes irréprochables, croyez qu'ils n'ont d'autre intention que de garder leur or, sans perdre l'estime de ceux qui ne se donnent pas la peine d'examiner si l'avarice ne se déguise pas sous une apparence d'équité. Sans doute il y a eu des torts, et ils ne manquent pas de les découvrir ; mais ont-ils recherché avec le même soin s'ils n'étaient pas expiés par les souffrances, et si la sincérité du repentir ne devait pas rappeler la miséricorde?"... Elle s'est arrêtée un moment, et puis, reprenant son discours d'une voix émue, elle a dit :

" Ce pauvre François, il était parvenu, par son industrie, à être chef d'une manufacture ; il se lia avec des gens au-dessus de lui qui l'entraînèrent à un jeu ruineux, à des prêts inconsidérés, à de folles dépenses, et qui l'abandonnèrent dès qu'il fut tombé dans la misère ; mais il lui restait du courage, et la volonté de réparer son imprudence. Il ne fit aucune plainte, ne sollicita aucun secours, rentra dans la classe des simples ouvriers, et depuis il n'a cessé de se livrer aux travaux les plus rudes. Tout ce qu'il gagne, il l'apporte à sa femme, ne se réserve rien, consacre les dimanches et les fêtes à l'instruction de sa nombreuse famille. Il vivait de l'ouvrage que lui procure mon oncle, lorsqu'un accident funeste l'a forcé de garder le lit.... Eh quoi ! dans cet état, cinq années de sueur, de patience, de privations et d'une conduite exemplaire ne le rendraient pas digne d'indulgence ? et M. Semler me jugerait coupable d'avoir engagé mon

oncle à suppléer par ses secours, au pain que ce malheureux ne peut plus donner à ses enfans par son travail?"..

L'ange avait cessé de parler depuis long-tems, que son oncle et moi écoutions encore, hors d'état tous deux de proférer une parole. A la fin, M. Grandson m'a dit, en me prenant la main: " Eh bien! mon ami, à ma place, n'auriez-vous pas été persuadé, et auriez-vous refusé des secours à François?" J'ai voulu répondre, je n'ai pas pu; les larmes m'étouffaient. Je suis sorti du salon; j'ai été dire à cette terre qui la porte, à cet air qu'elle respire, à ces arbres qui la couvrent, à ce ciel qui la contemple, que tant qu'il restera une étincelle de vie dans mon cœur, je rendrai à cet unique assemblage de vertus, de grâces et de charmes, le culte sacré qui lui est dû.

LETTRE XXXVI

Albert à Amélie.

Dresde, 10 Avril.

Non, je n'aurais point exigé cet examen que l'amitié t'a commandé, et dont ta conscience n'avait pas besoin. Non, malgré la disposition favorable qu'a fait naître le jeune étranger, je mets un trop haut prix au cœur d'Amélie, pour craindre qu'il puisse être obtenu si promptement, surtout par un homme qui, d'après ce que tu m'as raconté, est au moins très-bizarre. Il ne t'a pas caché des antipathies qui doivent blesser ta délicatesse et repousser ta sensibilité : c'est ce qui me rassure bien plus encore que son prochain départ. Mais ce qui m'afflige, Amélie, et ce que je dois détruire, c'est une erreur que je ne veux pas même laisser dans ton esprit, dût-elle ne jamais passer

jusqu'à ton cœur. Tu me mandes : *que si tu avais le malheur d'aimer encore, tu ne pourrais jamais te résoudre à former de nouveaux nœuds;* tu ajoutes ensuite : *que ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve ;* et je vois avec une profonde douleur, et presqu'avec effroi, que c'est moins sur ta propre expérience que tu appuies cette désolante opinion, que sur le dangereux et funeste souvenir de Madame de Simmeren.

Ainsi cette femme qui vécut dans le désordre et s'avilit jusqu'à s'y plaire ; cette femme qui trahit la foi conjugale, et ne devint mère que pour marquer le front d'un innocent d'un opprobre éternel ; cette femme qui vient inquiéter les cœurs chastes et tendres en leur peignant l'amour qu'elle inspira, en leur disant que c'est dans la route du vice qu'elle trouva le bonheur ; qui, en jetant ainsi du doute sur les récompenses de la vertu, fait à tout ce qui l'approche autant de mal qu'il lui est

possible d'en faire; cette femme serait regardée avec indulgence; des fautes dont les conséquences sont si graves, seraient traitées de tendres erreurs, et le seul souvenir qu'elles laisseraient dans l'âme d'Amélie serait celui-ci: Elle fut constamment aimée. Je sais que cette espèce de reproche va te faire rougir; mais j'aime mieux t'affliger et être sévère jusqu'à l'injustice, que de laisser dans ton esprit la moindre trace d'une opinion vicieuse.

Ma jeune amie, s'il était possible que le bonheur d'être constamment aimée dût s'obtenir au prix d'une faute, il faudrait y renoncer, car l'innocence vaut encore mieux que l'amour. Mais si Dieu avait séparé ainsi les biens que notre cœur lui demande sans cesse, il nous aurait condamnés à de cruels tourmens, et sa bonté n'aurait pas été parfaite: pour qu'elle le fût, il fallait qu'il appartînt à la vertu d'être l'objet qui excite et développe le plus d'amour, et voilà précisément ce qui est. En

effet, que désirent et que cherchent tous les amans? l'excès et la durée; or, ces biens ne se rencontrent point dans une union illégitime, autant, à beaucoup près, que dans *la sainte union du mariage.*

Si, lorsque l'amour veut tous les sacrifices, demande toutes les chaînes, n'en trouve aucune d'assez forte et d'assez étroite, dis-moi, ma sœur, si ceux qui réservent leur liberté sont dominés par cette idée (sans laquelle il n'existe point de passion) qu'on ne peut cesser d'aimer qu'en cessant de vivre.

Fixant ensuite ta pensée sur ce qui peut contribuer à conserver une félicité qui doit finir, dès que l'enchantement qui l'a créée s'évanouit, tu reconnaîtras que le principe que j'attaque renferme l'élément le plus sûr d'une prompte destruction: car y a-t-il un amant qui consente à priver la femme qu'il idolâtre d'estime et de bienveillance, qui la veuille plutôt avilie qu'honorée, et

qui ne rougisse pas de sa honte? Mon Amélie, l'homme libre qui n'épouse pas sa maîtresse, n'a jamais brûlé du feu sacré; il n'y a point de culte dans son cœur; le délire n'est que dans ses sens: au moment où ils seront satisfaits, il entendra la voix de l'opinion flétrir celle qu'il croyait adorer. Or, il n'est point d'illusion qui tienne contre le mépris, et point de lien qu'il ne presse de rompre.

Arrête actuellement tes regards sur un mariage qui vient d'enchaîner à jamais la destinée de deux amans: c'est là que rien n'outrage l'amour et que tout le protège; c'est là qu'il n'est pas une seule circonstance qui ne conspire à augmenter sa puissance, à prolonger sa durée, à l'embellir de nouveaux charmes. Les suffrages de la société, le contentement des familles, le respect des gens de bien, les éloges que l'on entend sur l'objet aimé, l'engagement qu'on ne craint pas de prendre avec le public par l'aveu répété

de son amour, les enfans qui naissent, les intérêts qui se confondent, la confiance, qui est à la fois un hommage et un plaisir; enfin la délicieuse certitude de puiser le bonheur suprême dans le sein de la vertu.

Pardonne, ma jeune amie, si j'ai si vivement insisté: je suis sûr que cela n'était pas nécessaire, mais c'est la première fois que tu as avancé une mauvaise maxime, et tu sais que j'ai encore plus d'aversion pour elles que pour les mauvaises actions. Celles-ci peuvent ne nuire qu'au coupable: souvent elles ont préservé ceux qui en étaient les témoins; tandis que les sophismes du vice égarent le plus grand nombre avec d'autant plus de facilité, que des séducteurs habiles portent tous les efforts de leur esprit sur un côté spécieux de la question; qu'ils cachent celui qui pourrait révolter, et qu'ils sont aidés par la faiblesse, qui ne demande qu'à être persuadée qu'on peut perdre l'innocence, sans s'exposer au

remords. Pardonne encore, mon Amélie, la longueur et la sévérité de cette lettre, et reconnais, jusque dans mes reproches, cette amitié fidèle qui, veillant sans cesse sur ton repos et ton bonheur, voudrait effacer au prix de tout mon sang, le doute que tu as osé élever dans ta dernière lettre.

LETTRE XXXV.

Adolphe à Ernest.

Turin, 17 Avril.

Vous me faites pitié ; votre folie est si complète que vous ne la sentez plus, et que vous prétendez n'avoir point d'amour quand il vous fait délirer. Malheureux ! qu'attendez-vous, pour vous arracher de cette funeste maison ? Qu'Amélie partage votre égarement, afin que, placé entre elle et votre mère,

il vous faille choisir à laquelle des deux vous percerez le sein? Que parlez-vous de faiblesse, de santé, d'égards? Que sont tous ces objets devant l'honneur qui crie et le devoir qui commande? Amélie pourrait aimer, dites-vous, et vous ne frémissez pas; Amélie pourrait aimer, et vous restez; et vous, à qui le ciel donna une mère qu'il vous est permis d'estimer et de chérir, vous ne tremblez pas à l'idée de la plonger dans le désespoir et d'attirer sa malédiction sur votre tête? Ah! fussiez-vous aux portes du tombeau, je vous crierais encore: Eloignez-vous: car le trépas dût-il être le prix de votre fuite, j'aime mieux avoir à pleurer la mort que la vertu de mon ami.

Insensé! qu'est-ce que l'amour pour lui tout sacrifier? un point qui est dans la vie, ce qu'est la vie elle-même dans le vaste espace des tems; une fièvre ardente dont l'attribut est de toujours changer, et la folie de se

croire éternelle. Chaque fois que cette passion, la plus passagère de toutes, se renouvelle, l'idée qu'elle est impérissable ne l'accompagne-t-elle pas? Que de femmes, j'en suis sûr, en relisant leurs lettres d'amour, ont souri plus d'une fois en voyant qu'elles ont garanti à chacun de leurs amans l'éternité d'un sentiment dont elles ont souvent oublié l'objet! Ernest, je vous le répète, fuyez; et loin que l'image d'Amélie trouble, ainsi que vous le croyez maintenant, le bonheur de toute votre existence, avant peu vous ne rappellerez un pareil souvenir que pour vous féliciter d'avoir échappé à votre perte; et en voyant les lettres que j'ai entre les mains, et que je conserverai pour votre instruction, vous rougirez comme un fou qui, revenu dans son bon sens, pleure de honte en contemplant les traces de son égarement. J'attends votre réponse à Turin: puissiez-vous me la porter vous-même; mais si elle tarde à venir, ou que vous

hésitiez encore, je sais ce qui me reste à faire.

LETTRE XXXVI.

Amélie à Albert.

2 Mai.

Mon tendre frère, que ta lettre m'a affligée ; tu me montres toute l'étendue de la faute de Madame de Simmeren, comme si tu croyais nécessaire de me prémunir contre elle ; tu me peins la différence du lien qui a fait mon malheur avec celui que la vertu réprouve, comme si tu avais pu craindre.. O mon frère ! qu'un si honteux soupçon me déchire le cœur ; mais sans doute je l'ai mérité, car je connais Albert, et s'il a fait rougir sa sœur, c'est qu'il a cru devoir le faire. Cependant l'éternel témoin de nos plus secrètes pensées,

vait si j'en ai jamais formé une que l'honnêteté ne pût avouer? Hélas! après avoir souffert dans la partie la plus sensible de mon âme, je m'étais retirée du monde, n'emportant de bonheur au dedans de moi qu'une conscience tranquille, et n'en demandant d'autre aux hommes que l'estime d'Albert: ces seuls biens me seront-ils refusés, mon frère? tous deux dépendent de toi; si tu m'accuses, mon innocence même ne me rassurera pas; et si tu m'ôtes ton estime, je croirai avoir mérité mon sort. Cependant, avant de me juger, relis ma lettre, et vois si tu ne prends pas pour une maxime énoncée froidement, un sentiment exagéré que m'arrache le souvenir de mes maux. Je rejète le mariage, Albert, mais je crois que tout amour qui secoue son joug n'est ni pur ni heureux. Que ce lien sacré fasse donc le destin du monde; qu'il enchaîne tout ce qui aime, tout ce qui respire; qu'on voue au mépris la

femme hardie qui oserait chercher le bonheur hors de lui ; mais qu'il soit permis a l'infortunée qui fut sa victime d'y renoncer à jamais ; et si des sentimens trop tendres se réveillent dans son cœur, elle saura les reporter vers le ciel, et offrir à Dieu un amour qui n'a plus d'aliment sur la terre. Adieu, mon frère, je n'ai rien à te raconter aujourd'hui : quand je suis affligée dans ton amitié, je n'ai plus une pensée à donner au reste du monde.

LETTRE XXXVII.

Ernest à Adolphe.

2 Mai.

Ce matin nous déjeunions dans le salon commun. Amélie, assise entre son oncle et moi, s'occupait de nous avec ce soin attentif et ces grâces modestes qui donnent du prix à tout ce

qu'elle fait. La conversation roulait sur des choses indifférentes, mais elles ne l'étaient plus dans la bouche d'Amélie. Placé si près d'elle, je touchais sa robe, j'effleurais même sa main lorsqu'elle me présentait quelque chose, et je me sentais ému et presqu'heureux. Un domestique entre, lui remet une lettre; ses yeux brillent et s'animent d'une douce joie. "C'est de mon Albert, dit-elle à son oncle en rougissant de plaisir."—Heureux l'Albert d'Amélie! me suis-je écrié sans trop savoir ce que je disais, et mécontent au fond de l'âme de lui voir prendre ce ton de possession même en parlant de son frère. Elle a rougi davantage, en ajoutant d'un air pénétré: "Bien plus heureuse l'Amélie d'Albert! elle lui doit ses plus pures jouissances, et ses seules consolations: si elle l'eût écouté, que de peines elle se serait épargnées; et comment l'a-t-elle récompensé de tant de bienfaits?.. Paix, mon enfant, a interrompu M. Grand-

son ; vous savez bien que je ne vous permets pas de vous affliger en revenant sur des regrets inutiles ; d'ailleurs quels biens avez-vous reçus de votre frère dont votre amitié ne l'ait payé ? —Ah, oui ! ai-je dit encore comme malgré moi, quel que soit le sort de votre Albert, il ne doit pas s'en plaindre : que peut avoir à regretter celui que vous aimez ainsi !" Elle n'a rien répondu ; mais j'ai cru remarquer un peu d'embarras sur son charmant visage ; cependant la lettre d'Albert l'occupait bien plus que mes discours, et elle s'est retirée à l'écart pour la lire." J'espère, lui a dit son oncle pendant qu'elle la décachetait, que le mariage de votre frère va être enfin décidé.—Ah ! si mes vœux y pouvaient quelque chose, a-t-elle répondu en élevant ses beaux yeux au ciel, depuis long-tems Albert et Blanche prouveraient au monde qu'une union heureuse n'est pas une chimère ; mais leur sort dépend aussi du comte Ernest.... Le

diable emporte votre Ernest, a interrompu brusquement M. Grandson; il vient toujours se mettre à la traverse de votre bonheur; aussi, je ne connais personne que je haïsse plus cordialement... Et Madame partage sans doute ce sentiment, ai-je repris, avec une sorte de crainte?—Ah! qu'il renonce à Blanche, s'est elle écriée! qu'il s'unisse à celle que sa mère lui destine, et je tâcherai d'oublier qu'il exista jamais un être si fatal à mon repos.—Si c'est là ce que vous lui réservez, il est assez malheureux; mais sans doute il a mérité son sort, sans doute le mal qu'il vous a fait fut volontaire; car autrement pourquoi le puniriez-vous?—Non, il serait injuste d'accuser ses intentions; si une volonté tyrannique me destina à lui, si je me révoltai contr'elle, il n'en est pas coupable

Je conçois qu'un cœur comme le vôtre puisse être difficile, Madame; mais il faut cependant que ce jeune

homme se soit montré bien indigne de vous, car c'est de l'aversion que vous lui conservez ?—J'aurais tort de dire du mal de lui : quoiqu'il ait annoncé un caractère bien redoutable, nous étions si jeunes l'un et l'autre, quand il me quitta, qu'il est possible qu'il se soit corrigé.—C'est donc sans le connaître que vous l'avez jugé ?—Mais je ne le juge point, vous dis-je.—Vous faites bien plus, vous le haïssez ?—En vérité, je ne le crois pas, et s'il laisse mon frère être heureux avec Blanche, il pourra me devenir absolument indifférent.—L'heureux partage, ai-je repris avec humeur ! Ainsi, en agissant selon vos désirs, votre indifférence est tout ce qu'il peut espérer de plus doux : je ne sais si à sa place, je ne préférerais pas votre haine.—Eh ! quel diable d'intérêt prenez-vous à lui ? s'est écrié impatiemment M. Grandson : depuis une heure vous vous amusez à contredire Amélie sans aucune raison ; car, dites-moi, au nom du ciel, que vous

fait sa haine ou son amour pour un sot orgueilleux bien entiché de ses ancêtres, que je ne puis souffrir; que vous ne connaissez pas, et qu'elle ferait fort bien de détester?—Assurément, je n'ai d'autre motif pour plaider sa cause, ai-je repris froidement, que ce sentiment de justice générale qui parle à tous les cœurs droits en faveur de ceux qu'on opprime.—Je ne vous blâme point, Monsieur, a dit Amélie avec douceur, vous devez me trouver injuste: peut-être le suis-je en effet; mais si vous saviez combien j'ai souffert, peut-être vous paraîtrais-je excusable." Je me suis approché d'elle, et lui pressant les mains avec une agitation que mon cœur communiquait à tous mes mouvemens. " Votre oncle, lui ai-je dit, a voulu me montrer un cahier écrit de votre main: il n'est rien dans le monde qui pût m'intéresser davantage; mais quelque pressante que soit ma curiosité à cet égard, il me faut votre aveu pour la satisfaire. J'ai at-

tendu bien long-tems à vous le demander; je craignais tant de vous affliger en touchant un sujet si délicat; mais si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour attendre, peut-être devriez-vous quelque chose à ce sacrifice.—Quoi ! mon oncle vous a promis... Ah, mon oncle! vous avez tort.—Pourquoi donc aurais-je tort, Amélie? ce récit vous fait honneur.—Je ne le crois pas, a-t-elle repris un peu émue; mais quand cela serait, le cœur ne confie ses secrets qu'à l'amitié.—N'en avez-vous donc pas pour M. Semler? Quant à moi, comme je l'aime de tout mon cœur, j'ai du plaisir à lui parler de ce qui m'intéresse, et rien ne m'intéresse autant que vous. Je ne donne point mon amitié si promptement, a-t-elle répondu en baissant les yeux; et quoique j'estime beaucoup M. Semler....—Vous ne l'aimez pas du tout, ai-je dit vivement. —Vous vous pressez bien de répondre pour moi, a-t-elle interrompu à son tour avec un air d'impatience qui m'a

ravi—Ce n'est pourtant pas là la réponse que j'eusse désiré vous dicter.—Ni peut-être celle que j'aurais faite, a-t-elle ajouté avec une légère rougeur. Mais ce n'est pas le moment de traiter cette question: vous voyez que vous m'avez presque fait oublier la lettre d'Albert, et vous êtes peut-être la première personne avec qui cela me soit arrivé."

Elle a prononcé cette phrase avec une simplicité qui ne m'a que trop fait voir qu'elle n'y attachait pas la même idée que moi. Je me suis éloigné pour la laisser lire en liberté; mais en me promenant dans le salon, je ne pouvais détacher mes regards de dessus elle. Tout à coup je l'ai vue pâlir; ses yeux se sont remplis de larmes; elle a détourné la tête pour se cacher contre le rideau de la croisée, en murmurant tout bas: *ô Albert! Albert!* Mais bientôt, n'étant plus maîtresse de son émotion, elle s'est échappée toute en pleurs, sans proférer un seul mot, et

nous laissant tête-à-tête son oncle et moi.

A peine a-t-elle été sortie que M. Grandson s'est levé en secouant rudement sa chaise. " Que le ciel confonde toute sa famille, s'est-il écrié avec un accent plus qu'énergique! jamais ils n'ont su que l'affliger: j'ai vu bien des sauvages en ma vie, mais jamais de cette force là.... Affliger Amélie! il faut qu'ils aient le cœur plus dur que la carène de nos vaisseaux.... Je suis sûr que c'est cet enragé d'Ernest qui est cause de tout ce grabuge: il sera venu enlever la maîtresse du jeune Comte de Luneburg.—Non, je ne le crois pas, ai-je répliqué froidement.—Eh! pourquoi ne le croyez-vous pas, a-t-il repris en colère? de quoi vous mêlez-vous de prétendre savoir ce qui se passe, et d'en parler avec tant de sang-froid quand Amélie se désole?—Ah! le ciel m'est témoin si sa douleur me touche!—Vous n'en avez pas l'air bien inquiet

pourtant ; mais n'importe, ce n'est pas vous que je destine à la consoler.—Je le sais bien, ai-je dit avec amertume.—Et vous ne vous en souciez guère, a-t-il ajouté vivement.—Vous me traitez bien mal aujourd'hui, M. Grandson ; cependant ce n'est pas moi qui fais couler les larmes de votre nièce.—Eh, je le sais bien ! Qui songe à vous accuser ? Mais je voudrais vous voir irrité comme moi, et souhaitant mille malédictions à toute la noble famille, et surtout à la tante de Woldemar et au cousin Ernest." Au nom de ma mère, j'ai rougi ; mais dans la crainte de répondre quelque chose qui pût me déceler, j'ai gardé le silence. Nous nous sommes promenés tous deux dans la chambre sans rien dire : à la fin, M. Grandson s'est approché de moi d'un air de bonhomie. " Faisons la paix, m'a-t-il dit ; aussi-bien je serais assez embarrassé de dire pourquoi je me suis fâché. Laissons cela ; et puisque vous vous intéressez à Amélie,

et qu'elle-même ne vous voit pas sans plaisir, promettez-moi de l'engager à rompre toute communication avec la Saxe, et à céder au désir que j'ai de l'établir près de moi, par un bon mariage qui lui fera oublier les injures de sa famille, et la mauvaise conduite de mon neveu.—Quoi ! vous songez à marier Amélie ?—Sans doute : qu'y a-t-il là d'étrange ? Allez-vous aussi contrarier mon projet ?—Non : si elle l'approuve, je me garderai bien de l'en détourner.—Vraiment je l'espère ; mais ce n'est pas assez, il faut l'y déterminer.—Moi ?—Oui, vous.—Mais je ne connais pas l'époux que vous lui destinez.—Qu'importe, quand je vous assure qu'il lui convient.—Votre nièce l'a-t-elle vu ?—Oui, plusieurs fois.—Et l'a-t-elle distingué ?—Ma foi, je ne m'y connais pas trop ; mais au reste, celui-là ou un autre, cela m'est égal pourvu qu'elle se marie.—Quel est ce jeune homme ? je ne le vois point ici. —Il se nomme Watelin : il est allé faire un voyage à Paris ; mais je l'at-

tends incessamment, et j'espère qu'à son retour Amélie sera plus disposée en sa faveur, parce qu'il me semble que sa tristesse commence à se dissiper: elle était si affligée en arrivant ici, que je crois bien m'être un peu trop pressé de lui laisser voir mon projet; mais depuis un mois, elle n'est plus la même: je lui vois des momens de gaîté; elle prend goût à tout....Sans cette lettre d'aujourd'hui, cette chère enfant allait reprendre de l'enjouement ....Il faut que j'aille voir comment elle se porte: si ces mechantes gens la rendaient malade, je ne leur pardonnerais de ma vie." Il est sorti.

J'ai continué à me promener dans la chambre, absorbé dans une seule pensée: pas une autre ne me restait de cette longue conversation. Ce n'était point le mariage d'Amélie: que me font les projets de son oncle? Mais c'est depuis un mois que sa tristesse se dissipe, et il y en a plus de deux que je suis ici....Ah! s'il était vrai, s'il était

possible ! ô Amélie ! s'il se pouvait que tu fusses sensible ! pour ton repos, pour le mien, cache-moi une vérité que je paierais de mon sang.... cache-moi un bonheur auquel je sacrifierais rang, naissance, devoir ; ne m'ouvre point ton cœur ; tais-moi tes aventures ; refuse-moi ton amitié : résister à Amélie indifférente est déjà trop pour mes forces : je n'en aurais plus contre Amélie sensible.

2 Mai, au soir.

En dépit de moi, je recherche ce que je devrais fuir : j'ai beau me commander d'éviter Amélie, une puissance supérieure me pousse toujours auprès d'elle : je la vois, et j'oublie le danger que j'y cours ; ou si j'y pense, c'est pour m'y livrer en insensé. Cette amitié, que je devrais craindre, il n'est rien que je ne fasse pour l'obtenir ; et si elle me la donne, serai-je satisfait ? Oh ! non, non, Ernest, ne t'aveugle pas, et connais du moins l'étendue de

ton mal : ce que tu veux, c'est Amélie, ce que tu désires, c'est ton amour : tu ne seras content que quand tu l'auras entraînée avec toi dans le précipice ; mais il serait si doux d'y tomber avec elle ! O Adolphe ! je dois être sans excuse à vos yeux, puisque vous n'avez point vu Amélie. Je voudrais que vous vinssiez ici ; oui, si je ne craignais de vous avoir pour rival, je voudrais que vous vinssiez me dire si vous croyez qu'un être au monde pût résister à la ravissante espérance d'en être aimé.... A quoi m'ont servi toutes les réflexions que je n'ai cessé de faire depuis ce matin sur les malheurs qui seraient mon partage si je ne la fuyais pas ? Elle a paru, et je n'ai plus vu qu'elle. O Adolphe ! écoutez-moi, et soyez sûr qu'à ma place, votre austère philosophie ne vous aurait pas sauvé.

Amélie n'a point dîné avec nous ; et quoique son absence donnât beaucoup d'humeur à M. Grandson, et qu'il s'échappât toujours en imprécations

contre ceux qui la tourmentent, il m'a traité avec une bienveillance particulière, et s'est excusé plusieurs fois de l'emportement qu'il avait eu le matin. " Pardonnez, m'a-t-il dit mais je n'ai point de patience quand elle souffre. Tout-à-l'heure encore, en la grondant parce qu'elle voulait rester seule, je n'ai fait que l'affliger davantage; aussi, pour me distraire et la laisser en paix, je vais aller, en sortant de table, passer la soirée à Bellinzona. Voulez-vous venir avec moi?" Je me suis excusé, non pour rester avec Amélie, j'étais bien loin d'en avoir le dessein et même le pouvoir, puisqu'elle avait dit à son oncle qu'elle ne descendrait point et ne verrait personne de toute la journée; mais j'étais bien aise de me promener seul, afin de méditer sur ma situation et me raffermir dans mes projets.

A peine M. Grandson a-t-il été parti, que je me suis mis à errer à l'aventure. Le tems était si doux et

le pays est si enchanteur, que sans m'en apercevoir, j'ai prolongé beaucoup ma promenade. Je suis arrivé sur le bord d'un lac étroit, serré entre des roches nues, escarpées et couvertes d'une neige éternelle. Je voyais les montagnards descendre par des sentiers étroits en côtoyant le bord des précipices. Encouragé par leur hardiesse, je me suis avancé vers cette sauvage solitude, et là, traversant les torrens, m'enfonçant dans les antres profonds, gravissant la montagne par les plus âpres chemins, je suis parvenu, au bout de deux heures, à une hauteur considérable d'où j'embrassais une vaste étendue de pays. Les flancs des rochers étaient couverts, de la base au sommet, par une immense forêt de sapins et de mélèzes: il fallait la traverser pour retourner directement au château de M. Grandson, que j'apercevais à mes pieds; mais la pente était si roide, que j'en fusse difficilement venu à bout, si je ne m'étais accroché aux diverses

plantes qui commencent à couvrir la terre; enfin, arrivé vers le milieu, j'ai trouvé une petite plaine découverte et parsemée de fleurs d'une beauté et d'une vigueur surprenante. En me rapprochant de la forêt, j'ai découvert, sous ces arbres vieux comme le monde, une chapelle tombant en ruine, d'un goût gothique, et dont les vitraux, magnifiquement coloriés, représentaient différentes histoires de l'ancien testament. Ce monument humain, destiné pour le ciel au milieu de cette vaste solitude, m'a causé une profonde émotion. J'y suis entré avec un saïsissement respectueux; une femme à genoux, la tête penchée dans l'attitude de la douleur, était au pied de l'autel. J'ai fait un mouvement; elle s'est levée et s'enfuyait précipitamment: c'était Amélie. "Ah Dieu! me suis je écrié, est-ce bien vous? Quoi! seule au milieu de ces forêts! quelle imprudence!" A ma voix, elle s'est arrêtée, et revenant sur ses pas: "Vous m'avez

fait bien peur, m'a-t-elle dit; ordinairement je ne rencontre personne ici; mais c'est vous, me voilà rassurée." En parlant ainsi, elle tremblait; je l'ai soutenue; elle s'est appuyée sur mon bras. " Comment osez-vous vous hasarder dans des lieux si déserts? lui ai-je demandé—Et c'est précisément parce qu'ils sont déserts que je m'y hasarde: à l'exception de quelques chèvres qui viennent sauter autour de moi, comme pour me remercier d'oser gravir jusqu'à leur habitation, je n'ai jamais trouvé nul être vivant sur mon chemin.—Mais la route est si escarpée? —Il y en a deux: celle que je prends est très-facile; vous la trouverez seulement un peu plus longue.—Je ne le crains pas, lui ai-je dit avec vivacité!" Elle m'a compris, car j'ai cru la voir rougir; mais elle ne m'a point repondu, et toujours appuyée sur mon bras, nous avons pris le chemin du château. J'étais trop ému pour oser ni lui parler, ni même la regarder; elle-même

ne disait rien. Peu à peu le chemin est devenu si étroit et si glissant, que nous nous sommes rapprochés en nous serrant l'un contre l'autre; alors j'ai levé les yeux sur elle: les siens étaient ternes et gonflés, et ses joues pâles portaient encore la trace de ses pleurs. " Vous n'avez pas souffert seule aujourd'hui, lui ai-je dit." A ce mot, son cœur oppressé n'a pu retenir les larmes qui l'étouffaient, et laissant tomber sa tête sur son sein, elle m'a dit d'une voix entre-coupée: Je vous en prie, ne me parlez pas. —Si vous l'ordonnez, je me tairai; mais j'aurais tant de besoin que vous sachiez avec quelle ardeur j'ambitionnerais de porter la moitié de vos peines. —Vous seriez capable de le vouloir: votre cœur est si généreux!—N'est-il que généreux, Amélie? ne le croyez-vous pas tendre?.. Autant que généreux.—Susceptible d'amitié?—Oui, beaucoup.—Et peut-être pas indigne de la votre?" Elle n'a pas répondu. " Dites, Amélie, ai-je repris d'un ton

pressant, dites que je peux avoir l'espérance de l'obtenir... Quel fatal présent vous accorderai-je là M. Semler: mon amitié n'a pas été un bien pour ceux à qui je l'ai donnée; si vous saviez le mal que j'ai fait au plus cher, au plus digne ami que j'aie sur la terre!.. A votre Albert?.. Oui, à mon Albert, qui s'est sacrifié pour moi: ah! que j'eusse été moins malheureuse, s'il n'eût pas été si délicat! mais en voulant tout faire pour moi, il a voulu que je ne fisse rien pour lui. Je courais en aveugle à ma perte; vainement il tâcha d'éclairer ma raison: s'il eût parlé à mon cœur, j'etais sauvée.— Vous aimiez donc beaucoup M. Mansfield?.. Je le crois... Comment, vous en doutez?.. Il me semble à présent que j'avais plus d'exaltation que d'amour, que j'étais plutôt séduite que touchée.... Mais, quoi qu'il en soit, je vous prie, ne me questionnez point là-dessus: c'est un sujet qui réveille trop de douleurs. Je ne sais, j'aurais

cru qu'il y avait une sorte de douceur à revenir sur une peine passé. Oui, si ce souvenir ne tenait pas à un sentiment dont je ne veux jamais occuper ni ma pensée ni mon cœur.—Ah ! vous avez raison, s'il est possible, ne parlons jamais que d'amitié ; Amélie, je redoute l'amour aussi ; il m'a déjà fait bien du mal, il peut m'en faire davantage encore." Elle m'a regardé avec une tendre pitié ; j'ai cru même sentir un léger mouvement de son bras qui se rapprochait du mien. Oh ! j'en suis sûr, je l'ai senti : comment aurais-je pu m'y tromper ? " J'aurais été bien surprise, m'a-t-elle dit, que vous n'eussiez point souffert aussi ; il est des caractères qui ne sont pas créés pour être heureux, et si je ne me trompe, les nôtres se ressemblent à cet égard... Amélie, avec quelle avidité mon cœur se saisit de ce qui vient de vous échapper ! Quoi ! vous pensez qu'une douce sympathie unit nos opinions ; nos caractères, nos âmes ?—

Mais, a-t-elle repris, un peu troublée, il me semble que nous nous entendons souvent!.. Ah! me suis-je écrié avec un transport dont je n'ai pas été le maître, que n'avez-vous toujours pensé de même!—Eh, mais, a-t-elle répondu d'un air surpris, si ce n'est le jour où vous avez si mal reçu mon fils, quand avez-vous pu croire que je pensais autrement?—Votre fils! Pourquoi me parler de votre fils, quand je l'oublie, quand je ne vois que vous, quand vous êtes tout pour moi?.... Pardon, Amélie, je vous fâche, je vous déplais, je vous parais au moins bizarre; mais s'il m'était permis un jour de vous ouvrir mon cœur, peut-être m'excuseriez-vous.—Il faut apparemment que la vue des enfans vous rappelle des souvenirs bien amers, puisque le seul nom de mon fils vous est désagréable. —La vue de votre fils me rappelle la cause qui a anéanti à jamais toutes mes espérances de bonheur: pardonnez à un malheureux qui a tout perdu,

l'éloignement que lui inspire un être que vous aimez.—Votre sort est donc sans espoir?—Je le crois: cependant il est des instans où, en proie à une illusion enchanteresse, il me semble qu'avec un mot je pourrais être heureux encore.—Vous aimez depuis long-tems?—Vous êtes étonnée que cette question m'embarrasse; mais Amélie, est-on toujours sûr de l'instant où on commence à aimer? Si j'en crois mon cœur, pourtant, c'est depuis mon enfance.—Celle qui vous est chère vit toujours?—Oui, mais non pas pour moi: un autre....Ah! vous avez raison, a-t-elle interrompu, elle est perdue pour vous: fût-elle libre de vous offrir son cœur, repoussez-le; un second amour ne peut plus être un bien, il a perdu l'illusion qui le voyait éternel; l'enthousiasme qui croyait lire dans les cieux qu'hors un seul être, on n'eût jamais aimé; le ravissement de s'être trouvé; l'oubli du reste du monde; la certitude d'avoir telle-

ment confondu deux existences, qu'on ne peut toucher l'une sans atteindre l'autre; enfin, quand on aime pour la seconde fois, on sait que ce sentiment peut finir, qu'on y peut survivre, et cette idée cruelle, en détruisant l'enchantement, double les peines et les laisse sans consolation. — Ah! je le savais bien qu'il ne me restait plus d'espoir, me suis-je écrié en m'appuyant la tête contre un arbre, et incapable de retenir mes pleurs." Ma douleur l'a attendrie. " M. Semler, m'a-t-elle dit avec une pénétrante douceur, et l'amitié, l'avez-vous oubliée? Vous pensiez tout à l'heure qu'elle pouvait vous consoler de tout.—Si vous consentez à me donner la vôtre, ai-je repris en pressant ses deux mains contre mon cœur; si un jour, fût-ce dans l'avenir le plus éloigné, votre bouche me donne ce titre d'ami, il n'est plus de regrets, il n'est plus de malheur; ne sais-je pas que la félicité n'est pas le partage des hommes? cette idée me

consolera de n'être que l'ami d'Amélie. Dites, parlez, femme unique, charmante amie, calmez l'impatience de mon cœur. Elle a retiré sa main en rougissant. — Votre amitié est trop vive, M. Semler; elle m'effraie. — Peut-être le deviendrait-elle Amélie, si je restais près de vous; mais bientôt je vais partir, j'ignore quand je vous reverrai; je ne suis pas destiné au bonheur de passer ma vie ici; des devoirs impérieux m'appellent, ma mère m'attend. Vous avez une mère, M. Semler? — Une mère que je chéris, que j'honore, et que je suis peut-être coupable d'oublier si long-tems. — Je crois que j'aimerais votre mère, a-t-elle dit avec un doux sourire. — Vous le croyez, Amélie, ai-je repris en soupirant profondément? moi je ne le pense pas. — Pourquoi donc? elle vous ressemble. — Amélie, ô Amélie! qu'avez-vous dit? — Mais de quoi vous étonnez-vous, a-t-elle répondu avec embarras? puis-je avoir de l'amitié pour vous sans vous

aimer ?—Sans m'aimer d'amitié, Amélie, lui ai-je demandé d'une voix tremblante ?—Oui, d'amitié, et jamais autrement ; je le jure au nom de celui que j'ai tant aimé et qui m'en a si cruellement punie." A ce serment, un froid mortel a saisi mon cœur : j'ai vu la vérité, je suis revenu de mon délire. " Allons retrouver votre oncle, Amélie, lui ai-je dit d'un air sombre, je ne suis plus bien ici.—Allons, m'a-t-elle répondu sans quitter l'arbre contre lequel elle s'appuyait —Auparavant, Amélie, levez les yeux sur l'arbre qui vous couvre : c'est un alizier ; qu'il devienne pour nous le symbole de l'amitié ; que dans tous les tems, dans tous les lieux il nous rappelle l'un à l'autre.— Je vous le promets ; jamais je ne verrai un alizier en fleurs sans penser à vous, sans me reporter à cet instant.—Adieu donc, Amélie, ai-je repris en appuyant fortement mes lèvres sur sa main... Allez-vous nous quitter sitôt, m'a-t-elle demandé ?.. Je le devrais, je ne le

puis: tout me commande de partir; je vous vois, et je reste. .. Allons trouver mon oncle, m'a-t-elle dit à son tour." Nous avons recommencé à marcher; après un moment de silence, elle a continué ainsi: " Soyez sûr, M. Semler, que si le devoir vous prescrit de partir bientôt, l'amitié saura vous y engager. .. Vous me direz de vous quitter, Amélie?.. Assurément... Et sans peine? .. Pouvez-vous le croire?.. Je le crains. .. Non, je suis sûre que vous ne le craignez pas." A ces mots, qui se sont échappés de son cœur, j'ai fait un mouvement pour la presser sur le mien, en m'écriant: Amélie! ô ma chère Amélie? Mais elle ne m'en a pas donné le tems; et s'éloignant de quelques pas, elle a marché seule devant moi; je l'ai vue porter la main à ses yeux, pour essuyer furtivement des larmes qu'elle ne voulait pas que j'apperçusse. Cependant, comme cette situation l'embarrassait, elle s'est arrêtée; et changeant de sujet, elle m'a dit: " Que la

campagne est belle, M. Semler: que ces bruyères, parsemées de genêts, d'arbousiers et de romarins, sont jolies et variées! et qu'au pied de ces rocs couronnés de vieux pins et de noirs cyprès, ces près tapissés de belles nappes violettes, de thym, font un effet doux à l'œil!—Je vois surtout ces aliziers, Amélie.—Et moi aussi, a-t-elle répondu en souriant; ne craignez pas que je les oublie." En parlant ainsi, elle m'a laissé reprendre son bras: nous avons marché, et après un moment de silence, je lui ai dit: "A propos, votre oncle m'a annoncé qu'il voulait vous marier... Et croyez-vous que j'y consente?.. Il m'a prié même de vous y disposer... Eh bien?.. Eh bien! je crois que toutes mes tentatives à cet égard seraient inutiles, et je serais bien fâché qu'elles ne le fussent pas... Je suis contente de votre réponse, je vois que nous nous entendons. Moi, m'engager encore! M. Semler. Ah! du moins si je n'ai plus que de l'amitié à

donner, elle ne connaîtra pas de partage. .. Avez-vous vu celui que M. Grandson vous destine?.. Oui, quelquefois. .. Il vous déplaît?.. Non; pour le rejeter, il n'est pas nécessaire qu'il me déplaise.— Ainsi, peut-être n'est-ce pas non plus par aucune cause d'éloignement que vous avez rejeté le Comte de Woldemar?— Je vous ai déjà dit, je crois, que je ne l'avais connu que dans mon enfance, et, quoique son caractère dur, hautain et orgueilleux m'eût laissé de lui un souvenir très-désagréable, je ne peux pas répondre qu'en le revoyant cette impression ne se fût pas effacée. — Pour moi, je le crois, ai-je repris.— Est-ce que vous le connaissez, m'a-t-elle demandé un peu émue? — Non; mais en passant en Souabe, j'ai vu des gens qui l'avaient connu particulièrement chez Madame de Simmeren, en faire un très-grand éloge.—Tant pis.— Pourquoi donc?.. Je crains, s'il a des vertus, qu'il n'apprécie celles de Blanche, et qu'il ne l'enlève à mon frère.

—Mais si elle aime votre frère, elle ne se laissera pas enlever.—Je ne sais, on ne peut pas tout réunir; et parmi les qualités qui forment le caractère de Blanche, la fermeté et la constance ne sont pas celles qui marquent le plus.—Du moins, si le Comte Ernest a les vertus qu'on lui prête, il n'abusera pas de la timidité d'une jeune fille dont le cœur est prévenu pour un autre.—Ah! puissiez-vous dire vrai, M. Semler! Si mon bonheur, si mon repos vous intéressent, joignez vos vœux aux miens pour que la première lettre d'Albert nous apprenne que le Comte Ernest est arrivé à Dresde, qu'il a renoncé à ses droits sur Blanche, qu'il s'est marié selon les intentions de sa mère, et que nous n'avons plus rien à craindre de lui. —Vous voulez que je souhaite cela, Amélie? .. Pourquoi non? cela ne fait de mal à personne... Qu'en savez-vous? lisez-vous au fond de tous les cœurs? Croyez-moi, quand on adresse ses vœux à l'Etre-suprême, il faut se fier à sa

sagesse du soin de nous rendre heureux, sans se mettre en peine de lui en indiquer les moyens.—Eh bien, peut-être avez-vous raison; demandons-lui le bonheur d'Albert, sans nous embarrasser d'Ernest.—Oui, livrez-le à son sort, et s'il peut être heureux sans nuire à votre frère, consentez qu'il le soit... Ah! mon Dieu! de tout mon cœur; croyez, M. Semler, que quand je n'aurai plus rien à craindre pour Albert, loin de conserver aucun ressentiment contre mon cousin, je pourrai bénir le ciel que son sort n'ait pas été empoisonné, comme le mien, par l'arrêt tyrannique de notre aïeul; c'est bien assez d'une victime." A ce mot, qu'elle a prononcé avec un accent douloureux, à ce nom qui m'a rappelé les liens qui nous unissent, je me suis arrêté, et lui serrant la main avec une émotion inexprimable: " Ah! si vous voulez qu'il n'y ait qu'une victime, lui ai-je dit, ne le voyez donc jamais, car s'il devait vous connaître et sentir ce qu'il a perdu,

qui serait plus à plaindre que lui?—Je doute qu'il me regrettât; mais je n'ai pas même besoin de cette crainte pour avoir effroi de le voir: son nom seul m'est pénible. Pourquoi me parlez-vous si souvent de lui, M. Semler?—Pardon, Amélie, je ne prononcerai plus ce nom: je serais bien fâché de vous inspirer de l'effroi.—Ce n'est pas vous qui pouvez m'en inspirer, M. Semler, c'est Ernest." Je n'ai point répondu, sentant bien que si j'avais parlé, j'en aurais trop dit. Peu après, nous sommes arrivés dans la grande avenue du château. M. Grandson venait de rentrer; en nous apercevant de loin, il s'est hâté de nous joindre pour voir comment était Amélie. Son inquiétude sur l'état de cette nièce chérie était visible; mais il craignait de l'affliger en la questionnant. Cette aimable femme s'est aperçue de ce qu'il éprouvait, et lui prenant la main d'un air caressant: "Je suis mieux,

mon oncle, lui a-t-elle dit ; la promenade m'a fait du bien.

Est-il vrai mon Amélie ? eh bien ! me voilà tout-à-fait heureux : si vous eussiez toujours été aussi triste, je n'aurais pas osé vous dire que je vous ai presqu'engagée, sans votre aveu, à être d'un petit voyage que Mesdames de Nogent et d'Elmont doivent faire sur le lac Majeur et dans les îles Borromées ; que M. Watelin, arrivé de Paris depuis hier, nous accompagnera, et que c'est dans huit jours qu'on part. Mais puisque vous êtes mieux, vous ne me dédirez pas, j'espère ?—Non, mon oncle ; autant que je le puis, je veux tout ce qui vous fait plaisir.—Voilà bien mon Amélie ! Ah ! si ces sottes lettres de Saxe ne venaient pas l'affliger.... Mais laissons cela. Vous êtes aussi de la partie, M. Semler ?—Moi, Monsieur ? — Oui, j'ai promis aussi pour vous.—Mais mon départ est si prochain ?—Bah ! il est bien question de songer à partir, quand on vous

demande d'accompagner de jolies femmes dans un pays délicieux : qu'est-ce qui vous presse ? Il serait singulier que vous vous fissiez prier, quand Amélie a cédé tout de suite.—J'irai, lui ai-je dit : cette dernière idée me laisse sans courage ; j'irai....encore quelques jours de bonheur, et puis..." Je n'ai pas eu la force d'achever : un soupir d'Amélie m'a appris qu'elle avait fini ma phrase dans sa pensée. Douce sympathie ! accord délicieux ! pourquoi vous êtes-vous déclarés si tard ? Femme adorée ! objet du plus ardent amour ! oui, Adolphe, j'en conviens, c'est de l'amour qu'elle m'inspire, je le dis, je le répète, c'est le cri de mon cœur, mais il n'en sortira pas. Je m'assiérai encore près d'elle, je respirerai le même air, j'entendrai sa voix touchante, je verrai ses yeux se fixer sur les miens avec embarras, avec trouble, peut-être avec tendresse, et je me tairai. Pendant ce court voyage, je m'enivrerai à ses côtés de tout ce

que la passion, de tout ce que les désirs ont de plus dévorant, et je la fuirai pour toujours, n'emportant que l'amitié de celle dont l'amour doit rendre un mortel plus heureux que tous les heureux de la terre et du ciel même. Alors, quoique vous puissiez dire, Adolphe, j'aurai assez fait pour le devoir.

FIN DU TOME PREMIER.

De l'Imprimerie de B. CLARKE, Well-Street.

ŒUVRES

COMPLETES

DE

MADAME COTTIN:

Précédées de

MEMOIRES SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

EN QUATORZE VOLUMES.

TOME VIII.

AMELIE MANSFIELD, TOME II.

A PARIS,

ET A LONDRES CHEZ COLBURN LIBRAIRE,

CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

De l'Imprimerie de B. CLARKE, Well-Street, London.

AMELIE MANSFIELD.

LETTRE XXXVIII.

Ernest à Adolphe.

4 Mai.

Je reçois à l'instant votre lettre; elle me surprend, elle m'offense: quels sont vos projets, Adolphe, et que prétendez-vous faire? Vous croyez-vous le droit d'agir pour moi dans une circonstance qui me regarde seul? Je vous préviens que je ne le souffrirai pas impunément. S'il était possible que vous me trahissiez auprès de ma mère ou de M. Grandson, et qu'Amélie apprît par l'un d'eux que c'est Ernest qui est auprès d'elle, comme elle croirait que je ne suis venu que pour la tromper, et que je ne suis resté que pour la séduire, plutôt que de lui laisser

une semblable idée, je jure de ne plus la quitter, de m'attacher à son sort, et de m'unir à elle en dépit de ma mère, de vous, et du cri de ma conscience. Prenez-y garde, Adolphe, en dévoilant la vérité, vous brisez le dernier frein qui me retient encore. Tant que je suis libre, je peux vouloir être vertueux ; mais tremblez que je ne le veuille plus, si, m'enlevant la gloire de triompher seul d'un pareil amour, vous m'arrachez l'unique prix digne à mes yeux d'un tel sacrifice. Souvenez-vous, Adolphe, qu'il est des caractères dont on peut tout attendre, en ne paraissant pas douter d'eux ; qui n'ont de force qu'autant qu'ils luttent sans soutien ; qui, fiers de ce qu'ils peuvent être, s'offensent d'un secours, et du moment qu'ils le reçoivent, abandonnent le combat, et se livrent à la séduction avec la même ardeur qui les y faisait résister. Vous me connaissez, Adolphe, vous savez si tel est mon caractere : maintenant, agissez comme il vous plaira ; trahissez-moi,

je vous le permets ; trahissez-moi, je suis prêt à le désirer, puisque c'est le seul moyen de me donner à Amélie.

J'hésitais à aller aux îles Borromées ; votre lettre m'a déterminé : je partirai, et sans envelopper, comme vous, mes projets dans une mystérieuse obscurité, je vous déclare que, si vous exécutez votre téméraire menace, je suis aussi résolu à ne vivre que pour Amélie, que décidé à la quitter pour toujours, si vous me laissez seul chargé du soin de répondre de moi. D'apres cela, je crois pouvoir assez compter sur votre honneur et sur votre amitié, pour ne pas craindre de continuer à vous instruire de tout ce qui se passera ici.

LETTRE XXXIX.

Albert à Amelie.

Dresde, 23 Avril, 4 heures du matin.

Je pars dans deux heures pour ma terre de Bohême ; mais, avant de m'en-

foncer dans ce lieu sauvage d'où il me sera si difficile de te donner de mes nouvelles et de recevoir des tiennes; je veux réjouir ton cœur en t'apprenant que tous les obstacles qui m'interdisaient l'hymen de Blanche s'applanissent tous les jours. Hier au soir, j'étais chez le Baron de Geysa, quand Madame de Woldemar y est arrivée. " J'ai reçu enfin des nouvelles de nos voyageurs, a-t-elle dit en entrant; voici une lettre d'Adolphe, datée de Milan.—Vous n'en avez point d'Ernest, lui a demandé Madame de Geysa?—Non, et Adolphe dans la sienne ne me dit pas un seul mot de mon fils.—Ce silence est extraordinaire; voilà plus de deux mois, je crois, qu'Ernest ne vous a écrit.—Il est vrai, a repris la Baronne en s'efforçant de cacher son chagrin; mais mon fils sait qu'il est libre, et que jamais je n'ai prétendu l'assujettir à une correspondance régulière. —Cependant, a continué Madame de Geysa, depuis plus de dix ans qu'il voyage, vous vous êtes toujours louée

de son exactitude....—N'importe, a interrompu la Baronne, mon fils a sans doute de bonnes raisons pour y manquer, et quand je ne le blâme pas, nul n'a droit de le faire. D'ailleurs, a-t-elle ajouté en s'adoucissant, il est possible et même très-vraisemblable qu'Ernest ait devancé son ami, qu'il veuille me surprendre, et que d'un moment à l'autre nous le voyions arriver ici.—D'un moment à l'autre, ai-je répété en regardant Blanche avec inquiétude ?—Eh bien! Albert, m'a demandé la Baronne, est-ce que mon bonheur vous affligerait?—Non, madame; mais vous savez que tout le mien va se fixer ou se détruire par ce retour.—Il est certain, a-t-elle repris, que votre sort dépend de la décision d'Ernest; mais croyez-moi, M. de Luncbourg, vous n'avez pas affaire à un homme peu généreux, et d'après ce que mon fils m'a dit sur tout ceci dans sa dernière lettre..—Eh bien! Madame? —Eh bien! Albert, je dois croire que jamais il ne disputera un cœur qu'un

autre que lui aura pu toucher. " Je ne sais, m'écrivait-il de Rome, si je suis trop fier ou trop difficile, mais de quelque beauté, de quelques vertus qu'elle soit pourvue, jamais je ne pourrais aimer ni regretter une femme dont je n'aurais pas été le premier et l'unique amour."—Ainsi, je puis espérer qu'il abandonnera ses droits à la main de Mademoiselle de Geysa?—Je crois que vous pouvez en être sûr. —O ma Blanche! ai-je dit en me précipitant aux pieds de cette fille charmante, il ne manque à ma joie que de vous la voir partager." Blanche, toute émue, a caché sa rougeur dans le sein de son père. M. de Geysa nous a serrés tous deux dans ses bras, en disant: " Mon cher Albert, qu'il me tardait de voir ma Blanche heureuse et de vous appeler mon fils!—Cependant, avant de lui donner ce titre, a repris Madame de Geysa, il faut savoir comment cette affaire se terminera: je peux consentir à ce que ma fille renonce à l'hymen du

Comte de Woldemar, mais non à la fortune qu'elle a droit d'attendre.—A cet égard, vous pouvez être parfaitement tranquille, a répliqué la Baronne; les amis que j'ai à Vienne, et que j'ai consultés sur cette affaire, m'ont assurée que nous pouvions tout espérer de la bonté et de la protection de l'empereur: il annulera le testament de mon beau-père, et alors mon fils gardera son titre, et Blanche son héritage.—Si les choses en sont à ce point, a dit alors M. de Geysa, en s'adressant à moi, je ne vois pas ce qui nous empêchera de conclure votre mariage aussitôt qu'Ernest sera arrivé.—Je pense comme vous, a ajouté Madame de Geysa, et c'est pour cela que je serais d'avis qu'Albert profitât du tems qui lui reste pour aller faire un tour dans sa terre de Bohême, qu'il a furieusement négligée depuis plusieurs années.—Quoi! a repris M. de Geysa, c'est quand on vient de lui promettre la main de votre fille, que vous voulez l'envoyer loin d'elle perdre son

tems dans un désert.—On ne le perd jamais quand on s'occupe de ses affaires, lui a répondu vivement sa femme; il n'a pas mis les pieds dans cette terre depuis le mariage d'Amélie.. —Ma sœur, a interrompu Madame de Woldemar, je vous avais priée de ne jamais prononcer ce nom-là devant moi.—J'ai tort assurément, ma sœur; mais comment m'expliquer autrement? Au reste, a continué la Baronne, puisque vous avez ouvert la bouche sur ce sujet, et que nous voilà tous rassemblés, je saisis cette occasion pour déclarer que quand mon fils sera ici, j'exige qu'aucun de vous ne lui rappelle l'existence d'Amélie, soit en la louant, a-t-elle dit en me regardant, soit même en la condamnant! Je puis bien promettre pour nous, mais non pas pour celui-ci, a répondu M. de Geysa en me frappant sur l'épaule avec amitié; c'est un article sur lequel il n'entend pas raison.—Se pourrait-il, Albert, m'a demandé la Baronne, que vous vous refusassiez à

ce que je désire ?—Comme je présume que le Comte Ernest aura la délicatesse de ne point parler de ma sœur devant moi, je m'engage sans peine à ne jamais entamer ce sujet avec lui ; mais s'il lui échappe un mot contr'elle, ou qu'il me questionne sur son compte, alors, Madame, je répondrai ce que je pense.—Je n'en demande pas davantage ; car j'ose croire que si vous attendez qu'il vous interroge pour lui parler d'Amélie, il se respectera assez pour ne pas souiller ses lèvres d'un pareil nom. —Et croyez-vous, Madame, que vos bienfaits vous donnent le droit de m'insulter ainsi ? lui ai-je demandé vivement." Blanche, sans attendre sa réponse, s'est levée, m'a pris par la main, et m'a entraîné vers la fenêtre. " Que faites-vous, Albert? m'a-t-elle dit tout bas ; une dispute pareille peut nous perdre, sans servir Amélie : ne sont-ils pas assez à plaindre de la méconnaître et de la haïr ; et nous, qui l'aimons, ne sommes-nous pas trop heureux de savoir qu'avant

la fin de l'année, vous serez le maître de lui amener une sœur ?" Cette espérance d'aller te voir, quand elle serait à moi, a porté dans mon cœur une émotion si délicieuse, que je n'ai plus senti ma colère. " Et ce voyage de Bohême, lui ai-je demandé, faudra-t-il le faire ?—Oui; vous voyez que ma mère l'exige; il ne faut pas la contrarier: partez le plutôt possible.—Je partirai cette nuit.—Fort bien ! Allez le dire à ma mère, et pour nous consoler de ce voyage, pensons toujours à celui que nous ferons ensemble après."

Je suis revenu auprès de Madame de Geysa lui faire part de mes projets: elle les a approuvés. M. de Geysa a fait quelques plaisanteries sur le pouvoir de Blanche, qui n'a besoin que d'un seul mot pour me calmer. Madame de Woldemar n'a rien dit, et s'est contentée de me saluer très-froidement quand je suis sorti; mais que me font maintenant ses froideurs et ses dédains ? Je suis sûr de la main de Blanche, je suis sûr avant

peu de t'avoir pour témoin de mon bonheur ; et ce qui complète ma félicité, c'est la certitude qu'elle te rendra, avec la paix de ta conscience, la faculté d'être heureuse encore. J'imagine qu'au moment où je t'écris, M. Semler a quitté ton oncle, et je t'avoue que je n'en suis pas fâché : je ne partirais pas tranquille, si je le croyais encore près de toi. Mais, dis-moi, ma douce, mon indulgente amie, m'as-tu pardonné la lettre un peu sévère que je t'ai écrite le courrier dernier ? elle aura fait couler les larmes ; et malgré mes bonnes intentions, quand je t'afflige, je me trouve sans excuse.

LETTRE XL.

Amélie à Albert.

5 Mai.

Mon frère, sans doute tu as raison de ne pas t'inquiéter : ce que j'é-

prouve n'est assurément que l'amitié ; jamais l'amour n'eut cette pure tranquillité, cette pénétrante douceur qui fait qu'on se parle sans trouble, qu'on se cherche sans rougir, et qu'on s'oublie ensemble sans danger. Auprès de M. Semler, je n'ai point cet embarras qui étouffe les idées et oppresse le cœur ; au contraire, un invincible attrait me porte à lui confier toutes mes pensées : je me sens plus à mon aise quand il est là ; sa voix endort mes douleurs, et quand je lui parle, il me semble qu'étant avec lui plus libre qu'avec personne, je suis aussi plus aimable. Comment pourrait-ce être autrement, Albert ? Si tu savais quel doux accord unit nos opinions et nos sentimens : on dirait qu'une secrète sympathie a tellement empreint dans mon âme la ressemblance de la sienne, que je ne peux rien lui confier qu'il n'ait déjà senti, et que nous nous rencontrons jusques dans les expressions. Oh ! que l'amitié serait douce avec

lui ! et que j'aimerais a m'y livrer, si sa jeunesse et l'extrême vivacité de ses sensations pouvaient laisser sans inquiétude sur l'avenir ! Jusqu'à présent je n'ai aucune raison de craindre, car il aime, m'a-t-il dit, il aime depuis l'enfance ; et quoique l'objet de ce long amour soit perdu pour lui, il en parle avec trop d'émotion pour croire qu'on le puisse effacer aisément de son cœur. Heureuse femme, d'être aimée avec une telle constance ! faut-il qu'elle ignore ou qu'elle n'apprécie pas son bonheur ! Ah, M. Semler ! si l'amour a survécu à l'espoir dans votre âme, sans doute la jouissance ne l'aurait pas éteint ; auprès de vous, une femme aurait pu croire à la félicité, et réunir la vertu à l'amour.... Toujours des retours sur toi-même, me diras-tu ? Albert, comment s'en empêcher, comment ne pas comparer le sort qu'on a eu à celui qu'on aurait pu avoir ? comment, en voyant dans un cœur d'homme la passion unie à la constance, et la viva-

cité à la délicatesse, la triste victime de l'infidelité ne dirait-elle : Si j'eusse été à celui-ci, j'aurais eu des jours plus heureux ? Albert, sois-en sûr, je n'ai point d'amour pour M. Semler : une longue peine m'a ôté la possibilité d'être sensible encore : mais comment s'empêcher de rendre justice à un homme aimable, qui seul eût réalisé les chimères que je me figurais jadis, lorsque, dans la solitude de Lunebourg, ma jeune imagination peuplait le monde d'êtres formés selon mon cœur ?

Son départ à été retardé de quelques instans : mon oncle a exigé qu'il nous accompagnât aux îles Borromées, où nous allons faire un petit voyage avec Mesdames de Nogent et d'Elmont ; c'est-là qu'il nous quittera ; il ne compte pas revenir ici. Albert, j'y reviendrai sans lui. O mon ami ! mon frère ! ce n'est pas à toi que je tairai ma peine : l'image de cette absence m'épouvante ; je me suis trop accoutumée à lui : hélas ! l'amitié a donc aussi

ses dangers! Ce départ afflige mon oncle autant que moi peut-être: il a pris M. Semler dans une affection extraordinaire: il m'en parlait encore tout à l'heure, et d'un ton qui m'a surprise; il semblait qu'il en pensait plus qu'il n'en voulait dire. "Ne le laissez pas partir, mon Amélie; croyez-moi, engagez-le à attendre encore: cela dépend de vous; il fera tout ce que vous voudrez, n'en doutez pas: il sent bien ce que vous valez; et dites-moi, Amélie, ne vous plaît-il pas aussi? il n'y aurait pas grand mal; je vous assure que je le voudrais." Et puis il a ajouté en riant: "Mon enfant, je vous le répète, croyez-moi, ne le laissez pas partir.... Pourquoi m'opposerais-je à son départ, mon oncle? Depuis long tems il est avec nous; sa famille l'attend avec impatience, sans doute, et il ne peut pas passer sa vie ici?—Pourquoi pas?" J'ai été étonnée. Il a continué d'un air satisfait. "Oui, pourquoi pas? Enfin, s'il se plaisait ici, et que vous

l'y vissiez avec plaisir, je ne serais pas du tout fâché de le garder. Pauvre Amélie! vous ne m'entendez pas; nous causerons de cela une autre fois; ce n'est pas encore le moment." Que signifie ce discours, mon frère? Formerait-il des projets d'union? Ah! mon cœur les repousse! et je n'ai pas même besoin du souvenir de mes malheurs pour rejeter M. Semler, il me suffit d'être mère: ce n'est pas à l'homme qui marque autant d'éloignement pour mon fils que je voudrais donner aucun pouvoir sur moi. Le croirais-tu, Albert, il n'a pas pu s'accoutumer encore à la vue d'Eugène; et moi, je l'avouerai, soit faiblesse, soit amitié, depuis qu'il est ici je suis moins souvent avec mon enfant. Tout à l'heure encore, ne m'a-t-il pas conjurée de le laisser à sa bonne pendant notre voyage aux îles Borromées; n'ai-je pas été prête à céder à sa prière? Ah! il est bien tems qu'il parte!

Au moment de fermer ma lettre, je

reçois la tienne du 23 Avril ; j'apprends en même tems la nouvelle de ton bonheur, de ton voyage, et la secrète inquiétude que te cause le séjour de M. Semler chez mon oncle. Cher Albert, elle n'aura bientôt plus d'objet, puisqu'il part dans peu de jours. A présent que te voilà en Bohême, je vais être privée de tes nouvelles ; mais celles que tu me donnes sont si douces à mon cœur, qu'elles doivent le fortifier contre tous les chagrins ; et si je suis destinée à en éprouver encore, je trouverai un abri contr'eux dans la certitude de ton bonheur et l'espérance de te revoir.

LETTRE XLI.

Ernest à Adolphe.

7 Mai.

Ce matin, je suis descendu de bonne heure dans le salon : Amélie y était

déja : assise près de la fenêtre devant un métier de broderie dont elle ne s'occupait pas, la tête languissamment appuyée sur une de ses mains, et tournée du côté de la campagne, elle semblait plongée dans une profonde réverie. Je me suis approché doucement : combien je désirais savoir quel objet l'absorbait aussi entièrement ! j'ai osé croire qu'elle me le dirait.—" A quoi pense Amélie ? lui ai-je demandé." Elle a été surprise de me voir si près d'elle : une subite rougeur a couvert son visage ; elle n'a pas répondu. " Si je vous interrompts, je m'en irai." Elle a avancé la main en me faisant signe de rester : j'ai saisi cette main chérie. " Amélie, pardonnez-moi, je vous ai vue pensive, et je n'ai pu me résoudre à vous laisser ; pardonnez-moi, je vous détourne de vos réflexions —Non." Elle a prononcé ce non d'un tel ton, que quand elle m'eût dit que c'était moi qui l'occupais, je n'en aurais pas été plus sûr. " Vous regardiez ces

montagnes ? — Je le crois. — Pensiez-vous que dans huit jours je ne les verrais plus ?" A cette question, elle a promptement caché son visage dans ses mains : j'ai vu des pleurs s'échapper entre ses doigts ; mon cœur a battu avec violence. "Amélie, me suis-je écrié en pressant sa tete contre mon sein ! Amelie !.." Je ne sais ce que j'allais dire ; ses larmes avaient confondu tous mes projets. J'ai entendu venir M. Grandson ; ce bruit m'a rendu à moi-même, et pour lui dérober mon trouble, j'ai feint de regarder par la fenêtre. Il s'est avancé vers nous, en nous souhaitant le bon jour avec amitié ; mais en apercevant des pleurs dans les yeux de sa nièce : "Qu'est-ce, Amélie, s'est-il écrié ? qu'avez-vous, mon enfant ? M. Semler, pourquoi pleure-t-elle ? que lui avez-vous dit. —Ce n'est pas lui, mon oncle, s'est-elle hâtée de répondre ; ce n'est pas lui qu'il faut accuser : il ne sait pas ce qui m'afflige.—Vous avez reçu hier

des nouvelles de votre frère ; votre orgueilleux cousin serait-il arrivé ? aurait-il voulu forcer Mademoiselle de Geysa à l'épouser ?—Ah, mon oncle ! ne prononçons plus maintenant le nom d'Ernest qu'avec reconnaissance : il n'est point à Dresde encore ; mais il écrit à sa mère qu'il se désiste de tous ses droits, qu'il cède la main de Blanche à mon frère, et *qu'il est trop fier pour vouloir d'un cœur qu'un autre que lui a pu toucher :* il a raison, et j'applaudis à sa délicatesse.—Voilà de bonnes nouvelles, Amélie ! pourquoi donc pleurez-vous ? il n'y a plus rien qui s'oppose au mariage de votre frère.—On ne pourra le conclure qu'après le retour d'Ernest.—Eh bien ! qu'est-ce qui l'arrête ? n'y a-t-il pas assez longtems qu'il court le monde ? pourquoi ne va-t-il pas joindre sa famille ? Dit-on encore que c'est vous qui l'en empêchez ?— Quand j'étais à Dresde, quelqu'invraisemblable que cela fût, ma tante pouvait avoir un motif de le

croire ; mais à présent elle n'en a plus." Ces réponses, si simples, si vraies dans la bouche d'Amélie, étaient en telle opposition avec ma présence et le sentiment de mon cœur, que je suis demeuré confondu de la bizarrerie de notre situation, et oppressé d'une foule de pensées qui m'ont fait perdre la suite de la conversation. Je souffrais de voir Amélie dans une si grande erreur, et cependant je sentais qu'il fallait la détromper moins que jamais ; car si elle savait que M. Semler n'est autre qu'Ernest, j'en suis sûr, et ce n'est pas la vanité qui me fait parler ainsi, j'en suis sûr, elle pleurerait trop amèrement son premier choix.

A la fin, je me suis arraché à mes réflexions, j'ai regardé autour de moi : Amélie travaillait en silence à son métier, M. Grandson lisait des papiers en se promenant dans la chambre : je me suis appuyé le dos contre la croisée, les yeux attachés sur Amélie : je crois qu'elle s'en est aperçue et que mes re-

gards l'ont embarrassée, car elle s'est levée un moment après. " Sonnerai-je, mon oncle, a-t-elle dit? ne voulez-vous pas déjeuner?---Pas encore ; j'attends M. Watelin.—M. Watelin ! — Oui ; cela vous fâche-t-il ? Cela m'est égal. —Et à moi aussi ; j'ai abandonné mes projets sur lui ; je crois qu'il ne vous convient pas." Elle a souri tristement, et pressant la main de son oncle. " Personne ne me convient, lui a-t-elle dit.— Bah ! voilà encore de vos sottises. Eh bien ! moi je vous dis que je connais quelqu'un qui vous convient à merveille.." Elle s'est hâtée d'interrompre son oncle en rougissant beaucoup, et lui a demandé depuis quand M. Watelin était arrivé, quoiqu'elle le sût fort bien, puisqu'il le lui avait dit peu de jours auparavant. Cet air d'embarras m'a surpris : d'où peut-il venir ? sait-elle de qui son oncle voulait parler ? O Dieu ! se pourrait-il.... se pourrait-il que deux fois Amélie me fût destinée, et que regardant sa possession

comme la suprême félicité, deux fois je la visse s'éloigner de moi ? Trop ému par cette idée, j'ai quitté brusquement le salon pour venir m'enfermer dans ma chambre : en vain depuis deux heures je cherche à calmer mon agitation : ce fantôme enchanteur d'Amélie erre autour de moi ; je vois son sourire, je vois ses larmes, je tombe à ses pieds, je jure d'être à elle.... Bientôt effrayé de ce téméraire serment, je me rappelle tout ce qui doit nous séparer. Ernest de Woldemar offrir pour belle-fille à sa mère, la veuve de M. Mansfield ! il me semble la voir, l'œil enflammé de courroux, le cœur déchiré, maudire en gémissant, un fils dont elle faisait sa gloire et toute sa consolation. Oh ! non, ma mère, ne le craignez pas : entre nous deux ce n'est pas vous que je sacrifierai ; soyez heureuse, s'il se peut, et je ne me plaindrai pas d'avoir dévoué tous mes jours au malheur.

Le 7 au soir.

Il m'en coûtera moins que je ne croyais : l'idée d'Amélie sensible pouvait seule m'ôter mon courage ; mais elle aime trop son fils pour regretter quelque chose ; elle serait même capable de se laisser toucher, uniquement par l'affection qu'on marquerait à cet enfant : ah ! plutôt sa haine que de chercher à l'attendrir par un semblable moyen ! Ce matin, après vous avoir écrit, je me suis rendu dans le salon, où on m'attendait pour déjeuner : j'ai trouvé M. Watelin établi auprès d'Amélie, et ayant sur ses genoux le petit Eugène, auquel il faisait mille caresses : elle était si occupée du plaisir de son fils, qu'elle ne m'a seulement pas regardé entrer. Imaginez, Adolphe, si vous avez à craindre que je veuille jamais m'unir à une femme dont le cœur serait partagé entre le fils de M. Mansfield et moi, et qui pourrait même m'oublier pour lui ? Ah ! vous me

connaissez trop pour n'être pas tranquille! Je partirai, Adolphe, ma mère m'appelle, et il est tems de voler dans ses bras; mais en vérité je pourrais rester ici, je n'y cours aucun danger.

Le reste de la matinée s'est passé, de la part d'Amélie, dans la même occupation: elle s'est amusée à traîner son fils dans un grand carrosse que M. Grandson avait chargé M. Watelin de lui acheter à Paris. Pour plaire à l'enfant, elle a même souffert que M. Watelin les traînât tous deux dans l'avenue du château; et pourtant elle aurait dû penser que cette complaisante familiarité pouvait confirmer les espérances d'un homme à qui son oncle a permis d'en avoir; mais que lui importe? y a-t-il rien au monde qu'elle ne sacrifiât au plaisir de son Eugène? Si M. Watelin était digne d'elle, et qu'il pût lui plaire un jour, elle serait plus excusable, et je n'aurais rien à dire; mais pour le plaisir d'entendre louer son enfant, prodiguer les plus flatteuses at-

tentions à un homme dont elle ne se soucie pas, le placer si près d'elle, et avoir l'air de recevoir ses soins, c'est un oubli des bienséances qui la dépare entièrement à mes yeux. Ah ! une femme ne sait pas tout ce qu'elle perd en altérant la noble dignité de son sexe ? Je l'avoue, tandis qu'elle jouait ainsi avec M. Watelin, qu'assise à ses côtés, elle faisait répéter des fables à son fils, je ne pouvais m'empêcher de regarder ce tableau avec une sorte de mépris ; mais un instant après, lorsque, dans un transport d'admiration pour la mémoire de son enfant, elle s'est précipitée pour l'embrasser avec tant d'ardeur, qu'elle ne s'est point aperçue que M. Watelin se penchait aussi, et que, dans ce mouvement, ses lèvres ont effleuré la joue d'Amélie, je n'ai plus été maître de moi, et, m'avançant derrière sa chaise, j'ai voulu lui dire quelque chose d'amer qui peignît l'opinion que j'avais d'elle ; mais l'agitation a étouffé ma voix, et, honteux de mon-

trer tant de trouble, j'ai quitté brusquement le salon pour aller m'enfoncer dans les bois.

Je savais que M. Watelin devait passer la journée au château ; je ne suis rentré que le soir: j'ai trouvé M. Grandson dans la cour: il m'a demandé aussitôt ce que j'étais devenu ; je n'avais pas eu le tems de répondre encore, lorsqu'Amélie est accourue. " Vous voilà donc de retour, s'est-elle écriée ; nous étions bien inquiets de votre absence." J'ai souri amèrement sans lui répondre, et m'adressant à M. Grandson: " Je savais que vous aviez du monde, que par conséquent vous vous apercevriez peu de mon absence, et j'ai profité de cette journée pour aller visiter un pays superbe que je dois quitter sitôt.—Demandez à Amélie comment on s'aperçoit peu de votre absence: depuis le dîner la pauvre enfant est hors d'elle..— Comme Monsieur ne nous avait pas prévenus de ses projets, a interrompu Amélie, il était permis de s'alarmer."

Le ton froid dont elle a prononcé ces paroles, m'a montré combien elle avait été blessée de mon accueil : je n'en ai pas été fâché. " J'ai laissé madame si occupée, ai-je dit, que je ne puis attribuer qu'à un excès de politesse l'inquiétude qu'elle veut bien dire avoir éprouvée." Elle m'a regardé d'un air surpris, et puis, sans daigner répondre, elle a fait quelques pas pour se retirer. " Où allez-vous donc ? lui a demandé son oncle.---Ne gênez pas madame, ai-je-dit; il serait indiscret de la retenir si longtems loin de son fils.—Quel caractère!" s'est écriée Amélie en levant les yeux au ciel; puis elle a ajouté d'un ton grave, et en s'adressant à moi: " Oui, M. Semler, je vais le retrouver ; en vain on tenterait de me le faire oublier : l'amitié n'y réussirait pas, et l'humeur encore moins.---Mais qu'avez-vous donc tous deux ? s'est écrié M. Grandson surpris ; on dirait qu'ils se querellent : de quoi est-il question ? expl quez-vous ; en vérité je ne vous comprends

pas.---Eh! qui pourrait se flatter de comprendre monsieur? a repris Amélie: conçoit-on comment on peut en vouloir à une mère parce qu'elle chérit son enfant? Peut-on deviner par quelle bizarrerie, un travers aussi révoltant s'unit à l'esprit le plus juste, à l'âme la plus excellente? Ah, M. Semler! il est des sentimens auxquels on tient beaucoup sans doute; mais croyez qu'on les sacrifierait sans peine s'ils devaient nuire à d'autres plus anciens et bien plus sacrés." Elle s'est retirée. M. Grandson m'a parlé long-tems: je ne sais pas un mot de ce qu'il m'a dit; je ne l'écoutais pas; je ne pensais qu'à Amélie. En vous écrivant tout ceci, Adolphe, je m'aperçois pourtant que j'ai été injuste, et qu'elle était plus raisonnable que moi. Ai-je le droit de l'empêcher d'aimer son enfant? La meilleure des femmes peut-elle être mauvaise mère? et s'il était possible que je lui devinsse assez cher pour lui faire oublier son fils, oserais-je l'esti-

mer encore? oserais-je compter sur celle qui aurait sacrifié son premier devoir à l'amour? O Adolphe! combien ces réflexions me confirment le funeste arrêt qui me sépare à jamais d'Amélie! Les obstacles que son mariage a élevés entre nous ne peuvent pas être renversés, il n'est point d'amour qui osât lutter contr'eux. Voici le moment propice où je vais lui demander à lire son histoire: jusqu'à présent je n'en ai point eu le courage; la certitude qu'elle avait adressé des expressions passionnées à M. Mansfield, eût excité ma jalouse rage: je ne voulais point céder à mon amour, mais je n'en voulais point guérir. Maintenant qu'il faut à tout prix surmonter ma faiblesse, il est tems de tout savoir, de tout apprendre, et de ne craindre aucun des moyens qui pourront me donner la force de partir. Je lirai les amours d'Amélie, je frémirai de l'abîme où j'ai été prêt à me perdre, et je la fuirai; mais en la fuyant ce sera pour aller hâter l'union

d'Albert et de Blanche, et en assurant le bonheur de son frère, contribuer au sien autant qu'il m'est permis désormais de le faire : peut-être la félicité de ses amis lui rendra-t-elle mon nom moins odieux ; et si jamais l'avenir lui dévoile qui je fus, en apprenant que, pour l'avoir connu, je vis mes jours s'user dans la douleur et s'éteindre misérablement, peut-être pensera-t-elle alors que le cœur seul d'Ernest avait été créé pour l'aimer, et donnera-t-elle quelques larmes à ma mémoire : hélas, en la quittant, cet espoir est le seul bien qui me reste.

LETTRE XLII.

Amélie à Albert.

10 Mai, six heures du matin.

O MON frère ! sauve-moi, il est tems peut-être : je n'aime point encore, mais j'ai perdu ma tranquillité : insensée que

j'étais de me confier au plaisir que j'avais à le voir ? Hélas ! je croyais que l'amitié seule en pouvait donner un si doux, j'ignorais que, pour s'emparer de nos cœurs, l'amour sait prendre toutes les formes, et que jamais il n'est si dangereux que lorsque, s'insinuant dans l'âme sous un autre nom que le sien, il ne se découvre que quand il n'est plus tems de lui résister. Mon frère, ne t'alarme pas cependant, je ne crois pas être entièrement perdue ; mais c'est un état si nouveau pour moi d'avoir à craindre l'amour, que la seule pensée d'en être atteinte a jeté mes esprits dans le désordre et bouleversé tout mon sang. D'après ma lettre d'avant-hier, tu devais m'en croire plus éloignée que jamais : je te disais combien les accès d'humeur de M. Semler contre mon fils me refroidissaient pour lui ; et, après la soirée dont je t'ai fait le récit,* il me semblait même ne plus

* Cette lettre d'Amélie a été supprimée.

retrouver d'amitié dans mon cœur. Depuis ce jour, nous nous parlions beaucoup moins, et nous paraissions également disposés à nous éviter; mais mon oncle, que cette disposition contrariait, nous a forcés hier à nous promener ensemble. En sortant de table, il a fait mettre ses chevaux à sa berline, pour aller chercher à Bellinzona mesdames d'Elmont et de Nogent, qui devaient venir coucher le soir au château, afin de partir avec nous le surlendemain pour notre voyage des îles Borromées. J'ai voulu monter chez moi; il m'a retenue, et m'a priée d'aller inviter les filles de notre bon curé à un bal champêtre qu'il donne ce soir. " J'imagine, M. Semler, a-t-il ajouté, que vous ne laisserez pas Amélie se hasarder seule dans une si longue promenade.—Ah, mon Dieu! mon oncle, ai-je repris, que pouvez-vous craindre? je l'ai faite si souvent.—N'importe, Amélie, vous savez que c'est toujours malgré moi, que vous allez ainsi courir les montagnes;

je ne suis sans inquiétude que quand je vous sais avec quelqu'un.—Me défendrez-vous de vous accompagner, m'a demandé M. Semler d'une voix suppliante? Hélas! c'est peut-être la dernière promenade que nous ferons ensemble. —Laissez-la donc tranquille, s'est écrié M. Grandson en colère; vous n'avez jamais que des choses tristes à lui dire: si c'est ainsi que vous comptez l'entretenir pendant la promenade, il vaut autant qu'elle aille seule.—Je ne peux pas vous promettre de la divertir, a repris M. Semler en soupirant, je n'ai pas l'âme gaie.—Je m'en aperçois assez depuis quelque tems: au lieu de continuer à être aimable, de chercher à plaire, vous devenez rêveur, contrariant; ce n'est pas amusant pour moi, et fort peu flatteur pour elle." Ah, mon frère! que je pensais différemment! M. Semler a souri tristement sans répondre. " Il me semble, a ajouté mon oncle avec humeur, qu'un autre aurait l'air plus satisfait de rester avec elle;

sa société n'est pas faite pour affliger, je crois.—Peut-être plus que vous ne croyez, a prononcé M. Semler à voix basse; et le malheur de l'avoir connue..." Son émotion ne lui a pas permis d'achever; sur son dernier mot, mon oncle a repris: "Si c'est là un compliment, je ne m'y connais point du tout.—Ah! je ne songe guère à lui en faire.—Et vous avez grand tort, mon cher Monsieur; Amélie vaut bien la peine qu'on se félicite de la connaître et qu'on s'occupe d'elle.—Et croyez-vous que je ne m'en occupe pas?" a repris M. Semler en le regardant fixement et d'un ton si extraordinaire, qu'il a porté le trouble dans mon âme. Les jambes m'ont manqué, je me suis assise: M. Semler, me voyant pâlir, est accouru vers moi. "Vous m'entendez, vous, m'a-t-il dit d'une voix émue, c'est tout ce que je veux....—Ma foi, Monsieur, puisque vous vous passez si bien de mon approbation, a repris mon oncle, j'imagine que vous vous

passerez aussi de ma présence : j'admire Amélie d'avoir assez d'esprit pour vous comprendre ; pour moi, qui n'ai pas cet avantage, je vous salue très-humblement." Il est sorti. Embarrassée de la situation où il me laissait, j'ai voulu me lever, je n'ai pas pu ; j'étais encore tremblante : M. Semler me considérait, il a vu mon trouble. " A présent, s'est-il écrié, je ne pourrai jamais la quitter. Ecoutez, Amélie, a-t-il ajouté vivement en se mettant à genoux devant ma chaise et m'entourant de ses deux bras, écoutez le serment que je fais de vous adorer toujours malgré les obstacles...." Il a été interrompu par Eugène, qui accourait me demander la permission d'aller en voiture avec son oncle. A sa vue, M. Semler s'est relevé précipitamment, et portant la main à son front : " Insensé! qu'allais-je lui dire?" J'ai pris mon fils par la main, et, me traînant hors du salon, je l'ai conduit à la voiture de mon oncle ; je suis montée dans ma

chambre chercher mon chapeau : tout cela m'a donné le tems de me remettre; et quand je suis partie pour le presbytère avec M. Semler, j'étais assez calme. Il marchait à côté de moi, enseveli dans une méditation qui avait quelque chose de farouche. Nous avons fait toute la route en silence. Arrivés chez le curé, on m'a dit qu'il était allé dîner avec ses filles à la Grotte de l'Hermite, et que je l'y trouverais encore : j'ai hésité, car l'air de M. Semler me gênait singulièrement, et il me tardait de finir ce tête à tête. Cependant j'ai songé qu'en retournant à la maison je serais encore seule avec lui, au lieu qu'en allant joindre le curé, je me délivrerais plutôt de la contrainte où j'étais. J'ai pris, pour me rendre à la Grotte de l'Hermite, la route la plus courte, mais elle est aussi la plus escarpée, et couverte de touffes d'herbes sèches et glissantes. J'ai fait un faux pas; je me suis retenue contre un arbre : M. Semler

alors s'est précipité vers moi. " Est-il possible, a-t-il dit, qu'elle me fasse tout oublier, tout, jusqu'à elle-même." Et me prenant par le bras, sans m'en demander la permission, il m'a aidée à monter. " Vous êtes-vous fait mal, Amélie ?—Non.—Cette route est bien pénible pour une femme ; n'y a-t-il que celle-là ?—Il y en a une autre ; mais elle est si longue !..—O Amélie ; a-t-il repris en me regardant tristement, je n'aurais pas choisi comme vous." Nous avons continué à garder le silence jusqu'à un petit plateau d'un gazon doux et uni où on marchait plus commodément : cet endroit est extrêmement solitaire, et si sauvage qu'on n'y aperçoit aucune trace d'habitation ni de sentier frayé. M. Semler s'est arrêté tout à coup, et regardant autour de lui : " Aujourd'hui seul avec elle dans un désert, perdus tous deux pour le reste du monde, et dans quelques jours une séparation sans terme entr'elle et moi ; ici, loin des regards des

hommes, sous une roche sauvage.... n'exister que pour elle, oublier l'univers..O ciel ! si tu me commandes de renoncer à la félicité, pourquoi me la montres-tu ?" Il me tenait toujours par le bras ; j'ai voulu me dégager ; il m'a retenue. " Non, Amélie, non vous ne me quitterez pas : vous voyez bien que cela n'est pas possible, en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir : je ne le puis. Oh ! ne sois pas plus barbare que lui, femme adorée ! ne t'efforce pas ainsi de t'arracher de mes bras !" Mon frère, un nuage était sur mes yeux ; je sentais l'effroi dans mon cœur. " Laissez-moi, M. Semler, lui ai-je dit ; vous abusez de la confiance de mon oncle, de la mienne en me retenant ainsi.— Non, Amélie, vous serez toujours libre ; si vous voulez me fuir, eloignez-vous : je peux résister à tout, mais non à votre volonté." J'ai marché très-vivement du côté de la grotte dans un saisissement inexprimable. Il m'a suivie

de loin. J'ai été bientôt rendue auprès de la respectable famille ; mais sa joie, mais ses caresses ne m'ont point calmée : je ne savais ni ce que je disais, ni ce que je faifais ; et si le bruit du bal ne s'était déja répandu dans le village, et qu'une des jeunes filles ne m'en eût parlé, j'aurais oublié que c'était là ce qui m'amenait auprès d'elles. Pour dissimuler mon trouble, j'ai feint de vouloir aller visiter, au dessus de la grotte, une cataracte où j'ai déjà été pleusieurs fois : les jeunes filles m'ont suivie avec M. Semler. Je marchais très-vite ; je suis arrivée la première, et pour mieux voir l'effet du torrent qui bouillonne entre deux roches vives taillées à pic, je me suis appuyée le corps en avant sur le tronc d'un vieux pin posé sur deux pieux pour servir de balustrade. Il était pourri sans doute : M. Semler, l'ayant vu s'ébranler, s'est élancé vers moi, m'a saisie par le milieu du corps, et m'a arrachée à une mort certaine, car l'arbre est tombé

au même instant avec fracas dans le gouffre. " Ah ! je vous dois la vie ! me suis-je écriée.—Amélie. m'a-t-il dit d'une voix basse et oppressée, j'eusse été plus heureux de m'être précipité avec vous." O mon frère ! que ne l'a-t-il fait ? une prompte mort m'eût épargné bien des douleurs, et le sort que je prévois me la fera regretter souvent. Les paroles de M. Semler m'avaient fait frissonner. Les jeunes filles du curé, en me voyant pâle et immobile sur une pierre, ont cru que la frayeur seule me jetait dans cet état : l'une m'a prodigué ses soins, l'autre a été appeler son père. Le bon pasteur, alarmé du danger que j'avais couru, n'a plus voulu me quitter : il m'a ramenée chez lui, ma forcée à monter dans sa petite carriole, et m'a conduite lui-même au chateau. Mon oncle venait d'arriver avec toute la compagnie qu'il ramenait : elle a bientôt été informée de notre aventure : à cette nouvelle, chacun a poussé de

grands cris ; mon oncle, tout en larmes, m'a serrée dans ses bras, et se jetant dans ceux de M. Semler : " Vous avez sauvé Amélie, ô mon ami ! je ne connais qu'un prix pour un tel bienfait." J'ai tremblé de ce qu'il pouvait ajouter. " Mon oncle, je vous supplie, lui ai-je dit tout bas, épargnez-moi.— Vous avez raison, Amélie, m'a-t-il répondu du même ton, ce n'est pas le moment ; il y a trop de monde ici ; attendons à notre retour. Mais comme vous êtes pâle et défaite, mon enfant ! ces dames permettront que vous alliez vous coucher : vous devez avoir besoin de repos." J'ai saisi promptement ce prétexte pour me retirer chez moi : la société m'étourdissait ; je ne distinguais personne ; je n'entendais plus que les paroles de M. Semler ; je le voyais sans cesse prêt à s'engloutir avec moi. Ah ! s'il n'eût été que l'homme le plus aimable, il n'aurait pas troublé ma tranquillité ; mais il m'aime, Albert, il m'aime avec excès. La mort lui

eût été chère avec moi ! quels droits ne lui a pas acquis un pareil sentiment ?.... Albert, ne me demande pas ce que je veux et ce que je compte faire ; je n'en sais rien : au milieu de l'épouvante que m'inspire la passion qui s'empare de moi, je ne puis suivre aucune pensée, ni former aucun projet .... Oh ! qu'il parte, qu'il s'éloigne, qu'il me quitte pour jamais : voilà le vœu le plus ardent de mon cœur ; et ne crois-tu pas, mon frère, que la sincérité de ce désir doit me rassurer sur moi-même ? Si j'aimais autant que je le crains, attacherais-je ainsi mon bonheur à son départ ? au lieu de la souhaiter, ne frémirais-je pas de son absence ? Sans doute, je m'exagère et mon danger et mon impression ; mais l'image d'un nouvel amour me présente celle d'un si grand malheur, que l'excès de mon effroi ne peut que m'être salutaire. Cher Albert, si tu étais près de moi maintenant, avec quelle avidité j'écouterais tes conseils !

avec quelle docilité je me confierais en ta sagesse ! O mon ange gardien ! pourquoi me suis-je éloignée de toi ?

Je ne suis point encore sortie de ma chambre d'aujourd'hui ; cependant le château est plein de monde ; il y aura grand bal ce soir ; mon oncle aime que je préside à tout, et n'approuve que ce que j'ordonne. Pour l'obliger et me distraire, je vais m'occuper de tous ces préparatifs, et rassembler autour de moi tous les objets qui pourront écarter une unique pensée.

LETTRE XLIII.

Amélie à Albert.

10 Mai, au soir.

Je quitte un moment le bal pour venir me reposer et te dire que je suis bien mieux que ce matin. Je ne sais ce que sont devenus mon agitation et mon ef-

froi ; mais en voyant M. Semler, en trouvant sur sa physionomie une expression plus tranquille, j'ai senti la paix rentrer dans mon âme ; et quand il m'a parlé, quoique ce fût avec une profonde tendresse, je n'ai été que doucement émue. A dîner, mon oncle a exigé qu'il se plaçât à côté de moi. " Le sauveur de mon Amélie ne doit jamais la quitter, nous a-t-il dit tous bas, et en pressant nos deux mains dans les siennes.—O M. Grandson ! qu'osez-vous dire ? s'est écrié M. Semler ; ne jamais la quitter ! Non, elle ne le voudrait pas.—Répondez-lui, mon enfant, ma dit mon oncle. Vous voyez que je ne le puis ; Madame d'Elmont m'attend, et Madame de Nogent m'appelle." Il nous a laissés alors ; ma main était encore dans celle de M. Semler : il l'a serrée. " Amélie, m'a-t-il dit, pardonnez-moi ma conduite d'hier : je vous ai bien effrayée, je vous ai fait mal ; j'ai passé les bornes que vous m'aviez prescrites ; mais

comment vous voir, vous connaître, et demeurer votre ami ? N'importe, j'aurais au moins dû me taire.—Je vous pardonne, lui ai-je dit ; mais si mon repos vous est cher, jusqu'à votre départ, qu'il ne soit même plus question d'amitié ; vous avez su la rendre trop dangereuse.—Je vous le promets Amélie ; il n'y a que ce sacrifice qui puisse réparer mes torts." Je lui ai fait signe que j'acceptais son engagement, et nous avons été nous mettre à table. Depuis ce moment, une aimable securité a remplacé la confusion des idées: je me suis occupée de tout le monde sans effort, j'ai pris du plaisir à tout ; il me semblait qu'en me reconciliant avec M. Semler, j'étais contente de moi-même et en paix avec toute la nature.... Mais j'entends la voix de mon oncle ; il s'inquiète de mon absence, il m'appelle. Adieu, mon frère.

P. S. Nous partons demain pour les îles Borromées: l'intention de mon

oncle et de ces dames est, je crois, d'y passer une quinzaine de jours, afin de visiter à leur aise les bords charmans des lacs Majeur et Lugano : M. de Semler ne compte pas y faire un si long séjour, et je te promets de ne pas lui dire un mot qui l'engage à le prolonger. Mon frère, cette volonté me déchire le cœur ; mais n'importe, elle m'est chère, car c'est à toi que je la dois.

LETTRE XLIV.

Ernest à Adolphe.

Lugano*, 11 Mai, à minuit.

Elle m'aime, Adolphe ; ne me parlez plus de devoir, d'avenir ; le devoir est de l'adorer, l'avenir de conserver mon amour : elle m'aime, cela me

* Sur le bord du lac de ce nom, à une très-petite distance du lac Majeur.

suffit, et je suis heureux. Après avoir passé la journée d'avant-hier dans un état assez violent pour croire que je lui inspirais de l'éloignement et de la terreur, l'excès de son émotion changea tout à coup mes idées, et ne put me laisser aucun doute sur le cause de son agitation ; j'éprouvai alors une ivresse délicieuse qui dure encore, et dont je ne veux jamais sortir. Ne craignez point, Adolphe, que je cède à mon amour ; non, j'ai juré à Amélie elle-même de ne lui en jamais parler : mais je le nourrirai en silence ; mais, assis auprès d'elle, sans lui demander l'aveu de sa tendresse, j'en recueillerai l'expression, je la verrai dans ses yeux, dans son maintien, dans ses moindres gestes : que faut-il de plus à mon bonheur ? Ah ! la possession des plus belles femmes de la terre ne pourrait égaler celui-là. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens ; je n'aurais jamais cru qu'on pût se livrer à sa perte avec tant de ravissement : je

vois bien le précipice vers lequel ma passion m'entraîne ; oui, je le vois et je me plais à y tomber ; je fais mes délices de le creuser de plus en plus, et je ne serai parfaitement heureux que quand je serai perdu sans retour ; alors il n'y aura plus de combat, plus de devoirs, plus de conscience, je serai tout à elle : que manquera-t-il à ma félicité ? Adolphe, ne venez point m'éclairer de votre funeste lumière ; au nom du ciel, laissez-moi mon aveuglement, c'est mon unique bien, ne me l'enlevez pas ; ne me parlez plus de rang, de naissance, Amélie est avant tout ; ne me parlez plus de ma mère, je ne veux aimer qu'Amélie.... O Adolphe ! si vous saviez sous combien de formes elle sait se faire adorer ; si vous saviez comme la noble pudeur, la tendre émotion, la touchante sérénité se peignent alternativement sur ses traits célestes ; si vous connaissiez le charme de son sourire, la puissance de son regard ; si vous contempliez cette

union de la mélancolie et de la vivacité, ce maintien si décent et ces formes si voluptueuses ; si vous la voyiez rougir et s'effrayer au nom d'amour, tandis qu'elle le porte dans ses yeux, dans son cœur, que tout en elle le décèle et l'inspire ; si vous vous aviez l'objet de cet amour, qu'elle ne repousse que par le pressentiment douloureux des maux qui attendent une sensibilité exquise : si vous étiez de toutes parts pressé d'une séduction telle, que nul homme n'a reçu du ciel assez de force pour y résister, et que vous fussiez prêt a céder, croyez-vous qu'il fallût vous accuser d'être faible et sans courage ? et pourtant, Adolphe, votre ami lutte encore. Si j'ai osé serrer cet ange entre mes bras, ce délire n'a duré qu'un instant, je lui ai juré de garder le silence sur ce qu'elle craint d'entendre ; et depuis, fidèle a mon serment, je la vois, je la contemple, je l'adore, et je me tais : mais ce n'est pas l'effort d'une vaine et froide raison qui m'empêche

de lui parler; non, ce qui me retient vient de quelque chose de plus tendre, de tendre, comme tout ce qui émane d'elle. Ce soir, quand nous errions tous deux seuls au sein de ces montagnes majestueuses que rafraîchissent les plus belles eaux, qu'ombrage la plus épaisse verdure, que tapissent le thym et le serpolet, et qu'enivré des parfums de ces plantes aromatiques qui allument le feu de la volupté dans tous les êtres qui respirent la vie, je sentais en touchant le vêtement d'Amélie, que mon cour brûlant ne pouvait plus maîtriser son trouble, et que ma raison allait s'égarer.. Elle m'a regardé, et ce regard touchant, cet œil humide, qui semblaient demander grâce, ont suspendu le cri qui allait m'échapper; je croyais l'entendre me dire: " Arrête, sauve-moi des douleurs qu'une passion me prépare; il ne me faut peut-être qu'un mot pour m'emporter loin de moi; ah! je t'en conjure, par pitié ne le prononce pas."

Va, ne crains rien, femme angélique: de quelques désirs que je sois dévoré, en voyant ce besoin d'amour qui circule dans tout ton être et embellit ta beauté même, je me tairai: je ne suis qu'un mortel; et quel mortel oserait espérer te rendre tout le bonheur qu'il tiendrait de toi? Ah! vis en paix, beauté céleste, les feux que tu allumes sont purs comme toi-même, et ton amant saura sacrifier l'inexprimable félicité de te faire avouer ton amour; à la crainte de voir couler une de tes larmes.

Lugano, 12 Mai, quatre heures du matin.

C'EST en vain que je cherche le repos: je n'en puis plus connaître; mon sang est embrasé, et la tranquillité de la nuit empire mon mal: je me figure qu'elle pourrait être là; je crois la presser sur mon cœur; les cieux s'ouvrent.... mais je me retrouve seul, et le désespoir s'empare de moi. J'ai voulu aller chercher de la fraîcheur

dans les ondes du lac qui coule devant nos fenêtres ; mais tout dormait dans la maison ; j'ai craint, en appelant, de troubler le repos d'Amélie, et le ciel sait si son repos m'est cher : n'est-ce pas à lui que je sacrifie le plus ardent de mes vœux, ce besoin d'être aimé d'elle, cette soif de la posséder ?.... Mais, que dis-je ? si ce n'est pas le devoir, si ce n'est pas ma mère qui m'arrêtent, qui peut me retenir ? En me donnant sans réserve à Amélie, pourquoi craindrais-je pour son bonheur ?....O Adolphe ! je n'aime point Amélie comme elle mérite d'être aimée, puisqu'il est dans mon âme une autre puissance que la sienne : elle seule devrait y régner en souveraine.... Oui, je hais, je déteste tout ce qui s'efforce de l'en chasser : la raison, l'honneur, ma mère.....Ah ! malheureux ! qu'oses-tu dire ? Ta mère qui, depuis ton enfance, n'a respiré que pour toi, dont la santé a été détruite en partie par la conduite de cette Amélie que tu ne crains pas,

de lui préférer ; ta mère qui t'attend, qui te donnerait sa vie avec joie, et que tu récompenses de sa tendresse en la trompant et la maudissant !.. Adolphe, je me sens si combattu, si repentant, si déchiré, si faible, que le plus grand bienfait du ciel serait de m'ôter ce peu de raison qui me reste et qui ne sert qu'à me montrer l'étendue de mes torts, sans me donner la force de les surmonter.

Sept heures du matin.

Tout dort encore dans la maison : ce répos semble être éternel : moi seul je n'en puis trouver. En rejetant les yeux sur la lettre que je viens de vous écrire, je crains que ce que je vous dis sur ma promenade d'hier avec Amélie, ne vous fasse supposer qu'elle se soit prêtée sans peine à ce tête-à-tête. Non, Adolphe, connaissez-la mieux : modeste autant que tendre, elle a mis tous ses soins à écarter ce que je recherchais toujours ; et si un concours

d'événemens n'eût contrarié ses projets, je n'aurais pas été assez heureux pour être seul avec elle. C'est hier matin que nous sommes partis de chez M. Grandson pour nous rendre au bord du lac Majeur. La chaleur était accablante. Vers le milieu du jour, nous avons traversé une si charmante vallée, que chacun a désiré s'y reposer quelques heures: son aspect fertile et pastoral, ses torrens qui n'étaient plus que des ruisseaux, ses maisons blanches répandues sans ordre sur une belle verdure, et de place en place, de petits rochers élevés en forme de tertres et couverts de mélèzes extrêmement touffus, faisaient de ce lieu la retraite que mon cœur voudrait choisir, s'il m'était permis de ne vivre que pour Amélie.

On a préparé le dîner sous l'ombre de superbes noyers, auprès desquels coulait une source limpide. Quand le repas a été fini, chacun a parlé et joui à sa manière du site également pittoresque et champêtre qui frappait nos

regards. Amélie rêvait à quelques pas, assise près du ruisseau. Je lui ai demandé tout bas ce qui l'occupait. "Je regardais couler cette eau, m'a-t-elle dit; à mon retour elle sera bien loin, et vous aussi: elle pour ne revenir jamais, et vous...." Sa voix s'est altérée et ne lui a pas permis d'achever; il ne m'aurait pas été possible de lui répondre devant tant de monde; je me suis éloigné: à mon exemple tout le monde a quitté la table. Madame de Nogent a pris le bras de M. Watelin pour aller faire une promenade; Madame Delmont a demandé qu'on la laissât errer seule. Dès qu'elles ont été hors de la vue, je suis revenu sur mes pas; M. Grandson m'a dit qu'il allait dormir; Amélie a voulu rentrer avec lui; il s'y est opposé; et comme elle insistait sérieusement, sans doute pour ne pas demeurer tête-à-tête avec moi, il lui a dit de l'attendre un moment, qu'il allait revenir, et que nous nous promenerions ensemble; alors elle

a demandé son fils: son fils dormait auprès de sa bonne: elle a donc été forcée de rester seule. Tant de précautions m'ont montré à quel point elle se redoutait elle-même, et le sentiment de sa faiblesse a fait naître des espérances que je n'avais pas conçues encore. Je me suis assis près d'elle, sur une roche couverte de mousse; d'épais massifs de châtaigniers chargés de touffes de liseron et de vigne sauvage, nous cachaient au reste du monde; j'ai entouré sa taille d'un de mes bras; elle s'en est faiblement défendue: il semblait qu'elle craignît de m'enhardir en me résistant ouvertement: elle était oppressée; je distinguais les battemens de son cœur à travers la mousseline, qui couvrait son sein; le même ruisseau qui nous avait désaltérés à dîner, murmurait à nos pieds. "Amélie, lui ai-je dit, l'eau que vous voyiez tout à l'heure a fui loin de nous, mais pour moi le bonheur

est encore là." Elle m'a regardé d'un air significatif, comme pour me rappeler ma promesse : je n'ai plus osé parler, mais j'ai continué à la presser doucement : je sentais son souffle, je le respirais : peu à peu mon agitation s'est accrue ; les désirs frémissaient dans tout mon être ; j'ai levé les yeux sur elle : non jamais rien de si beau, de si touchant ne s'offrit aux regards d'aucun homme ! Je croyais connaître Amélie ; ah, Dieu ! je croyais la connaître, et je n'avais pas vu encore sur son charmant visage, ce mélange d'une pudeur souffrante et de la plus voluptueuse langueur. Entraîné par un mouvement irrésistible, je l'ai pressée contre mon cœur avec tant de violence, que je croyais impossible qu'elle s'en détachât jamais ; mais, faisant un effort pour me repousser, elle m'a jeté un regard suppliant.... Je n'ai pas eu le courage d'y résister ; je lui ai rendu sa liberté ; elle s'est éloignée ; et alors,

me précipitant à genoux devant le siége qu'elle venait de quitter, je l'ai couvert de baisers, de larmes, j'ai exhalé mes douleurs par des phrases sans ordre ; et croyant toujours parler à Amélie, je lui jurais que je ne pouvais vivre sans elle, et la suppliais de ne pas s'éloigner, lorsque depuis long-tems elle n'était plus auprès de moi : je n'ai pu me résoudre à abandonner ce lieu que quand il a fallu partir. En me revoyant, Amélie a rougi ; mais elle a permis que je prisse sa main pour l'aider à remonter en voiture. " Etes-vous contente de moi ? lui ai-je dit tout bas.—Ah ! m'a-t-elle répondu du même ton, je n'ai pas un cœur ingrat.

Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, Adolphe ? parce que vous avez toujours traité l'amour de folie ; regardez-vous ceux qui lui cèdent comme indignes de communiquer avec vous ? ou bien votre austère probité vous a-t-elle commandé

d'abandonner votre ami, lorsqu'il est dans la peine, plutôt que de lui écrire sous un nom suppose?

LETTRE XLV.

Amélie à Albert.

Lugano, 12 Mai.

Ce matin, agitée et mécontente de moi, je suis descendue de bonne heure sur le bord du lac, j'ai côtoyé longtems les rives de cette magnifique pièce d'eau: peu à peu le charme d'une belle matinée, le frémissement harmonieux des feuilles et du mouvement des flots, la fraîcheur de l'air, le concert des oiseaux, ont réussi, mieux que mes réflexions, à appaiser le tumulte de mes esprits, tant il semble qu'il y ait, dans l'air du matin, une sorte d'allégresse qui pénètre jusqu'au fond du cœur pour l'égayer s'il est tranquille, et le

calmer s'il est souffrant. Vers l'heure du déjeuner, mon oncle est venu me joindre avec M. Semler pour me ramener à la maison. Bientôt je suis retombée dans un accablement qui a frappé tout le monde, et j'ai fui dans ma chambre des regards curieux qui me fatiguaient, et surtout des regards trop tendres qui portaient le trouble dans tout mon être. O mon frère! ceci finira mal pour moi: ce n'est plus cette faible préférence que m'inspira jadis M. Mansfield: c'est un sentiment dévorant qui m'égare, m'embrase, qui, dans tout l'univers, ne me laissant voir qu'un seul objet et désirer qu'un seul bien, me fera mourir s'il s'éloigne, et lui appartenir s'il demeure.... Lui appartenir! qu'ai-je dit? sais-je s'il voudrait s'enchaîner? sais-je seulement s'il est libre de le faire? et quand cela serait, y voudrais-je consentir? puis-je oublier la haine qu'il a pour mon fils? Quoi! je donnerais pour père à Eugène un homme qui le déteste?....

Non, Albert, non, M. Semler ne sera jamais rien pour moi.... Rien, ai-je dit? insensée! quand il occupe, qu'il domine toutes tes pensées, que tu es entièrement sous sa puissance, oses-tu assurer qu'il ne sera jamais rien pour toi? faible créature, qui n'a pas eu la force de te défendre contre l'amour, pourras-tu seulement en renfermer le secret dans ton sein? et si tu laisses voir ta tendresse, que te restera-t-il pour résister à ses désirs? Est-ce à ta force que tu te confieras? malheureuse! vois ce qu'elle est devenue! Est-ce sa générosité que tu implores? iras-tu à ses pieds, les mains jointes, la honte sur le front, le conjurer de t'épargner? Mais comment espères-tu qu'il respectera celle qui ne se respecte plus? peut-être aura-t-il pitié de toi, et souscrira-t-il à ta prière, parce que tu ne lui sembleras plus digne de son amour? O déchirante et cruelle pensée! ô mon Dieu! ô mon frère! prêtez-moi des forces pour lui résister, afin qu'il

m'aime encore : que la vertu me deviendra facile et me sera chère, si elle peut me servir à être toujours aimée! ....O Albert! ne me regarde pas ainsi; mon frère, aie compassion de ta sœur; elle ne se dissimule pas ses fautes; elle prévoit tous tes reproches; elle voudrait être digne de toi, elle ne le peut plus : une force inconnue l'entraîne, un esprit de vertige et d'erreur semble répandu autour d'elle; n'est-elle pas prête à donner sa main et à livrer son sort, sa volonté et sa vie à l'ennemi de son enfant?

LETTRE XLVI.

Amélie à Albert.

Lucarno,* minuit, 15 Mai.

Nous nous sommes rendus ce matin de bonne heure à l'Isola-Bella; nous

* Lucarno, à un demi-mille du lac Majeur.

l'ayons parcourue, admirée, et vers la fin du jour, nous nous sommes rembarqués pour venir coucher ici ; je me suis assise à un bout du bateau, d'où je considérais le pays le plus enchanteur et le plus fertile de la terre. D'un côte, les flancs escarpés du mont Cenero, d'où sortent çà et là des touffes de figuiers et des bouquets de pins maritimes ; sur l'autre rive, de vertes prairies parsemées de beaux chênes et de hauts peupliers, partout une variété de perspectives adoucies par les derniers rayons du soleil couchant. Mais que me faisait la magnificence de ce tableau ? je le regardais sans en jouir, j'étais insensible à tout, à tout, excepté aux moindres paroles, aux moindres mouvemens d'un seul être : s'il faisait un pas de mon côté, mon cœur battait avec violence ; s'il s'éloignait, je me sentais mourir ; s'il fixait ses regards sur moi, je ne pouvais les soutenir ; s'il les détournait sur d'autres objets, j'étais au désespoir : une place est de-

meurée libre un instant auprès de la mienne, il me semblait que j'aurais voulu éviter qu'il vînt s'y asseoir ; mais quand M. Watelin s'est hâté de s'en emparer, j'ai éprouvé un tel chagrin, qu'il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apprendre que je la réservais en secret à un autre. Alors, M. Semler, qui avait paru désirer se rapprocher de moi, mais avec moins d'empressement que M. Watelin, puisque celui-ci l'avait devancé, satisfait sans doute, et fatigué peut-être du faible effort qu'il avait fait, n'a plus tenté de le renouveler, et est allé s'asseoir sur le banc des rameurs jusqu'au moment où nous avons débarqué. En sortant du bateau, il m'a donné la main, mais ne m'a point parlé ; depuis le matin cependant il ne m'avait pas adressé un seul mot : il n'a donc plus rien à me dire ? Se peut-il, mon frère, que quand on va se quitter, quand on a si peu de momens, on les laisse ainsi échapper ? J'étais oppressée, j'étouffais : cette

journée si longue, cette soirée si belle, comme il les a gâtées ! elles ne reviendront plus ; il partira.... Ah ! il ne m'aime point ; j'en suis sûre, il ne m'aime point.... Eh bien ! pourquoi m'en affliger ? qu'importe la cause qui me sauve ? O mon frère ! quel horrible combat dans mon cœur ! En vain, je voudrais me cacher ce qui s'y passe, en vain je me détourne de moi-même ; je sens, je sens en frémissant que je crains moins de me perdre, que d'être sauvée par son indifférence.

A ce mot, je tombe à genoux devant ce ciel que j'offense, devant toi, mon vertueux frère, qui dois rougir de me nommer ta sœur : je voudrais que la terre m'engloutît. Ah ! que ne s'est-il précipité avec moi dans l'affreux torrent de la grotte, j'aurais expirée digne encore de toi : maintenant, qui pourra me sauver ? Tu es absent, mes cris ne peuvent t'atteindre ; cette lettre même que je trace dans l'angoisse de la douleur, qui peut dire si j'existerai encore

lorsque tu la recevras ? Hélas ! faut-il que tu aies entrepris ce funeste voyage au moment où j'avais le plus besoin de toi, tes lettres m'auraient secourue ; mais ton silence me laisse sans ressource : tu m'aurais conseillée, tu m'aurais donné des ordres, et je les eusse suivis : Amélie n'a-t-elle pas juré mille fois de n'y jamais désobéir ?

LETTRE XLVII.

Ernest à Adolphe.

Lugano, huit heures du matin, 16 Mai.

J'ESPERE enfin que vous serez content de votre ami : je suis déterminé à ne pas rester ici un jour de plus ; je partirai cette nuit même, je partirai sans parler à personne, et sans dire adieu à Amélie ; j'ai fait arrêter une voiture et transporter tous mes effets ; j'irai vous joindre à Constance, où

vous devez être maintenant, et où je vous adresse cette lettre : attendez-moi quelques jours, afin que nous nous rendions ensemble chez Madame de Simmeren, et de là à Dresde.

O Adolphe ! que n'ai-je lu plutôt l'histoire d'Amélie ! il y a long-tems que je ne serais plus ici : je ne la demandais pas ; pourquoi son oncle me l'a-t-il donnée ? Hier matin, après m'avoir parlé de son amitié pour moi, avec une grande affection, il a tiré ce funeste cahier de sa poche. " Vous savez qu'elle l'a permis, m'a-t-il dit, mon ami : lisez cet écrit, je veux que vous connaissiez parfaitement mon Amélie." Au moment où j'ai pris ce papier dans ma main, j'ai senti un froid mortel se glisser dans mes veines ; il me semblait que je venais de recevoir l'arrêt de ma mort, et que le moment de la séparation était là. De tout le jour, je n'ai pu me résoudre à ouvrir ce sinistre papier : chaque fois que je le touchais, en mettant la main dans ma

poche, je sentais le même frisson parcourir tout mon corps, et l'imagination frappée de tout ce qu'il contenait, à côté même d'Amélie, je croyais déjà avoir cessé de la voir; enfin, cette nuit, ne pouvant trouver un moment de sommeil, je l'ai lu.... Ne me demandez point ce que j'ai éprouvé, il me serait impossible de le dire: ce n'est point de l'amour qu'elle a eu pour M. Mansfield, et je ne lui pardonne point de s'être livrée à un homme avec un sentiment si faible; mais, hélas! si elle avait été entraînée par une passion violente, telle qu'elle l'éprouve peut-être à présent, je sens bien que je lui pardonnerais moins encore. N'importe, je n'épouserai jamais une femme qui a désiré l'amour d'un autre homme, qui a été émue par ses discours, qui s'est vue dans ses bras sans chagrin, et qui a pleuré son inconstance. Qu'elle garde ses souvenirs, qu'elle pleure sur eux, qu'elle embrasse l'image de son époux dans le fils qu'il lui a laissé; elle est

libre, je ne lui reproche point ces plaisirs, mais je n'en serai point le témoin. Adolphe, je suis décidé à quitter Amélie, et je ne verse pas une seule larme: il y a tant d'oppression sur mon cœur, et une telle ardeur dans mon sang, que si cet état devait se prolonger au delà de quelques jours, je ne crois pas que ma vie pût y résister.

LETTRE XLVIII.

Amélie à Albert.

Lugano, 17 Mai.

QUEL nouveau jour m'éclaire? et comment ai-je été transportée dans ce séjour de félicité? Pourquoi toute mon existence ne peut-elle pas s'écouler ainsi; et pourquoi le tems ne demeure-t-il pas immobile? Je me sens si heureuse! cet autre cœur qui m'entend, remplit le mien d'une si douce

ivresse ! qu'est-ce donc qui m'effrayait, et comment avais-je peur du bonheur ? pourquoi craignais-je d'être avec lui ? ses paroles me font tant de bien ! Tout à l'heure il était près de moi ; il disait qu'il m'aimait : ah ! comme il disait vrai ! comme j'en étais sûre ! avec quel ravissement je l'écoutais ! je me sentais renaître, je retrouvais la vie. Oh ! ces instans où on s'apprend par un regard, par un soupir tout ce qu'on est l'un pour l'autre, où on sent passer jusqu'au fond de son âme, la certitude d'être aimé, où on inonde d'une si pure joie le cœur d'un objet chéri ; oh ! ces instans d'ineffables délices, quelle place ils tiennent dans la vie ! eux seuls la remplissent, eux seuls font vivre : tout le reste n'est rien ; où sont les plaisirs, les événemens, les siècles qui pourraient les effacer de la mémoire ? Albert, c'était la nuit dernière que M. Semler avait résolu de nous quitter (M. Semler, que je ne nommerai plus à présent que

mon Henry.) Hier au soir, pendant que j'étais seule sur le bord du lac, il s'est approché de moi pour me dire un dernier adieu; j'ai cru avoir la force de le prononcer aussi; et quand il a voulu parler, quand j'ai voulu répondre, le cri seul de l'amour a pu se faire entendre. O mon Henry! pourras-tu l'oublier ce moment où tu as lu pour la première fois dans le cœur d'Amélie? pourras-tu l'oublier ce bonheur dont nous avons joui en apprenant combien nous nous aimions, bonheur si pur si grand, si inespéré, qu'il ne laisse pas la possibilité d'en concevoir ni d'en désirer un autre? pourras-tu l'oublier jamais cet enivrement d'innocence et d'amour, cette félicité des anges qui est descendue un moment sur la terre? Non, mon Henry, les biens uniques sont ineffaçables; et maintenant, partout où tu porteras tes pas, en tout tems, en tous lieux, je te défie d'échapper à la puissance et au charme d'un pareil souvenir. Albert, cher

Albert! ne t'allarme pas de mon bonheur, il ne coûtera rien à la vertu. Si tu savais comme il m'a juré d'être soumis à mes lois et de respecter toujours son amie! Albert, il m'a promis aussi d'aimer mon fils: de tels sermens ont dû rassurer mon cœur et lui rendre la paix. O mon Henry! puisque tu consens à servir de père à mon enfant, le devoir ne me prescrit plus de te fuir; et je puis enfin me livrer, avec confiance, au bonheur d'aimer et d'être aimée, sans cesser de mériter l'estime d'Albert.

LETTRE XLIX.

Ernest à Adolphe.

Lugano, 18 Mai.

Ecoutez, mon ami, maintenant les représentations et les reproches seraient inutiles, mon parti est pris: je serai à Amélie, ou je ne serai jamais à per-

sonne; non, je ne tromperai pas sa confiance, je ne tromperai pas son amour: je l'ai juré; en vain toutes les puissances de la terre, orgueil, devoir, mère, amitié se ligueraient pour me faire enfreindre mon serment, mon cœur sera plus fort qu'elles et demeurera fidèle à Amélie. Je vous écrivais, avant-hier, que j'étais décidé à partir la nuit même; de tout le jour je ne chancelai point dans ma résolution; mais il y avait apparemment sur ma physionomie, une telle empreinte de douleur, qu'elle ne put échapper à Amélie. Après le dîner, M. Grandson fut dormir comme à son ordinaire; et les dames, couchées sur des lits de repos, écoutaient une lecture que leur faisait M. Watelin. Vous croyez bien qu'avec les projets qui m'occupaient, je n'étais pas en état de prendre part à ce plaisir. Je fus m'asseoir contre une fenêtre à l'autre bout de l'appartement; et là, ma tête appuyée sur mes deux mains, je me perdis dans une foule de réflexions qui

m'ôtèrent jusqu'au sentiment de ce qui se passait autour de moi : je n'entendais plus aucun bruit, je ne savais où j'étais, et j'ignore combien de tems je serais resté dans cet état, si la voix d'Amélie n'était venue m'en arracher. "Qu'avez-vous donc? m'a-t-elle dit avec douceur." J'ai levé la tête brusquement, je l'ai regardée sans lui répondre. "Mon Dieu! qu'avez-vous? a-t-elle répété d'un air inquiet; vous êtes agité par quelque chose d'extraordinaire? quels funestes projets méditez-vous?" Ma tête est retombée entre mes mains : pour l'empire du monde je n'aurais pu articuler un seul mot. Amélie a gardé le silence; elle est demeurée debout auprès de moi; j'ai entendu qu'elle pleurait; j'ai senti ses larmes tomber sur mes mains; j'ai envié son sort: une seule larme m'eût fait tant de bien! M. Grandson est entré. "Qui est-ce qui part? a-t-il dit en s'adressant aux dames et à M. Watelin, qui étaient à l'autre extrémité du

salon ; je viens de voir une malle qu'on emporte : il y a parmi nous un coupable.—" J'en étais sûre, a dit Amélie d'une voix étouffée." Et puis un instant après, elle a ajouté en se penchant vers moi : " Je ne sais quel jour vous avez fixé, mais il est impossible que vous songiez à partir sans nous dire adieu." En finissant ces mots, il lui est échappé un sanglot, et craignant sans doute de se trahir en parlant davantage, elle est sortie précipitamment de la chambre.

Je suis resté dans l'incertitude. " Quel parti prendre ? me demandais-je à moi-même ; partirai-je en effet sans lui dire adieu ? Elle dit que c'est impossible : il est donc impossible que ce soit bien ; j'avais cru cette résolution-là meilleure ; mais elle ne l'est pas, puisqu'Amélie la blâme. Cependant, si elle savait qui je suis, quel devoir m'appelle, quelle séduction m'arrête et quel danger elle court, ne serait-elle pas la première à fuir, à

fuir avec horreur sans daigner me jeter un seul, un dernier regard?.... Il faut la prévenir, il faut faire ce qu'elle ferait à ma place....” M. Grandson m'a appelé, et m'a dit quelques mots; je n'ai rien entendu; j'ai quitté la chambre sans lui répondre; je suis descendu au bord du lac; j'y ai promené mes rêveries jusqu'à la nuit sans avoir pu résoudre à quoi je m'arrêterais, lorsqu'enfin, poussé par une fatalité, ou plutôt par un dieu bienfaisant, je me suis avancé vers un enfoncement où quelques roches sauvages forment une retraite propre à la méditation. Amélie était là; j'ai voulu me retirer; elle a tourné la tête; je suis resté. “Eh bien! me suis-je dit, n'ai-je pas décidé tout à l'heure qu'il y aurait de l'ingratitude à partir sans lui dire adieu? Voyons, sachons résister à la séduction, soyons le digne ami d'Adolphe, songeons que ma mère me regarde. J'ai fait quelques pas en avant; elle est restée assise et n'a rien

dit; je me suis appuyé sur la roche debout et en silence. La nature était dans un calme parfait; on n'entendait que le doux frémissement des vagues, et dans le lointain, le bruit monotone des rames et le chant des bâteliers: tout cela formait un concert mélancolique, qui affaiblissait malgré moi les forces dont je cherchais à m'armer pour prononcer ce mot terrible d'adieu. A la fin, craignant que ma résolution ne m'abandonnât, j'ai fait un effort, et baissant la tête vers elle, je lui ai dit d'une voix étouffée: "Amélie, le moment est venu, il faut vous quitter; c'est demain....." Je n'ai pas pu achever. Elle est demeurée immobile. La lune jetait assez de clarté pour que je ne perdisse aucun de ses mouvemens; j'ai vu qu'elle pâlissait; des larmes abondantes sont tombées sur son sein; sa poitrine s'est oppressée; mais elle n'a pas essayé de me répondre. "Amélie, lui ai-je dit, si vous ne voulez pas me parler, donnez-moi du moins votre

main; que ce dernier signe d'amitié—" Elle me l'a donnée; elle était froide et mouillée de ses pleurs. "Oh! s'il était vrai qu'elle m'aimât! me suis-je écrié hors de moi, quelle puissance pourrait m'arracher d'ici?..S'il était vrai, a-t-elle interrompu douloureusement en élevant son autre main vers le ciel; il le demande." A ces mots, je suis tombé à ses pieds, et j'ai juré de ne pas partir.

Adolphe, aimé d'Amélie! je ne pourrai jamais recevoir la main d'une autre femme; cependant je n'unirai pas mon sort au sien, malgré la volonté de ma mère; ne suis-je pas sur qu'elle-même n'y consentirait pas! Oh! quelle serait sa douleur si, en me nommant à elle, je lui avais montré les obstacles qui nous séparent! Douce et adorée créature! tu ne le sauras ce nom fatal que quand, à force de prières, de combats et de persévérance, je pourrai, sans craindre de donner la mort à ma mère, venir ressaisir le trésor qui me

fut destiné jadis. Croyez-vous, Adolphe, que ma mère ne se laissera pas fléchir par mon désespoir? Une illustre alliance la touchera-t-elle plus que la conversation de son fils, et peut-il y avoir pour sa tendresse quelque chose de plus affreux que de craindre ma mort? Quand elle me verra à ses pieds, suppliant, désolé, lui demander Amélie, mon Amélie, mon épouse, le seul bien dont mon cœur soit jaloux, la seule femme qui existe pour moi sur la terre; quand elle, sera sûre que de son consentement dépend non-seulement mon bonheur, mais ma vie, elle de qui je la tiens, aura-t-elle la barbarie de me l'arracher? Non, je ne puis le croire, elle s'attendrira; cette Amélie qui lui fut si chère reprendra tous ses droits sur son cœur: elle oubliera son mariage; je l'ai bien oublié, moi: quels prodiges ne ferait point cette femme angélique! Que peut-il y avoir d'impossible pour elle, et quel cœur pourrait se défendre de l'aimer? Ma mère, j'en suis sûr, ne

la hait pas plus que je ne la haïssais moi-même ; et cependant vous voyez comme elle s'est jouée de ma vengeance, comme elle a dompté ma colère, vaincu mon orgueil, et comme je suis, prêt enfin à adopter pour mon fils, le fils de M. Mansfield ?

LETTRE L.

Ernest à Adolphe.

Lugano, 19 Mai, à une heure du matin.

Toute la société était réunie, nous soupions au bord du lac ; la lune brillante, sur un ciel d'azur, nous éclairait suffisamment, Amélie !.. oh ! comment peindre la céleste expression de sa physionomie ? quel doux contentement se peignait dans ses regards et dans tout son maintien ! combien l'amour heureux l'embellissait ! et dans quelle extase me jetait la vue de cette beauté ravissante.

qui m'offrait à la fois et mon bien et mon ouvrage ! M. Grandson, charmé de l'air satisfait d'Amélie, lui a demandé si elle avait reçu des nouvelles d'Albert ; car, lorsqu'elle paraît heureuse, c'est toujours dans le bonheur de son frère qu'on en va chercher la cause. "Non, a-t-elle dit, je n'en ai point depuis long-tems, et j'en serais même inquiète, si je ne le savais dans sa terre de Bohême, dont la position sauvage et presque inaccessible rend les communications au dehors aussi longues que difficiles.—Ma chère enfant, a repris M. Grandson, avant peu ce bon frère sera marié, et s'il vient nous voir avec sa femme, comme il vous l'a promis, il faudra revenir ici avec lui.—O mon oncle ! s'est-elle écriée en posant sa tête charmante sur l'épaule de M. Grandson, de quel doux espoir vous pénétrez mon cœur ! Ah ! si mon Albert était ici, que manquerait-il à votre Amélie ?" Ces derniers mots ont été prononcés si bas, que moi seul je les

ai entendus, parce que seul je pouvais les comprendre. M. Grandson, tout ému, a embrassé sa nièce, et puis, se tournant vers la société, il a rempli tous les verres d'un vin doux d'Italié, en invitant chacun de nous à boire avec lui à l'heureux et prompt mariage du Comte de Lunebourg. "Ah! de tout mon cœur, s'est écriée Amélie; mais puisse celui de mon cousin Ernest ne pas tarder long-tems; car, tant qu'il conservera sa liberté, je ne sais s'il sera permis à mon frère de recevoir la main de Blanche.—Fort bien! a repris l'oncle. Alors commençons par boire en son honneur; mais si nous unissons dans nos vœux Mademoiselle de Geysa à votre frère qui associerons-nous à votre noble cousin? quelque vieille électrice, quelque reine douarière." Elle a ri. "Non, mon oncle, mais celle que sa mère lui destine, afin que tout le monde soit heureux et satisfait." Tandis qu'elle parlait je la regardais tristement et avec une sorte d'inquié-

tude : son erreur me faisait mal, et ses vœux me remplissaient d'effroi ; je tremblais que le ciel ne les entendit : si elle avait su de quel sort elle disposait si légèrement.... Innocente créature ! avec quelle tranquillité, quelle ferveur, quelle joie tu demandais à Dieu ton malheur et le mien ! un jour peut-être, trop éclairée, tu le supplieras en gémissant de rejeter ta téméraire prière : ah ! puisse-t-il, mon Amélie, ne t'exaucer qu'alors. Après souper tout le monde s'est promené sur le sable qui borde le rivage : Amélie donnait le bras à son oncle ; j'étais auprès d'elle : j'ai voulu entrevoir s'il serait possible de la détromper sans lui porter un coup mortel, et je lui ai dit : "Amélie, quand vous étiez chez Madame de Simmeren, si votre cousin Ernest y fût arrivé tout à coup, que vous l'eussiez trouvé aimable, et qu'il vous eût adorée, qu'auriez-vous fait ?— Quelle question bizarre, M. Semler ! et comment pouvez-vous être en doute

sur la conduite que j'aurais tenue? Dans la position où je me trouve avec le Comte de Woldemar, qu'aurait-il pu y avoir de plus funeste pour tous deux qu'un attachement mutuel?—Pourquoi? puisque vous lui fûtes destinée, que cette alliance fut regardée jadis comme un bonheur pour les deux familles, et que vous êtes redevenue libre, votre premier mariage serait-il donc un obstacle insurmontable?—Je vois bien, m'a-t-elle répondu en souriant, que vous ne connaissez ni les préjugés de la noblesse saxone, ni le caractère de la Baronne de Woldemar. Assurément ma tante est bonne et généreuse, susceptible de pitié pour le malheur, et aimant son fils avec idolâtrie; mais plutôt que de laisser rentrer dans sa famille la veuve de M. Mansfield, elle verrait, sans s'attendrir, mon désespoir, ma mort, et peut-être celle de son fils." J'ai fait un mouvement d'effroi. "Vous êtes étonné, je le vois, M. Semler, d'un orgueil aussi

forcené ; mais il est la première passion de Madame de Woldemar : son amour pour son fils ne vient qu'après. Ah ! j'ai si bien appris, à mes dépens, à connaître toute l'inflexibilité de cette âme hautaine, que s'il était possible que sans connaître Ernest, je l'eusse vu, je l'eusse aimé, dès que j'aurais appris son nom, j'aurais appris mon arrêt et je n'aurais eu qu'une ressource." Le ton sinistre dont elle a prononcé ces paroles m'a fait frémir ; j'ai cru qu'elle m'avait deviné ; j'ai baissé les yeux comme un criminel ; mais bientôt les relevant vers elle, la douce sérénité de ses regards m'a dit assez combien la vérité était loin de sa pensée. Croyez-vous maintenant que je sois tenté du lui dire qui elle aime ? moi, porter le désespoir dans le sein d'Amélie ! lui faire envisager son amour comme la plus grande des adversités ! Non, non ; épaississons au contraire le bandeau qui couvre ses yeux ; qu'il ne tombe que quand toutes les oppositions

seront détruites; qu'elle n'apprenne mon nom que quand je serai libre de le lui faire porter.. et ce moment viendra, n'en doutez pas, Adolphe: je sens là dans mon sein une force que rien ne saura vaincre, une volonté capable de tout surmonter: ce qu'on veut bien, ce qu'on veut sans cesse, ce qu'on veut plus que tout au monde, on finit toujours par l'obtenir; il n'est point d'obstacle pour celui que les obstacles ne découragent pas, et l'impossibilité même s'évanouit devant quiconque ose lutter contre elle.

LETTRE LI.

Adolphe à Ernest.

Constance, 13 Mai.

Voici une lettre de votre mère que j'ai trouvée en arrivant ici; sans doute elle vous croit déjà sur la route de Dresde: elle m'en écrit une où elle me

paraît inquiète de votre silence et de celui que je garde quand elle me parle de vous. Que puis-je lui répondre ? sinon : " Votre fils est en démence, et sur le point de devenir criminel, si j'osais tenter de l'arracher à sa folie."

Vous regarderiez, dites-vous, comme un bienfait du ciel qu'il vous ôtât le peu de raison qui vous reste : malheureux ! que peux-tu lui demander encore ? crois-tu avoir rien à perdre ?

Je ne vous écris point, parce que je n'entends pas plus votre langue que je ne comprends votre état : si ce délire perpétuel, si ces menaces que vous m'osez faire, si ces mouvemens désordonnés, effroyables qui vous portent à noyer votre maîtresse et à maudire votre mère, sont les effets de l'amour, combien vous augmentez le mépris que m'a toujours inspiré cette odieuse frénésie !

Je vais partir sans vous : pourquoi vous attendrais-je ? que puis-je espérer encore ? Ernest n'est-il pas perdu pour

moi? Non, je n'ai plus d'ami: le vil esclave des passions ne saurait être le mien.

Demain je quitte Constance pour me rendre en droiture chez Madame de Simmeren, et voir ma mère pour la première fois de ma vie: c'est là qu'il me faudra demander la bénédiction de celle dont la faiblesse m'a dévoué à l'opprobre: Oh! quelle rude épreuve de se trouver ainsi placé entre la nature et l'honneur, et d'être forcé de sacrifier l'un des deux! Honneur! toi qui depuis mon enfance m'a tenu lieu de naissance, de parens, de richesse, me laisseras-tu fléchir le genou devant celle qui t'outragea? mais en m'y refusant, je ferais rougir le front de ma mère, et la nature en frémirait. Voilà donc le moment du combat arrivé, et Ernest me laisse seul: vaine et stérile amitié! où sont maintenant tes devoirs, ta foi, ton dévouement? une ivresse d'un instant a tout effacé, tout détruit: fantôme imposteur! insensé l'homme qui place

son bonheur sur toi, qui le place dans le cœur d'aucun autre homme! Eh bien! puisque tout m'abandonne, je saurai me suffire à moi-même, et remplir courageusement ma destinée en luttant seul contre l'adversité : n'ai je pas été jeté seul dans le monde?

LETTRE LII.

La Baronne de Woldemar, à Ernest.

Dresde, 29 Avril.

Depuis trois mois je vous attends, et depuis trois mois vous avez cessé de m'écrire. Les lettres d'Adolphe sont rares, courtes, sombres, et gardent sur votre compte un silence qui me glace : si je vous avais perdu, je suis sûre qu'il me l'aurait dit. O mon fils! mon cher fils! ai-je donc un malheur plus grand à redouter que celui de votre mort? Vous le savez, Ernest, depuis votre enfance je n'ai vecu que pour vous; j'ai

sacrifié le bonheur de vous garder auprès de moi aux avantages que vous promettait la connaissance des cours étrangères; je voulais que vous revinssiez digne de l'estime, de la confiance de votre souverain et de la haute faveur qu'il consent à vous accorder : aurez-vous trompé mes espérances? et me ferez-vous regretter d'être mère?

Ernest, vous n'eûtes jamais un cœur ingrat; vous frémiriez, j'en suis sûre, à l'idée d'abréger mes jours. Je ne vous cache point que ma santé est dans un état déplorable : depuis le crime d'Amélie, elle ne s'est jamais bien remise; les inquiétudes que vous me causez peuvent empirer mon état; je vous en conjure, mon fils, pour votre intérêt plus encore que pour le mien, craignez de prolonger votre absence, craignez surtout de revenir indigne de moi : il est telle action qui pourrait vous arracher de mon cœur; mais je mourrais s'il fallait vous en arracher, et vous ne

supporteriez pas, j'en suis sûre, le fardeau d'un pareil remords.

Je ne vous donne aucuns détails sur ce qui se passe ici ; je les crois inutiles. Si je vous connais bien, votre prompte arrivée, mon fils, sera votre seule réponse. Adieu, mon Ernest, mon cher enfant ! depuis dix ans je compte les jours de votre absence, et vous ne savez pas comme ils sont longs, quand c'est un cœur de mère qui les compte !

LETTRE LIII.

Amélie à Albert.

Lugano, 21 Mai.

J'ETAIS contente ce matin : il avait embrassé mon fils ; il semblait l'aimer : oh ! quel bonheur de le voir prodiguer ses caresses à mon enfant ! et quel torrent de joie inondait mon cœur en re-

montant à la cause d'un si doux changement! Je comtemplais ce spectacle avec ravissement, lorsqu'on lui a porté des lettres: en les ouvrant, il a pâli, il a tremblé, et, après en avoir lu quelques lignes, il m'a quittée brusquement: depuis, je ne l'ai revu qu'à dîner: il était sombre, taciturne, il ne m'a pas regardée, il ne m'a rien dit. Ah! je ne doute pas de son amour! mais qu'est-ce donc qu'il a appris? s'il a de la peine, pourquoi n'est-il pas venu me la confier? en est-il dont je ne puisse le consoler? aurait-il des secrets pour moi? que pourrait-il vouloir me cacher? s'il a eu des torts dans sa vie, où trouvera-t-il plus d'indulgence que dans mon cœur? Mais cette femme qu'il a aimée dans l'enfance, est peut-être l'objet qui le trouble? si elle était revenue à lui? que sais-je si ses parens désiraient cette union? Jamais il ne m'a parlé de sa famille avec détail; j'ai cru même remarquer souvent qu'il évitait d'appuyer sur ce sujet; je n'in-

sistais pas : pourquoi risquer de l'affliger ? Mais maintenant le souvenir de certaines phrases qui lui sont échappées se retrace à mon esprit et vient me frapper de terreur. Le jour de notre promenade au presbytère, mon oncle nous avait laissés ensemble ; j'étais émue ; il tomba à mes genoux, en s'écriant : *Recevez le serment que je fais de vous adorer toujours malgré les obstacles*.... Et le même soir, en allant à la Grotte de l'Hermite : *Vous ne me quitterez pas, Amélie,* me disait-il ; *vous voyez bien que cela n'est pas possible ; en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir, je ne le puis.* Quels sont donc l'obstacle, le devoir qui nous séparent, Henry ? hélas ! j'ai cru, qu'ainsi que moi, le souvenir d'un amour malheureux était l'unique cause qui te faisait craindre un autre attachement ; j'ai cru que l'intérêt de ton bonheur, ou du moins de ta tranquillité, était le seul obstacle que tu voyais entre nous deux, et l'u-

nique devoir qui t'obligait à me fuir : s'il en est d'autres, Henry, pourquoi ne m'en avoir pas instruite ? M'aurais-tu trompée ? Parle : que signifient ces phrases interrompues ? que me cachent-elles de sinistre ? A ce mot, un noir pressentiment s'élève dans mon sein, et me dit que c'est un malheur terrible... Albert, je crois pouvoir supporter le malheur quand il se présente devant moi ; je ramasse alors toutes mes forces pour lutter contre lui : n'ai je pas su le vaincre une fois ? mais quand il faut le craindre, quand il semble errer vaguement autour de moi, et que je ne vois pas de quel côté je serai frappée, alors je n'ai plus de courage. Il faut que je voie Henry, qu'il vienne qu'il me parle, qu'il me révèle la vérité... Mais je crois l'entendre sur la terrasse : oui, le voilà qui s'approche de ma fenêtre : il m'appelle ; je tremble....

Mon frère, il m'a demandé un moment d'entretien : il me prie de rappeler toutes mes forces ; une sombre douleur

enveloppe ses traits: que va-t-il me dire? que vais je apprendre? je me sens mourir: le voilà....

A minuit.

Albert, tout est fini: il a refusé ma main que mon oncle a voulu lui donner; mon oncle, furieux, l'a chassé de la maison: il est parti, parti pour toujours! mon destin est rempli; je sens mes forces défaillir: ô mon Dieu! ô mon père! tu trouves sans doute que j'ai assez souffert. Adieu, Albert, mon Albert, sois heureux, et ne hais pas ma mémoire.

BILLET.

Ernest à Amelie.

21 Mai, au soir.

AMELIE, il faut que je vous voie un instant; il faut que j'explique, que j'élaircisse ce que je ne veux dire qu'à vous. Je vous en conjure, venez ce soir sous la roche du lac: dût le ciel m'écraser, je ne partirai pas sans vous avoir vue!

BILLET.

Ernest à Amélie.

22 Mai, au matin.

Vous ne me répondez rien, vous ne daignez même pas me refuser : vous êtes offensée, Amélie : ah ! si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez si vous devez l'être ! J'ai erré toute la nuit autour de votre demeure : j'espérais, ce matin, voir sortir un de vos gens pour m'apporter une réponse .. un silence mortel ! Amélie, hâtez-vous de venir ; la situation où je suis est affreuse ; chaque moment d'attente est une crime, car il peut tout finir.

BILLET.

Ernest à Amélie.

22 Mai, à deux heures.

Ecoute, femme cruelle et inexorable, ce n'est plus une réponse que je demande, c'est toi que je veux voir : si

ce soir, à huit heures, tu n'es pas à la roche du lac, je n'écoute plus que mon désespoir, je vais chez toi: en dépit de la défense, de l'emportement de ton oncle, en dépit de toi-même, je te verrai: si tu refuses de m'entendre, crois-moi, tu pleureras ton refus plus d'un jour.

LETTRE LIV.

Ernest à Adolphe.

22 Mai à 3 heures.

Jusqu'a ce soir il me faut subir toutes les angoisses de l'incertitude; peut-être les calmerai-je en vous écrivant: depuis deux jours je n'ai pas été en état de le faire: j'ai perdu le repos, je suis en délire, j'erre le jour et la nuit comme un insensé; la santé de ma mère m'appelle, l'affliction d'Amélie me retient; le devoir et l'amour me déchirent également: l'amour l'emporte: oui, je le sens et j'en frémis,

dans ces instans où mon imagination frappée se représente ma mère expirante et demandant son fils pour lui donner sa dernière bénédiction, alors même je ne puis partir, un invincible pouvoir m'arrête ; non, je ne puis partir sans avoir appaisé Amélie. Ce soir, Adolphe, je saurai mon sort ; ce soir, je serai délivré de ma peine ou de la vie.

Le même jour, à quatre heures et demie.

A quel inexprimable bonheur est venu m'arracher la lettre de ma mère, et depuis, par quelles souffrances, quelles tortures n'ai-je pas payé ces heures de félicité ? Oh ! ces passions, ces cruelles passions, comme elles savent verser par torrent la joie et la douleur, vous ouvrir le ciel, vous précipiter dans l'abîme ! Où étais-je il y a deux jours ? où suis-je maintenant ? Ce bouleversement terrible a anéanti ma raison : quand j'étais heureux, quand elle m'aimait, j'aurais pu la

quitter: sûr de son amour, la confiance m'aurait soutenu; mais à présent que j'ai vu les bornes de sa tendresse, puisque je ne puis croire qu'elle pourrait vivre sans moi, si je me sépare d'elle, ce ne sera qu'avec la certitude qu'elle ne pourra jamais appartenir à personne. Amélie, nous fûmes, dès le berceau, destinés l'un a l'autre, et notre sort voulait que nous fussions unis. Je peux mourir ce soir, mais, je le jure, je ne mourrai point sans avoir accompli notre sort.

Ah! pourquoi, Adolphe, m'envoyâtes-vous ce funeste papier? ne saviez-vous pas que c'était la mort qu'il contenait? Ma mère m'appelle, ma mère languit; mais sa haine pour Amélie n'en est que plus ardente: elle l'accuse de son dépérissement. Je ne sais si elle aurait entrevu la vérité; elle n'exprime que des craintes vagues: cependant sa lettre m'en dit assez pour ne me laisser aucun doute que l'instant où j'engagerais ma foi à Amélie, serait

celui où je prononcerais l'arrêt de mort de ma mère: avec cette persuasion, comment aurais-je pu accepter cette main chérie? mais en la refusant, j'ai brisé le cœur d'Amélie: elle a cru que je l'aimais faiblement.... O terrible fantôme de ma mère! en vain tu m'obsèdes, tu cries autour de moi, je ne partirai pas sans l'avoir détrompée.... Les heures m'accablent de leur éternité! le soleil est encore au haut de l'horizon: ce n'est que ce soir, à huit heures, que je peux espérer de la voir; cet espace à parcourir me semble une vie entière. Je quitte la plume, je la reprends; je gravis les roches brûlantes qui bordent le lac; je reviens chercher l'ombre dans ma grotte; je sollicite du repos, je n'en puis trouver; je ferme mes yeux, je les rouvre aussitôt; je fixe avec inquiétude l'aiguille de ma montre: à peine s'est-il écoulé une demi-heure.... Quoi! tant de courses, d'agitations, de douleurs en une demi-heure! quoi! si peu de durée pour

tant de souffrances! si les heures se traînent ainsi, comment vivre jusqu'à ce soir? O Adolphe! vous avez raison, je ne suis plus digne d'être votre ami: un furieux en proie à une passion forcenée, qui lui sacrifie tous les devoirs de l'honneur, de l'amitié, de la nature, ne mérite pas même le nom d'homme. Il n'y a plus pour moi ni raison, ni vertu: mon âme n'a de place que pour l'amour, encore n'en a-t-elle pas assez; elle ne peut le contenir; il m'oppresse, il me tue. O Amélie! hâte-toi de venir, prends pitié de l'état où tu m'as réduit; mes torts sont ton ouvrage; ouvre-moi tes bras, laisse-moi y recouvrer la raison, y reprendre la vie, ou laisse-moi mourir à tes pieds.

Le même jour, six heures du soir.

Je viens de me baigner dans le lac; il me semble que je suis un peu plus calme; je vais essayer de vous faire le récit de l'affreuse scène qui m'a séparé d'Amélie pour toujours peut-être....

Pour toujours, ai-je dit? O mon ami! le croyez-vous possible? puisque je n'ai plus d'existence, de pensées, de facultés que pour elle: vous voyez bien que si je la quitte, il faut mourir.... Mais je reviens à vous, et pour pouvoir vous instruire de faits aussi importans, je vais tâcher de mettre quelque ordre dans mes idées.

Avant-hier, j'étais heureux, j'étais auprès d'Amélie, nous avions passé ensemble la matinée entière; nous étions seuls encore, quand Eugène est entré: sa vue ne m'a point déplu, je l'ai pris sur mes genoux; les caresses que j'ai faites au fils ont attendri la mère, et pour exprimer sa reconnaissance, elle a pressé ma main sur son cœur avec une expression céleste. Ce mouvement si pur de sa part m'a causé une émotion bien différente; en m'approchant ainsi de son cœur, elle semblait me dire: "C'est là que je te paie de tout le bonheur que je te dois." Mais moi, en sentant ce sein voluptueux palpiter sous

mon heureuse main, en sentant que j'y étais placé et retenu par Amélie même, le feu s'est allumé dans mes veines; loin d'être satisfait par ses regards et ses paroles d'amour, je n'ai plus mis de bornes à mes désirs, et, en m'enflammant de plus en plus, ils ne m'apprenaient que trop que la tendresse d'Amélie n'était que la moitié de mon bonheur. Je ne sais si elle a lu dans mes yeux, mais elle s'est détournée en rougissant. " Pardonne, lui ai-je dit en l'entourant de mes deux bras, pardonne, femme adorée, mais tu sais bien que le don de ton amour me laisse encore d'autres vœux à former. —Elle a cru comprendre que je parlais du don de sa main, et l'abandonnant doucement entre les miennes, ses yeux se sont remplis de larmes, et son front s'est couvert d'une modeste rougeur: je ne sais ce que j'allais lui dire, lorsqu'un domestique est entré pour me donner votre lettre: je ne voulais pas l'ouvrir; Amélie m'y a forcé; je me

suis approché de la fenêtre pour décacheter le paquet: en apercevant l'écriture de ma mère, j'ai été frappé de terreur, comme si j'avais prévu mon sort; un nuage s'est répandu sur ma vue; je ne pouvais lire; j'entendais une voix qui me criait: " Viens, malheureux, viens expier ton bonheur: si tu as obtenu l'amour d'Amélie, voici le moment d'en acquitter le prix." Je suis sorti de la chambre sans avoir la force de dire un mot ni de jeter un regard à celle que j'y laissais; je me suis retiré chez moi, et lorsqu'il m'a été possible de lire cette fatale lettre, lorsque j'ai vu l'état de ma mère et ce qu'il exigeait de moi, ma douleur n'a point augmenté; elle avait été portée au dernier terme en ouvrant votre paquet; la seule vue de l'écriture m'avait tout appris: mais quel parti devais-je prendre? Le croiriez-vous, Adolphe, j'aurais bravé la colère de ma mère, si l'intérêt de mon amour ne s'y fût opposé, et c'est lui seul qui a pu donner la force

d'obéir à des ordres détestés. Si j'ai un moyen de fléchir ma mère, me disais-je en me promenant dans ma chambre, ce ne peut être qu'en lui peignant la situation où je suis maintenant : mon amour pour Amélie, celui que je lui inspire, le bonheur que je goûte ici, et la résolution que je prends de m'arracher à tant de biens pour être fidèle à mes devoirs ; non, il est impossible que son cœur maternel ne soit pas touché de ma soumission, et que la grandeur de mon sacrifice ne désarme pas sa colère ; mais si je refuse de retourner près d'elle, et qu'elle en apprenne la cause, et elle l'apprendra, car je ne puis espérer de la cacher toujours, son ressentiment alors ne sera-t-il pas implacable ? et si le mariage d'Amélie a détruit sa santé, assurément la rébellion de son fils lui donnera la mort. Que devenir alors ? où traîner des jours chargés du poids d'un parricide ? La vue même d'Amélie, en me rappelant mon forfait, me deviendrait odieuse, et quand un

jour elle découvrirait qui je suis et ce qu'elle m'a coûté, supporterait-elle le malheur qu'elle aurait attiré sur moi? O Ernest! garde-toi d'une faiblesse impardonnable qui, en causant la perte de ta mère, entraînerait peut-être celle d'Amélie. Mais je ne puis partir sans la prévenir; et quel motif plausible donner à ce départ? oserai-je dire la vérité? saura-t-elle qu'Ernest.... ô Dieu! me nommer quand je la quitte, avec la connaissance qu'elle a du caractère de ma mère, et quand je n'ai pour la rassurer que la terrible lettre que j'ai reçue devant elle! elle me la demandera, elle la voudra voir: que deviendra-t-elle en la lisant? elle perdra toute espérance, et ne pouvant croire que j'en aie jamais conçu de réelles, elle ne verra dans mon long séjour chez son oncle que le projet de la séduire, et la vengeance de l'orgueil dans l'amour que je lui ai inspiré. Sans vouloir m'entendre, elle s'arrachera à moi, m'accablera de reproches,

et peut-être avant peu, succombant à sa douleur, expirera-t-elle avec l'horreur d'Ernest dans le cœur ? Ai-je donc oublié ce qu'elle m'a répondu quand, sous l'air de la plaisanterie, j'ai essayé de la pressentir sur notre situation ? *En apprenant ce nom, j'aurais entendu mon arrêt, et il ne me serait resté qu'une ressource.* Et c'est moi qui la réduirais à cette extrémité ! Quand il serait possible que ma vue, mes prières calmassent son désespoir, ne dois-je pas tout craindre de lui quand je serai absent ? il ne faudrait peut-être que le retard d'une lettre, une injure de ma mère, un reproche d'Albert pour la porter à cet excès de douleur où la mort seule.... quoi ! je hasarderais les jours d'Amélie !.... Ah ! puisqu'il faut la quitter, ne la détrompons pas ; prolongeons une erreur qui nous sauve tous deux ; qu'elle ne le sache, ce nom fatal, qu'en apprenant que ma mère consent à notre union ; car alors seulement elle sera convaincue que l'amour

qui a pu obtenir un tel effort a seul été capable de me donner la force de dissimuler si long-tems ; et comme je ne puis être excusable à ses yeux qu'en réussissant dans mes projets, elle ne saura que c'est Ernest qu'elle aime que quand il aura réussi.

Invariablement fixé sur ce point, il me restait toujours à trouver un prétexte pour m'éloigner : je me suis décidé à m'approcher le plus possible de la vérité, en disant que les nouvelles que j'avais reçues de la santé de Madame Semler ma mère, ne me permettaient pas un jour de retard ; mais qu'aussitôt que j'aurais obtenu son aveu et celui de ma famille, je viendrais réclamer la main de mon Amélie. Dans cette disposition, je me suis rendu le soir chez elle ; mais en la voyant toute en larmes, accablé moi-même d'une bien autre douleur que la sienne, n'ayant aucune consolation à lui offrir, et n'osant lui en demander, j'ai oublié ce que je voulais lui dire ; je me suis

précipité à sès pieds dans un inexprimable désordre, et, pressant ses deux mains contre ma poitrine, j'ai voulu parler, et les sanglots ont étouffé ma voix. " Henry, m'a-t-elle dit, votre air me fait trembler : que contiennent donc ces lettres ?.... quel malheur allez-vous m'annoncer ?—Jure-moi, mon Amélie, jure-moi de m'aimer toujours. —Ah ! je le jure, a-t-elle interrompu avec véhémence : quoique tu puisses dire, quoique tu m'apprennes, je te jure un éternel amour." A ce cri si tendre, mon désespoir s'est adouci ; j'ai cessé de me croire aussi malheureux en me voyant autant aimé ; et penchant ma tête sur les genoux de mon amie, j'y ai versé un torrent de larmes ; les siennes ruisselaient le long de ses joues, et je les sentais tomber sur mon cou. " Tu pleures, mon Amélie, et je ne t'ai rien dit encore.—Hélas ! je pleure de ta peine, a répondu la douce créature en pressant ma tête contre son sein." O Adolphe ! que cet état mê-

lait de charmes à mon affliction ! plût au ciel qu'il eût pu se prolonger ainsi toute ma vie ! je n'aurais pas demandé d'autre bonheur. Homme sans passions, qui te vantes d'en être exempt, imagine la félicité qu'elles donnent, puisque leurs peines sont encore un si grand bien.... Mais que dis-je? quand je meurs, quand la mesure de mes maux ne peut ni se rendre, ni se concevoir, quand je ne puis ni respirer ni gémir, que chaque partie de moi-même semble se multiplier pour souffrir, et que j'endure dans une minute toutes les tortures de l'enfer, je parle de la passion qui les cause comme d'un bien. Adolphe, vous le voyez, mon esprit est troublé, j'ai perdu ma raison, ma tête est en feu, je ne puis continuer d'écrire .....

.....

Je reviens ; il faut que j'achève cette lettre : voici le tems qui s'avance ; encore deux heures, et mon sort sera dé-

cidé sans retour. Que sais-je si j'existerai demain ?

J'étais aux pieds d'Amélie, je la pressais contre ma poitrine; je lui apprenais mon départ et la raison qui m'y forçait; je ne lui disais rien de mes regrets: ah ! qu'ils eussent été faibles si j'avais eu besoin de les dire ! Amélie, loin de blâmer ma résolution, m'encourageait à l'exécuter sans retard, et cherchait à modérer mon affliction.... la modérer ! ah, l'infortunée ! si elle avait su que c'était Ernest qui la tenait dans ses bras.... Mais du moins cette peine lui a été épargnée. " Chère Amélie, lui disais-je, quand j'aurai peint à ma mère et tes vertus et mon idolâtrie, ma mère, qui jusqu'ici n'a vécu que pour mon bonheur, ne s'y opposera pas.— Henry, m'a-t-elle répondu, je ne vous ai jamais fait de questions sur votre famille; vous paraissiez les éviter; j'ignore quelles ont été vos raisons; je ne vous les ai pas demandées: ma con-

fiance a répondu à tout, et à ce moment même où vous m'allez quitter, je m'abandonne à votre honneur, je vous remets ma destinée, et je vous verrai partir, non sans douleur, mais sans défiance.—O adorable amie! ai-je interrompu vivement, ne crains point que je trahisse ta noble confiance: c'est à mon retour seulement que tu pourras juger si je l'ai méritée et si j'ai su t'aimer." Je finissais à peine ces mots que la porte s'est ouverte, et M. Grandson est entré: nous ne l'avions point entendu venir. Amélie s'est levée en rougissant: je suis demeuré interdit à ses pieds; mais M. Grandson s'est hâté de nous rassurer, et unissant ma main à celle de sa nièce: " Ne vous troublez pas, mes enfans, a-t-il dit, que craignez-vous d'un oncle, d'un père dont tous les vœux sont de vous voir unis et heureux? Depuis longtems, Amélie, je vous désire un époux digne de vous: vous avez choisi M. Semler; j'approuve votre choix: il

vous aime; son caractère est estimable; je sais que sa famille est honnête, mon correspondant de Munich m'ayant confirmé plusieurs fois que le nom de Semler est connu et respecté en Bavière; et quant à sa fortune, que vous importe? vous aurez toute la mienne.— O mon excellent oncle! s'est écriée Amélie en se jetant dans ses bras.— Généreux homme! ai-je ajouté en lui baisant la main.—Oui, mes enfans, votre bonheur fera la joie de ma vieillesse. Mon cher Semler, c'est un ange que je vous donne: payez-moi ce don par son bonheur; il peut seul vous acquitter envers moi." J'étais éperdu, je pleurais, je ne pouvais parler; l'émotion a gagné M. Grandson; sa voix s'est altérée un moment; mais bientôt, essuyant ses yeux: " Quelle folie, a-t-il dit, de pleurer quand on est content! Allons, mes amis, pour sécher nos larmes, parlons de la noce: quand se fera-t-elle? Vous êtes sûrs du consentement de vos parens, M. Semler?"

Je n'ai pas répondu ; il a paru surpris. " M'entendez-vous ? a-t-il repris vivement ; je ne suppose pas que vous puissiez avoir de doute sur ce point ?" Mon silence a continué. Alors il m'a pris par le bras, et me regardant fixement, il a dit : " S'il était possible que vous eussiez cherché à gagner le cœur d'Amélie, sans être libre de recevoir sa main, je vous regarderais comme le plus vil des hommes. Répondez ; répondez sur-le-champ." J'ai tressailli. " Croyez-vous, M. Grandson, que je laisse, même à l'ami, à l'oncle, au second père d'Amélie, le droit de m'interroger sur ce ton ?—O M. Semler ! qu'osez-vous dire ? a vivement interrompu la plus douce des femmes ; et vous, mon oncle, cessez de soupçonner une âme noble et pure comme la sienne : s'il s'afflige, si la douleur l'accable et l'empêche de répondre, c'est qu'il va nous quitter...—Nous quitter, Amélie, quand vous consentez à être à lui ?—Sa mère est malade, et le presse de venir

auprès d'elle.—Comment le savez-vous? Il me l'a dit.—Votre mère vous écrit, M. Semler?—Oui.—Montrez-moi sa lettre?—Je ne le puis, ai-je dit en penchant mon visage sur mes deux mains.—Vous ne pouvez, a-t-il repris transporté de colère." Il s'est arrêté un moment comme pour la contenir, et peu après a ajouté d'un ton plus calme: " Et Amélie du moins ne la verra-t-elle point? Ah! je ne le puis! je ne le puis! me suis-je écrié avec désespoir et en frappant ma tête contre le mur." Amélie s'est approchée de moi, et me serrant la main, elle m'a dit d'un ton tendre et douloureux: " Quoi! Henry, vous avez des secrets pour moi? Je vous ai donné mon cœur, ma vie, et vous me refusez votre confiance?—Amélie, a repris M. Grandson en fureur, cet homme-là est un fourbe, il nous a trompés tous deux. —O femme adorée! ne le crois pas, ai-je interrompu en tombant à ses genoux; je le jure au nom de ce ciel qui

m'entend ; quand je t'ai dit que je n'aimais que toi, que je te donnais ma vie, et que ma seule ambition était d'unir mon sort au tien, non je ne t'ai pas trompée.—Je vous crois, Henry, et pour ajouter foi à vos sermens, je n'ai pas besoin d'explications : loin de vous accuser, je vous plains ; oui, puisque vous m'aimez, je vous plains beaucoup d'être forcé de fermer votre cœur à celle qui vous a livré tout le sien. — Vous êtes trop faible, ma nièce, et dans ces sortes d'affaires, il ne faut pas s'en fier aux discours : je parierais que cette lettre de sa mère est un mensonge, et qu'il n'en a point reçu ; qu'il vous montre une page, seulement les premières lignes.—O mon Dieu ! à quelle épreuve m'appelles-tu ? me suis-je écrié dans ma douleur.—Eh bien ! vous voyez ce qu'on doit attendre de lui, a ajouté M. Grandson." Amélie a marqué de la surprise. " Amélie, lui ai-je dit, vous avez le droit de me soupçonner, vous avez même celui de m'acca-

bler de trop justes reproches ; car il est un point sur lequel je vous ai trompée, j'en conviens : non sur la lettre de ma mère, elle n'est que trop vraie ; mais je vous ai trompée..... et je ne suis pas justifié encore ! et votre intérêt comme le mien m'ordonnent également de me taire !..... Ah ! si vous pouviez savoir ce que je souffre en vous faisant cet aveu, et la force des motifs qui m'empêchent de m'expliquer dans ce moment, soyez en sûre, vous ne blâmeriez pas mon silence." J'ai vu qu'elle n'était pas persuadée ; alors j'ai pris sa main, je l'ai serrée contre ma poitrine : " Amélie, ai-je continué avec une sorte d'enthousiasme, si vous hésitez à me croire, nous sommes perdus tous deux : il n'y a plus de milieu maintenant, il faut me regarder comme le dernier des hommes et me rejeter avec mépris, ou m'estimer assez pour vous abandonner aveuglément à ma foi : je vous demande votre confiance, je vous la demande entière et sans réserve..... Vous

apprendrez un jour si c'était pour en abuser." Elle m'a regardé long-tems; à la fin, elle m'a dit: "Henry, il ne peut point y avoir de malheur comparable à celui de douter de vous quand vous parlez ainsi.... En vain toutes les apparences vous accusent, votre ton m'a persuadée, et je m'engage à ne croire que vous.... O mon oncle! a-t-elle ajouté en voyant la désapprobation qui se peignait sur le visage de M. Grandson, ne me blâmez pas trop sévèrement: Henry ne peut être coupable; j'ai là, dans mon cœur, quelque chose qui m'assure que le sien est généreux et sincère, et qu'il est impossible qu'il puisse trahir celle qui, dans une pareille situation, a osé se fier à lui.— Ma chère enfant, l'amour vous tourne étrangement la tête: ne voyez-vous pas qu'il avoue lui-même vous avoir trompée? Je suis sûr qu'il est marié." —Non, il ne l'est pas! s'est-elle écriée avec force, mais en même tems elle a pâli, tremblé." Je l'ai soutenue dans

mes bras. " Vous avez raison, Amélie : non, je ne suis pas marié ; je n'ai promis ma foi qu'à vous.—Eh bien ! mon oncle, j'en étais sûre, lui a dit Amélie d'un air triomphant.—Cela ne suffit pas, mon enfant, et je vais m'assurer s'il est véritablement un homme d'honneur. Vous n'êtes pas marié, M. Semler ? — Non. — Votre famille est estimable ?—Elle est digne d'Amélie.—Vous aimez ma nièce ?—Vous en jugerez tous deux quand il me sera permis de lui ouvrir mon cœur.—Et vous êtes sûr d'être libre avant peu de recevoir sa main ?—Oui, je le suis : un amour tel que le mien ne connaît pas d'obstacle.—Et vous, Amélie, croyez-vous à tout ce qu'il affirme ?—O mon oncle ! sa voix est pour moi celle du ciel même.—Vous sentez-vous la force de renoncer à lui ?—Hélas ! je ne désire pas même l'avoir.—Et vous faites votre bonheur de lui appartenir ?—Je n'en peux plus connaître d'autre.—Eh bien, si les choses sont ainsi, rendez-

vous tous deux avec moi, ce soir à minuit, dans l'église des pères Récollets; une moine y bénira votre union: en sortant de la cérémonie, M. Semler, vous partirez sur-le-champ pour vous rendre chez vos parens." A cette proposition, je l'ai pressée contre mon sein; mais tout à coup, et en bien moins de tems que je n'en mettrai à les écrire, j'ai été assailli de réflexions qui ont étouffé ma voix, suspendu tout mouvement et glacé mes sens: ces terribles réflexions, les voici:

Ou je l'épouserai sous mon nom, ou sous celui que j'ai pris: si je déclare qui je suis, je perds Amélie sans retour; jamais elle ne consentira à rentrer, par un mariage clandestin, dans une famille qui la hait et la méprise; M. Grandson me verra avec horreur; la certitude que j'ai de fléchir ma mère, il me sera impossible de la leur faire partager, et moi-même alors je ne l'aurai plus; avoir irrévocablement conclu sans avoir seulement tenté d'ob-

tenir l'aveu de Madame de Woldemar, sans l'avoir frappée des conséquences de son refus, serait un crime qu'elle ne me pardonnerait pas même à l'heure de sa mort.

Si je conserve mon faux nom, j'irai donc tromper, jusqu'aux pieds des autels, la femme que je respecte, que j'idolâtre; elle me croira son époux, et je ne serai qu'un vil séducteur; elle se reposera avec confiance sur un titre sacré, et ce titre sera un parjure.. D'ailleurs, ma mère ne ferait-elle pas casser sur-le champ ce mariage dont la nullité, ne pourrait se contester? Je la connais, l'éclat d'une pareille démarche ne l'arrêterait pas plus que mes prières; elle en mourrait peut-être, mais elle serait inflexible; et Amélie me pardonnerait-elle de l'avoir déshonorée? et moi-même, me pardonnerais-je jamais ma trahison et la mort de ma mère?....

"Vous balancez, Monsieur, m'a dit M. Grandson d'une voix altérée et en me secouant le bras; lorsque c'est un

père qui lui-même vous offre sa fille, le premier trésor de la terre?—Non, Monsieur, ai-je répondu d'un ton ferme, je ne balance pas; et vous, Amélie, vous que j'aime au-delà de ce que je croyais pouvoir jamais aimer, vous près de qui j'oublie depuis long-tems les devoirs sacrés qui m'appellent, ah! si vous saviez de quel prix vous êtes pour moi, vous applaudiriez, j'en suis sûr au courage qui me force à déchirer mon propre cœur, en refusant le seul bien qu'il désire....—Je m'y attendais, a interrompu M. Grandson avec une fureur qu'il ne pouvait plus maîtriser, il vous refuse. J'ai voulu voir jusqu'à quel excès il pousserait l'outrage.....Moi, livrer mon Amélie, mon précieux enfant en de pareilles mains! Que Dieu me punisse d'en avoir eu seulement la pensée!....Et vous êtes encore là? et vous croyez que je vous garderai un jour de plus dans ma maison? Sortez-en, malheureux, sortez-en à l'instant même.—Amélie, ai-je dit, je n'ai re-

cours qu'à vous; votre cœur me défendra quand tout conspire à m'accuser: il aime la vertu, il y croit, il vous dira qu'elle seule a pu l'emporter sur vous.—S'il est ainsi, Henry, je vous pardonne, a-t-elle répondu toute en larmes, et je ne m'offense point de votre refus; mais si la vertu vous ordonnait depuis long-tems de vous arracher à mon amour, pourquoi vous êtes-vous fait aimer?" A ce reproche si doux, si tendre, et qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme, j'ai voulu presser l'ange entre mes bras; mais M. Grandson s'est mis au-devant de moi, et me poussant rudement vers la porte: " Faut-il vous dire une seconde fois de sortir d'ici, Monsieur, et me forcerez-vous à appeler mes gens, et à vous faire traiter par eux, comme le mérite le plus vil des fourbes.—Monsieur, ai-je repris vivement, prenez garde à ce que vous dites, et surtout à ce que vous ferez: je n'endurerai pas impunément un affront.—O Henry! s'est

écriée Amélie en s'élançant vers moi, retirez-vous sur-le-champ, et respectez mon oncle: c'est le seul prix que je vous demande du mal que vous m'avez fait." En finissant ces mots, ses forces l'ont abandonnée, et elle est tombée presque évanouie sur un fauteuil; son oncle, effrayé, a tiré toutes les sonnettes de l'appartement...." Elle va mourir, disait-il, vous allez faire mourir Amélie, et je vous vois encore devant mes yeux: sortez dici, ou je vous en fais arracher avec violence, et je donnerai de tels ordres, que jamais on ne vous laissera remettre le pied dans ma maison." Amélie m'a fait signe d'obéir; je me suis approché d'elle; alors elle a soulevé sa tête: "Eloignez-vous, je vous en conjure, m'a-t-elle dit d'une voix faible; cette dispute me fera mourir: je promets de vous écrire avant votre départ.—Je cède à cette promesse et à votre volonté, Amélie; je n'obéis qu'à vous. Adieu, ai-je ajouté en pressant sa main sur mon

front, sur mes lèvres, sur mon cœur, adieu, Amélie; je remets au tems le soin de ma justification: elle sera prompte, elle sera complète.'' Alors j'ai quitté la chambre, l'âme brisée d'une douleur qu'aucune expression ne peut rendre; je me suis retiré dans cette grotte témoin du premier aveu d'Amélie, et alors d'une félicité sans exemple. Je lui ai écrit, elle ne m'a point répondu; je lui demande un rendez-vous, elle ne paraît pas. Si elle demeure inflexible, si dans quelques minutes elle n'est pas ici, je le lui ai dit, je vais chez elle: si elle partage la colère de son oncle, et qu'elle refuse de me voir, je forcerai sa porte, je pénétrerai jusqu'à son appartement; et si elle me dit qu'elle a cessé de m'aimer..n'attendez plus aucune nouvelle de moi, Adolphe, et allez consoler ma mère.

LETTRE LV.

Amélie à Albert.

Toujours le 22, à dix heures du soir.

Mon frère, il veut, il exige que je le voie ; il ne demande qu'un instant.... Si tu savais de quel malheur il me menace si je le refuse, tu me dirais toi-même de le laisser venir.... Cependant, le recevoir seule, au milieu de la nuit, quand tout ce qui s'est dit dans cette affreuse scène d'hier devrait me rendre sa sincérité suspecte, quand la fièvre me dévore, que ma raison est aliénée, que je ne vois plus rien de criminel au monde que d'affliger ce que j'aime.... Dieu seul pourrait me secourir, et je ne puis prier.... ; je t'appelle, et tu ne m'entends pas ; je t'appelle.... O mon frère ! serait-ce là le dernier effort de la vertu de ta malheureuse sœur ?

LETTRE LVI.

Ernest à Adolphe.

23 Mai, six heures du matin.

UNE force toute puissante m'entraine, la passion a tout brisé.... Je ne connais plus que les liens qui m'attachent à Amélie..... Pauvre Adolphe! je vous plains beaucoup de m'avoir autant aimé, je ne méritais pas un tel ami.. Je voudrais que vous pussiez m'oublier; hors le cœur d'Amélie, je voudrais être mort dans tous les autres.... Adolphe, avec les résolutions qui fermentent dans mon sein, voici sans doute la dernière heure de ma vie que je donnerai à l'amitié; je veux l'employer à vous apprendre comment j'ai été conduit au parti extrême que je me vois contraint d'embrasser: peut-être adoucirai-je l'amertume de vos regrets en vous laissant pour dernier souvenir la certitude que,

jusqu'à ce jour du moins si votre ami fut faible, il ne fut point criminel.

Hier en vain j'ai attendu Amélie pendant une heure entière: prêtant l'oreille au moindre bruit; le mouvement de l'air, des eaux, celui d'une marche éloignée me causaient de si horribles palpitations, que mon sang, se portant avec impétuosité à ma tête et à ma poitrine, m'empêchait de distinguer jusqu'au bruit qui m'avait frappé. Couché sur la terre, je semblais immobile, tandis que tout ce que la douleur a de poignant s'était retiré vers mon cœur pour le déchirer: plus l'heure avançait, plus mes tortures devenaient intolérables; enfin est arrivé l'instant où je n'ai plus eu la force de les endurer; je me suis levé, j'ai couru à la maison d'Amélie, j'ai demandé à la voir: on m'a dit qu'elle était malade; j'ai persisté à vouloir entrer; le domestique hésitait. "M. Grandson nous a défendu de vous recevoir, Monsieur, et s'il allait vous rencontrer

....—Peu m'importe, je ne crains point sa colère.—Mais le bruit peut faire tant de mal à madame!" Je me suis arrêté. "Ecoutez, ai-je dit, demandez-lui du moins une réponse aux trois billets que je vous ai chargé de lui remettre hier et aujourd'hui: je l'attendrai ici.—Monsieur, je ne les lui ai pas remis: madame était si souffrante qu'elle n'a laissé personne entrer dans sa chambre; mais comme elle est mieux ce soir, je tâcherai de les lui donner." A cette nouvelle, j'ai respiré plus à mon aise: elle m'expliquait le silence d'Amélie, et me rassurait sur son amour. Cependant, déterminé à partir le lendemain, il fallait la voir la nuit même: j'avais un crayon dans ma poche, j'ai écrit: "Amélie à minuit, je serai sur la terrasse de votre appartement; ouvrez la porte, soyez seule; je n'ai qu'un mot à vous dire: ce mot expliquera tout; mais si vous êtes inflexible, songez-y bien, le lac est à deux pas." En écrivant ceci,

Adolphe, je n'avais d'autre idée que d'obtenir une entrevue, car j'étais bien loin de pouvoir donner l'explication que je promettais ; mais, entraîné par le besoin de voir Amélie un instant encore, je ne réfléchissais pas même que, lorsqu'elle m'interrogerait, je n'aurais rien à lui répondre, et que ce silence après mon billet, ce mystère quand nous serions seuls, me donneraient un air si coupable, que je ne pourrais me justifier qu'en me nommant ....et dans le délire où j'étais, le croiriez-vous, Adolphe, ce parti, qui pouvait tuer Amélie, me semblait moins terrible que de m'eloigner sans l'avoir revue.

" Mon ami, ai-je dit au domestique, joignez ce billet aux autres, et portez-le sur-le-champ à Madame Mansfield : il faut qu'elle le lise ce soir même, il le faut absolument ; il ne lui fera point de mal, soyez-en sûr." Il m'a promis d'exécuter mes ordres : je lui ai donné tout ce que j'avais sur moi, et

je me suis retiré pour aller chercher un bateau qui pût me conduire à la terrasse de la chambre d'Amélie, qui donne sur le lac. J'y suis arrivé à onze heures. Quel calme! quel silence! et moi, quel volcan enflammé je portais dans mon sein! Je croyais avoir souffert dans la grotte en attendant Amélie, et maintenant que j'étais à deux pas d'elle, que d'un mouvement, d'une volonté allait dépendre mon bonheur ou mon infortune, qu'il n'y avait plus qu'une minute entre ma vie et ma mort, l'état d'où je sortais, en comparaison de celui-ci, ne me semblait plus qu'un engourdissement tranquille. Je m'en souviens, je sens encore cette étouffante oppression dont nulle autre douleur ne peut donner l'idée: si cette situation eût duré une heure de plus, Amélie m'eût trouvé sans vie à sa porte. Je commençais à ne plus penser, et déjà l'égarement de mon cerveau confondait tous les objets qui étaient autour de moi, tandis que la douleur restait

comme un plomb sur mon cœur. Un léger bruit s'est fait entendre à la porte; tout mon être a tressailli; mais, par un mouvement inconcevable, loin d'écouter attentivement, la crainte de perdre l'espérance que je venais de concevoir, m'a fait envelopper ma tête dans mon manteau: c'est dans cet état que m'a trouvé Amélie; effrayée de mon immobilité, elle s'est penchée vers moi, et retirant mon manteau d'une main tremblante: "Henry, que me voulez-vous? me voilà." Le son de cette voix a tout changé; le monde où j'étais a disparu; la peine est sortie de mon cœur; une vision céleste m'enlevait aux supplices de l'enfer pour me transporter dans les régions de la félicité; mais cet intervalle immense que je venais de franchir en une seconde a pensé me devenir funeste; j'ai cru que j'allais mourir, je ne pouvais plus respirer; j'ai mis la main d'Amélie sur mon cœur. "Ranime-le, lui ai-je dit d'une voix inarticulée, ou reçois son dernier soupir." Et ma tête est

retombée sans force sur la pierre. Oh! que l'amour inspire de courage! cette femme, qui, peu d'instans avant, languissait abattue, ne sent plus son mal, ne sent plus sa faiblesse; elle me soulève, me soutient jusqu'a sa chambre, me place sur un fauteuil, me prodigue ses soins, me couvre de ses larmes. Quel bien elles m'ont fait ces larmes! elles ont appelé les miennes, et la vie m'a été rendue. Amélie alors est tombée à genoux pour remercier le ciel. Qu'elle était belle! quel feu brillait à travers ses paupières humides! " Je jure, mon Amélie, me suis-je écrié, de n'avoir jamais d'autre épouse que toi, et de te consacrer ma vie: t'engages-tu par les mêmes sermens, et acceptes-tu ma foi?" Elle l'a reçue.

O Adolphe! le ciel sait proportionner la félicité à la peine: l'amour a plus de joies qu'il n'a de douleurs, et je n'avais pas acheté cet instant trop cher.

Cependant quand le jour, en commençant à paraître, nous a rappele qu'il

était tems de nous séparer, Amélie m'a dit, en retenant ses larmes : " Maintenant que le ciel a entendu nos vœux, que je suis ton épouse, que nous ne devons plus avoir qu'un cœur et qu'une existence, quand tu vas me quitter, dis-moi en quel lieu habite ta mère, et où j'adresserai les lettres qui vont devenir, hélas ! la seule consolation de ton absence." Ensuite elle a ajouté avec un accent plus tendre, et en pressant ma main entre les siennes : " Avant de t'éloigner, ne me confieras-tu pas la cause qui t'a fait rejeter l'offre de mon oncle, et pourquoi tu as craint de consacrer aux pieds des autels ces nœuds dont tu viens à l'instant même de prendre l'Eternel pour témoin et pour dépositaire ?" A mesure qu'elle parlait, mon trouble croissait ; je ne pouvais répondre : j'aurais voulu m'anéantir : tromper Amélie, quand je venais de recevoir sa foi, me semblait le plus impie des sacriléges ; mais, en lui apprenant que son époux était le fils de Madame de

Woldemar, j'allais la voir tomber sans vie à mes pieds. Etonnée de mon silence, elle m'a dit : " N'avez-vous rien à me répondre ? n'obtiendrai-je pas un seul mot de l'homme à qui je viens, dans l'abandon d'une confiance sans bornes, de livrer toute ma destinée ?— Par pitié, Amélie, ne m'interroge pas, je sens que je ne puis te résister ; mais si tu savais tout..—Je veux tout savoir, a-t-elle interrompu d'une voix ferme.—Tu le veux, lui ai-je dit en la regardant fixement : quel aveu me demandes-tu !.. N'importe ? ose me répéter que tu le veux, et alors.." J'allais tout avouer. Je ne sais si ces mots, mon accent, mon regard lui ont fait prévoir un malheur au-dessus de ses forces ; mais ses genoux ont fléchi ; j'ai senti sa main se glacer dans la mienne ; une terreur si forte s'est peinte dans ses yeux, que je n'ai pu douter que dans un pareil moment le nom d'Ernest ne lui donnât la mort. Elle a voulu poursuivre, elle n'a pas pu ;

alors, portant la main à son front, elle a dit: " Il y a une telle confusion dans mes idées....je ne sais plus où je suis, ni ce que je veux." Effrayé de l'état où je la voyais, j'ai voulu la presser dans mes bras. " Laisse-moi, m'a-t-elle dit d'un air égaré ; laisse-moi, ou parle-moi.—Amélie, je te dirai tout ; mais à présent tu n'es pas en état de m'entendre.—Que t'importe, si je préfère la mort à l'incertitude ?—Je t'en conjure, mon Amélie, attendons à demain ; demain tu seras plus calme : je ne partirai point sans t'avoir instruite. —— A présent ou jamais, a-t-elle repris en pressant ses deux mains sur son cœur comme pour rassembler toutes ses forces : explique-toi, je t'écoute.—O Amélie ! qu'exiges-tu, et que vais-je t'apprendre ? Je me suis précipité à ses pieds la face contre terre. " Amélie, pardonne, fais grâce à un malheureux....tu n'es point l'épouse de Henry Semler.—Qui es-tu donc ? a-t-elle demandé sans changer

d'attitude, et dans une immobilité effrayante.—Si je parle, Amélie, tu vas me haïr.—Ce n'est pas là ce que tu dois craindre, a-t-elle ajouté avec un sourire qui m'a fait frémir.—Eh bien! apprends donc qu'entraîné, égaré par la passion que tu m'inspires.... —Ton nom, ton nom, a-t-elle interrompu? c'est ton nom que je veux: si tu tardes un moment à le prononcer, peut-être ne l'entendrai-je plus." Tout son corps tremblait: elle fixait sur moi ses yeux égarés; elle respirait à peine: le nom qu'elle demandait allait la tuer, j'en étais sûr.... Je n'ai point eu de forces pour un pareil crime; cependant elle me pressait, il fallait répondre. Eperdu, hors de moi.... je ne sais comment votre nom s'est présenté tout-à-coup; mais, par un mouvement plus prompt que la pensée, il m'est échappé.... Elle a jeté un cri. "Adolphe de Reinsberg, l'ami d'Ernest, le second fils de Madame de Woldemar! ah, malheureuse! malheureuse!" Et elle

est tombée evanouie sur le plancher. J'ai couru à elle pour la secourir; mais son cri avait éveillé ses femmes; j'ai entendu venir du monde: risquer d'être surpris la nuit près d'elle, c'était la perdre; il a donc fallu la quitter. O Adolphe! était-ce là un sacrifice! je la laissai expirante: ah, si mon honneur seul l'eût exigé, il l'eût exigé en vain; mais compromettre celui d'Amélie, de mon épouse, il valait mieux mourir tous deux. Je suis sorti précipitamment sur la terrasse, et refermant la porte sur moi, j'ai écouté ce qui se passait dans la chambre. On a mis Amélie dans son lit, et elle commençait à reprendre ses sens, lorsque M. Grandson est accouru. "Que lui est-il arrivé? qu'a-t-elle donc?" s'est-il écrié en entrant: est-ce une faiblesse? donnez-lui de l'air; il faut tout ouvrir." Il s'est avancé vers la porte où j'étais; j'ai tremblé qu'il ne me découvrît; et, comme il n'y avait sur la terrasse aucun lieu qui pût me dérober à

sa vue, je me suis élancé dans le lac, et j'ai gagné à la nage mon bateau qui m'attendait à un petit quart de lieue.

A présent, Adolphe, vous allez me demander le parti que je compte prendre; je n'en sais rien encore: je vais écrire à Amélie, et sa réponse décidera mon sort: si elle accepte ce que j'ose lui proposer; si elle consent à fuir avec moi, je m'affranchirai du poids insupportable d'une dissimulation odieuse, et elle saura enfin qui je suis. Mais vous, mon ami, vous n'entendrez plus parler de moi; ma mère ne verra plus son fils; elle en mourra, sans doute.. Ah, miserable Ernest! où fuiras-tu assez loin, où trouveras-tu des antres assez sauvages pour que la funeste nouvelle de cette mort ne vienne jamais jusqu'à toi?

LETTRE LVII.

Ernest à Amélie.

Le 23, à huit heures du matin.

AMELIE, personne ne m'a vu sortir de chez toi; j'ai eu le courage de te quitter, tandis que tu étais encore sans connaissance: l'intérêt de ta réputation m'a fait fuir dans un moment où, si j'avais eu mille vies, je les aurais toutes données pour rester une minute de plus .. Depuis une heure j'erre autour de ta maison; le médecin qui sort d'auprès de toi m'assure que tu es tranquille: puisque tu es en état de m'entendre, écoute donc ce que j'ai à te dire.

L'effroi que t'a causé le nom d'Adolphe vient, sans doute, des liens qui l'attachent à la famille des Woldemar: tu as vu ta tante entre nous deux, et tu as craint que son influence ne rompît notre union? Eh bien! Amelié, ne

nous exposons pas à un si grand malheur, et, sans tenter de ramener à toi un cœur aigri, que peut-être on aurait pu fléchir; pour ne plus nous quitter, pour ne pas t'abandonner à des souffrances qui seraient au dessus de tes forces, de ce moment, ne nous séparons plus; ôtons à nos tyrans tout moyen de troubler notre bonheur. Ici nous sommes encore trop près d'eux, ils pourraient nous atteindre: fuyons au bout de l'univers; allons consacrer nos nœuds sous un autre hémisphère; nous serons tout l'un pour l'autre, et nous oublierons ce monde où il faut dissimuler, souffrir, être oppresseur ou victime.

Ma chaise et mes chevaux seront prêts dans une heure; ils nous conduiront à Gènes, ou nous trouverons promptement le moyen de nous embarquer. Je t'attends, viens me joindre; nous partirons aujourd'hui même. Qui peut te retenir? n'es-tu pas mon épouse? Cette nuit de dé-

lices et de desespoir n'a-t-elle pas uni à jamais nos destinées? Ne t'es-tu pas livrée à moi, et ne puis-je pas dire avec orgueil, avec ravissement, que je suis le maître d'Amélie, et que quand je lui ordonne de me suivre, elle n'a plus le droit de me refuser?"

LETTRE LVIII.

Amélie à Ernest.

Le même jour, à onze heures.

Il est vrai, je t'appartiens; la coupable Amélie est à toi. Mais, quels que soient tes droits sur moi, faut-il t'obéir quand tu m'ordonnes de délaisser mon oncle dans sa vieillesse, d'empoisonner la vie d'Albert pour prix de tous ses bienfaits; d'abandonner mon enfant ou de l'envelopper dans mon exil; enfin, de mériter de ta mère

l'éternel reproche de l'avoir privée de son fils ? Est-ce là ce que tu demandes ? est-ce là ce que tu veux ? Oh ! jamais je n'y pourrai consentir ; et, quelles qu'en soient les suites, dussé-je en mourir, non, Adolphe, non, je ne fuirai point avec toi.

Et pourquoi désespérions-nous d'être heureux ? Si j'ai pensé expirer quand tu as prononcé ton nom, c'est qu'il m'a semblé entendre retentir celui de Woldemar ; ton amitié pour Ernest, les obligations qui t'attachent à sa mère, m'ont seules frappée dans le premier moment ; et en voyant mon sort dépendre de cette famille, j'ai cru voir la mort devant moi. Cependant, autant qu'il m'est possible de réfléchir dans le trouble où je suis, le consentement de Madame de Simmeren ne me paraît pas impossible à obtenir ; je me souviens de l'amitié qu'elle m'a montrée à mon passage en Souabe, il y a près d'un an, et de la proposition qu'elle me fit de me garder

toujours chez elle. Si le seul intérêt que je pus lui inspirer dans une si courte visite l'avait disposée à braver pour moi le courroux de Madame de Woldemar, comment n'aura-t-elle pas le même courage, lorsqu'il s'agira du bonheur de son fils! Et ta naissance, Adolphe, dont je ne te parlerais pas si elle ne me présentait de nouveaux motifs d'espoir; ta naissance qui te condamne à l'obscurité, ne rendra-t-elle pas Madame de Woldemar moins implacable, et ta mère plus indulgente? Mais c'est ta mère seule qui m'occupe: Madame de Woldemar, qu'aucune puissance humaine ne pourrait fléchir en ma faveur, n'a heureusement d'autre pouvoir sur toi que celui que ta reconnaissance consent à lui donner, et tu ne lui accorderas certainement pas celui de disposer de notre sort. Eh quoi! mon Adolphe, lorsque pour être heureux nous n'avons, sans doute, que des instances à faire, des délais à souf-

frir, plutôt que de t'y résigner, tu voudrais fuir ta patrie, abandonner ta mère, et violer ainsi tous tes devoirs? ....O mon Adolphe! dans l'abîme où l'amour m'a plongée, tu t'étonneras peut-être de m'entendre encore parler de devoirs; mais écoute: si j'ai pu les trahir pour toi, je ne me résoudrai jamais à te les voir méconnaître; et du moins, en manquant à la vertu, je n'aurai fait de tort qu'à moi. S'il se pouvait que ta mère s'opposât à notre union, si je croyais déchirer son cœur en te prenant pour époux, jamais, Adolphe, jamais je ne te permettrais de braver son autorité.... Je ne sais alors quel serait mon sort; sans doute je n'aurais pas long-tems à souffrir; mais la mort est un bien moindre malheur que les reproches et les larmes d'une mère.... Cependant, mon Adolphe, ne nous laissons point égarer par de fausses alarmes; je connais trop Madame de Simmeren, pour n'être pas assurée qu'elle nous donnera son aveu, et nous

le donnera même avec joie. Pars donc, vole auprès d'elle, va lui demander la vie de ton Amélie : hâte-toi, hâte-toi ; chaque instant de retard me sépare de celui où tu me reviendras.

Peut-être as-tu mal fait de me tromper si long-tems ; mais je ne te reproche rien. Assurément, si j'avais su qu'un lien quelconque t'unît à l'odieuse famille des Woldemar, je t'aurais fui, et je serais encore innocente ; tu ne t'es nommé que lorsqu'il n'était plus tems de rompre nos nœuds ; tu as bien fait, tu m'as épargné l'horrible douleur de m'efforcer de renoncer à toi. Maintenant, ce n'est pas seulement mon bonheur, c'est mon devoir de te livrer toute mon existence : hâte-toi donc, je te le répète ; va chercher l'aveu qui doit assurer notre félicité, et modère tes inquiétudes sur ma douleur. Tu m'aimes, je t'ai rendu heureux, sois tranquille ; avec cette idée, mon cœur n'a ni remords ni larmes.

LETTRE LIX.

Ernest à Adolphe.

Le même jour, à quatre heures du soir.

AMELIE ne veut point partir : dans cette âme si tendre, l'amour, tout impérieux qu'il est, ne peut étouffer la voix de la nature et du devoir ; son fils, son frère la rétiennent. O Amélie ! je ne me plains point de ton cœur ; mais cependant ma mère ne m'arrêterait pas.

Si j'avais pu croire que ce refus vînt de la confiance que lui inspire le caractère de Madame de Simmeren, et de l'espoir d'obtenir facilement son aveu, je lui aurais appris, pour la décider, l'obstacle que nous avions à redouter, et l'ennemi que je voulais fuir ; mais elle déclare positivement qu'elle ne m'épousera pas malgré Madame de Simmeren ; que s'il était possible que

cet aveu nous fût refusé, elle s'y soumettrait, et que la mort lui paraît moins affreuse que le remords d'avoir fait le malheur de ma mère. L'insensée, dans sa vertueuse exaltation, ne pense donc pas au mien !..... Mais, n'importe, je suis sûr, dans les dispositions où elle est, que si j'avais nommé Ernest, j'aurais vu Amélie pour la dernière fois. Mon ami, pour la conserver, je n'ai d'autre moyen que de prolonger son erreur jusqu'à ce que j'ai déterminé ma mère : vous voyez donc que mon sort est entre vos mains, car je n'ai pas le droit de me servir de votre nom sans votre consentement, et vous avez celui de détromper Amélie : mais rappelez-vous tout ce qui s'est passé, l'état où la réduite le seul nom de l'ami d'Ernest, et que le premier mot qui lui est échappé, que la première idée qui l'a saisie a été *le second fils de Madame de Woldemar*. Je vous le répète, s'il lui avait fallu dire, *son propre fils*, à présent je n'aurais plus d'é-

pouse. Ce n'est qu'autorisé de l'aveu de ma mère, que je puis me découvrir sans risquer sa vie: jusque-là, Adolphe, j'ai besoin non-seulement de votre silence, mais de votre secours: il est indispensable que vous me renvoyiez à Dresde les lettres qu'elle vous adressera en Suabe, et que vous fassiez mettre à la poste de Kempten celles que je lui écrirai de la Saxe. Adolphe, s'il était possible que vous vous refusassiez à ce que je vous demande, et que, par votre impitoyable franchise, vous portassiez la mort dans le sein de la femme que j'adore, il n'y aurait plus de reconnaissance, d'amitié qui me retînt; je ne verrais plus en vous le compagnon de ma jeunesse, mais un bourreau, un assassin; je vous poursuivrais comme tel jusqu'au bout du monde, et je verserais votre sang... Oui, votre sang, Adolphe; j'y pense, et je ne me dédis pas. O mon ami! prends pitié d'un malheureux qui ne se connaît plus; cède un moment;

que l'austérité de tes principes fléchisse devant l'amitié suppliante; prends pitié de mon épouse, dont tu dois à jamais admirer la conduite: veux-tu ôter la vie à celle qui t'a conservé ton ami? Si elle eût partagé mon délire, tu me perdais pour toujours; je me déshonorais, je brisais ton cœur, j'enfonçais un poignard dans celui de ma mère, je devenais ravisseur, parricide; c'est elle seule qui m'a retenu sur le bord du précipice; et pour prix de ce bienfait; pour prix de sa vertu, Adolphe, tu lui donnerais la mort..... Non, tu n'es pas capable de cette barbarie, je puis être sûr de toi; et la reconnaissance, l'humanité, l'honneur doivent me répondre de ton silence autant que l'amitié même.

LETTRE LX.

Ernest à Amelie.

Le même jour, cinq heures du soir.

Tu le veux, tu l'exiges, je vais partir, je vais chercher le consentement de ma mère ; mais partir tranquille, ô mon amie, mon épouse ! comment peux-tu le supposer ? comment peux-tu le vouloir ? Que je sois tranquille quand je te quitte ! que je sois tranquille quand tu viens d'être à moi !.... Si entièrement unis il y a quelques heures, et maintenant un espace effroyable entre nous ! verser des larmes de douleur quand je t'ai tenue dans mes bras ! enfin, te fuir quand tu m'appartiens !.... Tu veux que je parte tranquille, quand je te sais livrée au plus affreux désespoir ; penses-tu que la feinte tranquillité de tes paroles puisse me rassurer et que je te croie sans remords, quand je les ai vus

te déchirer au moment où mon bonheur aurait dû te faire tout oublier : mais ! ô ma bien aimée, dis-moi pourquoi ces remords viennent-ils du regret d'avoir rendu ton amant le plus fortuné de tous les êtres ? serait-ce celui de n'avoir encore d'autre garantie que ma tendresse et mon honneur ?, aurais-tu craint que ma passion diminuât et que ma vénération pour toi s'affaiblît ? Mais, ce que je n'aurais pas cru possible, je t'idolâtre et te respecte plus qu'avant ton abandon ; mais les sermens les plus solennels, la cérémonie la plus auguste, la publicité la plus grande ne rendront pas nos nœuds plus étroits, plus indissolubles, plus saints qu'ils ne le sont ; mais, enfin, quand je n'ai de vie que par ton amour, et que je ne respire que pour te rejoindre, si tu conservais un repentir ou une frayeur, c'est alors seulement que tu serais coupable. O toi à qui je ne sais quel nom donner ! car ceux d'amie, de maîtresse, d'épouse ne satisfont pas assez mon amour ; toi,

âme de ma vie, que jamais l'ombre d'un repentir n'arrive jusqu'à ton cœur, et garde-toi de croire que Dieu puisse nous faire un crime sur la terre de cet amour qui doit être notre récompense dans le ciel.

Ecoute, Amélie ; j'exige que, durant mon absence, tu ne laisses soupçonner à personne le secret de notre union, et qu'Albert lui-même n'en soit point instruit : quelques questions qu'il te fasse, quelque prière qu'il t'adresse dans ses lettres, aie la force de te taire. Je te l'avoue, l'influence qu'il exerce sur toi est si puissante, elle me cause un tel effroi, que je ne partirai point d'ici avant d'avoir reçu ta promesse que tu ne parleras d'Adolphe à ton frère, que quand je serai libre d'aller lui demander ta main.

LETTRE LXI.

Amélie à Ernest.

Le même jour, sept heures du soir.

QUELLES vaines recommandations m'adresses-tu, Adolphe! Crains-tu que je veuille dévoiler ma honte? et de tous les êtres qui existent, à qui ai-je plus d'intérêt à la cacher, qu'à ce frère respecté, et chéri qu'elle accablerait de douleur, et qui ne pourrait se consoler de ne pouvoir plus estimer sa sœur.

Adolphe, je t'en conjure, ne cherche plus par de faux raisonnemens à me prouver que je n'ai pas manqué à la vertu, et ne l'outrage point en feignant de la méconnaître. Ce passage de ta lettre m'a fait de la peine; il manque de vérité, et il est inutile: ce n'est pas là les consolations que mon cœur te demande. Ah! ne crains point de me

montrer la vertu dans toute sa beauté, et l'innocence avec tous ses charmes; plus tu les éleveras, plus mon cœur pourra te dire: "Juge combien je t'aime, puisque c'est à elles que je t'ai préféré.." Mais laisse-moi du moins verser des larmes sur ma faute. Helas! de tous les sentimens vertueux que Dieu a mis dans notre cœur, il ne me reste que le repentir. Veux-tu donc me l'arracher aussi, Adolphe, ne t'ai-je pas assez sacrifié? Puisse du moins le ciel ne pas me punir de mon égarement, par la perte de ton amour; j'en mourrais sans doute, mais je l'aurai bien mérité.

Ecris-moi, écris-moi sans cesse; dans la situation où je suis, ne tenant à l'existence que par toi, une négligence de ta part, un événement imprévu peuvent m'être bien funestes. Tu ne sais pas combien la défiance est naturelle à l'infortunée qui a à rougir de soi: il lui semble que tout le monde la voit comme elle se juge, et le léger oubli

qu'elle eût aisément pardonné avec une conscience pure, lui paraît une preuve de mépris quand elle se sent coupable..... Ah ! puisses-tu toujours être heureux ! ton bonheur est ma seule excuse.

LETTRE LXII.

Ernest à Amélie.

Coire 24 Mai, huit heures du soir.

Je fais arrêter un moment; je ne puis passer tout un jour sans t'écrire.

Il a donc fallu partir sans te revoir, sans te presser sur ce cœur que tu embrases; il a fallu partir..... Je suis resté accablé dans cette voiture qui m'entraînait loin de toi; un nuage épais était sur ma vue, un froid mortel avait glacé mon sang; toi-même tu ne peux concevoir mon désespoir. Et si je n'étais pas sûr, sûr comme je t'aime, de revenir près de toi avant peu, ni la

foudre du ciel, ni les malédictions d'une bienfaitrice, ni l'autorité la plus sacrée, n'auraient pu m'arracher de tes bras.

Ecoute, Amélie, peut-être as-tu bien fait de t'opposer à notre fuite : avant de prendre un pareil parti, il faut avoir tenté tous les moyens de l'éviter ; avant de se soustraire au pouvoir d'une mère, il faut s'être efforcé de la fléchir..... Mais si elle demeurait inflexible, si mes prières ne la touchaient pas, oserais-tu dire alors que mon devoir serait d'obéir ? Quoi ! pour me soumettre à une volonté tyrannique, j'abandonnerais mon épouse ! je la livrerais au déshonneur ! je paierais ainsi les biens que j'ai reçus d'elle ! je dévouerais le reste de nos jours à l'ignominie et au désespoir ! Amélie, quelles sont donc ces horribles vertus ? Apprends-moi, si tu le peux, comment je pourrais violer les plus saints droits de l'amour et de l'honneur, sans devenir le plus criminel des hommes ? Tu crains moins la mort,

dis-tu, que les larmes de ma mère ? Mais es-tu libre de mourir ? ne m'appartiens-tu pas ? d'ailleurs, ta mort n'entraînerait-elle pas la mienne ? veux-tu aussi disposer de ma vie ?.... Ah ! ma vie ! elle est à toi, sans doute ; mais crois-tu que ces larmes de ma mère, dont tu es si effrayée, couleraient moins pour la mort que pour la fuite de son fils ? Prends garde, Amélie, de vouloir pousser la générosité, l'oubli de toi-même jusqu'à un excès condamnable. J'emploierai sans doute tout ce que le cœur d'un fils a de puissance sur celui d'une mère : si je ne réussis pas, tu seras convaincue qu'il n'y a aucun moyen de succès. Alors, Amélie, soumets-toi à ta destinée ; je dis plus, soumets-toi à ton devoir qui t'ordonne de me suivre partout où je voudrai te conduire. Je te déclare donc que, si mes sollicitations sont sans effet, je reviens te chercher, t'entraîner aux pieds des autels, fuir avec toi ou m'immoler à tes yeux.

LETTRE LXIII.

Ernest à Amélie.

Feldkirch, 25 Mai au matin.

Je m'arrête encore pour t'écrire : ma lettre d'hier t'aura alarmée ; j'y montre peu d'espoir.... peut-être ai-je trop de défiance ; mais, Amélie, la décision dépend beaucoup de Madame de Woldemar. Je te vois frémir à ce funeste nom ; je frémis comme toi ; je lui dois tant ! ses préventions sont si fortes ! son caractère si indomptable ! ses volontés si absolues ! mais ce n'est pas sur elle que tu dois arrêter ta pensée : repose-la sur le serment que j'ai fait que la mort seule pourrait m'arracher à toi.

Amélie, femme idolâtrée ! dis, quelle est la puissance qui oserait s'égaler à la tienne, et que ne doit-on pas sacrifier à l'amour, puisqu'il est le seul bien du

monde qui ne trompe point? tous les autres ont un terme, lui seul n'en a pas. Tandis que la reconnaissance, l'amitié, tous les autres attachemens de la terre viennent se briser contre la mort, l'amour seul la brave, lui survit, et nous accompagne dans l'éternité. Mon Amélie, ce n'est pas un lien de peu de jours que nous avons formé; nous sommes l'un à l'autre maintenant, jusque dans ces tems infinis qui se perdent dans l'avenir. Oh! quel inexprimable ravissement de sentir que tu m'appartiens pour toujours, et que le bien que je possède en toi n'aura point de fin. Ecartons les défiances, les regrets, les terreurs qui ne doivent point trouver place dans une union impérissable comme la nôtre, et jouis avec moi de cette pure et céleste joie qui inonde mon cœur, depuis qu'en te donnant à moi, j'ai acquis la certitude que nous ne pouvons plus être séparés.... Adieu, Amélie, adieu; il faut encore m'éloigner de toi, et pourtant je n'existe que

là où tu es; et en ton absence, il ne me reste de force que pour t'écrire, et de vie que pour t'aimer.

LETTRE LXIV.

Ernest à Amélie.

Bregentz, 26 Mai.

PENDANT qu'on change de chevaux, je puis disposer d'un moment, et comme tous ceux de ma vie entière, il doit appartenir à Amélie.

O toi qui m'es chère bien au delà de ce que tu peux imaginer! en te montrant les obstacles qui rendront le consentement de ma mère difficile, je me représente toute ta douleur, je sens les reproches que tu me fais d'être resté si longtems chez ton oncle, et de t'avoir caché mon nom pour surprendre ta tendresse. O Amélie! je dois te paraître impardonnable; car, du premier jour où je

t'ai vue, je connaissais les difficultés de notre union; mais si tu savais avec quelle violence le désir de ton amour s'est emparé de mon cœur; si tu savais comme j'ai été enivré par tes charmes, enchanté de tes vertus, tu excuserais le sentiment qui m'a contraint à la dissimulation. Mais, Amélie, si une passion ardente, irrésistible est le principe de mes torts, compte sur elle, du moins pour les réparer: tu verras de quoi est capable celui qui t'aime; et quand il sera parvenu à désarmer le ressentiment de Madame de Woldemar, à l'attendrir en ta faveur, à la forcer de reprendre pour toi sa première affection, alors tu pourras comprendre si j'ai pu être maître d'un sentiment assez puissant pour opérer un tel prodige.

LETTRE LXV.

Amélie à Ernest.

29 Mai.

Je reçois tes trois lettres à la fois ; l'amour qu'elles contiennent ne peut dissiper l'effroi qu'elles m'inspirent. L'aveu de ta mère dépendrait de Madame de Woldemar! Ah! malheureux! qu'oses-tu dire? s'il était vrai, quel serait mon espoir? La connais-tu, cette Madame de Woldemar? sais-tu combien elle me hait? sais-tu à quel point elle est implacable? sais-tu que si le Baron de Geysa, ému par les prières de Blanche, n'eût refusé de l'aider dans ses projets, elle m'eût traduite comme une criminelle devant les tribunaux, elle eût tenté de me faire chasser avec ignominie de mon pays, que peut-être même elle eût attaqué ma vie? Et c'est cette femme que tu prétends attendrir!

c'est elle qui serait l'arbitre de ma destinée! Ah! si je pouvais avoir un tel malheur à craindre, je n'attendrais pas sa décision pour disposer de moi, et avant qu'elle pût apprendre qu'elle est maîtresse de mon sort, il ne serait déjà plus en son pouvoir.... Mais, Adolphe, pourquoi nous tourmenter d'une si terrible et si vaine frayeur? Non, nous ne dépendons point de Madame de Woldemar; sois sûr que ta mère la connaît trop bien pour vouloir se soumettre à elle dans une circonstance qui intéresse et ton bonheur et ta vie. Ecoute: tu n'as jamais vécu près de Madame de Simmeren: tu la crois faible, peut-être, et entièrement subjuguée par les obligations qui l'attachent à Madame de Woldemar: tu la juges mal; elle saura accorder ce qu'elle doit à la bienfaitrice de son fils, avec ce qu'elle doit à son fils lui-même. As-tu donc oublié ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre? Quand tu sais que, pour me garder près d'elle, Madame de Simmeren con-

sentait à braver le courroux de son altière parente, et à sacrifier tout ce que son crédit pouvait lui faire obtenir pour toi, comment peut-il te rester quelques craintes sur ses dispositions; comment cet article de ma lettre ne t'a-t-il fait aucune impression? pourquoi n'y réponds-tu pas? Mais si c'était toi-même que tu redoutasses; si l'amitié d'Ernest, les bienfaits de sa mère étaient les seuls obstacles.... si tu n'osais les offenser; quoi! tu n'aurais point de courage contre eux, quand tu avais celui d'abandonner ta mère? ta reconnaissance aurait plus d'empire que la piété filiale?.... Mais, que dis-je? et où vais-je m'égarer? O mon Adolphe! pardonne: je puis craindre tous les malheurs, sans doute, hors celui d'avoir un reproche à faire à ton cœur .... Cependant, parle-moi avec sincérité, ne me caches-tu rien? cette frayeur si vive que t'inspire Madame de Woldemar n'a-t-elle pas un motif que j'ignore? peut-être ta mère a pris avec

elle quelqu'engagement sècret pour toi? peut-être, ta main est-elle promise? peut-être as-tu fait toi-même un serment dont Madame de Woldemar a seule le droit de te dégager? Ah! par pitié, tire-moi d'un doute qui me tue.. tu ne peux concevoir ma dévorante anxiété.... Quoi! ma vie, mon honneur, notre hymen dépendraient de Madame de Woldemar? O Adolphe! je t'en conjure, hâte-toi de me délivrer de cette pensée; elle me poursuit, me déchire; et ce qui me porte le dernier coup, c'est que je me sens assez coupable pour avoir mérité ce malheur.... Te le dirai-je, Adolphe, depuis tes dernières lettres, il me semble dans mes songes voir Madame de Woldemar te parler de moi avec mépris, me peindre comme une criminelle.... Hélas! oui, je le suis, tu ne peux le nier; j'ai perdu l'heureux droit de pouvoir compter sur toi; j'ai perdu l'estime de moi-même, et Madame de Woldemar en

prononçant mon nom avec dédain, ne pourra être démentie par ton cœur....!

J'ai été interrompue par mon oncle: à mes larmes, surtout à mon agitation, il soupçonne notre correspondance, et il en est désolé. Je m'étonne qu'autant d'aversion puisse entrer dans un si bon cœur; mais avoir trompé sa confiance! avoir refusé ma main!.. " Non, jamais, me disait-il tout à l'heure, jamais je ne pourrai lui pardonner." Il me questionne, je dissimule; je dissimule, et il me croit. Que je suis humiliée quand je le vois ajouter foi à mes feintes excuses! qu'il est affreux d'en imposer à un cœur qui se fie à nous! et, si j'en juge par ce que j'éprouve, que tu as dû souffrir, Adolphe, en me trompant aussi long-tems!

Adresse tes lettres chez mon oncle: nous partons demain.

LETTRE LXVI.

Albert à Amélie.

Prague, 29 Mai.

Je suivrai de près ma lettre ; et il y a long-tems que je serais chez ton oncle, si mon funeste séjour dans ma terre n'eût interrompu nos communications. Dès l'instant que tu m'as parlé de ton amour, j'aurais couru pour te sauver ; et, ainsi que M. Grandson, je n'aurais pas applaudi à ton choix, et cherché à accroître ton sentiment avant de m'être assuré que l'objet en était digne ; mais ce n'est qu'en arrivant ici que j'ai eu tes lettres. Celle où tu m'avoues le sentiment que t'inspire M. Semler m'a été remise en même tems que celle du 21 de ce mois, où tu m'apprends son départ et le refus qu'il a fait de ta main : tu crois bien que, dans l'état où tu es, je n'attendrai pas d'autres nou-

velles pour t'aller joindre; je serais parti aujourd'hui, si je n'avais préféré que ma lettre me devançât de quelques jours pour te préparer à mon arrivée, qui, autrement, aurait pu trop te surprendre. Je laisserai croire au Baron de Geysa et à sa femme que je suis toujours en Bohême: Blanche seule saura mon secret. Chère Amélie! je ne connais que mon amitié qui puisse égaler le respect que tu m'inspires; oui, je suis fier de toi, car en aimant beaucoup tu as su te conserver pure et sans tache; tu es l'orgueil, le bonheur de ton frère, et il est impossible que cette pensée et le sentiment de ton innocence te laissent sans consolations lors même que M. Semler se montrerait, par sa conduite, indigne de ton amour. A cet égard, Amélie, je suis loin de penser comme ton oncle; ce refus si extraordinaire peut avoir eu de nobles motifs; et l'homme qui réunit au cœur qui sait apprécier le tien, le courage de renoncer à toi, ne doit point être un

homme méprisable. Mon Amélie, nous causerons; je verrai M. Semler, oui, quelque part qu'il soit, je le verrai: si je ne me trompe, il est digne de ton estime; et comme il n'y a sur la terre que la vertu qui soit plus aimable que toi, elle seule, sans doute, a pu être pour lui d'un prix au dessus de ta main. Si j'ai bien jugé, et qu'il existe au monde un homme capable d'un si héroïque sacrifice, qu'il me sera doux de dévouer mon tems, ma fortune, ma vie à briser les obstacles qui te sépa-rent de lui, et à ramener aux pieds de la femme qui n'a point sacrifié sa vertu à l'amour, l'homme qui a mis le devoir au dessus du bonheur! Seuls, vous serez dignes l'un de l'autre; et si ton heureux frère peut unir ton sort à celui d'un pareil époux, alors, ô ma jeune amie! cesse tes vœux pour mon bonheur, et ne demande plus rien à ce ciel qui aura tant fait pour moi: mais si je m'égarais dans de vaines espérances, et qu'il te fallût renoncer à ton amour,

Amélie, je ne t'abandonnerai pas, je te presserai sur mon cœur, je remplirai le vide du tien par ma tendresse, et en te consacrant ma vie, je te persuaderai peut-être que quand on est si tendrement aimée, on n'a pas encore tout perdu,

Surtout, Amélie, quoi qu'il arrive, ne pense jamais qu'ayant été moins sage, tu eusses été plus heureuse : par une faiblesse, une femme accroît tous ses maux et n'en évite aucun : quand les hommes disent autrement, sois sûre qu'ils ne disent pas ce qu'ils pensent ; ils établissent, je le sais, que, lorsqu'une femme tendre succombe, ce ne sont point ses sens qui l'entraînent, mais son cœur qui la fait céder à ceux de son amant, et qu'on doit aimer davantage celle de qui on reçoit un pareil bienfait. Il n'en est aucun pourtant qui, en conduisant une femme à l'autel, ne préférât beaucoup lui devoir moins de reconnaissance, et ne sente son amour refroidi par cet abandon même qui devait l'aug-

mentor. Sur ce point, ne crois que moi, Amélie ; ne doute pas que l'homme qui exalte le plus ce dévouement de l'amour, ne soit près d'être inconstant : s'il demeure fidèle, l'honneur seul l'y détermine, et ce n'est jamais qu'à regret qu'il devient l'époux de celle qui lui a tout accordé. O mon Amélie ! juge combien il est doux au cœur de ton frère de pouvoir trouver des consolations pour toi dans de pareilles vérités !

Blanche me mande que Madame de Woldemar se tient enfermée dans sa terre, qu'elle n'y reçoit que ses plus intimes amis, et que sa santé est fort altérée. Ernest devrait être à Dresde ; on l'y attend tous les jours : s'il arrive pendant mon absence, puisse la conduite de Blanche ne pas ajouter à la tristesse que j'éprouve en m'éloignant d'elle, et en te sachant dans la peine ! Adieu, mon Amélie : après cette lettre, tu n'attendras pas long-tems ton frère.

LETTRE LXVII.

Amélie à Ernest.

Du château de Grandson, 6 Juin.

La foudre est tombée sur ma tête: en revenant au château de Grandson, j'ai trouvé une lettre de mon frère; il arrive: peut-être il sera demain ici..... Je vois qu'il n'a pas reçu le billet que je lui écrivis le soir qui précéda cette nuit fatale..... Mais, qu'importe? il n'en lira pas moins ma honte sur mon front, et jamais sa coupable sœur n'osera lever les yeux sur lui: ses conseils, ses opinions, ses cruels éloges ont rempli mon âme de crainte, de remords et d'épouvante. Ton bonheur rassurait ma conscience alarmée: depuis que je ne te vois plus, elle commence à me déchirer; enfin, ma confiance s'ébranle, et je forme même des doutes sur toi. En vain je tends les bras; il

me semble voir la main de Dieu t'arracher à mon amour et nous séparer à jamais.... O Adolphe! souviens-toi que je t'ai livré toute ma destinée, que tu en réponds dans cette vie, et peut-être au delà; souviens toi que si tu m'abandonnas, ni l'amitié d'Albert, ni les cris de mon enfant, ni l'idée même de te laisser en proie aux plus affreux remords, ne pourraient m'engager à prolonger une existence que tu aurais dévouée à l'infamie.... O mon frère! mon excellent frère! tu me consacrerais tes jours, me dis-tu; si Blanche t'était enlevée, tu vivrais encore pour moi. Hélas! pardonne à ta malheureuse sœur d'avoir moins de courage; elle n'a plus la vertu pour la soutenir dans sa douleur.... Adolphe, peut-être mes tristes défiances t'offenseront-elles; mais que ne doit-tu pas pardonner à ma situation? ma tendresse est la même. Parce que je crains de te perdre, m'en es-tu moins cher? parce que je pleure sur ma faute, ai-je pu la dé-

tester, et me repentir d'un amour qui m'a entraînée dans ce comble de misère; je verse des larmes bien amères sur mes torts, et la perte de mon innocence m'accable d'une douloureuse honte; mais faible et misérable que je suis, tant que ton cœur me restera, je ne croirai pas avoir tout perdu.

Adolphe, dans une de tes lettres, tu me demandes si, dans le cas où tes instances seraient inutiles, je ne consentirais pas à fuir avec toi. Ta situation ne m'est pas entièrement connue, j'en suis persuadée; mais quelle qu'elle soit, je crois pouvoir te répondre: si l'obstacle vient de ta mère, je ne t'épouserai jamais; s'il vient de Madame de Woldemar, je suis prête à te suivre.

LETTRE LXVIII.

Adolphe à Ernest.

Du château de Simmeren, 10 Juin.

Voici deux lettres qui arrivent ici à mon adresse ; mais le timbre ne me disant que trop d'où elles viennent, je crois devoir vous les renvoyer.

Ernest, je vous ai dit souvent que la faiblesse, qui mène à tous les vices, était le plus grand de tous : vous êtes sensible, vous êtes même vertueux, et cependant, faible esclave d'une passion frénétique, pour la satisfaire, vous alliez vous livrer aux plus criminels excès, et mériter l'indignation de tout ce qui porte le nom d'homme, si la voix d'une femme ne vous eût arrêté.

En refusant de vous suivre, Amélie n'a fait que son devoir, et c'est malheureusement un mérite trop rare pour ne pas lui en savoir gré ; mais vous,

qui vous êtes rabaissé au point d'avoir besoin de recevoir d'une maîtresse des leçons de courage et d'honneur, vous Ernest, vous me faites pitié !

Cependant, quelle que soit l'impardonnable faiblesse qui vous a jetê dans la position où vous êtes, il n'est rien que je ne fisse pour vous en tirer, excepté ce que vous me demandez : s'il n'avait fallu vous donner que ma vie, elle était à vous, tout indigne que vous me paraissez maintenant de ce sacrifice : mais consentir à porter l'opprobre d'un mensonge et à mettre sous mon nom une mauvaise action ! Ernest, ne l'espérez jamais de moi. Il faut qu'Amélie soit détrompée : que ce soit par vous ou par moi, il n'importe, pourvu qu'elle le soit. Cependant, je vous laisse la liberté de choisir celui des deux qui se chargera de ce soin ; hâtez-vous de prendre votre parti : le mien est irrévocable ; car, malgré vos menaces, la douleur d'Amélie et tout ce que vous pouvez dire, je

suis, sûr que, dans cette occasion, comme dans toute autre, quelqu'inconvénient qu'il y ait à agir rigoureusement bien, il y en a encore plus à mal faire.

Vous n'avez qu'un moyen de me forcer au silence, c'est de me percer le cœur, non point en combattant à armes égales, jamais je ne leverai la main sur l'homme qui fut mon ami, sur le fils de ma bienfaitrice ; mais avant peu je serai à Dresde, j'irai vous demander votre décision, et là, vous présentant ma poitrine nue et sans défense : " Prenez ma vie, vous dirai-je : de tout ce dont Adolphe peut disposer, tout est à vous, hors l'honneur."

Je ne vous parle point de mes peines, et pourtant elles ne sont pas faibles. Ah ? si vous saviez ce qu'est le malheur d'être aux pieds d'une mère qu'on ne peut estimer, de porter l'affliction au sein de celle qui nous donna la vie, de ne trouver aucune parole pour la consoler, et enfin de se sentir

coupable pour trop aimer la vertu, vous verriez peut-être que les douleurs de l'amour ne sont pas les plus cuisantes. Mais que vous font les peines d'un ami ? Depuis qu'une funeste passion s'est emparée de vous, tout ce qui ne s'y rapporte pas ne vous est-il pas devenu étranger ? n'a-t-elle pas endurci votre cœur au point que, lorsque vous vous êtes déterminé à fuir, l'idée de me ravir le seul bien que je possède sur la terre, en me privant de mon ami, ne vous est pas venue une fois, et ne vous aurait pas arrêté un instant.

LETTRE LXIX.

Ernest à Amélie.

15 Juin.

Non, ta défiance ne m'offense pas, mais elle me fait connaître une afflic-

tion nouvelle. Moi, je t'abandonnerais ! je craindrais ma propre faiblesse ! je serais arrêté par Madame de Woldemar..... ; quels blasphêmes oses-tu prononcer ? Ne te souvient-il plus, femme injuste et chérie, que c'est malgré moi que je suis ici, que si tu m'avais voulu croire, aucune considération ne m'aurait retenu, que nous n'aurions demandé l'aveu de personne pour nous unir, et que maintenant notre bonheur serait à l'abri de tout obstacle ? Ce n'était donc pas assez de déchirer mon cœur par ton refus, tu le désoles par tes soupçons.... O Amélie ! tu doutes de mon amour, tu peux croire que je pourrais vivre sans t'aimer ! Et toi, le pourrais-tu ? pourquoi donc me juger autrement ? Et quand nos existences sont si bien confondues, que nous n'avons plus qu'une ame, que nous ne faisons plus qu'un tout, pourquoi mettre une différence dans notre amour ? Ah ! si tu savais à quel point ta pensée est la seule dont je puisse m'occuper, et

dont aucune autre ne peut me distraire; en rentrant dans ma patrie, en revoyant ces lieux où j'ai passé mon enfance, je ne songeais qu'à toi; en recevant les caresses de ma mère, hélas! c'était encore à toi que je pensais. Amélie! tu es ma vie autant que ma félicité, et je t'assure que de la manière dont tu t'es emparée de mon cœur, il faudrait pour t'en arracher, une puissance telle qu'il n'y en a pas sur la terre; le ciel même, à moins qu'il ne m'anéantît, ne pourrait faire que je cessasse de t'adorer. Ah! qu'il me fût possible de savoir te dire tout ce que j'éprouve à la vue de tout ce qui me vient de toi: jusque dans ces lettres où tu oses douter de ton amant, c'est un mot, c'est une expression qui me charme; c'est ton écriture, c'est ton souvenir, c'est toi enfin que je retrouve sur le papier; je voudrais pouvoir lui communiquer toute l'émotion qu'il me donne, tout le plaisir qu'il me cause; c'est vers toi que mon cœur remonte pour trouver

la source de la vie, et en t'aimant, s'il lui reste quelque chose à désirer, c'est de répandre sur toi autant de félicité qu'il en reçoit. O mon Amélie ! si le reste du monde ne t'était rien auprès de moi, si je pouvais te faire tout oublier, et que mon amour pût te suffire, combien je serais peu effrayé de l'avenir ! Que m'importerait d'être entraîné dans l'abîme par la passion qui me dévore, si nous devions y être ensemble ? Partout où je serai avec toi, ne trouverai-je pas les célestes joies, les ineffables ravissemens ? Que puis-je vouloir sur la terre ? et que peut-il y avoir pour moi dans le ciel, si ce n'est toi ? O femme de mon cœur ! sois seule mon partage pendant l'éternité, je ne demande point d'autre bonheur.

Tu remarqueras sans doute qu'il est des articles de tes lettres auxquels je ne réponds point. O Amélie ! c'est en effet un tourment bien cruel, bien plus cruel que tu ne crois de dissimuler avec ce qu'on aime : si tu savais ce que j'ai

souffert en te cachant mon nom, si tu savais ce que je souffre encore.... Il est trop vrai que je ne t'ai pas tout dit, et que ma situation ne t'est pas entièrement connue.... tu as deviné une partie de ce que je te cachais.... J'ai promis, en effet, une entière obéissance à Madame de Woldemar; mais il dépendrait de ma mère de me dégager de ce serment; et ma mère m'aime avec une si vive affection! j'en ai reçu un si tendre accueil, que je n'ai point perdu l'espérance de la toucher en notre faveur. Si je ne l'avais pas trouvée malade, je lui aurais déjà parlé; mais pour obtenir d'elle l'effort que je vais lui demander, il faut attendre qu'elle soit mieux.... Cependant ne t'afflige pas, mon épouse adorée, et conserve-moi le seul bien qui me fasse aimer la vie.

Pourquoi rougir devant ton frère? de quoi es-tu donc coupable? n'étais-tu pas libre de disposer de ton cœur, de ta main? Mais, Amélie, si mes prières ont quelque pouvoir sur toi, tu

garderas le silence avec-lui, tu me laisseras seul le soin de l'instruire de mon nom, de mon amour, de nos liens; je te promets de lui ouvrir mon cœur: Albert est déjà mon frère, il sera mon ami; et s'il était possible que ma mère demeurât inflexible, je suis sûr que lui-même te dira que ton devoir est de me suivre, et alors tu obéiras sans doute. Hélas! Amélie, faut-il que pour te décider, je compte plus sur l'amitié de ton frère que sur mon amour.

LETTRE LXX.

Ernest à Adolphe.

Du château de Woldemar, 16 Juin.

Je viens vous demander encore un service, et ce sera le dernier; mais si vous fûtes jamais mon ami, quoi qu'il vous en coûte, il faut me le rendre: c'est de faire mettre à la poste de

Kempten la lettre ci-jointe pour Amélie, afin qu'elle ignore, pendant quelques jours encore, que c'est en Saxe que je suis ; sa vie, et la mienne peut-être, dépendent de cette prolongation. Voyez si votre vertu croira mieux faire en immolant deux victimes, qu'en les sauvant par cet innocent artifice.

Votre parti est pris, Adolphe, et le mien aussi ; Amélie sera ma femme en dépit de toutes les puissances de la terre ; je le jure au ciel, à vous ; et, dès demain, je le jurerai à ma mère elle-même, dût sa malédiction tomber sur ma tête, et me poursuivre jusque dans la tombe. Je suis résolu à tout : il ne peut plus y avoir d'indécision pour celui qui ne voit dans la vie, d'un côté, qu'une félicité sans borne, de l'autre qu'un désespoir sans remède : point d'intervalle entre eux ; tout ce qui le remplit ordinairement, sentimens doux, occupations utiles, distractions agréables, tout cela n'est rien pour moi : il me faut atteindre au faîte du

bonheur ou tomber dans l'abîme: il me faut Amélie ou la mort.

Si je n'avais trouvé ma mère dans un état de santé alarmant, j'aurais déjà parlé. Elle était si faible, quand je suis arrivé, qu'elle gardait le lit; et ma vue lui a causé tant d'emotion que, pendant deux jours, à tout moment elle était prête à s'évanouir: maintenant elle est un peu mieux; mais, pour l'intérêt même de mon amour, je dois attendre pour m'expliquer qu'elle soit en état de m'écouter tranquillement. Je vois qu'elle n'ose me faire part de ses projets; et, soit qu'elle pressente ma résistance, soit qu'elle soupçonne la vérité, depuis mon retour, elle évite avec soin toutes les questions qui pourraient amener une ouverture. Croiriez-vous qu'elle ne m'a pas demandé une seule fois la cause de mes délais et de mon silence? Elle affecte de ne m'entretenir que de voyages, d'affaires et d'espérances d'avancement à la cour; je lui réponds à peine, et j'ai l'air si triste,

si malheureux, qu'assurément sa tendresse devrait s'en alarmer, si son ambition ne s'en inquiétait pas. Deux fois cependant j'ai tenté de lui faire entendre ma peine, mais indirectement; et sa santé en a été si visiblement altérée, que je n'ai pas osé continuer. Peu de jours après mon arrivée, nous avions eu ici un grand dîner de famille, où j'avais vu Blanche pour la première fois. Le soir, quand je fus seul avec ma mère, elle me demanda comment j'avais trouvé ma cousine? " Charmante! lui dis-je; il est difficile d'être plus jolie.—Et ce motif vous engagera-t-il à la forcer de vous donner sa main? vous savez que vous en êtes le maître. —Non, Madame, je ne le suis pas; du moment que vous m'avez appris que Mademoiselle de Geysa était aimée du Comte Albert, et faisait son bonheur de lui appartenir, je n'ai pas dû croire qu'il me restât aucun droit sur elle.— C'est penser noblement, mon fils, et j'étais assez sûre de vous à cet égard

pour avoir fait, en votre absence, toutes les démarches qui pouvaient obtenir la cassation du testament de votre grand-père : l'Empereur seul en a le pouvoir, il en a la volonté, et ce n'est pas même la seule grâce qu'il soit disposé à vous accorder.—Ah, ma mère ! ai-je interrompu, je ne lui en demande aucune, et, pour être heureux, toutes ses faveurs me sont bien moins nécessaires qu'il ne me l'est d'être aimé de vous. Vous ne savez pas, ma mère, ai-je ajouté en baisant sa main avec la plus vive émotion, non, vous ne savez pas combien j'ai besoin de votre tendresse." Elle a retiré sa main, et m'a répondu avec un peu de froideur : " La tendresse d'une mère, Ernest, est un bien qu'il est difficile de perdre, même en cessant de le mériter ; mais pour obtenir les bonnes grâces de son souverain, il faut s'en rendre digne et les aller solliciter. Aussi, mon projet est-il de vous accompagner à Vienne, dès que ma santé me le permettra ; et

plus d'une fois j'ai réfléchi que nous ferions peut-être bien de nous y fixer.—Quoi! Madame, abandonner votre patrie! quitter le séjour de Dresde!—Dresde, témoin de l'affront qu'une fille criminelle a fait à notre famille, m'est devenu depuis long-tems odieux; et, en m'éloignant du lieu où je l'endurai, j'espère que le souvenir m'en sera moins présent.—Se peut-il, Madame, que le tems qui détruit tout, vous ait laissé votre haine, et que les malheurs d'Amélie?....—Ernest, a-t-elle interrompu d'une voix altérée et en me serrant brusquement la main. Ernest, si vous respectez votre mère, gardez-vous de prononcer jamais un nom qui est pour elle une injure; et, s'il était possible que nous pensassions différemment sur ce point, laissez-le moi toujours ignorer, afin que je puisse continuer à vous aimer et à vous estimer encore." La véhémence avec laquelle elle avait prononcé ces mots ayant épuisé ses forces, elle est tombée pâle et abattue sur le

dos du canapé où elle était assise : je l'ai soutenue dans mes bras, je lui ai fait respirer des sels ; elle m'a prié d'appeler ses femmes et de me retirer : je l'ai fait. Depuis ce jour, il n'a plus été question d'Amélie, ce nom chéri qui occupe seul ma pensée et remplit tout mon cœur, ce nom chéri n'a pas été une seule fois sur mes lèvres. Hier seulement, ma mère s'étant trouvée un peu mieux, elle a consenti à aller passer la journée à Dresde, chez M. de Geysa. Pendant tout le dîner, j'avais été morne et silencieux : vers le soir, tandis que chacun était au jeu, et que, la tête penchée sur mes mains, je rêvais au coin de la cheminée, Blanche s'est approchée de moi ; elle a posé sa main sur mon bras, et me regardant avec douceur : " Mon cousin, m'a-t-elle dit, vous avez l'air bien malheureux ; si je ne me trompe, vous regrettez quelqu'un, et vous n'avez pas eu besoin d'un effort extraordinaire pour me rendre ma liberté." J'ai levé les

yeux sur l'aimable fille: un mélange d'attendrissement et de gaîte embellissaît sa physionomie. " Oui, ma cousine, lui ai-je répondu, mon cœur est plein de tristesse.—De tristesse seulement? a-t-elle ajouté avec un sourire fin.—Ah! s'il n'était pas en proie à la plus violente passion, croyez-vous, Blanche, que j'eusse eu la force de céder sitôt mes droits sur vous?—Il n'est pas question de moi, a-t-elle interrompu en rougissant; parlons de vous, mon cousin; votre état me touche: sans doute, vous n'espérez pas que votre choix convienne à ma tante." J'ai secoué tristement la tête. " Je vous plains, car vous ne la fléchirez pas.—Il faudra donc mourir, ma cousine?—Pauvre Ernest! vous m'affligez beaucoup, quel dommage que vous ne soyez pas revenu quelques années plutôt, avant que votre cœur fût engagé, quand Amélie était libre encore! vous l'eussiez aimée, sans doute; elle vous eût aimé, j'en suis

sûre.—Aimable Blanche! ah! oui, c'est bien dommage! Mais vous ne haïssez donc pas Amélie, vous?—Moi, la haïr! la sœur d'Albert!—Est-ce là son seul titre auprès de vous!—Non, ses malheurs, ses vertus en sont de plus forts encore.—Vous êtes bonne, vous êtes sensible, vous êtes la seule personne de la famille, Blanche, qui prendrez pitié de mon sort. Mais, dites-moi, savez-vous où est Amélie?—Elle est en Suisse.—Y vit-elle heureuse?—Je ne sais; je n'ai de ses nouvelles que par Albert, et Albert est en Bohême.—En Bohême? ai-je repris: je le croyais auprès de sa sœur.—D'où le savez-vous? qui vous l'a dit? a-t-elle repris en rougissant prodigieusement." A cette question, j'ai vu qu'Albert avait fait un secret de son voyage; et, pour détourner Blanche de la vérité, je lui ai dit d'un air indifférent: "Personne ne m'en a parlé, et je ne saurais trop vous dire pourquoi je l'avais supposé.—Avez-vous fait part de votre suppo-

sition à ma tante?—Non; je n'en ai parlé qu'à vous.—Vous me rassurez, car il est essentiel que toute notre famille ignore où est Albert: on le croit dans ses terres; si on le savait auprès de sa sœur, ma mère ne le lui pardonnerait pas.—Mais, lui ai-je demandé, quel motif a pu l'engager à un si long voyage, au moment où son sort va se décider; est-il donc arrivé quelque malheur à Amélie?—Vous êtes curieux, m'a-t-elle dit en me regardant d'un œil pénétrant: qu'est-ce que cela vous fait? et quel intérêt y prenez-vous?—Quoi donc! croyez-vous que je n'en prends aucun à Amélie? les liens du sang et ceux qui dûrent nous unir, peuvent-ils me laisser indifférent sur son sort?—Je vois que nous nous trompions bien sur votre caractère, a-t-elle repris d'un air étonné: il promettait d'être fier et vindicatif; je le trouve doux et indulgent: quelle cause a produit ce changement?—L'expérience, ma cousine, les conseils de l'amitié..—

Ou plutôt l'amour, a-t-elle interrompu en souriant : avouez-le, Ernest, le mariage d'Amélie vous avait vivement irrité ? Mais bientôt une passion violente, en remplissant votre âme, vous aura fait oublier un malheur qui ne vous touchait plus.—Il est vrai, ai-je répondu en soupirant, et vous avez deviné mon cœur ; ce n'est que depuis qu'il aime que j'ai pardonné à Amélie. —Mais qui est-elle cette femme que vous aimez ?—Vous le saurez avant peu, ma cousine ; je ne tarderai pas à m'ouvrir à ma mère.—Je ne serai donc instruite qu'en même tems que le reste de la famille ? vous ne voulez pas de Blanche pour votre confidente, pour votre amie ?" Elle m'a fixé d'un air tendre, peut-être trop pour celle qui est destinée à Albert ; mais, n'importe, son affection m'a touché. " Ah ! lui ai-je dit en portant sa main à mes lèvres, qu'il me serait doux de vous confier tous mes secrets, et de sentir, en faisant de vous une amie, que, quoique de-

stinés tous deux à d'autres liens, nous ne sommes pourtant pas entièrement perdus l'un pour l'autre!—Ernest, s'est écriée ma mère, de l'autre bout de la chambre, je voudrais vous dire un mot. —Je suis sûre que ma tante nous observe depuis long-tems, m'a dit Blanche, tout bas et en se contraignant pour ne pas éclater de rire; notre longue conversation l'a inquiétée, sans doute; elle croit que votre cœur est en danger auprès de moi: allez, allez vite dissiper son erreur." En parlant ainsi, elle a rejoint ses compagnes, et je me suis approché de ma mère. Elle m'a prié de faire avertir ses gens, parce qu'elle voulait se retirer sur-le-champ; et aussitôt que nous avons été en voiture, elle m'a demandé si je croyais convenable, après avoir renoncé à mes droits sur Blanche, de paraître lui faire une cour assidue? " Il me semble, Madame, que le sang qui nous unit peut autoriser l'amitié entre nous.—Non pas tant que votre cousine sera libre, Er-

nest; vous êtes trop jeunes tous deux pour vous livrer à l'amitié, avant que d'autres nœuds la retiennent dans les bornes qu'elle doit avoir.—Ah, Madame! lui ai-je dit vivement, que je céderais volontiers à votre volonté sur ce point, et avec quelle ardente soumission vous me verriez souscrire à tous vos vœux, si vous consentiez à remplir un seul des miens!—Ernest, a-t-elle repris d'un ton sévère, vous connaissez si bien le cœur de votre mère, que, s'il est un objet sur lequel vous doutiez de sa complaisance, c'est que vous sentez qu'elle ne doit pas en avoir, et que vous seriez peut-être coupable de lui en demander: au reste, je prévois assez que vous me préparez bien des chagrins, et qu'après avoir gémi si long-tems de votre absence, il me faudra gémir sur votre retour. Mais ce n'est point le moment d'entamer une pareille conversation, vous voyez que ma santé est trop faible encore pour la soutenir, et je vous prie,

mon fils, d'attendre à cet égard que je vous interroge.

Ce matin, pendant le déjeuner, son ton a été également froid et imposant: j'étais encore avec elle quand on m'a apporté votre lettre: elle y a jeté un coup-d'œil. " Est-ce d'Adolphe ? m'a-t-elle dit." Je me suis incliné. J'ai vu qu'elle était tentée de me demander de la lire; mais craignant apparement que cela n'entraînât une explication. " Retirez-vous, a-t-elle repris, je ne veux point vous gêner ; et le temps est bien loin, où j'espérais que mon fils n'aurait point de secrets pour moi.— Peut-être vous trompez-vous, ma mère ? ai-je répondu avec émotion ; et ce tems n'est-il pas si éloigné que vous le pensez ? Ces lettres peuvent contenir de telles choses, que je sois contraint de rompre le silence que vous m'avez imposé, et dont le poids oppresse mon cœur." Je suis sorti sans attendre sa réponse, et j'ai vu en effet en lisant votre lettre, qu'il fallait que mon sort

se décidât. Vous exigez qu'Amélie soit éclairée: Adolphe, elle le sera, reposez-vous sur moi: la crise sera violente; peut-être entraînera-t-elle la mort de l'un ou de l'autre, ou plutôt de tous deux; car lequel de nous pourrait survivre à l'autre? O mon Amélie! mourir avec toi ne m'effraie pas; pardonne seulement mes torts, quitte la vie sans douleur, laisse-moi te suivre, et le cercueil où je reposerai entre tes bras, me paraîtra bien plus doux que le haut rang que je ne partagerais pas avec toi.... Je sens dans ma poitrine, une chaleur brûlante. J'aime, je respecte ma mère, je frémis du coup que je vais lui porter; mais c'est le seul moyen d'arriver à Amélie, et dès-lors je n'hésite plus.... Il me semble la voir devant moi avec tous ses charmes, baignée de ses pleurs, réclamer les sermens qui nous lient.... Mon ami, cette image l'emporte sur tout; et je jure de renverser les obstacles, de briser les volontés, et d'atteindre mon

but, n'importe sur quel cœur ma main frappera.

LETTRE LXXI.

Amélie à Ernest.

29 Juin.

Tu me dis d'espérer, tu me pries d'être tranquille: je veux t'obéir; je ne m'inquiéterai point de ce que tu me caches, quoique ma vie en dépende; je ne penserai qu'à ton amour: un amour comme le tien doit me suffire: oh! combien il faut qu'il soit extrême! puisque dans la situation où je suis, je puis ne pas mourir de douleur. Que j'avais besoin de ta lettre! tu avais tardé à m'écrire, et d'affreuses craintes commençaient à déchirer mon cœur. Cher Adolphe! pardonne, mais je n'aurais pas de soupçons, si j'étais encore innocente: quels que soient mes torts,

ta lettre me les a fait tous oublier ; elle a dissipé mes inquiétudes, elle m'a rendu l'espérance ; je la porte là, sur mon sein, cette source de toute vie et de toute félicité ! ô sais-tu, sais-tu Adolphe, quel bien un tel papier fait au cœur !

J'ai revu mon frère, et je l'ai revu sans plaisir, ou plutôt tant de peine se mêlait à tant de joie, que je versais des torrens de larmes entre ses bras, sans pouvoir dire quel sentiment les faisait couler ; il m'a parlé de Henry Semler : à ce nom, il a vu une telle confusion, une telle tristesse dans toute ma contenance, qu'il s'est arrêté : il croit que nous sommes séparés pour toujours ; mon oncle le lui a dit ; mon oncle lui a raconté tout ce qui s'est passé entre nous, du moins tout ce qu'il sait ; et, malgré l'extrême bonté de son cœur, la colère qu'il conserve contre Henry Semler, le lui a fait peindre sous les couleurs les plus défavorables. La douleur où je suis plongée nourrit et accroît

son ressentiment, et plus je m'afflige, plus il vous hait. Après avoir recueilli de sa bouche tous les détails de votre conduite et de votre refus, mon frère est venu près de moi, et pressant mes deux mains sur sa poitrine: " Ma sœur, tu ne me diras donc rien? tu fermes ton cœur à ton ami, à ton premier, ton seul ami, à celui qui, pour assurer ton bonheur, aurait donné jusqu'à sa vie." A ces mots, je n'ai pas même eu besoin pour me taire de penser à votre recommandation, il m'a suffi de ma honte: je suis tombée à genoux toute en pleurs, et sans pouvoir proférer une parole; je regardais mon frère, et je reprochais au ciel de m'avoir rendue indigne d'un tel ami. Il m'a relevée, et ayant approché sa chaise du fauteuil où j'étais assise, il m'a fixée long-tems d'un œil triste; puis il m'a dit: " Ma sœur, ne veux-tu plus causer avec moi, et mon amitié te fatigue-t-elle?—O mon frère! mon digne frère! ai-je repris d'une voix étouffée, par pitié ne m'interroge

pas.—Pourquoi donc? a-t-il répondu d'un air étonné et même un peu sévère; et comment Amélie craint-elle de m'ouvrir son cœur? quelle peut être la cause de ce silence? Je n'en vois que deux, a-t-il ajouté après avoir attendu vainement ma réponse: ou ma sœur est coupable, ou elle a cessé de m'aimer.—Ah! lui ai-je dit en me jetant dans ses bras, je ne sais si mon amour même m'est plus cher que toi." Ces paroles étaient l'aveu que son autre supposition était vraie; je l'ai senti en les prononçant, et l'idée de paraître criminelle aux yeux du plus vertueux des hommes, m'a causé un tel effroi, que je suis tombée sans connaissance à ses pieds. Depuis ce moment, il ne questionne plus; son air est plein d'indulgence; il me traite avec la plus tendre bonté; mais je vois dans ses yeux une sombre tristesse plus cruelle à mon cœur, que les plus cruels reproches: que serait-ce donc, s'il était sûr que sa sœur est déshonorée, et que c'est à Adolphe de

Reinsberg qu'elle appartient; à Adolphe, qui, pour s'unir à elle, n'est pas sûr d'obtenir l'aveu de sa mère; à Adolphe qui s'entoure de circonstances si mystérieuses, que l'œil même de celle qu'il aime, ne saurait les pénétrer? Sans doute il serait au désespoir; il n'aurait pas, comme moi, ton amour pour le rassurer et le consoler de tout.

Blanche écrit à mon frère, qu'Ernest est arrivé à Dresde; il paraît, à ce qu'elle dit, plongé dans une grande mélancolie, et peu disposé au mariage que sa mère désire; elle en parle avec intérêt; ses éloges m'ont alarmée; Albert a secoué la tête en souriant tristement: " Sois tranquille, Amélie, m'a-t-il dit, Blanche sera constante; mais elle cherche à m'inquiéter, et veut se faire regretter d'Ernest: sans doute elle réussira dans ces deux projets.—Mon Albert, crois-moi, retourne à Dresde, va veiller toi-même à ton bonheur.—J'irai....Puisque ma pré-

sence est inutile à ma sœur, et qu'elle repousse mes secours, il faudra bien partir.—Ecoute, ô le plus chéri des frères! il est vrai, j'ai un secret, tu le sauras un jour; mais maintenant ne cherche pas à le découvrir; car si tu le demandais, je sens bien qu'aucune puissance ne pourrait me donner la force de le taire, ni me consoler de te l'avoir dit." Pendant que je parlais, il me regardait fixement, et des larmes coulaient le long de ses joues; il s'est promené en silence dans la chambre; puis se rapprochant de moi, il a dit: " Je ne te demande plus rien, je respecte ton secret, et je respecte assez ma sœur, pour croire qu'il ne cache rien de honteux; mais s'il en était autrement.... O mon pere! ce n'est pas elle qu'il faudrait accuser; ce serait moi: ne m'avais-tu pas ordonné de veiller sur elle? et je l'ai abandonnée! Pourquoi ai-je permis qu'elle me quittât? pourquoi ne l'ai-je pas suivie? Ah! si ta fille a eu des torts, pardonne

à sa faiblesse, et ne punis que moi.— Oh! non, mon père, me suis-je écriée à mon tour en levant les mains au ciel, non, jamais ta fille ne sera assez coupable pour mériter une punition aussi horrible que celle du malheur de son frère." A ces mots, Albert m'a pressée sur son sein, et, après un long silence, nous nous sommes efforcés de changer de sujet.

Mon oncle chérit Albert : mais qui ne le chérirait pas? Toi-même, Adolphe, quand arrivera ce beau jour, où, sans parler de ma faute à mon frère, tu lui confieras nos liens? Quand tu sauras de quel prix est son amitié, que tu connaîtras son cœur, Amélie seule te sera plus chère que lui. Adolphe, assurément, je voudrai tout ce qu'Albert approuvera : maintenant qu'une générosité exaltée ne peut plus l'égarer, ce qu'il jugera être bien le sera. Si en m'unissant à toi malgré ta mère, je ne faisais de tort qu'à moi, aurais-je hésité un instant? Ne t'ai-je pas tout immolé, ma paix,

ma vertu, l'estime de mon frère? et maintenant, quand je te refuse quelque chose, ce n'est pas assurément mon intérêt qui m'arrête; car que me reste-t-il à perdre?.... Mais, Adolphe, que je te fasse violer tous tes devoirs! abandonner ta mère! la livrer à une inconsolable douleur!.... Non, jamais, jamais. Cependant, puisque tu me dis que tu espères, je veux espérer aussi; je veux croire que bientôt, conduite par mon frère aux pieds de l'autel, je m'engagerai à ne te quitter qu'à la mort.... mais il n'y a qu'un événement pour un pareil bien; il y en a mille pour l'infortune.... O Dieu suprême! je ne murmure point contre toi; cependant je ne te l'avais pas demandée cette existence, que tu n'as remplie que de jouissances sans sécurité et de maux sans remèdes.

LETTRE LXXII.

Ernest à Adolphe.

Du château de Woldemar, 28 Juin à minuit.

DEMAIN est le jour fixé pour m'expliquer avec ma mère; demain je connaîtrai mon sort, et tout sera fini.

Ce moment doit être terrible aussi pour elle; car elle sait déjà que mon amour est au dessus de son pouvoir, et qu'Amélie en est l'objet.

Amélie! enfin j'ai osé prononcer son nom; enfin je me suis affranchi de l'insupportable contrainte où je vivais depuis mon retour; j'ai dit à ma mère que je n'aurais jamais d'autre épouse; et malgrè sa colère et sa haine, depuis cet aveu, elle m'a encore nommé son fils, et m'a parlé avec tendresse.... Adolphe, peut-être parviendrai-je à la toucher: elle n'est point insensible; j'ai vu couler ses larmes, et jusque

dans ses reproches, j'ai retrouvé le cœur d'une mère.... Je tomberai à ses pieds, j'invoquerai sa pitié, son amour ..mais ne l'ai je pas déja fait ? et vainement.... si ma mère me refuse, Adolphe, il faudra donc la fuir ? Oui, plutôt que d'abandonner Amélie, je suis déterminé à la fuite ; mais que ce parti m'eût semblé plus facile avant d'être revenu ici ! Alors je me souvenais à peine de ma mère, j'avais presqu-oublié ses traits, je ne venais pas de recevoir ses caresses, de l'entendre me nommer son enfant, son unique bien ; cette sainte voix de nature ne retentissait pas dans mon cœur.... O mon Amélie ! si je ne puis toucher ma mère, en m'envoyant ici, tu auras augmenté nos maux ; mais, n'importe, je t'immolerai tout, et, en te faisant un pareil sacrifice, sans doute j'aurai mérité que tu m'en refuses aucun, et que tu n'hésites plus à me suivre.... Durant cette cruelle nuit qui précède peut-être un jour plus cruel encore, comment espé-

rer un moment de repos? Ce n'est point à Amélie que je puis adresser le détail de mes combats avec ma mère: recevez-le donc, mon ami, et peut-être qu'un jour, quand je serai exilé loin d'elle, seule, dans sa vieillesse, en lisant le récit de ce que son ambition m'a fait souffrir, elle s'attendrira, et pardonnera à son fils, à son fils proscrit, errant dans les terres étrangères et portant partout le remords de l'avoir offensée.

Après avoir reçu votre dernière lettre, Adolphe, où vous exigiez qu'Amélie fût instruite de la vérité, je vis bien qu'en quelqu'état que fût ma mère, je ne pouvais plus différer à lui ouvrir mon cœur; je descendis le même jour auprès d'elle dans cette intention: je la trouvai un peu souffrante, elle me pria de lui donner le bras pour aller faire le tour de son parterre, dans l'espoir que le grand air diminuerait l'oppression qui l'étouffait. Tourmenté du désir d'exécuter mon projet, et de l'obstacle que la santé de ma mère y opposait

pour l'instant, je ne pouvais trouver une parole ; elle-même gardait le silence; et tous deux, réveurs, distraits, nous marchions sans regarder de quel côté et sans calculer la distance.

Nous avions fait déjà une assez longue promenade, lorsque ma mère, en levant la tête, tressaillit tout à coup, et son visage devint tout en feu. "Qu'est-ce, lui dis-je? vous sentez-vous plus incommodée?—Bon Dieu! s'écria-t-elle sans me répondre, est-ce là le zêle, est-ce là la soumission que je devais attendre d'un serviteur qui vit depuis trente années dans ma maison? Quoi! malgré mes ordres, ce bosquet subsiste encore! Guillaume m'a désobéi, Guillaume m'a trompée; il en sera puni, et ne passera pas une nuit de plus chez moi.—Ah, mon Dieu! repris-je effrayé de son désordre, qui peut vous faire autant haïr ce bosquet, et quel si grand crime Guillaume a-t-il commis en ne le détruisant pas?" Elle m'a regardé fixe-

ment." Savez-pourquoi ce tilleul fut planté, et quelles mains élevèrent ces arbustes? Non, je l'ignore, et.... — Puissiez-vous l'ignorer toujours! interrompit-elle vivement; et demain, si je vis encore, il ne restera pas vestige de ce lieu abhorré." Comme elle parlait, elle aperçut, dans le fond du parc, Guillaume qui allait rejoindre quelques ouvriers: elle me fit signe de l'apeler. En s'approchant de ma mère, il parut interdit, consterné: "Guillaume, lui dit-elle du ton le plus sévère, vous voyez les reproches que j'ai à vous faire, et que, si je vous traitais comme vous le méritez, je vous chasserais à l'instant même: cependant, en considération de vos longs services, de votre âge et de votre famille, je puis vous faire grâce, pourvu que, devant moi, à la tête de ces ouvriers que je vois là-bas, vous abattiez sur-le-champ cet odieux bosquet." Le bon homme se mit à pleurer." Faut-il donc sortir de cette maison où je croyais mourir?—

Vous hésitez, Guillaume?—Helas! Madame, comment avoir le courage de détruire tout ce qui reste de ma jeune maîtresse?" A ce nom, Adolphe, je ne doutai plus de ce que l'air de ma mère ne m'avait que trop fait soupçonner. " Qui donc a planté ce bosquet, Guillaume? demandai-je avec la plus vive émotion. — Ah, Monsieur le comte! obtenez grâce pour lui, afin que ma jeune maîtresse n'ait pas dit vrai lorsqu'elle m'assurait ici, il y a un an que c'était la dernière fois qu'elle voyait son bosquet.—Il y a un an? interrompit impétuesement ma mère. Qu'entends-je? Amélie est venue ici il y a un an! vous lui avez permis d'entrer chez moi! nous avons respiré le même air! la même terre nous a portées! " Guillaume est tombé à ses pieds; je m'y suis précipité aussi: elle nous a repousse tous deux. " Mon fils, m'a-t-elle dit, avec une agitation qui lui permettait à peine de parler, si vous comptez ma vie pour quelque chose,

ôtez de devant mes yeux, cet homme qui ose m'outrager au point de conserver une pareille affection à l'opprobre de notre maison." A ces terribles paroles, le bon vieillard fondit en larmes, son chagrin ne toucha point ma mère; elle lui fit signe de s'éloigner. "Du moins, ajouta-t-il en sanglotant, Madame la Baronne ne permettra-t-elle pas que je la soutienne jusqu'au château? elle est si faible! elle est si mal!—Non, reprit-elle, je ne veux point de vos secours, mon fils me suffira....allez...." Il obéit. Je restai seul avec elle, je la tenais dans mes bras presqu'expirante; et cependant cette scène m'avait causé tant de douleur, que ne considérant plus rien, j'ouvrais la bouche pour déclarer à ma mère qu'Amélie était mon épouse; lorsqu'elle me prévint, en me disant d'une voix éteinte: "Oui, mon fils, tu me suffiras! mon fils! mon seul bien, mon unique consolation!....viens mon Ernest, viens te presser sur le cœur de

ta mère ! et par ton respect et des caresses, en chasser le trouble et l'indignation." Je l'avoue, ces mots m'ôtèrent le courage de parler ; et quand ma mère, toute en pleurs, me couvrait de ses bénédictions, je ne pus me résoudre à choisir cet instant pour lui percer le sein : d'ailleurs nous ne restâmes pas long-tems seuls ; Guillaume avait été jeter l'alarme dans le château, en disant que ma mère s'était trouvée mal dans le parc ; tous ses gens accoururent à son secours ; on la transporta dans son appartement ; la nuit elle eut de l'agitation et de la fièvre. Inquiet de son état, j'envoyai au point du jour chercher son médecin à Dresde ; il arriva à midi avec M. et Madame de Geysa et Blanche. Ma mère reposait alors ; on me questionna sur la cause de son indisposition ; je répondis, en m'efforçant de cacher mon trouble, que la veille, en se promenant dans ses jardins, elle avait été frappée par des souvenirs qui l'avaient vio-

lemment emue." " J'espère, me dit Blanche, avec beaucoup de vivacité, que vous ne l'avez pas conduite vers le bosquet d'Amélie?—J'ignorais qu'il existât?....Ah! si je l'avais su!.... —C'est donc-là le motif, interrompit Madame de Geysa. Eh bien! Blanche, vous voyez ce que vous avez gagné à nous empêcher d'instruire votre tante de la désobéissance de Guillaume; elle ne nous pardonnera pas de lui en avoir fait un mystére.—Je me pardonnerais bien moins, reprit sa fille, de n'avoir pas préservé le plus long-tems possible tout ce qui nous reste de la pauvre Amélie." Ce mot, ce sentiment de Blanche, m'attendrirent à un tel point, que, pour cacher mes larmes, je portai mes deux mains sur mon visage. Blanche me dit alors: " Etes-vous donc fâché, Ernest, que je ne haïsse pas aussi Amélie?" Je ne lui répondis point; mais combien je l'aimais alors! combien elle me paraissait aimable! et, je le confesse, cet attache-

ment qu'elle conserve à une infortunée, me l'a rendue si chère, que, depuis ce moment, je sens bien que je lui montre une amitié qui peut faire croire aux autres, et à elle-même, que je la regrette. Madame de Geysa, qui n'a cédé qu'avec peine au désir de son mari, d'unir Blanche à Albert, favorise tous mes tête-à-têtes avec sa fille; celle-ci peut-être s'y prête un peu trop; la coquetterie est son seul défaut; et si je prolongeais plus long-tems l'erreur qu'a fait naître l'expression de ma reconnaissance, je serais sans doute coupable; mais demain tout s'éclaircira, demain chacun apprendra qu'Amélie est mon épouse, et seule l'objet et la cause de toutes mes affections.

Je reviens à mon récit; peut-être le désordre qui y regne vous empêchera de le comprendre; mais dans mon anxiété, comment écrire avec suite et exactitude?

Le médecin, après avoir vu ma mère, revint auprès de nous. " Cet accident

ne sera rien, nous dit-il, pourvu qu'on lui évite toute espèce d'emotion: il ne lui faudrait maintenant que de la distraction et un peu de mouvement." M. de Geysa proposa alors de l'engager à venir passer quelques jours à Geysa; le médecin assura que ce petit voyage contribuerait beaucoup à la remettre, et aussitôt qu'on en eut parlé a ma mère, elle l'accepta avec empressement et parut même désirer de partir dès le lendemain.

Cependant j'étais inquiet du sort de Guillaume: aussitôt que chacun fut retiré le soir, je me rendis chez lui; je le trouvai fort triste: M. de Geysa était venu le jour même lui annoncer, de la part de ma mère, qu'il fallait qu'il quittât le château sans délai, et que sa place était déjà donnée. "Ah, monsieur le comte! me dit-il, je ne me plains point de souffrir pour ma jeune maîtresse; mais vous que j'ai vu au berceau, et qui, depuis votre retour, vous êtes montré si bon, si gé-

néreux, faut-il aller mourir loin de vous?—Non, bon Guillaume, lui dis-je; de quelque manière que tournent les choses, soyez sûr que nous ne vivrons pas séparés; maintenant ne fatiguons pas ma mère par des instances inutiles; quittez son château puisqu'elle l'exige; mais retirez-vous ici près; je saurai vous retrouver avant peu." En parlant ainsi, je mouillais de mes larmes le visage de ce bon vieillard; car je pensais que si j'étais obligé de fuir avec Amélie, il deviendrait le compagnon de notre exil.

Je ne vous peindrai pas combien, pendant notre voyage à Geysa, j'observais avec soin les moindres altérations de la santé de ma mère; mon inquiétude à cet égard était si visible, que plus d'une fois elle me témoigna combien elle en était touchée; et moi, malheureux! je rougissais intérieurement de sa reconnaissance; car, je l'avoue, c'était bien moins la piété filiale que le désir de trouver un moment favo-

able pour lui parler d'Amélie, qui me rendait si attentif à sa santé.

Enfin, la veille de notre départ de Geysa, Blanche me proposa d'aller visiter la terre de Lunebourg, qui touche à celle de son père. J'acceptai cette partie avec une sorte de joie, me faisant une fête de voir les lieux où Amélie avait passé son enfance, et de jouir de l'idée qu'elle avait été partout où j'allais être. Le baron voulut nous accompagner, et ma mère, qui se sentait beaucoup mieux, désira être aussi de la partie.

Arrivés à Lunebourg, nous parcourûmes les jardins, nous visitâmes les appartemens: en entrant dans celui du Comte Albert, le premier objet qui frappa mes regards fut le portrait d'Amélie, de grandeur naturelle et d'une ressemblance extraordinaire: cette vue me jeta dans un tel délire, que, sans songer que ma mère pouvait m'entendre, j'étendis les bras vers le portrait en m'écriant: *c'est elle.* Ma

mère me jeta un regard terrible, et appelant le concierge, qui était demeuré en arrière avec les autres personnes, elle lui dit. " Le Comte de Lunebourg ne vous a-t-il point donné l'ordre d'arracher d'ici cette odieuse image ?—Madame ne sait donc pas que c'est le portrait de sa sœur, de la jeune Comtesse Amélie ?—Dites de Madame Mansfield, interrompit ma mère d'une voix tremblante de colère, et ce nom sera toujours la plus mortelle injure pour tous les Woldemar, tant qu'il restera un sentiment d'honneur dans leur âme. Mademoiselle, ajouta-t-elle en voyant entrer Blanche dans la chambre, j'espère que lorsque vous serez devenue la maîtresse de cette maison, vous ferez abjurer au Comte Albert l'avilissante faiblesse qui l'attache à la femme qui nous a couverts d'ignominie ; et pour moi, je vous déclare que vous ne me reverrez ici que quand les cendres de ce portrait auront été livrées au vent

Elle sortit, et je demeurai accablé, n'ayant plus le courage de regarder cette céleste figure que ma mère venait de maudire et dont le doux sourire me déchirait le cœur. Je quittai la chambre pour cacher mes larmes à Blanche; je m'enfonçai dans l'endroit le plus sombre du parc, et au bout d'une heure, ayant aperçu toute la compagnie s'avancer d'un autre côté, je revins promptement au château: je voulais revoir le portrait d'Amélie, et surtout le voir seul. Je trouvai le concierge qui sortait de l'appartement, je le priai de me l'ouvrir encore: il obéit; je lui fis signe de me laisser en liberté quelques instans. "Ah, monsieur le Comte! s'écria-t-il au moment de sortir, c'était vous, à ce qu'on dit, qui deviez épouser ma jeune maîtresse: quel dommage que cela ait tourné ainsi! il y a eu bien du malheur dans tout cela.—Oh! oui, bien du malheur! ai-je répété avec un cri douloureux; mais à présent laissez-moi, mon ami, je vous suivrai

dans un moment." Il s'est retiré, et je suis tombé à genoux devant le portrait; je ne pouvais en détacher mes regards. Amélie! Amélie! m'écriai-je comme si elle eût pu m'entendre.... Bientôt l'idée des inquiétudes dont elle devait être tourmentée, l'attente de cette explication dont dépendait notre existence, les malédictions de ma mère qui retentissaient encore à mes oreilles; enfin tout ce qu'il y a de douleurs dans notre situation s'empara avec tant de violence de mon cœur, que, ne pouvant plus soutenir ma peine, je tombai le front contre le plancher que j'inondais de mes pleurs, en répétant Amélie! Amélie! et je ne sais combien de tems je serais resté dans cet état, si le bruit d'une porte qui s'ouvrait ne m'en eût arraché: je tournai la tête, je vis ma mère: " Ernest, s'écria-t-elle avec force, pourquoi êtes-vous ici?—Ma mère, je vais tout vous dire.—Non, malheureux! ne me dis rien: veux-tu que je te haïsse aussi?—O ma mère!

parlerez-vous donc toujours de haine? votre cœur n'est-il pas las de haïr? n'aurez-vous aucune pitié de moi? et les longues souffrances d'Amélie ne vous feront-elles jamais pardonner une erreur de sa jeunesse? Regardez-la, ma mère, peut-on la voir sans l'aimer? regardez-la: elle souriait alors, maintenant elle pleure: ah! si vous saviez le mal que ses larmes font à votre fils, vous lui diriez assurément: " Va, cours les essuyer, et ramène dans mes bras ma fille d'adoption et ton épouse." A ce nom, ma mère a frémi, et me regardant d'un air égaré. " Ai-je bien entendu? est-ce Ernest qui parle? le noble Comte de Woldemar désire la main de celle qui lui préféra un vil artiste!—O ma mère! c'est moi qu'elle outragea par un pareil choix; mais je l'ai vue, et j'ai tout oublié; je l'ai vue, et tout mon cœur s'est donné à elle: daignez la voir aussi, et bientôt vous lui pardonnerez, vous l'aimerez.—Indigne enfant! qu'osès-tu proposer à ta

mère? voir Amélie!.... plutôt mourir que de ceder!—Eh bien! ma mère, le cri de l'amour sera comme celui de la haine, *plutôt mourir que de céder!* reçois-en le serment, ô Amélie! ai-je ajouté en tombant à genoux devant le portrait, plutôt que de souffrir qu'un ressentiment aveugle, une volonté tyrannique m'arrachent à ce que j'aime, je saurai tout braver et mourir s'il le faut.—Juste ciel! s'est écriée ma mère avec un mouvement d'effroi, n'avez-vous prolongé ma vie que pour me faire voir un pareil instant?" Ses paroles m'eussent attendri peut-être; mais il y avait dans son geste tant d'aversion pour Amélie, que la nature est restée muette dans mon sein, et élevant les bras vers l'image adorée, j'ai dit: "Douce et touchante victime! ne crains rien, mon amour s'augmente de la haine qu'on te porte, et si une mère barbare te repousse, je ne vivrai plus que pour toi." A ces mots, elle s'est approchée de moi, et me regardant

d'un œil fixe et imposant, elle m'a dit: "Oserez-vous, mon fils, répéter ce vœu sacrilége? oserez-vous jurer une seconde fois que vous abandonnerez votre mère.—Non, ma mère, non, je ne l'ai pas dit, j'ai juré seulement de vivre pour Amélie.—Vivre pour Amélie! c'est donner la mort à votre mère: choisissez, mon fils." A ce discours terrible mon sang s'est glacé, ma tête s'est troublée; j'ai regardé le portrait: Adolphe, il ne souriait plus; il m'a semblé le voir se couvrir de larmes, attendant son arrêt avec une anxiété pareille à celle qui désolait mon cœur: cette douleur que je me représentais m'a rendu insensible à celle de ma mère. "Ah! calme-toi, me suis-je écrié, ma bien aimée, essuie tes pleurs: il n'y a de crime pour ton amant que celui de t'abandonner, et plutôt que d'en concevoir l'horrible pensée, je jure....— N'achève pas, cruel enfant! et si tu ne frémis pas du coup que tu vas me porter, tremble du moins pour toi: le

ciel frappe les enfans ingrats.—Je ne tremble que d'être séparé d'elle : tous les autres maux ne sont rien au prix de celui-là.—

Eh bien! poursuis, malheureux, va, cours aux pieds de cette vile créature.. —Ne continuez pas, Madame; je ne souffrirai jamais de personne, ni de vous, qu'Amélie soit indignement traitée.— Sacrifie-lui tes devoirs, ton honneur et ta mère, a-t-elle ajouté sans me répondre : chargé du poids d'un parricide, unis tes mains sanglantes à ses mains déshonorées, alors vous serez dignes l'un de l'autre.—Oui, quelles qu'en soient les suites, je serai l'epoux d'Amélie : dussiez-vous à l'instant m'accabler de vos malédictions, je suis déterminé à les braver, et je jure encore.. —Arrête, Ernest : pour achever ton serment impie, attends du moins quelques momens, et ne renonce à ta mère que quand elle ne t'entendra plus." Elle s'est éloignée. Je suis demeuré anéanti; je ne pensais plus, je ne sen-

tais plus, je ne sais ce qu'il me restait à faire pour mourir. Ma mère s'est arrêtée à la porte; en voyant l'excès de mon désespoir, son cœur a été ému, sans doute, et elle s'est écriée avec un accent aussi douloureux que pénétrant: " C'en est donc fait, Ernest, je n'ai plus de fils?" A ces mots, la nature a repris tous ses droits, et courant me précipiter aux pieds de ma mère, je les ai arrosés d'un déluge de pleurs; les siens aussi inondaient son visage; je les sentais couler sur le mien, tandis qu'elle me serrait contre son sein en s'écriant: " J'ai donc retrouvé mon fils! mon fils m'est donc rendu!" Je n'ai rien répondu; et, je l'avoue, je recevais plutôt ses caresses que je n'y répondais; car, malgré l'attendrissement dont elle m'avait pénétré, je voyais toujours Amélie entre nous deux. Après un long silence, quand nous avons été plus calmes l'un et l'autre, ma mère m'a relevé avec bonté, en me disant d'un ton qui devenait plus grave à me-

sure, qu'elle parlait: " Sortons de cet appartement, Ernest, et puissé-je n'avoir jamais dans ma vie une heure pareille à celle que je viens d'y passer: taisons cette scène à tout le monde, afin que votre honte demeure, s'il se peut, ensevelie.... —De la honte, ma mère; il ne peut y en avoir que pour les lâches et les perfides, et soyez sûre que votre fils ne méritera jamais de pareils noms. —Ne dites pas un mot de plus sur ce sujet, Ernest; je vous promets de reprendre cette conversation dans un autre moment: je vous demande seulement de me laisser le tems de m'y préparer, afin d'avoir la force de la soutenir.

Je me suis incliné sur sa main en soupirant profondément, et nous avons été rejoindre la compagnie, qui nous attendait pour partir. Mon désordre et le ressentiment de ma mère n'ont point échappé à l'œil perçant de Blanche; aussitôt que nous avons été seuls, elle m'a demandé une explication que j'ai refusé de lui donner; je ne veux point

lui dire qui j'aime, elle l'écrirait à Albert, et Amélie serait bientôt instruite d'une vérité qu'elle ne doit apprendre que par moi. O Adolphe! vous ne saurez jamais ce que c'est qu'aimer comme j'aime; il me semble toujours la voir devant moi: oui, voilà son sourire, son regard; j'entends sa douce voix: si je suis dans un cercle, elle y est; si je suis seul dans ma chambre, elle y est encore: partout je la vois, je lui parle; et malgré l'effrayante distance qui nous sépare, et ce monde étranger qui m'entoure et m'accable, ce n'est qu'avec elle et pour elle seule que j'existe. Dans cet état que je vous dépeins, Adolphe, vous sentez tout ce qu'il m'en a coûté pour attendre que ma mère m'indiquât le moment qui va décider de ma vie. Depuis trois mortels jours que nous sommes de retour à Dresde, j'espérais à chaque instant qu'elle allait s'expliquer; et voyant qu'elle ne me disait rien, je commençais à ne pouvoir plus commander à

mon agitation, ni endurer cet éternel silence, lorsqu'en nous quittant, ce soir, elle m'a remis le billet suivant :

La Baronne de Woldemar, à son fils.

" DEMAIN matin, descendez à dix heures dans mon cabinet ; nous serons seuls ; je vous promets de vous écouter avec patience me parler d'Amélie et de votre amour ; c'est promettre peut-être au delà de mes forces ; n'importe, mon fils n'aura point à me reprocher d'avoir manqué de complaisance ; mais quand je fais autant pour vous, Ernest, j'ai droit d'exiger, je pense, que de votre côté vous entendiez, avec une respectueuse soumission, les projets dont je faisais mon bonheur dans ces tems où je croyais n'avoir qu'à bénir le ciel de vous nommer mon fils."

Le jour commence à paraître..... Tandis que je veille dans toutes les perplexités de l'incertitude, Amélie dort peut-être tranquille..... Mais puis-

je la supposer en paix, quand j'ai laissé passer quatre courriers sans lui donner de mes nouvelles ? Hélas ! j'espérais chaque jour un lendemain plus heureux, et je l'attendais pour lui écrire..... Que ne doit-elle pas penser de ce silence ? L'image de sa situation me fait plus de mal que tous les chagrins que j'endure ici.. Cependant, avant la scène qui s'apprête, je veux essayer de lui écrire... Peut-être ne pourrai-je pas partir tout de suite ; si ma mère me demande quelques jours pour réfléchir, je ne les lui refuserai pas ; mais durant cette terrible suspension, je sens bien qu'il me serait plus difficile qu'en ce moment même de m'adresser à Amélie sans lui ouvrir tout mon cœur ; et si je suis repoussé par ma mère, si sa cruauté me contraint à la fuir, pour déterminer Amélie, il faut qu'Albert ne soit plus en Suisse ; Albert n'entendrait pas mon langage, il ne comprendrait pas que le devoir de l'amour est de braver tous les autres devoirs : c'est donc Amélie seule que je

veux voir, c'est elle seule que je veux persuader.

LETTRE LXXIII.

Ernest à Amélie.

29 Juin, six heures du matin.

Je suis à Dresde; ce matin même je vais parler de toi et de notre amour à ma bienfaitrice, et lui demander un aveu d'où dépend celui de ma mère: si toutes deux le refusent, je retournerai près de toi sans remords, content d'avoir rempli mon devoir; et quand tu sauras tout, s'il était possible que tu m'opposasses encore des scrupules que je n'aurais plus, je croirais ton amour bien faible, et alors seulement je serais arrivé au dernier terme du malheur.

Après cette lettre-ci, je ne t'en écrirai plus; moi seul je t'apprendrai la

réponse de Madame de Woldemar. Je compte partir demain; cependant si mon départ se différait de huit jours, n'en conçois aucune inquiétude, mon Amélie, et repose-toi avec confiance sur l'honneur, l'amour et la foi de ton époux.

Mais, crois-moi, tâche d'engager ton frère à revenir ici promptement; sa présence y est plus nécessaire qu'il ne pense. Blanche passe sa vie à Woldemar, auprès d'Ernest, et paraît se plaire beaucoup avec lui: l'amitié qu'elle lui montre est si affectueuse et si tendre, qu'il résisterait difficilement à tant de séduction et de charmes, si son cœur n'était défendu par la plus violente passion. O mon Amélie! cet Ernest, l'objet de ton inimitié, est malheureux comme nous; il lutte aussi contre l'ambition et la volonté de sa mère, et est décidé à les braver plutôt que de renoncer à la femme qu'il aime. Cette ressemblance d'infortune ne t'attendrira-t-elle pas sur son sort? ne fera-t-elle

pas succéder la pitié à l'aversion qu'il t'a toujours inspirée? Pourquoi le haïrais-tu ? Il est bien loin de te haïr, lui ! Il m'a révélé son secret, et je suis sûr que, s'il ne peut toucher sa mère, lui aussi penserait à fuir avec nous: s'il prenait ce parti, s'il ne voulait pas laisser l'orgueil de Madame de Woldemar disposer de son bonheur, le trouverais-tu donc coupable ?...Tu t'étonnerais de ce que je t'entretiens d'un pareil sujet, s'il était sans rapport avec notre situation, et si ce que je dis ne prouvait pas ce que tu sais bien, que tout me reporte à l'intérêt de notre amour.

J'ai encore un mot à te dire sur Albert: tu n'ignores peut-être pas que, malgré ses rares qualités, ce n'est qu'à regret que Madame de Geysa consent à lui donner sa fille ; elle eût préféré beaucoup l'unir à Ernest ; de son côté, Madame de Woldemar, lors de l'arrivée de son fils, tremblait de le voir s'attacher à Blanche ; et mainte-

nant qu'elle connaît et désapprouve le choix qu'il a fait, elle cherche tous les moyens d'augmenter l'amitié qu'il montre à sa cousine, et de faire valoir tout ce que celle-ci a d'esprit et de charmes. Je crois bien que le cœur de Blanche sera fidèle à son premier attachement; mais, je te le répète, je voudrais qu'Albert hâtât son retour, ne fût-ce que pour prévenir les faux jugemens qu'un trop grand désir de plaire pourrait faire porter contre son amie : il ne suffit pas que l'épouse qui lui est destinée n'ait aimé que lui, il faut qu'elle n'ait jamais laissé soupçonner qu'elle eût pu lui préférer un autre homme.

Adieu, mon amie, mon épouse, adieu; quel que soit le sort qui m'attend aujourd'hui, ce sera le plus beau jour de ma vie, puisque, dans quelques heures, je pourrai verser tout mon cœur dans le tien et être délivré de l'horrible tourment d'avoir un secret pour toi.

LETTRE LXXIV.

Ernest à Adolphe.

29 Juin, huit heures du matin.

Je viens d'écrire à Amélie; je ne sais comment il m'a été possible de lui tracer quelques lignes dans l'agitation où je suis.... Voilà l'heure qui approche; je vais descendre; je m'arme autant que je le puis de sang-froid et de courage: combien ne m'en faudra-t-il pas pour entendre déchirer Amélie sans me plaindre, et résister aux larmes de ma mère sans m'émouvoir? Mais mon parti est pris; il n'est point d'ordre, de prières qui puissent me faire renoncer à celle que j'aime: si ma mère ne cède point à mes vœux, je lui désobéirai; et demain matin, soit que sa malédiction ou son consentement m'accompagnent, je serai sur la route de Suisse, et peu de jours après, l'é-

poux d'Amélie.... Ce titre sacré, je le prendrai avec une joie pure! Pourquoi serait-elle troublée? en demandant le consentement de ma mère, n'ai-je pas rempli ce que je lui devais? si elle s'oppose à mon bonheur, dois-je être la victime de son féroce orgueil, de son insatiable haine: dois-je surtout leur sacrifier la femme angélique qui m'a nommé son époux? la vertu même n'aurait-elle pas horreur de ma soumission? et si c'est la vertu qui me conduit dans les bras d'Amélie, pourquoi ma conscience murmurerait-elle?

J'entends sonner l'heure... Ce soir, Adolphe, vous saurez l'issue de l'affreux combat que je vais soutenir: combien cet instant tardait à mon impatience!.... Ma mère me fait dire qu'elle est seule, qu'elle m'attend.... Je descends.

LETTRE LXXV.

Ernest à Adolphe.

2 Juillet.

Oui, j'aurai la force de vous écrire, je dois l'essayer du moins, car si je succombe sous le poids du malheur qui m'accable, cette lettre-ci deviendra un testament de mort, où Amélie trouvera peut-être l'excuse de l'horrible serment que j'ai fait....

Je vous quittai avant-hier pour me rendre auprès de ma mère; elle m'attendait, son air était grave, mais tranquille; en m'apercevant, elle me présenta sa main que je baisai, me fit signe de m'asseoir, garda un moment le silence, et puis levant les yeux sur moi, elle me demanda avec un profond soupir: " Est-ce le hasard, Ernest? est-ce votre volonté qui vous a fait connaître Amélie? Dans quel lieu l'avez-vous

vue ? Combien de tems êtes-vous restés ensemble ? Vous êtes-vous nommé à elle ? Donnez-moi, je vous prie, tous les détails d'un événement sur lequel je pleurerai long-tems sans doute." Alors, sans parler à ma mère du long ressentiment que j'avais nourri contre Amélie, dans la crainte qu'elle n'y trouvât des raisons d'alimenter le sien, je lui racontai simplement, comment, en traversant les montagnes, j'étais prêt à périr, et que le courage, l'humanité d'Amélie, m'avaient arraché à une mort certaine. Ah, Madame ! quand je revoyais celle que vous m'aviez destinée dès l'enfance, brillante de cette beauté céleste d'un ange qui vient de sauver des infortunés, quand je lui devais la vie, comment ne lui aurais-je pas donné la mienne ? Vous connaissez ses charmes, en est-il de plus puissans ? mais que sont-ils auprès de ses vertus ? ce sont elles qui m'ont enchaîné. Moi aussi, par un vain préjugé, j'ai voulu me défendre de l'ai-

mer; mais depuis, combien j'ai rougi d'en avoir eu seulement la pensée! je me serais méprisé moi-même, si l'orgueil avait pu fermer mon cœur à l'objet le plus digne et le plus vertueux. Non, ma mère, non, la honte n'est pas pour celui qui adore Amélie, mais pour l'homme dur et insensible, qui aurait pu la voir et n'être point touché. Ah! laissez-moi achever, ai-je continué vivement, en voyant qu'elle allait m'interrompre, je n'ai pas encore tout dit, mon cœur est plein, il faut qu'il s'épanche ou qu'il se brise; et quand je parle d'Amélie, de cet objet de mon culte, de mon idolâtrie, et que j'en parle à une mère également respectée et chérie, c'est à genoux que je dois exprimer mes vœux." En prononçant ces mots, je suis tombé aux pieds de ma mère, et penchant mon visage sur ses deux mains, j'ai continué ainsi: "Vous ne savez pas que cette femme que vous haïssez, que vous accablez de vos malédictions, vous aime et vous

bénit ; je l'ai entendu moi-même faire des vœux pour votre bonheur ; ne me connaissant point, elle ignorait devant qui elle les prononçait ; ce n'était point l'effort d'un cœur orgueilleux qui se dompte pour qu'on l'applaudisse, mais l'effusion d'une âme douce et tendre, qui ne sachant qu'aimer, plaint celui qui la peut haïr, et prie pour ceux qui l'accablent. O ma mère ! un jour M. Grandson a voulu me donner la main de sa nièce ; Amélie y consentait ; le bonheur était là, je vous l'ai sacrifié : un refus m'exposait à toute la colère de M. Grandson, et portait le désespoir dans le cœur d'Amélie ; je m'y suis décidé plutôt que d'être heureux sans votre consentement. Ce n'est pas tout : il fallait taire les motifs de ma conduite, il fallait laisser croire à Amélie que je l'aimais faiblement, et que je la trompais peut-être : ce courage, que la vue d'une mort certaine ne m'aurait pas donné, je l'ai trouvé dans la crainte de vous offenser....", A ces mots, les sanglots

ont étouffé ma voix ; ma poitrine était en feu ; j'ai été forcé de m'arrêter. " Ernest, a repris ma mère d'une voix un peu émue, je suis plus contente de vous que je ne l'espérais ; je vois avec plaisir qu'au milieu de vos écarts, vous n'avez point oublié tout-à-fait les droits de votre mère, et qu'il y a une excuse au fol amour que vous avez conçu. Amélie a sauvé vos jours, vous vous êtes attaché à elle par reconnaissance ; et quoique vous l'ayez portée à un degré insensé, néanmoins son motif est noble et vous rend moins coupable : votre plus grand tort est de ne vous être pas nommé : je pense que si Amélie avait su qui vous étiez.... —Ah, ma mère ! je n'ai pas tout dit : vous ne connaissez pas encore ce que le cœur d'Amélie renferme de courage et de vertus, vous ne savez pas quelles hautes obligations vous lient vous-même à cette femme angélique." A ces mots, ma mère a fait un geste d'indignation : sans lui laisser le tems de m'interrom-

pre, j'ai ajouté vivement : " Et de telles obligations, que, même en lui donnant votre fils, vous ne les acquitterez pas. Il est vrai, la crainte de vous offenser, peut-être celle de contracter un mariage nul en épousant Amélie sous un nom supposé, me donnèrent la force de refuser sa main ; mais lorsque son oncle m'eut éloigné d'elle, que je me peignis ses larmes, sa douleur, les doutes que peut-être elle avait conçus sur mon amour, il me fut impossible de songer à partir avant de l'avoir rassurée. Je lui demandai une entrevue, je l'obtins ; le soir, je me rendis chez elle ; nous étions seuls : là tombant à ses pieds, je lui jurai à la face du ciel que je n'aurais jamais d'autre épouse ; elle unit ses sermens aux miens.—Ils sont illégitimes, odieux ; le ciel ne les a point reçus, et ta mère les réprouve et les déteste...—Au moment où je venais de recevoir la foi d'Amélie, ai-je continué en regardant fixement ma mère, je pressentis le cri de haine que je viens

d'entendre, et désespérant de pouvoir toucher votre cœur, je conjurai Amélie de fuir avec moi au bout de l'univers; et si elle m'eût écouté, jamais je ne serais rentré dans ma patrie, jamais vous n'auriez revu votre fils." Ma mère s'est levée avec un mouvement d'horreur; mais en jetant les yeux sur moi, l'idée qu'elle avait pensé me perdre pour toujours l'a attendrie sans doute, car elle s'est précipitée dans mes bras en versant un torrent de larmes. " O mon fils, mon fils! s'écriait-elle, tu l'as pu concevoir, l'horrible pensée de m'abandonner!" Et elle me pressait sur son cœur de toute sa force, comme pour me retenir près d'elle. " Ah, ma mère! lui ai-je dit, jugez donc s'il est possible de vaincre un amour assez violent pour m'avoir déterminé à un pareil crime." Cette réponse a paru l'ébranler; cependant elle n'a rien ajouté, et sans me regarder davantage, elle s'est promenée dans la chambre en rêvant profondément:

quelques instans après, elle s'est approchée d'une petite table pour prendre une fiole d'éther dont elle a avalé quelques gouttes, ensuite elle a recommencé à marcher, plongée dans la même méditation. Au bout d'une demi-heure de silence, elle est enfin revenue à moi, et m'a dit d'une voix calme et grave : " Et quand vous engageâtes Amélie a fuir avec vous, sut-elle alors qui vous étiez? — Non ; pour lui faire cet aveu, j'attendais son consentement : elle ne le donna pas.—Mais puisque vous ne lui apprîtes point la force de l'obstacle qui s'opposait à votre union, comment excusâtes-vous à ses yeux l'extravagance du parti que vous lui proposiez ?—Je me fis passer pour Adolphe; je lui parlai de la reconnaissance que je vous devais, de votre influence sur l'esprit de Madame de Simmeren....—Bon Dieu ! a interrompu ma mère, que de détours ! de fausseté ! se peut-il que mon fils, le pur sang des Woldemar, se soit avili à ce point ?—Oui, ma mère, je suis

coupable, je le suis beaucoup ; j'ai trompé Amélie : mais elle, qui fut toujours sincère, tendre, généreuse, faut-il qu'elle porte la peine de mon crime, et que, parce que je l'ai abusée, je l'abandonne ?—Le ciel est juste, quels que soient les maux qu'il réserve à Amélie, ils seront toujours moindres que ses torts, et j'applaudirais à un châtiment qu'elle n'a que trop mérité, si la cause n'en était déshonorante pour vous, puisqu'elle vient de votre artifice. Mais, répondez : lorsque cette femme crut voir en vous le fils de Madame de Simmeren, elle pensa donc que sans l'aveu d'une mère illégitime, elle ne pouvait pas s'unir à vous ?—Dans cette occasion, comme dans toutes celles de sa vie, Amélie n'a pas craint de s'immoler elle-même, et, sûre de ne pas survivre à un refus, elle a préféré la mort à l'idée de coûter des larmes à ma mère.—Ainsi, je puis être sûre que dès l'instant où elle saura la vérité, elle n'hésitera pas à vous rendre vos sermens et

à renoncer à vous ?—Renoncer à moi ! me suis-je écrié avec effroi ; et croyez-vous que lorsqu'elle s'y résoudrait, je renoncerais à elle ?—Je n'ai pas encore si peu de confiance en votre raison, qu'il puisse me rester quelque doute à cet égard ; je vous prie seulement, mon fils, de m'écouter à votre tour avec la même patience que j'ai mise à vous entendre." J'ai été attéré par l'air tranquille et froid dont ma mère a prononcé ces mots : il me disait que son parti était pris, qu'il n'y avait plus d'espoir : alors baissant les yeux vers la terre dans le morne accablement d'un malheureux qui a cru obtenir sa grâce et qui va recevoir son arrêt de mort, j'ai laissé ma mère poursuivre. " L'amour, mon fils, ne remplit qu'une petite portion de la vie, dont il ne fait pas même le bonheur ; et à peine est-il évanoui, qu'on reste seul avec le souvenir des faiblesses et des crimes où il nous a entraînés et du mal irréparable qu'il nous a fait : ainsi, l'homme que cette

passion subjugue, commence sa carrière par la folie et la finit par les remords; voyez, au contraire, quelle est l'existence de celui qui demeure toujours fidèle à l'honneur; entouré d'estime, de respects, les distinctions viennent le chercher, les souverains se disputent ses services, et celui auquel il s'attache se croit honoré du choix: cependant, quelque brillantes que soient les marques de considération qu'on lui donne, sa réputation l'élève encore au dessus d'elles, et il semble, par son caractère, si grand et si noble aux yeux de tous, que rien ne peut l'ennoblir. Vous me direz, Ernest, que cet honneur que je vante, et auquel j'esperai long-tems vous voir uniquement dévoué, ne s'oppose point à votre mariage avec Amélie, que sa faute n'a blessé que nos préjugés et non pas la vertu: ce n'est point là ce que j'examine, je vois seulement, et vous le savez comme moi, que, d'après nos lois, nos usages, nos mœurs, son mariage

l'a couverte d'ignominie, et que vous ne pourriez l'épouser maintenant sans la partager avec elle ; que son exemple du moins vous serve de leçon : l'amour qu'elle vous inspire ne peut être plus vif que celui qui l'entraîna jadis vers M. Mansfield ; elle lui a tout sacrifié : voyez quel fruit elle en a recueilli ; sa faiblesse l'a fait mépriser de son séducteur même ; il l'a délaissée pour les plus viles créatures ; sa famille l'a rejetée de son sein avec indignation : forcée de s'expatrier, la fille du Comte de Lunebourg n'a trouvé d'autre asile que la maison d'un marchand. Que de larmes elle a dû verser ! que de repentirs elle a dû connaître ! O mon fils ! en vous abandonnant comme elle à votre honteux délire, ne voyez-vous pas que la même punition vous attend ? Que dis-je, la même ? ainsi que votre crime, votre châtiment serait bien plus grand, car enfin, malgré la haute naissance d'Amélie, son sexe lui donnait la facilité de s'ensevelir dans l'obscurité ;

mais vous, issu du sang le plus illustre, héritier et seul rejeton des Comtes de Woldemar, destiné aux premières charges de l'état, agréé par votre souverain comme l'époux d'une fille de son sang, où irez-vous cacher la splendeur de votre nom quand vous en serez déchu ? Les titres qui font aujourd'hui votre gloire vous poursuivront alors pour éclairer votre opprobre ; chacun aura le droit de vous le reprocher ; les hommes de la plus basse extraction pourront vous dire : " Je vaux mieux que toi, car je suis resté dans le rang où le ciel m'a placé ; mais, toi, c'est par ta faute que tu as perdu le tien." Ernest, ce n'est pas en vain que mon sang coule dans vos veines : vous avez de l'orgueil, vous ne vous verrez point sans désespoir l'objet du mépris général, et celle que vous pourriez accuser d'en être cause, ne tarderait pas à vous devenir odieuse Alors, sans amour, errant dans un autre hémisphère, à cet âge où l'ambition

parle le plus fortement au cœur, quel sera votre sort ? où trouver des consolations ? Vous penserez à votre patrie que vous étiez destiné à honorer, et où votre nom ne se prononcera plus qu'avec dédain ; vous penserez à votre mère qui avait mis en vous tout son espoir et sa gloire, et que vous aurez conduite au tombeau. J'aurais voulu, mon fils, ne vous toucher que par les seules considérations de l'honneur ; j'aurais voulu que, pour renoncer à vos projets, vous n'eussiez pas eu besoin de savoir que je n'y survivrais point. Ah, mon enfant ! crois-tu que je pourrais supporter ta honte ? crois-tu que je pourrais vivre pour te voir déshonoré ? et Amélie elle-même, si elle a les vertus que tu lui prêtes, si elle n'est pas tout-à-fait indigne de l'amour qu'elle t'inspire, pourra-t-elle consentir à t'entraîner dans cet abîme où elle s'est perdue, et dont, mieux que personne, elle doit mesurer la profondeur ? quelle idée devrions-nous prendre d'elle si

elle le voulait? et quelle estime pourrais-tu faire d'une femme qui pour satisfaire sa passion, consentirait à dégrader son amant? Ernest, j'ai meilleure opinion d'Amélie que vous n'en avez vous-même, malgré son impardonnable faute, elle a de la bonté dans le cœur et même de la noblesse; elle a pu vouloir se sacrifier elle-même à son amour, mais elle n'y sacrifiera jamais un autre. Hélas, mon Ernest! qui l'a plus aimée que moi, cette Amélie!" a continué ma mère en versant quelques larmes; et tandis qu'elle parlait, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines et se porter à mon cœur et à ma tête avec tant de violence que je craignais de perdre connaissance et de ne plus entendre la voix de ma mère dire qu'elle avait aimé Amélie.

"Long-tems je fis tout mon bonheur de te la donner pour épouse; je sais quels charmes, quelles vertus elle promettait; et si elle se fût conservée pure, la fille même des rois ne l'eût

point égalée à mes yeux. Mais, mon fils, plus je rends justice à ce qu'elle était, plus vous me trouverez inexorable maintenant: sa conduite l'a souillée d'une tache indélébile qu'aucune puissance de la terre ne peut effacer: mon consentement même, à quoi vous servirait-il? il ne vous sauverait pas du déshonneur. Ah, mon cher enfant! si en le donnant je n'immolais que moi-même, crois tu qu'en voyant tes larmes j'eusse compté ma vie pour quelque chose?....” Elle s'est arrêtée pour attendre ma réponse, sans doute; mais je ne pouvais parler: toujours à genoux, la tête appuyée contre le marbre de la cheminée, une sueur froide coulait sur tout mon corps; ma langue était glacée. N'avez-vous rien à me répondre, Ernest? m'a dit ma mère.” Je suis demeuré dans mon immobilité. Elle a relevé ma tête, et, effrayée sans doute de mon extrême pâleur, elle m'a dit, d'un ton plein d'effroi: “Mon fils, mon cher fils, qu'avez-vous? vous

sentez-vous malade?—Ah, ma mère! me suis-je écrié en mettant sa main sur mon cœur, c'est-là qu'est Amélie; elle y est avec ma vie, vous ne pourrez les en arracher qu'ensemble." A ces mots, elle m'a repoussé, et se levant brusquement, elle a fait quelques tours en silence dans la chambre; puis, s'arrêtant debout devant moi, elle m'a dit: "Je vois que votre esprit est tout-à-fait troublé, et que ce serait une folie d'essayer de vous convaincre par des argumens raisonnables; je vous commande donc, sous peine d'encourir ma malédiction, de ne plus songer à Amélie comme a votre épouse, de cesser toute correspondance avec elle, et de me laisser le soin de lui apprendre qu'Ernest étant celui qu'elle aime, elle doit renoncer à l'espoir d'être à vous." A cet ordre, à cette menace, toutes mes forces sont revenues; et me levant avec impetuosité: "Eh bien! lui ai-je dit, contentez donc votre haine, maudissez votre fils, car il renouvelle en votre présence le

serment qu'il a fait à Amélie de lui être fidèle et de n'avoir jamais d'autre épouse..—Arrête, arrête, mon fils, a interrompu ma mère, rétracte ce serment impie fait dans un moment d'égarement : non tu n'as point juré ta honte, non, tu n'as pont juré ma mort, a-t-elle ajouté en tombant à mes genoux. O mon enfant! cher objet de ma tendresse, mon unique consolation, je t'en conjure, prends pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même; au nom de ce sein qui t'a nourri, de ces entrailles qui te portèrent, ne repousse pas les prières d'une mère au désespoir; elle ne rougit point de baigner tes pieds de ses larmes : pour obtenir le seul bien dont elle soit jalouse sur la terre, elle s'humilierait plus encore; prosternée devant toi, elle attend son arrêt. Ah! promets que tu lui conserveras l'honneur de son fils." Adolphe, l'état de ma mère, son abaissement, ses sanglots m'ont terrassé; j'ai voulu lui obéir, mais vainement; j'ai tenté de dire que

je renonçais à Amélie, il m'a été impossible de proférer ces horribles paroles.—" Tu ne veux donc pas obéir ? m'a-t-elle demandé d'une voix tremblante et suffoquée par la douleur.—Hélas ! ma mère, ma vie est à vous ; mais trahir Amélie, mais promettre de l'abandonner, non, je ne le puis, je ne le puis.—Ah ! c'en est trop, a-t-elle dit en se levant et portant la main à son front." Elle a fait quelques pas vers la porte ; je la suivais des yeux ; je l'ai vue tout à coup pâlir et tomber sur le parquet ; je me suis élancé vers elle ; elle était sans mouvement et ne respirait plus.

Elle est restée vingt-quatre heures dans cet état : les médecins que j'ai fait appeler ont déclarée que c'était une apoplexie causée par le sang et la contraction des nerfs. J'ai veillé tout le jour et la nuit auprès d'elle dans un désespoir dont un seul mot peut vous donner l'idée. Durant ces heures si longues, où je croyais la voir expirer à

chaque minute, l'image d'Amelie ne s'est pas présentée une seule fois à ma pensée. Je ne puis rien dire de plus.

La force des remèdes lui a rendu la connaissance ; le premier signe qu'elle en a donné a été de demander son fils. Je me suis approché de son lit, et j'ai couvert de mes larmes sa main qu'elle essayait d'étendre vers moi. " Dieu soit loué ! m'a-t-elle dit d'une voix faible et sourde, je ne mourrai point sans avoir pardonné mon enfant." A ces mots, Adolphe, j'ai senti qu'une mère qu'on vient d'assassiner, et qui vous bénit encore, avait plus de puissance sur le cœur que l'amour même. Je me suis prosterné devant elle en m'écriant : " Ah ! si je vous avais perdue, je vous aurais suivie.—Ernest, m'a-t-elle répondu, tu ne sacrifieras donc plus ta mère à ta passion ?—A cette question, j'ai cru voir Amélie devant moi, j'ai enveloppé ma tête sous les rideaux comme pour me cacher l'objet qui m'empêchait d'obeir à ma mère.

Le médecin, qui a vu ce geste sans en deviner la cause, s'est penché vers moi, et m'a dit très-bas: "Prenez garde, sa vie ne tient encore à rien, la moindre émotion, la plus légère contradiction peuvent la tuer sur-le-champ." J'ai frémi, et écartant vivement le rideau: "Disposez de moi, ma mère, me suis-je écrié, vous êtes maîtresse de mon sort." Elle a tenté de me serrer la main; sa physionomie s'est éclaircie." "Je suis contente, m'a-t-elle dit; maintenant je puis mourir en paix.

Epuisée alors par l'effort qu'elle venait de faire, elle est retombée sans couleur et presque sans mouvement sur son oreiller: cependant la nuit a été calme; elle a fait usage de la main qui semblait paralysée. La journée d'hier s'est passée sans accidens graves, et ce matin, le médecin m'ayant assuré qu'il commençait à avoir quelques espérances, je me suis retiré un moment pour vous écrire.

O Adolphe! celui qui n'a point vu

sa mère expirante, qui ne s'est point dit, c'est moi qui la tue, qui n'a point senti l'épouvantable remords prêt à s'attacher à toute l'existence, et poursuivre jusque dans la tombe, le refuge de tous les autres malheurs; celui-là, dis-je, n'excusera jamais le crime dont je me suis rendu coupable envers Amélie.... Amélie! ô Amélie! que ton nom me déchire! tu pleureras sur mon silence, et je n'oserai t'écrire; non, je ne t'écrirai point pour t'apprendre que j'ai renoncé à toi. Ecoutez, Adolphe, prenez toutes mes lettres, depuis la première que je vous écrivis en arrivant au château de Grandson jusqu'à celle-ci; rendez-vous auprés d'Amélie, et dites-lui, en lui remettant ce funeste paquet: " L'infortuné qui les écrivit a dû obéir à sa mère, mais il n'a pas pu survivre à votre perte; et quand il a vu qu'il fallait exister sans vous, il est descendu vous attendre au tombeau...." Adolphe, un cercueil avec Amélie voilà maintenant où se bornent tous

mes vœux ; le ciel ne les rejetera pas, j'espère..... Déjà je sens un froid mortel arriver jusqu'à mon cœur..... les forces me manquent : adieu.

LETTRE LXXVI.

Amélie à Ernest.

6 Juillet.

QUOIQUE vous ne me disiez point la cause qui peut vous faire différer votre retour, et qu'il soit possible que vous soyez demain ici, il suffit que cette lettre puisse vous trouver à Dresde pour me déterminer à l'écrire.

Il y a dans celle que j'ai reçue de vous ce matin, quelque chose que je ne puis définir, et qui m'a troublée jusqu'au fond de l'âme. Je suis moins effrayée peut-être des malheurs que je prévois, que du désordre, du mystère qui règne dans toutes vos expressions,

et que je ne sais à quoi attribuer. Vous avez quitté la Suabe sans m'avoir dit un seul mot des dispositions de votre mère : vous arrivez à Dresde, et ne me parlez que de celles de Madame de Woldemar ; et quand c'est elle qui va prononcer sur mon sort, c'est pour Ernest que vous me demandez ma pitié .... Adolphe, croyez-vous donc que, dans la situation où je suis, il puisse me rester quelques larmes à donner à des peines étrangères ? Enfin, pour la première fois, vous me déclarez positivement que vous avez un secret pour moi, et vous ne paraissez seulement pas vous souvenir que vous avez passé quinze jours entiers sans m'écrire.... quinze jours entiers, Adolphe ! et sur cela pas une excuse !.... Eh bien, peut-être as-tu mieux fait de n'en point donner : puisque tu ne songes pas à te justifier, il faut bien que tu sentes que tu n'en as pas besoin, et qu'il y a assez d'amour dans ta lettre pour m'empêcher de pouvoir t'accuser.... aussi,

je ne t'accuse point, je t'obéis, je me fie, comme tu le demandes, à ta foi et à ton amour. Ah ! je n'ai pas un cœur qui puisse croire aisément que ce que j'aime est coupable.

Je lisais encore votre lettre, lorsqu'Albert est venu m'en apporter une de Blanche arrivée par le même courier ; le nom d'Ernest n'y est pas tracé une seule fois : ce silence, dont mon frère se réjouissait, m'a semblé, d'après ce que vous me dites, du plus sinistre augure : j'ai tremblé que déjà elle n'eût quelque chose à cacher, et qu'elle ne se tût sur les nouvelles dispositions de Madame de Woldemar que par la crainte de ne pouvoir dissimuler le plaisir qu'elles lui causaient. Pendant que mon frère me parlait de sa joie, je demeurais les yeux attachés sur votre lettre, et le cœur palpitant d'un secret effroi : il me parlait de sa joie, l'infortuné ! et le papier qui pouvait la détruire était là, près de lui ; sa main aurait pu le toucher ; il y portait

même des regards distraits!.....O Adolphe! qui peut répondre qu'il n'existe pas tout près de soi ce mot, cette vérité qui doit détruire á jamais le bonheur dont nous nous croyons le plus assurés? Je l'avoue, la confiance d'Albert me fait trembler sur celle que je vous accorde: il me semble être entourée de fantômes mensongers, d'ombres qui fuient devant moi; et, pour croire même à votre existence, Adolphe, j'ai besoin de vous revoir. Ah! prends pitié d'un esprit troublé, d'un cœur malade que ta présence seule peut guérir; et puisque ma vie est encore le premier intérêt de la tienne, ne diffère plus ton retour; mais si ce n'est pás demain que tu arrives, sans doute tu ne trouveras plus mon frère ici: toute sa destinée dépend peut-être de son prompt retour à Dresde: avec cette idée, tu crois bien que je le presserais de partir, lors même que mon intérêt demanderait qu'il restât. Les regards de mon frère me gênent; je vois qu'il

ose à peine épancher devant moi tous les sentimens honnêtes dont son âme est remplie ; il craint que l'éloge de la vertu ne soit la condamnation de sa sœur. O mortelle et trop juste douleur ! j'ai donc perdu l'estime d'Albert ! mais, s'il me méprise, pourquoi m'aime-t-il encore ?..... Ah ! qu'il parte, qu'il m'oublie ; je sens que je puis tomber dans de telles situations où son amitié me deviendrait le plus insupportable des liens.

Adolphe, ne t'effraie pourtant pas de ma douleur, car je puis pleurer encore ; les larmes sont le seul soulagement du cœur brisé ; mais on ne veut de soulagement que tant qu'il reste de l'espérance.

LETTRE LXXVII.

Amélie à Ernest.

16 Juillet.

Vous n'arrivez point, vous n'écrivez plus ; et, dans les angoisses qui me dé-

chirent, croiriez-vous que j'ai pu trouver une idée plus cruelle encore que celle d'être oubliée de vous ? j'ai craint pour votre vie... Adolphe, je suis sûre que vous êtes malade, peut-être en danger ; l'agitation aura enflammé votre sang, vous n'aurez pas voulu me le dire, c'est-là l'unique cause de votre silence.. Ah ! qui pourra m'instruire de ton sort, et me révéler tout ce que j'ai à craindre ? s'il est vrai que tu ne puisses le faire, ouvre ton cœur à un ami, dévoile-lui ma honte s'il le faut ; que m'importe, pourvu qu'il me rassure : puisqu'Ernest t'aime et qu'il est près de toi, conjure-le de m'écrire ; qu'il sache que ce cœur qui lui fut destiné a été constamment déchiré par mille douleurs, et est maintenant en proie à la plus cruelle de toutes ; s'il croit que je l'ai offensé, qu'il me pardonne et me plaigne. Tu dis qu'il n'est point sans pitié comme sa mère ; il ne me refusera donc point les lumières que je demande, il m'apprendra quel est ce malheur qui

m'attend. Ah, Dieu! c'est donc sa main qui me donnera ou la vie ou la mort! Fatale et bizarre destinée, qui me force à invoquer le secours de l'homme dont je n'aurais jamais cru être assez séparée!

Mon frère va retourner à Dresde, je l'en ai supplié à genoux; il a souscrit à ma prière, j'en bénis le ciel. Je sens que j'ai besoin que mon frère s'éloigne, et que rien ne gêne ma liberté: mille projets fermentent dans mon sein; soit que j'aie à craindre pour ta vie, ou que j'aie perdu ta tendresse, il faut que mon incertitude finisse; mais m'occuper de soins paisibles, conserver un visage serein quand toutes les inquiétudes me dévorent! c'est plus que je ne puis faire.... O Adolphe! où es-tu maintenant? quel lieu te cache à ma tendresse? et comment se fait-il que celle qui n'existe que de ta vie soit dans l'ignorance de ton sort?.... Comment! pas un mot, un seul mot? Ah! s'il n'était plus tems, si cette lettre ne te trouvait

plus..je succombe à cette horrible pensée : plutôt que de vivre une minute de plus avec elle, dis-moi, répète-moi que tu as cessé de m'aimer, que tu m'as retiré ton amour, ton amour que j'ai payé de tout mon bonheur ; mais peut-être est-il vrai ? Ne sais-je pas que, même au moment d'expirer, en pensant à ta douleur, j'aurais trouvé des forces pour t'écrire ?.... O Adolphe ! s'il se pouvait que tu eusses violé tes sermens, et que ton cœur m'eût oublié ! Non, ne me le dis point, laisse-moi mourir de mon incertitude ; je ne veux pas emporter au tombeau l'affreuse idée de te savoir coupable..Mais que dis-je ? où m'entraîne un mouvement injuste ? Pardonne, Adolphe, à une infortunée qui se débat contre une douleur qui la tue, d'avoir pu douter de ta foi ; pardonne-moi, ô Dieu suprême ! d'avoir osé croire que mon amant trahirait les sermens qu'il t'a faits : non, une si noire perfidie n'entrera jamais dans son cœur, et l'ange de mes jours ne les abandon-

nera point au désespoir. Hélas! je te connais trop bien pour pouvoir m'abuser sur le malheur dont le ciel me menace.. Si tu vis encore, tu vis pour Amélie, et bientôt tu le lui apprendras toi-même; mais, si ce funèbre silence se prolonge, le coup sera frappé, elle aura tout perdu; et alors, crois-tu que celle qui consent à se montrer déshonorée aux yeux d'Ernest et du monde entier pour être un instant plutôt rassurée sur ton sort, ne regardera pas comme une bien faible preuve d'amour de ne pouvoir te survivre?

LETTRE LXXVIII.

Adolphe de Reinsberg, à Madame de Simmeren.

Du château de Woldemar, 18 Juillet.

Si je n'ai point cédé, Madame, à la bonté qui vous faisait désirer de me garder plus long-tems auprès de vous, c'est que l'honneur me le défendait. Les caresses maternelles dont vous ne

pouviez vous abstenir auraient tôt ou tard compromis votre secret; j'ai dû avoir, pour votre intérêt, un courage que vous n'aviez pas vous-même, et me priver de votre présence plutôt que de vous nuire par la mienne: il se peut que cette fermeté d'âme vous paraisse dureté de cœur; et en effet, on m'a reproché plus d'une fois d'en avoir; mais depuis que je suis dans le monde, les maux qu'entraîne la faiblesse, m'ont toujours paru si funestes, que jusqu'à mon dernier soupir, je préférerai, à la séduction de la tendresse qui amollit, la rudesse de la vertu qui fortifie; et je crains moins d'outre-passer le but qu'elle me montre, que de risquer de demeurer en arrière.

J'ai trouvé Madame de Woldemar dans son lit; sa santé est visiblement altérée; je doute même qu'elle se rétablisse jamais entièrement; mais l'état d'Ernest est plus déplorable encore, et j'avoue que je n'ai pas eu le courage de le serrer entre mes bras sans verser des larmes. Ah! Madame! que n'ai-

je pas perdu en lui ! quel homme il promettait ! que de vertus on devait en attendre ! une passion fatale les a toutes flétries, et je n'ai retrouvé que l'ombre d'Ernest. Quel changement en six mois ! son extérieur est aussi méconnaissable que son âme ; ses traits, où brillaient jadis une si noble fierté et un si grand caractère, sont défigurés par la douleur ; ses yeux, caves et éteints, ne s'animent plus qu'au seul nom de celle qu'il aime ; et l'effort qu'il a fait pour céder à sa mère, a véritablement troublé son esprit : il ne la quitte point tant qu'elle est éveillée ; mais à peine s'endort-elle, qu'il court s'enfermer dans sa chambre, où il écrit sans ordre et sans suite des pages pitoyables et déchirantes, adressées à son amante, mais qu'il ne lui envoie pas, parce qu'il l'a promis à sa mère.

Je ne vous donnerai pas sur ce qui se passe ici tous les détails que vous désireriez sans doute ; le nom de celle qui a causé tant de troubles et de désordres

dans cette maison, est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous confier, et l'obligation de me taire sur ce point, me forcera au silence sur beaucoup d'autres : cependant, ce qu'il me sera possible de vous apprendre sans indiscrétion, je le ferai.

J'ai causé avec Madame de Woldemar de l'état de son fils ; elle le voit, s'en afflige et demeure inflexible ; jamais son orgueil ne cédera : je blâme cet excès je le lui ai dit. Si le choix d'Ernest offensait la vertu, qu'elle le laissât mourir plutôt que de le satisfaire, je l'aurais approuvée ; mais la femme qu'il aime est honnête, dès lors il faut la lui donner, parce que, dans l'état où il est, c'est le seul remède qui puisse le guérir. Madame de Woldemar m'a menacé de m'éloigner de son fils si je persistais dans ce sentiment : elle peut le faire, car, comme je le crois juste et vrai, j'y persisterai. D'un autre côté, j'ai tenté aussi un effort sur le cœur d'Ernest : " Puisque

vous avez eu le courage de céder, lui ai-je dit, serez-vous généreux à demi? et ferez-vous payer si durement votre soumission, en vous laissant accabler par la douleur?—Ma mère n'est donc pas encore satisfaite? a-t-il repris d'un air assez tranquille.—Elle l'est beaucoup, mais moi je ne le suis point encore, et vous-même ne devez pas l'être non plus, puisque votre sacrifice, quoique grand, n'est pas complet." Il a souri avec amertume, et oubliant sans doute que j'étais là, il s'est dit à lui-même: "Les insensés! ils croient que mon sacrifice n'est pas complet... s'ils savaient l'étendue du mien, s'ils connaissaient mon crime.... Mais je suis tranquille, j'en ai plus fait que je n'en puis supporter; je ne souffrirai pas long-tems; mais en mourant je ne la quitterai pas. Son image restera là, toujours là." En prononçant ces derniers mots, il à pressé fortement ses deux mains sur son cœur, et est resté une demi-heure dans la même attitude, pensif et immobile. Je me promenais en si-

lence dans la chambre; enfin, il s'est approché de moi: "Adolphe, est-il arrivé des lettres d'elle?—Non; mais s'il en vient, faudra-t-il vous les remettre?—Assurément; ne suis-je pas en état de les lire?—Je crois qu'il vaudrait mieux ne le pas faire; elles vous rendront l'exécution de votre promesse plus difficile, elles accroîtront votre faiblesse.—Il a raison, j'ai eu de la faiblesse; j'aurais dû laisser mourir ma mère, a-t-il dit en fixant la terre d'un œil farouche.—Malheureux! qu'osez-vous prononcer? vous regrettez le nom de parricide?—Non, a-t-il repris en secouant la tête, je ne puis consentir à le porter; mais quand ma mère sera rétablie, je me dégagerai des mes sermens ....—Qui? vous, Ernest, vous serez un homme sans honneur et sans foi?—Et de quel droit ma mère compterait-elle sur la sainteté de ma promesse, quand elle m'a forcé à en violer une plus sacrée?.... J'y suis résolu: celui qui a pu trouver une raison d'être infidèle à

son premier engagement, en saura bien trouver une autre pour l'être aussi au second."

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails, Madame; en voilà bien assez sans doute pour faire rougir les hommes de l'état de dégradation où les passions peuvent les réduire. L'orgueil et l'amour luttent ensemble avec la même force entre Ernest et sa mère: tous deux, également aveuglés, ne voient plus la raison et ne se soucient plus de la vertu; ce n'est plus le bien qu'ils veulent, mais le contentement de leurs passions qu'ils demandent à toute force et à tout prix; quel indigne combat! ce n'était pas là ceux auxquels Ernest s'exerçait avant qu'il m'eût quittê.

Il y a ici une jeune personne qu'on m'avait peinte comme frivole et coquette, et dont je suis forcé d'admirer le bon sens et la douceur: Mademoiselle de Geysa ne quitte guère le chevet de sa tante et lui prodigue les soins les plus attentifs; mais ceux qu'elle donne à Ernest ont tant de charmes, elle unit en

lui parlant tant de justesse, de vérité, à tant de grâces, que je m'étonne souvent qu'il ne daigne seulement pas lui répondre. On dit qu'elle est destinée au Comte Albert, et qu'il est digne de la posséder. Puisse un hymen si bien assorti servir d'exemple au monde, d'encouragement à la vertu, et faire rougir les hommes d'aller toujours chercher le bonheur au sein des passions insensées et des avilissantes erreurs.

Pour vous, Madame, je vous en conjure, ne vous inquiétez plus de mon sort : il n'y a point d'avenir pour celui qui ne peut aspirer à rien ; ma situation doit me faire regarder l'obscurité comme mon asile et mon seul partage ; il ne m'est permis ni de briguer la faveur des princes, ni d'aspirer à la main d'une femme vertueuse : en est-il qui ne rougît de s'allier à moi ?

Pardonnez, Madame, ces réflexions si douloureuses : quoiqu'elles ne diminuent rien de ma tendresse et de mon respect pour vous, peut-être n'est-ce pas à ma mère que j'aurais dû les confier.

LETTRE LXXIX.

Amélie à Ernest.

8 Août.

Depuis ma dernière lettre, trois semaines se sont écoulées, et votre silence dure encore... Ce n'est point un silence de mort, ainsi que je l'ai cru, et la vérité m'est enfin connue.

Il y a huit jours que mon frère m'a quittée. Ce matin est arrivée pour lui une lettre de Blanche ; je l'ai ouverte : Albert l'avait permis : voici ce qu'elle contenait : *Adolphe de Reinsberg est arrivé chez Madame de Woldemar depuis peu de jours.* Depuis peu de jours ! et si je vous en crois, il y a plus d'un mois que vous êtes à Dresde ; votre lettre du 29 Juin dernier était datée du château de Woldemar.—*Il ne quitte point Ernest, qui est fort mal.* Ce n'est donc pas vous qui êtes malade? cette raison, sur laquelle je fondais votre excuse n'existe donc point ?— *Sans valoir son ami, il a une sorte de*

rudesse qu'il serait assez flatteur d'adoucir.—Je ne vous ai jamais connu cette rudesse; et quelques lignes plus bas, elle ajoute:—*Quoiqu'il traite l'amour de démence, et qu'il condamne sans exception ceux qui s'y livrent, je ne crois pas qu'il en soit si loin qu'il le prétend: deux ou trois choses qu'il m'a dites me prouvent que quelques doux regards le feraient bientôt changer d'opinion et de langage.*

Eh quoi! ce serait vous qui ne verriez dans l'amour qu'une folie, et qui pourriez vous laisser subjuguer par une coquette?

Il soigne son ami par devoir, mais sans le plaindre, parce qu'une passion malheureuse est la cause de son mal.

Infortunée Ernest! l'amour te fait mourir, et c'est Adolphe qui n'a pas une larme à donner à ton malheur! Je ne sais plus où fixer ma pensée; tout est contradiction entre ce que vous m'avez dit et ce que Blanche écrit.. La lumière funeste que m'apporte sa lettre n'éclaire qu'une partie de mon sort,

l'autre reste dans d'épaisses ténèbres ; je suis environnée de piéges, de mystères et de mensonges.. Si vous êtes Adolphe, vous me trahissez maintenant ; si vous ne l'êtes point songes dans quel moment vous m'avez trompée... le ciel, et peut-être mon cœur, n'ont point de pardon pour un semblable crime.

Si vous n'êtes pas plus Adolphe que vous n'étiez Henry, qui donc êtes-vous ? tout de vous m'est inconnu ; mais si j'ignore le nom de l'homme auquel j'appartiens, ce que je sais du moins, c'est qu'il m'a indignement trahie ; ce que je sais, c'est qu'il s'est joué de ma vertu, de ma vie et de mon bonheur ; ce que je sais, c'est qu'il m'a conduite à ce dernier terme de la misère qui me fait envier la condition de la plus méprisable créature qui connaît au moins son séducteur.. Que me faut-il de plus ? n'en est-ce pas assez pour être sûre qu'il ne me reste de ressource que le désespoir, et que le moment est venu de décider mon sort ?

..si cette lettre vous parvient, et qu'il fût possible que la violence de mes maux vous touchât, quoiqu'assurément mes expressions soient bien faibles pour l'état où je me trouve, et dont moi seule je peux connaître toute l'horreur ; que la pitié ne vous ramène point ici ; vous m'y chercheriez en vain. ..Je ne reverrai plus les lieux où je vous ai connu ; je fuis, je renonce à vous, je renonce à tout ; je hais un monde où il se trouve de pareilles douleurs et de telles perfidies ; enfin, lorsque je pourrais vous croire encore, lorsque vous m'aimériez toujours, je repousserais la confiance, je rejeterais votre amour, et de même qu'à présent, la mort me semblerait plus douce que tout le bonheur que vous pourriez m'offrir.

FIN DU TOME SECOND.

De l'Imprimerie de B. Clarke, Well-Street.

00100732

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015